This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,196,956

SE TAIRE
ET FAIRE

BF
825
.H87
G9

BF
825
.H87
G9

ESSAI

SUR L'OUVRAGE

DE JUAN HUARTE

.....¡ Oh cuán bueno y felice seria para la buena administracion de la República, el acertar á unir la ciencia con el ingenio y talento de cado uno!

HUARTE, *Exam.*, Proem. al lect., p. XL.

Quien bestia va á Roma, bestia torna : poco aprovecha que el rudo vaya á estudiar á Salamanca, donde no hay cátedra de entendimiento, ni de prudencia, ni hombre que la enseñe.

HUARTE, *Exam. de ing.*, c III, p. 25.

16

A 25

ESSAI

SUR L'OUVRAGE DE J. HUARTE :

EXAMEN DES APTITUDES DIVERSES

POUR LES SCIENCES

(*EXAMEN DE INGENIOS PARA LAS CIENCIAS*)

PAR J.-M. GUARDIA

Docteur en médecine, Docteur ès-lettres.

Notare discrimina ingeniorum, et quo quemque natura maxime ferat scire.

QUINTIL., *Inst. orat.*, II, 8.

PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE

RUE DES GRÈS, 7.

—1855—

Vignaud
3-26-28.

96-20-284 H.II.

A M. F. RIBES

PROFESSEUR D'HYGIÈNE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER

L'AUTEUR DÉDIE CET ESSAI

COMME UN GAGE

DE RECONNAISSANCE

ET

DE PROFONDE SYMPATHIE

J.-M. G.

429611

TABLE.

Notice biographique. — Objet et plan de ce travail. 1

PREMIÈRE PARTIE.

SECTION I. — Idée générale de l'*Examen*. 7

SECTION II. — Analyse.

CHAPITRE I. — De l'esprit et des différences qu'il présente dans l'espèce humaine 21
II. — Des différents degrés d'incapacité pour les sciences. 28
III. — Sans dispositions naturelles on ne peut réussir dans les sciences 32
IV. — C'est la nature qui donne les talents 35
V. — Influence du tempérament sur l'intelligence et le caractère. 39
VI. — De l'organe de l'intelligence et du tempérament qu'il doit avoir. 43
VII. — Les fonctions vitales et intellectuelles dépendent du tempérament 48
VIII. — Les diversités d'aptitudes des esprits naissent des trois qualités premières : *le chaud, l'humide et le sec.* 54
IX. — Réponses à quelques objections 60
X. — Immortalité de l'âme. 68
XI. — Des aptitudes diverses et des sciences qui leur correspondent 75
XII. — L'éloquence ne s'accorde pas en général avec une grande intelligence. 81
XIII. — La théologie théorique appartient à l'intelligence, la prédication à l'imagination 84
XIV. — La théorie des lois appartient à la mémoire, la pratique à l'intelligence, l'art de gouverner à l'imagination. 90
XV. — La théorie de la médecine appartient à la mémoire et à l'intelligence ; la pratique à l'imagination . . 95
XVI. — De l'art militaire et des aptitudes qu'il demande . . 101
XVII. — De la royauté et des talents qu'elle exige 105
XVIII. — De la manière de procréer des enfants intelligents et propres à l'étude des sciences 110

SECONDE PARTIE.

ESPRIT DE L'EXAMEN.

SECTION I. — Physiologie de l'*Examen*.

CHAPITRE I. — Idée générale de la nature humaine 122
II. — Natures diverses 129
III. — Réflexions sur la doctrine des tempéraments 135
IV. — Théorie des climats 143
V. — De l'hérédité. — Du régime 154

SECTION II. — Philosophie de l'*Examen*.

CHAPITRE I. — Considérations générales. — De l'âme 164
II. — Des facultés de l'intelligence 175
III. — Théorie de la science. 181
IV. — Des facultés intellectuelles dans leurs rapports avec les sciences en général. 189
V. — Idées fondamentales sur l'éducation 207
VI. — Des facultés de l'esprit dans leurs rapports avec le caractère. 222
VII. — Réflexions sur la morale de l'*Examen* 236

TROISIÈME PARTIE.

APPRÉCIATION ET CRITIQUE.

CHAPITRE I. — Antécédents de l'*Examen* 249
II. — De quelques critiques de l'*Examen*. 258
III. — Imitateurs de Huarte. — Influence générale de son livre 273
IV. — Caractère de Huarte 292
V. — Style de Huarte. 314
CONCLUSION 322

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie d'E. DUVERGER, rue des Grès, 11.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

OBJET ET PLAN DE CE TRAVAIL.

Juan de Dios Huarte Navarro naquit à Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la Basse-Navarre. On ignore la date de sa naissance; mais il est permis de la placer entre les années 1530 et 1535. Étant encore fort jeune, il fut envoyé à Huesca, dont l'université était alors florissante. Il y fit ses humanités et ses études de médecine. Après avoir pris ses licences, il résolut de parcourir toute l'Espagne. Revenu de ses voyages, il se retira à Huesca, dont il devint médecin titulaire. Il est probable qu'il y passa le reste de sa vie qui dut se prolonger jusqu'à la fin du seizième siècle.

Voilà tout ce que l'on sait de la vie de notre auteur. Les recherches plus récentes n'ont rien ajouté à ces renseignements si incomplets. Un Allemand, qui traduisit l'*Examen* au dix-septième siècle, rapporte que, voyageant en Espagne, il ne put rien apprendre d'un homme qu'il admirait, sinon qu'il était médecin. Bordeu, qui parle souvent de Huarte, se contente de dire que « sa mémoire et sa famille vivent encore dans « sa patrie, fertile en hommes d'esprit. » Cela est possible; mais, dès le dix-septième siècle, Huarte et son livre étaient presque entièrement oubliés en Espagne. Ce pays, peu soucieux de sa gloire, et trop négligent de la mémoire de ses grands hommes, possédait à peine quelques éditions incomplètes d'un ouvrage qui avait étonné l'Europe. Dans le siècle dernier, le bénédictin Feijoó, écrivain érudit et amateur de bons livres, apprenait le nom de Huarte par une publica-

tion étrangère, et lisait l'*Examen* dans la traduction latine : cela prouve que dès cette époque le texte original était devenu rare.

Aujourd'hui, grâce aux estimables recherches de quelques médecins instruits, on revient en Espagne à l'étude d'un auteur qui n'est pas une des moindres gloires de ce pays.

Mais, si l'on a déjà beaucoup fait pour le livre, on n'a encore rien découvert touchant la vie de l'auteur. Il faut croire qu'il la passa doucement entre ses livres et ses malades, poursuivant jusqu'à la fin de sa carrière les études profondes qu'il avait commencées de bonne heure sur l'esprit et le cœur des hommes. Cette conjecture n'est pas invraisemblable : il n'est guère permis d'en faire d'autres au sujet d'un homme qui vécut, selon toute vraisemblance, loin du bruit et des affaires. « Peut-estre, « que nostre autheur luy-mesme, » dit le vieux traducteur français, « estoit de ceux qui sont plus propres à immortaliser « leur nom qu'à le faire connoistre. » Cela n'est point douteux, et nous verrons bientôt ce que Huarte a fait pour sa gloire.

Quant au livre lui-même, l'auteur nous fournit quelques renseignements. Il nous apprend qu'étant encore fort jeune et sur les bancs des écoles, il remarqua la diversité d'aptitudes de ses condisciples. Il commença dès lors à observer et à réfléchir. Plus tard il lut Galien, qui à cette époque régentait encore la médecine. Il fut séduit par les vues brillantes de ce grand homme : parmi ses nombreux ouvrages, un surtout attira son attention. C'est le traité qui établit les rapports du *tempérament* et du *caractère*, petit livre d'un rare mérite, et dont le titre, plus franchement matérialiste que celui de Cabanis, établit sur les bases de la physiologie l'influence du physique sur le moral. Galien soutient dans cet ouvrage que les habitudes de l'esprit suivent les tempéraments du corps[1].

(1) Ὅτι τὰ τῆς ψυχῆς ἤθη ταῖς τοῦ σώματος κράσεσιν ἕπεται, éd. Kühn. t. IV, p. 777. « Voulant atténuer la doctrine un peu matérialiste que ce livre « met en avant sans restriction, P. Petit (*Misc. observ.* II, III, pp. 88 « sq.) propose de lire, en s'appuyant sur un passage de Jean Philopon : ὅτι « τὰ τῆς ψυχῆς ἤθη ἕπεται τῇ τοῦ σώματος κράσει, χωρὶς τῶν κατὰ φιλοσοφίαν « διατριβῶν (en mettant à part les considérations philosophiques). Mais

Cette lecture féconda les idées d'Huarte, et développa le germe qui était né dans sa tête d'écolier. Il médita longtemps, mûrit ses réflexions, réitéra ses expériences, étudia les hommes et les livres, et mit au jour une œuvre singulière et vraiment originale.

Galien avait fixé les idées de notre auteur, en leur donnant une direction; mais là se borna son influence. La conception première appartenait à Huarte; le traité du médecin de Pergame lui servit seulement d'encouragement et d'exemple. D'ailleurs le traité de Galien n'est qu'un essai, une simple esquisse : tandis qu'Huarte fit un livre, un ouvrage complet. Il lui donna un titre aussi remarquable par son originalité que par sa justesse. Ce fut un « Examen des aptitudes pour les sciences, où il « montrait les différentes aptitudes qui se trouvent parmi les « hommes, et à quel genre de science chacun est propre en par- « ticulier. » Voici une autre variante du texte espagnol, qui n'est qu'une paraphrase du titre précédent : « Examen de inge- « nios para las ciencias, en el cual el lector hallará la manera « de su ingenio para escoger la ciencia en que mas ha de apro- « vechar, la diferencia de habilidades que hay en los hombres y « el género de letras y artes que á cada uno corresponde en par- « ticular. » (Titre de l'édition de Madrid, 1846.)

L'ouvrage était terminé dès l'année 1557 : mais il ne fut publié qu'en 1580. Si cette date est exacte, la même année aurait vu paraître des deux côtés des Pyrénées, l'*Examen* d'Huarte et les *Essais* de Montaigne. Quelques critiques, il est vrai, font remonter la première publication de l'*Examen* à l'année 1575. Cela pourrait être; car, d'après des témoignages certains, l'ouvrage, terminé dès l'année 1557, fut soumis à la censure le 11 du mois d'août de la même année (le censeur était un docteur Heredia); mais on peut objecter au docteur Morejon, et à

« qui ne voit que ce n'est pas là la teneur d'un titre? L'auteur n'y doit « indiquer que son but principal, sauf à donner les explications, et à faire « les réserves nécessaires dans le cours du traité. C'est précisément ce « qu'a fait Galien ». Cette note de M. Daremberg me paraît très judicieuse. Cf. *Œuvres médicales et philosophiques de Gal.*, trad. franç. Paris, 1854, in-8, t. I, p. 47, note 1.

Dans la conclusion qui la termine, j'ai essayé de dire quel est le mérite de l'auteur de l'*Examen*, et la valeur de son ouvrage; je serais heureux si j'avais réussi à donner une idée de l'un et de l'autre.

Les détails biographiques ont été puisés dans les auteurs suivants : Bayle, *Dict. crit.*, à l'article Huarte, t. III, G.-L. p. 419, sq., éd. d'Amsterdam, in-fol. — Bordeu, *Recherches sur l'Hist. de la médec.*, éd. citée, ch. VII, § 6, p. 691. — Adrien Baillet, *Jugements des savants*, revus par de La Monnoye. Amsterdam, 1725, in-12, t. II, 1re partie, p. 272-3. — Æschacius Major, éd. citée, *In præf. et epist. dedicat.* — Moréri, *Dict*, 18e édit., Amsterd., 1740, t. IV, F.-H., p. 214.

L'article de la *Biographie universelle* de Michaud, t. XXI, p. 2, n'est qu'une reproduction servile de l'article de Bayle.

Les renseignements les plus complets se trouvent dans l'édition espagnole de Madrid, 1846, par D. Ildef. Martinez y Fernandez, in-8, pp. VI, VII. Ils sont tirés en partie des recherches des docteurs Morejon et Chinchilla, connus par leur érudition et par des travaux estimés sur l'Histoire et la Bibliographie de la médecine espagnole.

Pour la *Bibliographie*, cf. Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispana*, Rome, 1672, in-fol., t. I, p. 543, édit. de Madrid, Ibarra, 1783, p. 712.

Cf. Éloy, *Dict. hist. de la méd. ancienne et moderne*, Mons, 1778, in-4, t. II, D-K., p. 571. Les détails biographiques sont nuls. — Brunet est très incomplet.

Il n'existe point de bonne édition d'Huarte.

J'ai eu constamment sous les yeux celle de Madrid, publiée par D. Ildefonso Martinez y Fernandez (1846), in-8 de L- 422 pag. C'est l'édition la plus complète; mais elle est remplie de fautes : les citations latines sont le plus souvent illisibles.

L'éditeur de Madrid (1846) donne la liste des principales éditions que l'on a faites de l'*Examen*, tant en Espagne qu'à l'étranger. Cf. sa *Préface*, pp. VII, VIII. Sur les variantes des principales éditions, cf. la *Conclusion* de l'éditeur, à la fin des notes, pp. 414-18.

ESSAI

SUR L'OUVRAGE DE J. HUARTE :

« EXAMEN DES APTITUDES DIVERSES « POUR LES SCIENCES »

(EXAMEN DE INGENIOS PARA LAS CIENCIAS.)

PREMIÈRE PARTIE

SECTION I.

IDÉE GÉNÉRALE DE L'*EXAMEN*.

> Μάλα μὲν οὖν οὐδὲ προβάλλεσθαι τὰ τοιαῦτα ζητήματα εἰθισμένοι εἰσὶν οἱ ἰητροί· ἴσως δὲ οὐδὲ προβαλλόμενα εὑρίσκεται.
>
> HIPPOCRATE[1].

L'*Examen* est un livre fort court, mais plein de choses ; il n'est pas facile d'en présenter un résumé substantiel ; cependant il était nécessaire de l'analyser pour le faire connaître. Afin que cette analyse fût moins insuffisante, nous avons essayé de reproduire les idées générales qui se trouvent dans la préface de l'auteur. Ceci est donc une esquisse, une sorte d'introduction qui a pour but de faciliter l'exécution et l'intelligence de ce travail.

(1) *De rat. vict. in acut.*, § 3, édit. Littré, t. II, p. 240.

Dans un État bien organisé, chacun devrait être à sa place. Cela veut dire que chacun devrait suivre dans les professions manuelles, dans les carrières libérales, dans les lettres et les sciences, son aptitude particulière ou ses dispositions naturelles[1]. De la sorte, tous rempliraient leur destination et se rendraient utiles à la société; or, la vraie société est celle où l'avantage de chacun s'accorde avec le bien commun de tous.

Il n'est pas dans l'ordre des choses que le charpentier soit laboureur, et que le tisserand soit architecte; il est absurde que le médecin et le jurisconsulte changent les rôles; que ce dernier traite des malades, pendant que l'autre plaide des causes. Il s'en faut cependant que les choses aillent ainsi qu'elles devraient aller. Faute de suivre le vrai chemin, la plupart des hommes manquent le but; c'est ainsi que la vie s'écoule dans des occupations stériles. Voilà certes un mal très fâcheux. Mais il y a un remède fort simple et qu'il est facile d'appliquer. Que chacun cultive l'art pour lequel il est né, qu'il exerce la profession à laquelle l'appellent ses talents naturels, qu'il se mette d'accord avec la nature, et tout sera pour le mieux. Dès lors, l'ordre produira l'harmonie, parce que chacun se trouvera à sa place et fonctionnera selon son *individualité*. « Quam quisque « norit artem in hac se exerceat[2]. Tractent fabrilia fabri[3]. »

C'est une loi de la nature que chaque homme naisse pour une chose plutôt que pour une autre : cela ressort de l'étude de l'esprit humain qui présente une rare et infinie diversité de talents, de dispositions ou d'aptitudes. L'intelligence humaine a des bornes, et il est rare de voir un même homme réussir également dans deux carrières : on n'excelle jamais qu'en une chose.

Ce principe est incontestable; tout homme peut en sentir la vérité; car tout homme est naturellement entraîné vers un certain ordre de choses ou d'idées; tout homme entend en

(1) « Et illud γνῶθι σεαυτὸν, noli putare ad arrogantiam minuendam so- « lum esse dictum, verum etiam ut bona nostra norimus. » Cic. *Ep. ad Quint. fratr.*, III, 6.

(2) Cic. *Tuscul.* I, 18.

(3) Horat. *Epist.* lib. I, ep. 14, in fine. Cf. lib. II, ep. 1.

lui-même comme une voix intérieure qui est la conscience de l'esprit, et que l'on appelle vocation. Ceux qui l'écoutent remplissent dignement leur destinée, et ne passent pas dans ce monde comme des voyageurs d'un jour ; mais cette voix peut être méconnue ou mal interprétée, les hommes peuvent s'égarer en croyant lui obéir. Pour les empêcher de faire fausse route, l'État devrait avoir des magistrats sages et savants, qui chercheraient à découvrir, dès le jeune âge, la nature de chaque esprit, afin de montrer à chaque homme la carrière qui lui convient, le chemin qu'il doit suivre, sans lui laisser la liberté du choix, qui, en abusant son inexpérience, l'induirait en erreur, et priverait l'État de tout le bien qu'il devait attendre de ses talents.

Voilà un moyen infaillible d'avoir les plus parfaits artisans du monde et les ouvrages les plus achevés. Cette réforme doit être la base fondamentale de la prospérité des républiques. Pour obtenir un résultat si avantageux, il ne faut que mettre d'accord l'art et la nature : « No mas de por juntar el arte con natura-« leza. » Il n'y a pas d'autre secret.

Cette mesure est générale, applicable à toutes les professions ; mais c'est surtout dans les carrières libérales, dans l'étude des sciences et des lettres qu'il faut tenir compte des aptitudes.

Les universités et les académies devraient avoir des examinateurs chargés d'admettre les étudiants dans les écoles. Ces examens préparatoires seraient peut-être plus utiles que ceux qui se font aujourd'hui, où l'on se borne à savoir si le jeune homme a profité de ses études, sans s'enquérir auparavant s'il avait les qualités que l'étude demande. Avant donc d'admettre dans une école ceux qui se destinent à une profession libérale, on s'assurerait que celui qui veut étudier la philosophie, la médecine, la théologie ou les lois, a le talent nécessaire et le genre d'aptitude appropriée à chacune de ces sciences.

Chaque profession exige une habileté particulière ; or, pour bien savoir un art, il faut, avant tout, être capable d'en apprendre les règles : à cette condition seule, on pourra s'y exercer et l'exercer avec fruit.

Celui qui cultive une science mal apprise, ou qui exerce une

profession qu'il ne connaît pas, celui-là n'est pas heureux; il fait beaucoup plus de mal que de bien.

Donc ceux-là seuls doivent apprendre qui sont capables de savoir; et c'est vraiment pitié de voir un homme consumer ses efforts dans un travail sans résultat. Il n'y a ici ni déclamations ni hypothèses. Considérez plutôt ce qui se passe, voyez les conséquences de l'oubli de ce principe fondamental.

Qui a perdu la religion chrétienne? Les mauvais théologiens qui n'avaient pas l'esprit de la théologie. Qui a fait un si grand tort à la médecine? Les méchants médecins qui, exerçant un art pour lequel ils n'étaient pas nés, ruinent la santé des malades. La science des jurisconsultes serait aussi moins imparfaite, si l'on savait à quelle partie de l'intelligence répond le mieux l'interprétation des lois ou leur application. Ainsi du reste.

Ces idées ne sont pas entièrement nouvelles; presque tous les anciens philosophes ont reconnu que sans les dispositions naturelles on fait de vains efforts pour apprendre les préceptes de la science. Mais personne n'a déduit les conséquences de ce principe; personne ne s'est demandé pourquoi les hommes diffèrent d'aptitudes; nul n'a expliqué encore avec méthode et clarté quelle est la nature d'esprit qui rend l'homme habile pour une science et inhabile pour une autre; nul n'a énuméré les nombreuses variétés d'esprits que présente l'espèce humaine, et ne s'est rendu compte des différences qui les distinguent. On n'a pas indiqué quelles sciences répondent à chacune de ces diverses aptitudes, enfin on n'a point donné des signes pour les reconnaître; l'on a ainsi négligé le plus important : « Que era lo « que mas importava. »

Toutes ces questions essentielles, jusqu'ici méconnues, font la matière et le sujet de l'*Examen*. Il en est d'autres plus accessoires qui se rattachent à la même doctrine; elles doivent y trouver place, afin de mieux remplir les vues de l'auteur, qui s'est proposé avant tout un but moral et d'utilité : car il a travaillé pour tous, il a écrit surtout pour les parents intelligents, afin qu'ils s'appliquent à découvrir les dispositions de leurs enfants,

et puissent ainsi les diriger heureusement vers les sciences où ils pourront le mieux profiter. « Con intento que los padres « curiosos tengan arte y manera para descubrir el ingenio a « sus hijos, y sepan aplicar a cada uno la ciencia en que mas « ha de aprovechar. »

Ce qui précède est une espèce d'avertissement qui pourrait tenir lieu d'introduction ; mais cela ne suffit pas. Huarte a écrit en tête de l'*Examen* une préface remarquable, où il semble s'adresser à chaque lecteur en particulier, afin de le faire entrer en quelque sorte et pénétrer avec lui dans l'esprit de son livre. Laissons-nous conduire, sans crainte de nous égarer; nous ne saurions trouver un meilleur guide.

Lorsqu'on se présente au public avec un système complet d'idées nouvelles, on craint de passer pour un esprit paradoxal, pour un écrivain prétentieux, qui affecte de penser autrement que le vulgaire. Il faut, par conséquent, que l'auteur s'efforce de mettre les lecteurs de son côté ; mais cela n'est pas facile dans un livre de cette nature.

Comme il est probable que chacun, en le lisant, cherchera à se mieux connaître, afin de savoir au juste ce qu'il vaut, les intelligents trouveront que l'auteur aurait pu les traiter plus favorablement, les autres le condamneront sans l'entendre. Ainsi se font les jugements des hommes. Les auteurs qui se méfient du public seraient heureux de pouvoir imiter les philosophes anciens : ils avaient deux classes d'auditeurs qu'ils admettaient également à leurs leçons ordinaires, mais ils réservaient pour les adeptes l'enseignement plus relevé et les secrets de la science ; ils se faisaient ainsi un auditoire choisi.

Platon suivait cette méthode. Il savait qu'on ne peut enseigner des choses relevées à des intelligences vulgaires. Entreprendre une tâche si ingrate, c'est perdre son temps et se donner beaucoup de peine, sans nul avantage pour la science.

Ce n'est pas tout. Platon n'ignorait pas que les opinions nouvelles révoltent les auditeurs, et se font repousser par leur étrangeté apparente : aussi avait-il soin de commencer son enseignement par des propositions claires et d'une incontestable évidence, pour arriver insensiblement aux conclusions.

La méthode de ce grand maître était aussi celle de Jésus-Christ. Lorsqu'il voulait enseigner une doctrine relevée, il faisait un choix entre ses disciples, comme il arriva lors de la transfiguration.

Telle est la méthode que l'auteur voudrait adopter à l'égard de ses lecteurs. Mais est-il possible de deviner chaque nature, de découvrir le talent propre à chacun? Sans doute il se trouvera, parmi ceux qui liront l'*Examen*, des esprits élevés au-dessus du vulgaire, qui, par la liberté de leurs opinions et leur manière de voir, sont plus particulièrement disposés à recevoir les enseignements les plus hauts de sa doctrine. S'il était permis à l'auteur de communiquer avec eux, il leur enseignerait bien des choses qui s'écartent des opinions reçues.

Mais les esprits droits et bien faits sont rares. Huarte prévoit que sa doctrine ne peut manquer de troubler les esprits étroits et vulgaires qui s'effarouchent à la moindre nouveauté, se méfiant d'un auteur qui a quelque originalité. Cela se comprend : ces esprits ont leurs dieux qu'ils vénèrent, et leur religion est du fanatisme. Ils n'admirent que les anciens en qui ils ont une confiance sans bornes : ils croient que depuis longtemps tout est dit, et que par conséquent il ne reste plus rien à dire.

Huarte engage ces lecteurs malveillants à ne pas lire son livre : car ils ne tarderaient pas à se convaincre combien est pauvre et misérable le genre d'esprit qu'ils ont eu en partage. Cela est bien sévère et peut-être un peu trop dur. En revanche, le lecteur intelligent et avisé, qui lira le livre pour s'instruire, y trouvera trois conclusions pleines de vérité, quoique leur nouveauté puisse les faire paraître étranges. Voici ces conclusions, qui résument assez bien la doctrine de l'*Examen*.

1° De plusieurs genres d'esprit qui se trouvent parmi les hommes, il n'y en a qu'un que vous puissiez posséder à un degré éminent, *con eminencia*, à moins que la nature, qui est toute-puissante, n'ait réuni toutes ses forces pour vous former, et vous en donner deux ou trois ; à moins aussi qu'elle ne vous ait abandonné, et que, vous privant d'intelligence, elle n'ait fait de vous un être incomplet ou stupide.

2° Il n'y a qu'une science, une seule, qui réponde d'une manière plus spéciale, *en eminencia*, à chaque genre d'esprit; de sorte que, si vous n'êtes pas assez heureux pour choisir celle qui a un rapport direct avec votre capacité et votre aptitude naturelle, vous ne réussirez que médiocrement dans les autres, en y travaillant jour et nuit.

3° Après avoir découvert quelle est la science qui convient le mieux à la nature de votre esprit, il faut encore savoir, et c'est le plus difficile, si vous êtes plus propre à la théorie qu'à la pratique : parce que l'une et l'autre sont tellement opposées, « en cualquiera genero de letras que sea; » elles demandent des esprits si différents, qu'elles se repoussent et s'excluent l'une l'autre, comme de véritables contraires.

Voilà de tristes vérités, de bien rudes sentences; mais ce qui est plus dur et plus fâcheux, c'est que ces sentences sont sans appel; il n'y a point de tribunal devant lequel nous puissions porter nos plaintes.

C'est Dieu lui-même qui, suivant une loi de la nature, ne donne à chaque homme qu'un genre d'esprit. Cela se comprend. Comme les *qualités* diverses se font opposition, et sont par conquent difficiles à réunir; il est rare qu'en distribuant gratuitement aux hommes les diverses aptitudes, Dieu en accorde plus d'une à un degré éminent, « en grado eminente. » Ceci est très important : c'est un des principes de la philosophie de notre auteur, et la clef de voûte de sa doctrine. Dieu se conforme aux lois de la nature dans la répartition de ses grâces : il les distribue à chacun suivant ses dispositions naturelles; « tenien- « do cuenta con el ingenio y natural disposicion de cada uno... « Unicuique secundum propriam virtutem. » C'est l'opinion de l'Évangile, et la doctrine de saint Paul[1].

En s'appuyant sur les textes sacrés, qu'il interprète d'une manière originale, Huarte veut donner plus de poids à une idée fondamentale, à laquelle il reviendra souvent dans le cours de son ouvrage, et qui le préoccupera jusqu'au dernier chapitre,

(1) *Evang. sec. Matth.* c. XXV, 15. Cf. *Paul. ad Corinth.* I, c. XII, 4-11.

où il démontre par manière de conclusion, qu'en prenant la forme humaine, Dieu eut soin de mettre d'accord son esprit avec les qualités de son corps, ainsi que chez les autres enfants des hommes, « como los otros hijos de los hombres ».

Il faut donc que l'homme soit disposé d'une certaine façon pour recevoir les sciences. Dès le début, l'auteur donne une démonstration de cette loi. Elle est tirée de la Genèse.

Lorsque Dieu forma l'homme et la femme, il est certain qu'avant de leur donner la sagesse ou l'intelligence, il organisa premièrement leur cerveau, de manière qu'ils pussent la recevoir dans les conditions convenables. La sagesse elle-même était inséparable de cet organe, qui lui servait d'instrument, avec lequel ils pouvaient réfléchir et raisonner. « Et cor dedit « illis excogitandi, et disciplina intellectus replevit illos. »

Dieu agit de la sorte, parce que les sciences surnaturelles ou révélées sont du ressort de l'âme. Or, l'âme, suivant notre auteur, est assujettie au tempérament et à la composition du corps. Ceci est explicite.

Cette théorie explique aisément les différences remarquables qui distinguent les deux sexes, si on les étudie l'un et l'autre dans leurs dispositions naturelles. L'infériorité de la femme ne reconnaît point d'autre cause que la composition de son cerveau, qui est moins bien disposé que celui de l'homme; la femme, en général, est incapable d'apprendre les sciences.

Nous verrons dans la suite ce qu'il faut penser de cette idée passablement étrange.

Quelle est la conclusion de tous ces raisonnements? La voici. Puisque les sciences surnaturelles veulent un genre spécial de talent, et que tous les esprits étant différents, n'ont pas par conséquent une égale capacité, il faudra faire un choix pour l'étude des lettres et des sciences humaines; parce que les hommes ne peuvent les apprendre, si ce n'est par les forces de leur génie.

Le but de l'*Examen* est de connaître et de savoir distinguer ces différences naturelles de l'esprit humain, afin de pouvoir appliquer sciemment (*con arte*) à chacune d'elles la science qui lui convient, et dans laquelle les progrès seront réels et rapides.

Voilà l'objet du livre nettement déterminé. Huarte ne s'est point dissimulé les difficultés de l'exécution. Le sujet est neuf; il n'y a ni exemple à suivre, ni modèle à imiter. Quand on entre sans guide dans une route inexplorée, on peut se fourvoyer aisément. D'autre part, celui qui commence ne peut mener les choses à perfection; s'il est sujet à s'égarer, ses erreurs mêmes méritent de l'indulgence[1]. Et puis, le sujet est si délicat! « Por ser la materia tan delicada, y donde no havia camino « abierto para poderla tratar ». Ces considérations semblent fort justes. Le lecteur doit s'en bien pénétrer; il doit surtout se garder de juger le livre sans l'avoir lu. Avant de prononcer, il doit aussi examiner la nature de son esprit. Un auteur consciencieux veut des juges compétents et intègres : les écrivains, qui ont le droit de se tenir en garde contre les attaques de la médiocrité malveillante, n'ont pas tort de récuser ces juges sans pudeur, « Qui de rebus incognitis judicant, et damnant quod « non intelligunt[2] ».

Presque tout ce qui précède est extrait de la préface de l'auteur. Cette exposition est pleine de sens et de goût; elle est surtout pleine d'adresse. Quand on sait piquer aussi vivement la curiosité des lecteurs, on a quelques droits à leur estime, ou du moins à leur impartialité. Mais ceci n'est qu'un préambule.

Après avoir présenté une idée générale, et comme un résumé de son livre, Huarte nous donne la clef de sa théorie. Dans cette partie de l'introduction, il est à la fois philosophe et médecin; il tâchera en même temps de se montrer orthodoxe. Remarquons, en passant, que cette partie n'existait pas dans la première édition. Sans renoncer à son indépendance, et elle était grande, Huarte procède avec beaucoup de prudence. Ce

(1) « Je veux qu'il ait commis de grandes fautes; mais n'est-ce pas le « propre de ceux qui s'élèvent fort haut, d'estre subjets à de grandes « chustes? Qu'il ait choppé lourdement; mais trouve-t-on mauvais qu'on « fasse quelque faux pas, en marchant par un chemin qui n'avait jamais « esté frayé? Cela est bon à ceux qui suivent les routes battues, de ne « pouvoir s'égarer ny se perdre. » — VION D'ALIBRAY, dans l'*Avis au lecteur* qui précède sa traduction. Paris, 1661, in-16.

(2) Cic., *Academ. prior.*, lib. II, c. 7. — Quintil., *Inst. orat.*, IX, 1.

fut sans doute pour éviter de nouveaux désagréments, qu'il changea son épître au lecteur en une dédicace à Philippe II.

Les hommes se ressemblent peu par la nature de leur esprit : il faut savoir en outre pourquoi ils jugent différemment, et soutiennent souvent des opinions contraires. Là est la question difficile. Son obscurité a rebuté les plus grands philosophes de l'antiquité. Cependant, il faut résoudre cette question, et ne pas se contenter d'affirmer la diversité des jugements et des goûts, que personne ne conteste.

Sous ce point de vue, le sujet est entièrement neuf. S'il ne faut pas être un homme ordinaire pour résoudre le problème, il ne faut pas être un esprit médiocre pour le poser. Huarte a eu la gloire de le poser et de le résoudre. Comment l'a-t-il fait? C'est ce que nous verrons dans la suite. Mais, dès ce moment, nous reconnaîtrons avec lui, qu'il est le premier qui ait osé aborder la question. Il a le premier déblayé le chemin et défriché un terrain inculte, sans avoir d'autre instrument que son génie propre et sa force d'invention. « Por donde me fué forzado « echar el discurso á volar, y aprovecharme de la invencion co- « mo en otras dificultades mayores, que no han tenido primer « movedor. »

Il est vrai que la médecine lui a été d'un grand secours. Cette science lui a appris que cette prodigieuse diversité qui distingue les hommes reconnaît plusieurs causes. Les principales sont : le *tempérament*, ou la combinaison des *humeurs*, des *qualités élémentaires*, et des diverses parties de l'économie humaine : la variété des pays et des climats, la diversité des saisons, les changements d'aliments ou de régime, les variations de température, en un mot, les altérations du corps et toutes les modifications des circonstances extérieures.

Ces données sont précieuses ; mais Huarte remonte plus haut. Il prend l'homme à son origine. C'est en étudiant le premier chapitre de l'histoire de l'humanité qu'il explique les effets de cet ensemble de conditions, de circonstances diverses, d'influences de tout genre qui font varier à l'infini, non moins que les traits et les visages, « les tempéraments, les humeurs, les « caractères, les intelligences et les goûts. »

Si les hommes avaient pu conserver l'innocence et l'intégrité de leur organisation première; si leur nature n'eût point souffert d'altération, ils ne seraient pas enclins à des *appétits* si divers. Cela est vrai surtout pour la partie corporelle et sensible de notre nature.

Quant à la partie raisonnable, la diversité des jugements des hommes a sa véritable origine dans la variété des maladies qui les affligent : c'est ainsi que l'auteur appelle les altérations de tempérament. « Chaque homme a sa maladie, et, dans ce sens, on « a raison de dire que chacun a sa folie où il s'obstine, « por donde « se dijo, cada loco con su tema. » C'est la théorie de Démocrite. Ce grand philosophe soutenait que la vie de l'homme, depuis la naissance jusqu'à la mort, n'est autre chose qu'une maladie perpétuelle. Après avoir exposé ses idées à Hippocrate, cet infatigable rieur, que ses concitoyens croyaient fou, finit par lui dire que ce monde était, à proprement parler, une maison d'aliénés et que la vie des hommes était une agréable comédie, « et que c'était là le sujet qui le faisait tant rire. » Peut-être que Démocrite avait aussi son grain de folie[1].

Cette inégalité d'esprits, d'humeurs et de caractères, remonte donc à la création. Elle tient à la chute du premier homme. Lorsque Adam fut chassé du Paradis terrestre, sa manière de vivre changea avec les circonstances extérieures à l'influence desquelles il se trouva exposé.

Ce nouveau genre de vie, qui n'était point conforme à sa nature première, altéra sa santé et son tempérament. Bientôt aucun organe de son corps ne put fonctionner avec la même facilité qu'auparavant. Ce fut dans cet état qu'il engendra Caïn, enfant d'un esprit pervers et malicieux, superbe, grossier, envieux, impie et livré à toute espèce de corruption.

C'est ainsi que le premier homme communiqua à toute sa race ce dangereux désordre, parce que la maladie qu'ont les

(1) Ὅλος ἄνθρωπος ἐκ γενετῆς νοῦσός ἐστίν. *Epist. Hipp. ad Damaget.* éd. Foës., section VIII, p. 1284, t. II. Genève, 1662, in-fol. — Cf. la même lettre depuis la p. 1281-85. Cette déclamation est plus digne d'Héraclite que de Démocrite.

pères au temps de la génération, les médecins tiennent que les enfants l'ont aussi après qu'ils sont nés, quelquefois même avant leur naissance. Ainsi l'auteur nous initie, dès le début, à sa théorie de l'hérédité naturelle.

Mais ici se présente une difficulté sérieuse. S'il est vrai que tous les hommes soient malades, s'il est vrai que tout mauvais *tempérament* engendre une manière de voir, quel moyen aurons-nous de savoir qui dit la vérité, parmi tant de personnes qui jugent? Cette doctrine permet-elle de reconnaître un critérium, une règle? Les hommes étant tous malades et doués d'un mauvais tempérament, la vérité restera cachée et échappera à toutes les recherches. Et si quelqu'un parvient à la découvrir, comment la pourra-t-on reconnaître? Et si l'on ne le peut, que devient alors la science? Elle n'existe point sans affirmation; car la science, c'est la vérité, et la vérité ne saurait dépendre des opinions, qui varient à l'infini, aussi nombreuses que les individus.

On verra ailleurs comment Huarte traite la question de la certitude. En attendant, il répond d'une manière générale que la science de l'homme est incertaine et douteuse; il en a donné les raisons. Mais la science existe, et ce caractère d'incertitude n'infirme pas son existence. La science est une recherche, une investigation qui peut se faire de plusieurs manières.

Que tous les hommes soient malades, cela n'est point douteux; mais rassurons-nous : toute maladie a pour effet d'affaiblir une puissance et de fortifier en même temps une faculté opposée. Il en résulte que ceux qui sont d'un tempérament inégal surpassent de beaucoup les autres en certaines choses. Telle était l'opinion des médecins d'autrefois et de quelques anciens philosophes. C'est pourquoi Platon a dit que c'est miracle de trouver un homme d'un esprit excellent, qui n'ait quelque manie, « quepor maravilla se halla hombre de muy su-« bido ingenio, que no pique algo en mania. » Cela veut dire pour notre auteur, qu'il y a une *intempérie*, une maladie déterminée qui répond à une science spéciale; en d'autres termes, chaque science répond à une maladie particulière ou à une altération de tempérament.

Il faut par conséquent que l'homme apprenne à connaître son infirmité, son *intempérie*, ou son tempérament, si l'on veut; dans le langage galénique, on dirait son *idiosyncrasie*. Chaque homme doit savoir à quelle science répond plus spécialement sa maladie; parce que, dans cette science, il trouvera la vérité, et dans les autres, il ne fera que des jugements extravagants. Dès ce moment, on peut prévoir les conséquences de cette théorie singulière.

Les hommes d'un tempérament régulier sont médiocres dans toutes les sciences, parce qu'ils ont pour toutes indifféremment une égale capacité. Ceux qui sont d'un tempérament inégal ne sont propres qu'à une seule, où ils excellent et font des merveilles, s'ils s'y appliquent avec soin, tandis qu'ils ne feront point de progrès sensibles dans les autres.

Ces raisonnements peuvent paraître subtils, mais au fond ils sont justes. Remontons plutôt à l'origine des sciences. C'est la nécessité qui les a fait naître. Si Adam et sa postérité eussent continué à vivre dans le Paradis, ils n'auraient eu besoin d'aucun art mécanique, non plus que de toutes les sciences que l'on enseigne dans les écoles.

Les sciences, nées du besoin ou de la perversité des hommes, telles que la jurisprudence, la théologie, l'art militaire, la médecine et les autres, naquirent dans le Paradis même, après la chute du premier homme. Elles se sont depuis accrues et perfectionnées, chacune dans le milieu qui lui était favorable, par le travail des hommes habiles qui avaient un esprit propre à les inventer.

Tout cela résulte comme conséquence immédiate des principes physiologiques de l'*Examen*. Mais que faut-il penser lorsque l'auteur nous dit, par manière de conclusion, qu'il est malade, que ses lecteurs pourraient bien l'être aussi, et qu'il pourra leur arriver ce qui arrive à quatre personnes dont les yeux sont malades et qui, voyant un morceau de drap bleu, soutiennent, l'une qu'il est rouge, la seconde qu'il est blanc, l'autre qu'il est jaune, et la quatrième qu'il est noir; et cependant toutes se trompent, parce que chacune de ces personnes a une humeur particulière qui lui pervertit le sens de la vue? Cette

comparaison rappelle fort à propos la théorie des quatre humeurs.

Ici s'arrêtent les généralités qui forment une sorte d'introduction à l'Examen.

Nous allons voir dans l'analyse comment sont résolues les propositions énoncées : nous en suivrons le développement; et, abandonnant l'auteur dans les digressions qu'il lui arrive de faire, nous nous attacherons à présenter la suite de ses raisonnements, à bien établir ses conclusions, à le reproduire, s'il est possible.

SECTION II.

ANALYSE.

> Ἀναγκαῖον ἐν δυσθεωρήτοις καὶ ἀπόροις σκέψεσιν ὅταν οἱ κοινοὶ, καὶ ἔνδοξοι καὶ συνήθεις λόγοι μὴ πείθωσι, πειρᾶσθαι τῶν ἀτοπωτέρων, καὶ μὴ καταφρονεῖν, ἀλλ' ἐπᾴδειν ἀτεχνῶς ἑαυτοῖς τὰ τῶν παλαιῶν, καὶ διὰ πάντων τἀληθὲς ἐξελέγχειν.
>
> (PLUTARCH., *De facie in orbe lunæ*, I. Oper. moral., ed. Dübner, t. II, p. 1127).

CHAPITRE PREMIER.

De l'esprit (*ingenio*) et des différences qu'il présente dans l'espèce humaine.

Dans la langue espagnole, *ingenio* (génie, esprit, talent naturel) a le même sens que le mot *ingenium* des Latins. Il dérive de ces trois verbes *gigno*, *ingigno*, *ingenero*, qui veulent dire engendrer, produire. Ce n'est pas le hasard qui a inventé ce mot. Il a fallu pour le trouver une observation profonde, une spéculation fort subtile.

De bonne heure la philosophie naturelle découvrit dans l'homme deux puissances génératrices, dont l'une est commune à l'homme, aux animaux et aux plantes : l'autre n'appartient qu'à l'homme et aux substances spirituelles, Dieu et les anges. Socrate disait fort bien qu'il accouchait les esprits : il savait que l'*esprit* est une puissance génératrice.

Le produit de l'entendement, ce qu'il engendre, est ce que les philosophes ont appellé *notion* : la notion est l'enfant de l'intelligence ; c'est la *conception*, la *parole*, le *verbe* de l'*esprit*, λόγος.

Les philosophes ont appelé *génie* (*ingenio*) l'entendement de

Dieu ; dans ce sens, *génie* veut dire *engendreur*, *générateur* par excellence.

Le génie de Dieu est trop supérieur au génie de l'homme, pour qu'on puisse les comparer. Dieu crée continuellement et sans effort, tandis que toute la fécondité des *générations* humaines n'aboutit qu'à produire dans la mémoire un *accident* qui n'est jamais autre chose qu'une *figure*, une *image*, une reproduction ou une représentation de l'objet que nous connaissons. Dieu seul engendre le *type*, le *réel* et l'*essence*. Le génie de l'homme ne produit que des conceptions imparfaites, avec lenteur et difficulté.

Cela étant admis, il faut savoir que les sciences qu'étudient les hommes ne sont que des *images* ou des *figures* que les esprits ont engendrées dans leur mémoire. Ces images, ces figures représentent au vif la disposition et la composition naturelle de l'objet qui est le sujet de la science. La médecine, dans l'entendement d'Hippocrate et de Galien, n'a été autre chose qu'une peinture fidèle, qui reproduisait au naturel la véritable constitution de l'homme sain et malade, avec les causes de ses maladies et de sa guérison. La jurisprudence, dans l'entendement des jurisconsultes, représente la *forme* de la justice qui conserve la société, en établissant parmi les hommes la paix et la concorde. Telle est l'idée que l'on doit se faire de la science, considérée en soi, d'une manière absolue.

Si le disciple qui suit l'enseignement d'un bon maître ne peut graver dans sa mémoire une *image* exactement semblable à celle qu'on lui représente par la parole, il faut croire que c'est un esprit stérile ou mal fait, qui n'enfantera que des extravagances et des monstres.

Parmi les nombreuses définitions que l'on a données de l'*esprit*, il n'y en a que quelques-unes qui soient dignes d'attention.

La définition de Cicéron est vulgaire et insuffisante. Il semble qu'il n'ait eu égard qu'à ces esprits qui ne sauraient se passer de maître. Il fait une part trop grande à la mémoire, et en cela il va contre l'observation et la vérité de la nature ; car Aristote prétend que la mémoire, lorsqu'elle est à un souverain degré,

empêche la fécondité de l'entendement, et le rend incapable de concevoir et d'enfanter. La mémoire ne sert qu'à retenir les *figures*, à conserver les *images* des choses que les autres facultés ont conçues. Voici du reste la définition de Cicéron : « Doci-« litas, memoria; quæ fere omnia appellantur uno ingenii no-» mine[1]. »

« Docilité » est juste et bien trouvé ; *docilité* veut dire aptitude ou faculté d'apprendre. Or, suivant Aristote, la prudence, la sagesse et la *vérité* des sciences existent en germe dans les choses naturelles.

C'est en celles-ci qu'il les faut chercher, comme en leur propre original.

Aussi ne peut-on pas se rendre vraiment savant avec les idées des autres ; il faut voir par soi-même : la science n'est pas toute de tradition. Cette loi est une condition de progrès.

Le philosophe qui croit qu'une proposition est vraie parce qu'Aristote l'a établie, sans s'informer davantage, est certainement dépourvu d'*esprit*. La vérité n'existe pas dans la bouche de celui qui l'affirme, mais dans l'objet même, dans la chose dont il s'agit. Les choses de la nature crient à haute voix, et disent à l'homme quel est l'être que leur a donné la nature et pour quelle fin elles ont été créées. Bacon n'a rien dit de plus explicite.

Celui donc qui a l'entendement docile et l'oreille ouverte pour entendre ce que la nature enseigne par ses œuvres, celui-là ira loin dans l'étude des choses naturelles ; il n'aura que faire d'un maître qui lui montre ce que les animaux et les plantes peuvent lui apprendre.

Telle est la docilité d'entendement que Salomon demandait à Dieu ; c'est par elle qu'il connut toutes les choses de la création, depuis l'humble mousse jusqu'au cèdre du Liban. Ce fut encore cette docilité que Jésus-Christ communiqua à ses disciples, lorsqu'il fit disparaître la grossièreté naturelle de leur esprit, afin de leur ouvrir l'intelligence des Écritures.

(1) « Prioris generis est docilitas, memoria ; quæ fere omnia appellantur uno ingenii nomine; easque virtutes qui habent, ingeniosi vocantur.» Ce sont les facultés naturelles, qu'il distingue des facultés acquises. Cic. *De finib.*, V, 13.

Il faut distinguer deux espèces de *docilité* qui répondent à la division des sciences en *divines* et *humaines*. D'après Platon, il faut de plus grands esprits pour les sciences *divines*, où l'on ne fait point usage des *sens*. Cette division est importante. Une fois qu'elle est bien établie, cet axiome d'Aristote : « Il n'y a « rien dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans les sens, » ne peut pas s'appliquer à ce genre de *docilité* qui répond à la science la plus élevée, à la *science divine*. Cet axiome n'est vrai que pour les sciences où l'habileté se borne à apprendre et à retenir dans la mémoire ce que le maître dit et enseigne. Il n'est vrai d'une manière absolue qu'en *philosophie naturelle*. A ces deux genres de *docilité* répondent deux genres d'*esprit* dont Aristote avait déjà fait la différence [1].

Il est des esprits *dociles* qui semblent donner les mains à celui qui enseigne la vérité. Mais un esprit subtil et délié ne doit jamais s'en rapporter au maître, il n'acceptera rien sans examen ; il ne recevra point et ne tiendra point pour vraie une proposition qui lui semblera manquer de justesse. Cette indépendance est la marque d'un esprit rare et excellent.

Il en est d'autres toujours disposés à croire, et qui ne sauraient réfuter les fausses propositions qu'ils entendent. Ceux-là écoutent et se taisent; ils suivent le maître sans contradiction; leur esprit n'aperçoit pas la fausseté de ce qu'on lui enseigne, ni le peu de rapport qu'il y a entre les conséquences et les principes posés auparavant.

Un *esprit excellent* est celui qui entend toutes choses de soi-

(1) Hésiode l'avait faite avant Aristote, qui le cite, dans sa Morale à Nicomaque. Voici les vers d'Hésiode :

Οὗτος μὲν πανάριστος ὃς αὐτὸς πάντα νοήσῃ,
Ἐσθλὸς δ' αὖ κἀκεῖνος ὃς εὖ εἰπόντι πίθηται·
Ὃς δέ κε μήτ' αὐτὸς νοέῃ, μήτ' ἄλλου ἀκούων
Ἐν θυμῷ βάλλε ται, ὁ δ'αὖτ' ἀχρηΐος ἀνήρ.
Op. et dies, v. 293-6.

Cf. Arist. *Eth. Nicom.* I, 2, ed. Berolin. Bekk., p. 1095. a-b. Saint Basile le Grand fait une allusion directe à ces vers, dans son *Traité* de l'utilité de la lecture des auteurs profanes, auquel je renvoie les *antipaïens*.

même. Un homme ingénieux, quand il ouvre les yeux de son entendement (cela s'appelle méditer ou contempler), comprend par la réflexion l'*essence*, la *manière d'être* des choses naturelles, ainsi que leurs propriétés, leurs différences et la fin pour laquelle ces choses ont été créées. Mais lorsque cette habileté fait défaut, le maître doit faire de grands efforts, qui restent le plus souvent sans résultat.

Le vulgaire ne croit point à ce genre d'esprit qui est capable d'apprendre de soi-même. La raison en est que jusqu'ici nul n'est venu au monde tout instruit, et qu'il n'y a point dans les hommes de *science naturelle*. Jésus-Christ lui-même, en venant parmi les hommes, se soumit à cette loi de l'humanité. La preuve irrécusable que la nature ne peut pas nous donner ce genre d'esprit, c'est qu'il ne s'est jamais rencontré chez les hommes les plus illustres. Tous ont eu besoin de maître pour s'instruire.

Il est vrai que, d'après les théologiens, Adam naquit tout instruit, et ayant, pour ainsi dire, les sciences infuses. On prétend que c'est lui qui les communiqua à ses descendants. De là on a pris occasion de répéter qu'il n'y a rien au monde qui n'ait déjà été dit, qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil.

Pour définir un esprit parfait, Aristote a imaginé un *type idéal* qui n'existe pas dans la nature. L'esprit le moins imparfait est celui qui se rapproche le plus de ce modèle impossible. On a vu des hommes qui en ont approché de fort près. Aristote lui-même est de ce petit nombre. Du reste, les lois de la nature, telles qu'elles existent, ne permettent pas la réalisation de ce type. L'esprit des hommes les plus éminents a ses périodes de *croissance*, de *consistance* et de *déclin*. Si, dès le commencement, la nature leur avait donné un esprit parfait, on aurait vu se réaliser l'idéal d'Aristote; mais, comme il en est autrement, il ne faut pas s'étonner si Platon et Aristote ont eu besoin de maître pour s'instruire.

Il existe encore une autre *différence d'esprit :* quelques hommes disent, sans art et sans étude, des choses si étranges, quoique vraies, qu'elles dépassent tout ce que l'on peut imaginer. Platon

disait que ces hommes ont un esprit excellent mêlé de fureur. C'est cet esprit qui fait dire aux poëtes des choses si relevées, qu'il est impossible, suivant Platon, de les concevoir sans révélation divine. Huarte confirme le dire de Platon; mais cette explication est loin de le satisfaire. Pourquoi recourir à la révélation, et qu'est-il besoin de faire intervenir la Divinité? Il est malséant à un si grand philosophe de recourir si légèrement aux *causes universelles*, sans avoir fait auparavant une exacte recherche des *causes particulières*. C'est à la nature même des esprits qu'il faut demander l'explication des effets qu'ils produisent. En *philosophie naturelle* on démontre jusqu'à l'évidence les causes de ces faits merveilleux, qui étonnent les ignorants. Rien qui paraisse étrange lorsque l'on connaît les lois de la nature.

La *philosophie naturelle* démontre que toutes les facultés qui gouvernent l'homme, *naturelles*, *vitales*, *animales* et *raisonnables*, demandent chacune un *tempérament* spécial pour accomplir leurs actes comme il convient, de manière à ne pas troubler les fonctions et l'exercice des autres.

Les *tempéraments* particuliers qui répondent à chacune de ces facultés, résultent d'une combinaison des *qualités premières*, le *chaud*, le *froid*, le *sec* et l'*humide*. Si l'une de ces facultés prédomine, c'est toujours aux dépens et au préjudice des autres : de là cette prodigieuse diversité que présentent les différentes fonctions physiologiques chez les différents individus, et dans un seul et même individu; de fait, il est impossible de rencontrer toutes les fonctions en parfait équilibre, s'accomplissant toutes d'une manière régulière.

Les *puissances raisonnables* ou les facultés de l'esprit, la *mémoire*, l'*imagination* et l'*entendement* suivent la règle générale qui préside à la distribution et à l'exercice de toutes les autres facultés; elles semblent se repousser et s'exclure. Leur ensemble présente rarement l'harmonie qui résulte de l'accord, de la mesure et de la proportion. On voit des hommes qui ont une grande mémoire et un petit entendement; on en voit d'autres qui ont beaucoup d'esprit et peu de mémoire; cela s'explique

aisément, si l'on songe que les *facultés raisonnables* tiennent aux organes, c'est-à-dire aux instruments qu'elles emploient.

La *mémoire*, pour être bonne et ferme, veut de l'*humidité* et un cerveau de grosse substance; l'*intelligence*, au contraire, veut un cerveau sec et composé de parties subtiles, délicates. Chacune de ces trois facultés peut, en s'élevant à un très haut degré, produire des effets merveilleux. Lorsque l'imagination s'élève à ce point, elle produit des conceptions prodigieuses, semblables à celles qui étonnèrent Platon; mais si l'homme qui est doué de cette sorte d'imagination veut se mêler d'employer son entendement, on peut, et sans lui faire tort, le lier comme une personne privée de bon sens. « Y cuando el hombre viene a « obrar con el entendimiento, lo pueden atar. »

Il faut conclure de tout cela que la vraie sagesse doit être tempérée : voilà pourquoi Galien tient pour hommes très-sages ceux qui sont *tempérés*, parce qu'ils ne sont pas comme enivrés de trop de sagesse.

Démocrite, dans sa vieillesse, arriva à une si grande excellence d'entendement, qu'il *perdit l'imagination*. Dès lors, il commença à faire et à dire des choses si étranges, que les Abdérites le tinrent pour fou, et mandèrent Hippocrate. Le médecin se hâta d'accourir, s'entretint avec Démocrite, et le proclama le plus sage des hommes. Huarte fait observer que le diagnostic eût été plus exact, si l'entretien avait roulé sur des choses qui dépendent de l'*imagination*, et non sur des choses qui sont du ressort de l'*intelligence*. Suivant lui, l'entendement du philosophe était très sain, et l'imagination seule était atteinte. Cette remarque est précieuse pour l'étude de l'aliénation mentale.

CHAPITRE II.

Des différents degrés d'incapacité pour les sciences.

Nous savons ce qu'il faut entendre par *esprit* (*ingenio*). Cicéron appelle l'esprit le plus bel ornement de l'homme. Aristote prétend que la plus grande injure que l'on puisse faire à celui qui a l'âge de raison, c'est de lui dire qu'il en est dépourvu. L'esprit nous distingue des bêtes, nous rapproche de la divinité, nous rend accessibles les belles connaissances. Le sage estime que le sot (*stultus*) est né pour sa honte, puisque rien ne le distingue des autres animaux : où il n'y a point de sagesse, qui est le plus beau fruit de l'esprit, Platon soutient qu'il n'y a ni savoir, ni bonheur, ni honneur véritable.

L'Écriture, parlant de l'homme après le péché, le compare aux bêtes dépourvues d'intelligence, après avoir loué dans un autre passage la prudence du serpent et le savoir de la fourmi.

Cet éloge de l'esprit, que l'auteur étend avec complaisance, lui fournit l'occasion d'examiner celui de ses critiques; il faut avouer qu'il les traite sans ménagement.

Sans dispositions naturelles, on ne profite point dans l'étude des sciences : ceux qui s'y appliquent en dépit de la nature reculent au lieu d'avancer. Parmi les écoliers des universités, il en est qui savent plus la première année que la seconde, et la seconde que la troisième, et ainsi des années suivantes : c'est pourquoi on a coutume de dire de ces étudiants que la première année ils sont docteurs, la seconde licenciés, la troisième bacheliers, et la quatrième des ignorants. On voit dans le monde un grand nombre de ces écoliers. C'est en leur faveur que l'auteur de l'*Examen* se croit obligé d'indiquer les divers degrés d'incapacité ou d'inhabileté pour les lettres, et les marques qui les font reconnaître. De la sorte, ceux d'entre eux qui chercheront dans ce livre le *genre* de leur esprit, y trouveront ouvertement les in-

dices de leur insuffisance. Il se peut qu'alors ils prennent congé des lettres, pour suivre une carrière qui leur conviendra davantage; car enfin, il faut se rendre utile comme on peut, et il n'est point d'homme, si imparfait ou si incomplet qu'il soit, que la nature n'ait rendu propre à quelque chose[1].

Sachons d'abord qu'aux trois degrés d'esprit qui rendent les hommes habiles pour les sciences, répondent trois autres degrés d'inhabileté.

Il existe des hommes dont l'âme est si fort enfoncée dans la matière, qu'ils sont à tout jamais incapables de rien concevoir, de rien produire, en ce qui concerne les lettres et les sciences. Tout ainsi que les eunuques sont impropres à la génération, certaines intelligences sont impuissantes, froides et *maléficiées*, pour ainsi dire, sans force ni chaleur naturelle pour engendrer la moindre idée scientifique.

Un esprit de cette trempe ne comprendra jamais les principes qu'on lui enseigne; on peut conclure hardiment qu'il a la plus grande incapacité pour les sciences. Il est inutile de travailler à l'instruction de ces esprits stériles : ni les conseils, ni les exemples, ni les méthodes, ni le temps, ni l'expérience, ni quoi que ce soit au monde ne suffira pour les réveiller de leur torpeur; le sommeil de leur intelligence est un engourdissement qui ressemble à la mort. Puisqu'ils sont forcément condamnés à la stérilité, le plus simple c'est de les abandonner à leur misérable nature : ces gens-là diffèrent peu des bêtes brutes. Le sage a eu raison de dire : « Celui-là parle à un homme « assoupi, qui étale aux yeux de l'insensé les trésors de la « sagesse. »

Cette comparaison paraît fort juste à notre auteur : d'après lui, le sommeil et la stupidité naissent de la *froideur* et de l'excessive *humidité* du cerveau.

(1) Locuples ac divina natura, quo majorem sui pareret admirationem, ponderatioraque sua essent beneficia, neque uni omnia dare, nec rursus cuiquam omnia voluit negare. Cornel. Nep., *Fragm. libr. de Historic. latinis.* — Cf. Cic., *De inv. Rhet.*, II, 1.

Il est d'autres personnes d'un esprit moins lourd : celles-ci conçoivent du moins les premiers principes, et tirent péniblement quelques conclusions ; mais ces esprits grossiers et mal faits ne peuvent rien retenir. On pourrait les comparer à quelques femmes qui deviennent enceintes et accouchent à terme, mais dont l'enfant meurt aussitôt qu'il est né.

Les gens de cette espèce ont le cerveau rempli d'une *humidité aqueuse*, de sorte que cet organe n'offre pas assez de consistance aux *images* ou *espèces* pour qu'elles puissent s'y fixer. Entreprendre d'instruire ces esprits, c'est vouloir puiser de l'eau avec un crible. « Le cœur et l'esprit de l'insensé sont comme « un vase fêlé ; quelques préceptes de sagesse qu'on y verse, « rien n'y demeure. »

Il est enfin une troisième sorte d'inhabileté qui participe de l'esprit, en tant qu'elle peut concevoir les premières notions ou les principes élémentaires de la science. Les esprits de cette classe tirent force conclusions qu'ils retiennent et confient à la mémoire ; mais quand il s'agit de placer chaque chose en son rang, ils confondent et brouillent tout. Les hommes d'étude qui appartiennent à cette catégorie n'ont pas assez de cent façons de s'exprimer, parce que la clarté n'est point dans leur esprit, qui n'a conçu qu'un fatras de choses incohérentes. Leur cerveau est inégal dans sa substance comme dans son *tempérament :* c'est pourquoi il leur arrive de dire des choses raisonnables et dignes d'un homme habile, et de déraisonner un moment après. « La sagesse de l'insensé est dans sa cervelle comme une mai- « son en ruines, et sa science n'a jamais assez de paroles pour « s'exprimer. »

Comme les divisions artificielles ne peuvent être rigoureuses ni absolues, il faut ajouter un quatrième genre d'inhabileté pour l'étude et les lettres.

Ceux qui possèdent ce genre d'esprit conçoivent la doctrine, la retiennent fortement en leur mémoire, conservent les *figures* dans la correspondance qu'elles doivent garder, parlent et agissent fort bien lorsqu'il en est besoin. Mais que l'on sonde leur science, qu'on leur demande les causes *essentielles* de ce qu'ils savent ou croient savoir, ils montreront bientôt qu'il n'y a point

de fonds solide, et que toute leur capacité n'est autre chose qu'une certaine facilité de comprendre les termes et les axiomes de l'enseignement, sans qu'ils aient le sens véritable de la science[1].

Huarte les compare à des machines. Ils parlent, dit Aristote, par instinct naturel, comme les bêtes ; ils disent plus qu'ils ne savent et ne comprennent; semblables aux agents inanimés qui ne laissent pas que de fort bien opérer, quoiqu'ils ne comprennent pas les efforts qu'ils produisent, ainsi que le feu, quand il brûle. La raison en est que la nature les conduit par la main, de sorte qu'ils ne peuvent faillir. Mais ce n'est pas assez de bien opérer; il faut encore savoir le comment et le pourquoi, en remontant de l'effet à la cause.

On le voit, Huarte ne se contente pas de distinguer les diverses aptitudes, afin de marquer à chacune la science qui lui convient. Il a recours à la méthode d'exclusion, pour reconnaître aussi les incapacités, ou l'absence de dispositions naturelles. Tous les hommes peuvent se rendre utiles à la société ; mais tous ne peuvent avoir indistinctement entrée dans les sciences ; un choix est donc nécessaire ; mais, avant de déterminer le choix de ceux qui doivent être admis, il faut savoir les motifs qui empêchent les autres de l'être également.

(1) Ces esprits n'ont point de convictions dans les sciences ; ou plutôt ils croient sans examen. Il en est autrement des esprits bien faits. « Il « n'y a que les choses que je conçois clairement et distinctement, qui « aient la force de me persuader entièrement. » Descart., *Médit.* 5e, n° 6, p. 153, t. I, éd. Garnier.

CHAPITRE III.

Sans dispositions naturelles on ne peut réussir dans les sciences.

Lorsque Cicéron voulut faire de son fils un digne héritier de sa gloire, il l'envoya à Athènes. Cette ville, alors célèbre dans les lettres et la philosophie, réunissait les circonstances les plus favorables au développement des intelligences. Mais comme les enseignements des plus grands maîtres ne sauraient vaincre la nature rebelle, le fils du grand homme ne fut jamais qu'un esprit médiocre : il n'eut que peu d'éloquence et encore moins de philosophie.

Dans l'histoire de l'esprit humain, cet exemple est un des plus remarquables; mais il n'est pas le seul. Souvent les fils des grands hommes semblent avoir expié par leur médiocrité les talents supérieurs de leurs pères. « Cosa muy usada entre los « hombres, pagar el hijo la mucha sabiduria del padre[1].

Cicéron espérait sans doute que les leçons des bons maîtres, les livres, les exemples, le travail, et peut-être aussi le temps, suppléeraient aux imperfections naturelles de l'intelligence de son fils. Il est probable qu'il fondait ses espérances sur des exemples d'hommes célèbres, dont l'enfance n'avait pas annoncé le génie. Tels furent, entre autres, Xénocrate, Cléanthe et Démosthènes.

Mais Cicéron n'avait peut-être pas assez réfléchi sur ces exemples, qui ne prouveraient rien contre la doctrine de notre auteur : car il démontrera dans la suite qu'il y a une sorte de torpeur ou d'engourdissement, qui n'est, pour ainsi dire, que le sommeil des facultés intellectuelles. Ce signe même, qui semble

(1) « Les sciences s'opposent en général à la propagation des familles « et des noms... Aucun savant du premier ordre n'a pu créer une race. « Les noms mêmes du seizième siècle, fameux dans les sciences et les « lettres, nè subsistent déjà plus. » Jos. de Maistre, *Du pape*, Disc. prélim., p. 30, note.

peu favorable, est quelquefois de bon augure; il vaut mieux qu'une vivacité précoce. Il n'arrive que trop souvent que les enfants qui montrent de l'esprit et commencent à raisonner de trop bonne heure ne sont plus tard que des hommes ordinaires, dépourvus de talents. « Antes es indicio de ser hombres ne-« cios, comenzar luego á raciocinar y ser avisados. »

Si l'enfant que l'on met aux études n'a pas le genre d'esprit qui convient à la science qu'il doit apprendre, ni les maîtres ni les livres ne sauraient le rendre habile. S'il n'a pas naturellement l'intelligence pleine des préceptes et des règles de l'art qu'il veut apprendre, on perdra à l'instruire le temps et la peine. L'application la plus soutenue, le travail le plus opiniâtre ne produiront que de faibles résultats[1].

Les sciences sont innées, en quelque sorte, et naturelles chez l'homme, ou du moins chez les hommes qui ont un esprit fait exprès. Les esprits féconds et propres aux sciences peuvent être comparés aux personnes qui ont oublié quelque chose qu'elles savent : un seul mot suffit pour le leur rappeler[2]. Aussi l'unique devoir des maîtres est de montrer le chemin aux disciples. L'enseignement ne peut produire des fruits heureux que dans ces esprits qui, contenant en germe la science, n'ont qu'à la développer par l'étude.

Afin de rendre ceci plus clair, voyons ce qui se passe dans les écoles. De plusieurs écoliers qui suivent le même maître, on en voit de fort savants à la fin du cours; tandis que les autres n'ont que médiocrement profité, et que le reste n'a fait que perdre son temps. Mais cette remarque est vulgaire. Ce qui est plus étrange, c'est de voir des esprits nuls dans une science réussir très bien dans une autre : preuve évidente que non-seulement il y a une diversité prodigieuse parmi les esprits, mais

(1) Καθάπερ τοῖς ὄνοις οὐκ ἄν τις ἐπιτρέψειεν, ὅτι μηδ' ὅλως ἔχουσι νοῦν, οὕτως οὐδὲ τοῖς ἀνθρώποις, εἰ μηδὲ οὗτοι πιςὸν ἔχουσι νοῦν.

Gal., *De optim. doctr.*, c. 5, t. I, p. 51.

(2) Gardons-nous de croire cependant que l'auteur soit partisan de la doctrine de la Réminiscence.

Voici une note qui est précise :

« La sabiduria humana no es reminiscencia, y asi condenamos adelante « á Platon porque lo dijo. »

encore que chaque science demande un genre d'esprit particulier[1].

Cela prouve encore que pour savoir il ne suffit pas d'étudier ; l'exemple que l'auteur cite à ce sujet, et qu'il emprunte à ses souvenirs de jeunesse, en est une preuve péremptoire.

Il y a donc des esprits faits pour une science plutôt que pour une autre : de là la nécessité de chercher à découvrir la nature de l'esprit de chaque jeune homme, avant de l'admettre à l'étude d'une science.

Toutefois, en reconnaissant l'immense avantage des dispositions naturelles, Huarte a soin d'ajouter que le naturel ne suffit point. La culture et le travail sont indispensables. On a dit depuis longtemps que le champ le plus fécond, s'il n'est pas soigneusement cultivé, ne produit que des ronces ou des plantes sauvages. Quoique cette comparaison soit usée, elle est très juste. Seulement l'auteur fait observer qu'il ne faut confier à une terre que la semence qui lui convient.

Mais la condition essentielle, c'est la disposition naturelle, sans laquelle, selon Hippocrate, tout le reste est inutile.

Lorsque Cicéron fut convaincu que tous ses efforts n'avaient abouti à aucun résultat, et qu'il avait travaillé en vain à faire de son fils un homme digne de lui et de la république, il s'écriait, dans sa douleur, que vouloir aller contre la nature, c'est imiter les géants, qui firent la guerre aux dieux.

Il faut par conséquent nous bien connaître avant de faire un choix, et ne jamais oublier le précepte de Cicéron, qui déclare ailleurs, que c'est vainement qu'un homme s'efforcera de devenir orateur, si la nature ne l'a pas fait naître pour l'éloquence. Huarte n'est pas de l'avis de ceux qui disent : « fiunt oratores ; » il aurait dit : « fiunt, sed nascuntur ».

(1) « Id enim maxime quemque decet, quod est cujusque maxime suum. Suum quisque igitur noscat ingenium. — In qua deliberatione (d'un plan de vie), ad suam cujusque naturam consilium est omne revocandum... quoniam maximam vim natura habet » Cic., *De offic.* 31, 33, lib. I.

CHAPITRE IV.

C'est la nature qui donne les talents.

La nature donne les dispositions, l'art les développe, l'exercice les fortifie. « Natura facit habilem, ars vero facilem, « ususque potentem ». C'est une espèce d'axiome qui résume assez bien tout ce qui précède[1].

C'est la nature qui rend habile : cela est clair, incontestable : tout le monde en convient. Mais personne n'a encore expliqué ce qu'il faut entendre par *nature :* personne n'a montré à quel ordre de causes elle appartient. On s'est contenté d'affirmer que sans elle tout est inutile, l'art et l'expérience, les maîtres, les livres et le travail. Cette recherche appartient de droit à la philosophie.

Lorsqu'apparaît un génie extraordinaire, « un hombre de « grande ingenio y habilidad, » le vulgaire qui aime peu à se rendre compte de ce qui l'étonne, veut que cette supériorité vienne de Dieu, et ne donne point d'autre explication. Mais le vulgaire se sert de la religion pour cacher son ignorance.

Les philosophes se moquent, avec raison, de cette façon de parler. Elle dénote en effet un grande ignorance des lois de la nature, de l'ordre et de l'harmonie que Dieu mit dans les choses naturelles, au jour de la création.

Sans doute, il est vrai de dire que toutes choses viennent de Dieu, que tout peut se rapporter à cette cause, parce que Dieu est la cause universelle ; mais si c'est là une grande vérité, il ne faut pas en abuser pour répondre à toute sorte de questions.

Cette habitude de tout rapporter à Dieu, ne tient pas seulement

(1) Plutarque dit fort bien que dans une bonne éducation doivent se réunir trois conditions indispensables : φύσιν, καὶ λόγον, καὶ ἔθος... Ἡ μὲν γὰρ φύσις ἄνευ μαθήσεως, τυφλόν· ἡ δὲ μάθησις δίχα φύσεως, ἐλλιπές· ἡ δὲ ἄσκησις χωρὶ ἀμφοῖν, ἀτελές. *De puer. educ.*, § 4. t. I, ed. Dübner.

à l'ignorance, mais encore à cet amour du merveilleux, si général parmi les hommes, qui ne peut se contenter des explications naturelles. Elle tient aussi à d'autres causes qui sont dans le caractère même de l'homme. Il y a longtemps que les malades, lorsqu'ils sont hors de danger, rapportent leur guérison à Dieu; Hippocrate s'en était plaint[1] : à les entendre, sans Dieu, le médecin eût été impuissant. Cette raison et bien d'autres qui lui ressemblent ne viennent pas tant de la malice des hommes, que de ce qu'ils ignorent quels sont les effets qu'il faut attribuer immédiatement à Dieu, et ceux qu'on doit rapporter à la *nature*. Du reste, il vaut mieux que le vulgaire, puisqu'il ignore les causes particulières d'un effet quelconque, remonte hardiment à la cause universelle, plutôt que de dire quelque sottise.

Après une digression fort savante sur les miracles, Huarte passe à une question plus élevée de philosophie naturelle. Il entreprend d'expliquer ce qu'il faut entendre par nature; et c'est ici que commence l'exposition de ses doctrines de physiologie générale.

Le mot nature a un sens trop vaste, vague par conséquent, indéterminé, peu précis, qui ne saurait satisfaire l'intelligence. Il faut donc chercher à ce mot un sens plus convenable.

Les grands esprits qui se sont appliqués à la philosophie naturelle, ont appelé nature toute *forme substantielle* qui donne l'*être* à une chose, qui est son *essence* et le *principe* de toutes ses œuvres.

Dans ce sens, il est permis d'appeler nature notre *âme raisonnable* : c'est elle, en effet, qui nous donne l'être et nous constitue, par conséquent, ce que nous sommes. Elle est le principe de toutes nos actions. Mais, comme toutes les âmes ont une égale perfection, celle du sage et celle du sot, on ne saurait réellement affirmer, d'après cette signification, que c'est la

(1) Les charlatans et les prêtres contemporains d'Hippocrate avaient réussi à s'attribuer l'honneur des guérisons qu'ils opéraient, et à mettre leurs insuccès sur le compte des dieux. Cf. Hipp. *Morb. sacr* , § I, t. VI, p. 356.

nature (l'âme) qui fait l'homme habile. S'il en était ainsi, on ne voit point pourquoi les hommes n'auraient pas le même génie et le même savoir : or, cela est absurde, puisque l'expérience démontre le contraire. Donc, ce n'est pas dans ce sens qu'il faut expliquer le mot nature[1].

Aristote chercha une explication plus raisonnable. Suivant ce grand philosophe, il faut appeler nature le *mélange*, la *proportion*, la *combinaison* ou le *tempérament des quatre qualités premières* : le *chaud*, le *froid*, le *sec* et l'*humide*. C'est, en effet, de la combinaison de ces qualités que résultent les dispositions différentes, toutes les vertus et les vices, et cette prodigieuse variété d'esprits que l'on voit parmi les hommes[2].

Voici comment notre auteur explique la pensée d'Aristote : Que l'on considère les diverses périodes de la vie de l'homme le plus remarquable par la vigueur et l'excellence de ses facultés intellectuelles. Dans l'enfance il n'est qu'un *animal* ; il ne fait usage que de ses *instincts*. A l'adolescence se révèle un *génie merveilleux*, mais qui n'a toutefois qu'une durée déterminée ; car le génie a aussi sa période de virilité et son âge mûr ; quand vient la vieillesse, il diminue, se perd tous les jours, et à la longue disparaît.

Il est certain que cette *variété d'esprit*, qui fait les grands hommes, naît comme toutes les autres de l'âme raisonnable, puisque cette âme est la même à tous les âges, et qu'elle n'é-

(1) Ici, Huarte s'écarte considérablement de la doctrine de Galien, qui cherche la différence des caractères dans l'âme même. Tout le second chapitre du livre de Galien est spécialement consacré à établir que les âmes ne diffèrent pas seulement dans leurs facultés, mais encore dans leur essence, ταῖς τῶν ψυχῶν οὐσίαις.

(2) Cette doctrine paraît avoir été plus ancienne qu'Aristote. On la retrouve dans l'école médicale pythagoricienne, notamment dans les doctrines d'Alcmæon et d'Empédocle, et dans plusieurs livres de la collection hippocratique : Platon semble l'avoir puisée à la même source. Elle se trouve résumée dans une prétendue lettre d'Hippocrate au roi Ptolémée, *de Hominis fabrica*, publiée par le docteur Ermerins, dans ses *Anecd. Græc. medic.* e codd. mss. in-8°. Lugd. Batav. 1840, pp. 279 à 297.

prouve d'altération ni dans son essence ni dans ses *forces*. Mais à chaque période de la vie répond un *tempérament* différent, qui amène des dispositions contraires. De là cette diversité dans le même homme, et cette contradiction apparente. Telle est la véritable cause qui fait que l'âme agit différemment dans l'enfance, dans la jeunesse et dans la vieillesse.

Donc, puisque la même cause opère diversement dans un même corps, suivant les divers *tempéraments* qui répondent à chaque âge, il faut en conclure que lorsque deux enfants ont un esprit différent, c'est-à-dire que l'un est habile et l'autre non, cette différence vient de ce que chacun a un *tempérament différent*. Par conséquent, ajoute Huarte, c'est le *tempérament* qui est le *principe* de toutes les opérations de l'*âme raisonnable* : c'est pourquoi les médecins et les philosophes l'ont appelé *nature*.

C'est en ce sens qu'il faut entendre la proposition : *natura facit habilem*. C'est afin de démontrer la vérité de cette doctrine, que Galien a écrit son livre : « Que les inclinations de l'âme suivent les tempéraments du corps », dans lequel il s'autorise de nombreux passages d'Hippocrate, de Platon et d'Aristote.

CHAPITRE V.

Influence du tempérament sur l'intelligence et le caractère.

Ce qui précède nous conduit naturellement à la doctrine des tempéraments.

D'après Huarte, le *tempérament* peut rendre les hommes habiles ou inhabiles, et les disposer à la science ou à la sagesse. Le *tempérament* est le résultat du *mélange* ou de la *combinaison des éléments* qui constituent l'économie. Il se manifeste par la disposition des organes : ceux-ci fonctionnent bien ou mal, selon que le *tempérament* est bon ou mauvais. Cette doctrine n'est point d'invention moderne.

Hippocrate enseignait que l'*âme raisonnable* est toujours la même, pendant tout le cours et aux diverses périodes de la vie; tandis que le corps se modifie à chaque instant, change à tous les âges, sans qu'il soit possible d'empêcher ces altérations.

Donc, puisque l'âme ne peut être altérée en aucune façon, c'est au corps qu'il faut s'adresser, quand on veut modifier l'homme.

De soi, l'âme est parfaite. Si elle rencontre un corps où les quatre *éléments* se trouvent bien combinés, elle est très intelligente; mais si les *éléments* ne sont point en *proportion*, elle reste lourde et hébétée. Ce n'est point sa faute, mais celle de l'instrument qui ne présente pas de *bonnes conditions*[1].

Si cela est vrai, la médecine pourrait rendre de grands services à la morale, et les moralistes ne devraient pas négliger la physiologie.

Mais cette manière de voir n'a pas l'assentiment des philosophes. Ils ont cru qu'en accordant trop d'importance au *tempérament*, on assimilait l'homme aux agents *naturels*, et qu'en

(1) Cf. Montaigne, *Ess.* II, c. 12, III, c. 5.

détruisant sa responsabilité, l'on ruinait le pouvoir du libre arbitre.

Donc, puisque les philosophes le veulent ainsi, les vertus, la sagesse et la science, sont uniquement du ressort de l'âme, et ne dépendent pas des *qualités* ni de la composition du corps, quoi qu'en aient cru Hippocrate et Galien. Pourtant il paraît étrange que ces deux grands médecins ne soient pas dans le vrai, d'autant plus que Platon et Aristote ont été de la même opinion. « Pero con todo eso, hace mucha fuerza que estos dos graves medicos, y con estos Aristóteles y Platon, hayan dicho esta sentencia, y que no digan la verdad. » Ce passage rappelle l'histoire de Galilée. Huarte fait une concession contre laquelle proteste sa conscience.

Quoi qu'il en soit, le plus sage est de penser que les vices, les vertus et les autres qualités bonnes ou mauvaises, dépendent plus ou moins, sinon d'une manière absolue, du *tempérament* du corps. On voit des hommes dévoués à la vertu, et dont le corps ne répond pas aux bonnes dispositions de l'âme. Ils sont vertueux par la force de la volonté ; mais il y a lutte, et lutte violente. Saint Paul sentait en lui deux lois contraires, la loi de Dieu et la loi de ses membres, c'est-à-dire la souveraineté de la raison et l'empire de la concupiscence. Les hommes qui ont été en proie à ces tendances diverses, ont dit que la vertu est chose difficile[1]. Si l'âme trouvait toujours le corps bien disposé à l'aider dans ses opérations, tout se passerait doucement et pour le mieux[2].

D'après Huarte, le *froid* est la *qualité* qui convient le plus à l'âme raisonnable, pour qu'elle puisse opérer le bien, sans éprouver de résistance de la part des organes. C'est qu'il n'y a point de qualité qui affaiblisse autant que le *froid*, les facultés

(1) Saint Jérôme, saint Augustin, et d'autres grands hommes ont éprouvé et raconté ce que rapporte saint Paul. On sait les vers de Racine :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi, etc. 3e *Cant. spirit.*

Cf. Paul *ad Corinth.*, I, VI, 12. — *Ad Rom.*, VII, 18-23.

(2) Cf. Montaigne, *Ess.*, II, c. 11.

irascible et *concupiscible*, et qui réveille davantage les facultés *raisonnables* ou intellectuelles.

De ces principes physiologiques sur la nature humaine, Huarte tire quelques conséquences remarquables et d'excellents préceptes pour la première éducation des enfants. Il fait aussi quelques bonnes réflexions sur les sympathies qui existent entre un certain ordre de fonctions naturelles et les facultés intellectuelles et morales[1]. Il est impossible d'abréger ces considérations qui sont d'une haute importance. Disons seulement que, d'après notre auteur, à chaque vertu, à chaque vice, répond un *tempérament* particulier, qui dépend surtout des diverses combinaisons du *chaud* et du *froid*. Mais de même qu'il n'y a point d'hommes dont le *tempérament* soit parfait, dont la vertu soit accomplie, de même il est rare de voir un homme si misérablement organisé, qu'il ne présente au moins quelques vertus naturelles.

L'influence des tempéraments est incontestable.

Que l'on parcoure tous les âges de la vie humaine, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Comme chacun de ces âges a son *tempérament* particulier, qui résulte de la prédominance du *froid* et du *chaud*, on trouvera que l'homme peut être vicieux dans un âge, et vertueux dans un autre.

Ce qui est vrai des âges, l'est aussi des sexes. L'homme et la femme diffèrent par le *tempérament*. Il faut en outre tenir compte des conditions de toute espèce, des pays, des lieux et d'une foule d'autres circonstances qui peuvent modifier la nature humaine.

Il faut surtout tenir grand compte du régime ou de la manière de vivre. Certains aliments semblent pousser au vice, et d'autres disposer à la vertu. De là une foule de moyens qui peuvent redresser en partie, sinon corriger complétement les mauvaises dispositions naturelles. Si l'homme voluptueux, livré

(1) Huarte est peut-être le premier qui ait entrevu la nécessité d'étudier, en physiologie, les rapports de la vie génératrice avec les autres éléments de notre nature.

à l'intempérance et à ses appétits déréglés, est soumis à un régime sévère, à une abstinence salutaire, il se modifie insensiblement, au point de se transformer. En changeant de vie, on peut quelquefois changer de mœurs. L'hygiène vient au secours de la morale[1].

Il faut donc reconnaître le pouvoir qu'ont toutes les circonstances extérieures de modifier le corps, au préjudice ou à l'avantage de l'âme. Mais sachons aussi que l'homme reste libre de ses actions. A moins qu'il n'ait perdu la volonté et le jugement, le tempérament ne peut que l'irriter ou l'exciter, non le *forcer*. De sorte que l'homme peut être vertueux, sans avoir un tempérament convenable pour l'exercice pacifique et régulier du bien, encore que cela soit avec beaucoup de peine.

Mais, en tout cas, il ne dépend pas de l'homme de faire des actes de raison ou de prudence. S'il est naturellement dépourvu de talent et de bon sens, Dieu seul peut remédier à ce défaut.

(1) Διαίτῃ δὲ τήν τε ψυχὴν ἐπαίδευας καὶ τὸ σῶμα. Xenoph. *Memorab. Socrat.*, lib. I, c. III, § 5. éd. Coray. On sait que la morale de Pythagore et de Platon repose en partie sur les règles d'une bonne hygiène. — Cf. le Timée, passim, et les notes de M. Henri Martin. *De legib.*, lib. II. — Cf. Porphyre et Jamblique, *Vies* de Pythag. — Cf. Gal., *Quod anim. mor.*, c. IX, X, XI, pp. 801-14, et les passages d'Hipp. et de Platon. — Cf. Daremberg, trad. de Gal., t. I, p. 48 et 69, notes.

CHAPITRE. VI.

De l'organe de l'intelligence et du tempérament qu'il doit avoir.

Le *tempérament*, dont l'influence est si considérable sur la nature de l'homme, résulte de la combinaison des *éléments* de l'économie humaine. Il se manifeste par la disposition des organes, qui fonctionnent bien ou mal, suivant la bonne ou la mauvaise nature du *tempérament*. Cela posé, l'esprit répond-il plus spécialement à un certain ordre de fonctions, à un appareil particulier, à un système d'organes?

Y a-t-il dans l'homme un organe spécial pour l'exercice des fonctions intellectuelles? Cela doit être, conformément aux lois de la nature humaine, parce que dans l'homme chaque acte, chaque fonction, a un instrument qui lui est propre.

Avant Hippocrate et Platon, c'était le cœur qui passait pour être le siége de la « faculté raisonnable. » On croyait qu'il était l'instrument avec lequel l'âme exécutait les actes qui appartiennent à l'intelligence, à la raison, à la mémoire. C'était aussi l'opinion de l'Écriture et celle d'Aristote. Mais il est aujourd'hui démontré que le siége principal de l'*âme raisonnable* est dans le cerveau. Il est désormais superflu de discuter la valeur de ces deux opinions.

Pour être un instrument docile de l'âme raisonnable, le cerveau doit réunir quatre conditions :

1° Bonne composition;

2° Arrangement convenable des parties qui le composent;

3° Proportion entre le *froid* et le *chaud*, entre le *sec* et l'*humide*;

4° Une substance formée de parties subtiles et fort délicates.

La composition du cerveau est excellente, s'il présente une conformation convenable, une suffisante quantité de matière, enfin si les quatre ventricules sont bien séparés et placés

comme ils doivent l'être, avec une capacité moyenne et régulière.

Le volume de la tête a peut-être son importance. Les animaux les plus gros ont un très petit cerveau, si on le compare à celui de l'homme. Mais il faut remarquer que ceux d'entre les animaux qui, par leur intelligence, se rapprochent le plus de l'espèce humaine (tels sont le singe, le chien, le renard), ont un cerveau plus volumineux que celui d'autres animaux plus considérables, mais moins intelligents.

On ne s'occupait guère, au siècle de Huarte, de ces hautes questions de physiologie comparée.

Galien jugeait de la forme du cerveau par l'inspection du crâne. Suivant lui une petite tête ne vaut rien, parce qu'elle contient peu de cervelle; mais il y a de grosses têtes qui ne valent pas davantage : elles n'ont que des os et de la chair, et ressemblent à ces fruits qui ont beaucoup d'apparence, parce que leur enveloppe est très épaisse. D'après notre auteur, une tête moyenne est la plus convenable[1].

Aristote a tort de soutenir que l'homme est le plus intelligent de tous les animaux, parce qu'il est celui qui, relativement à son corps, a la plus petite tête. Ce n'est pas le petit volume de la tête qui fait que l'homme est plus intelligent, mais bien la quantité plus considérable de cervelle. Ce qu'il faut pour que l'âme raisonnable puisse opérer convenablement, c'est que la masse cérébrale soit proportionnée au volume du corps. Outre la disposition des ventricules, qui est importante, les parties du cerveau doivent avoir une certaine continuité et n'être point divisées. A ce sujet viennent des réflexions très justes sur les effets produits par les plaies et les blessures de l'encéphale. Suivant que telle ou telle partie est atteinte, et de telle ou telle manière, c'est l'intelligence qui se perd, ou bien la mémoire,

(1) Érasistrate soutenait, avec raison, que l'encéphale est plus complet chez l'homme que chez les animaux, ὅτι οὐ περίεστιν αὐτοῖς ὁμοίως ἀνθρώπῳ τὸ νοεῖν, κ. τ. λ. Galen. *de Usu part.* VIII, c. 13, p. 673, t. IV. Sur les qualités de la tête et les signes qu'elle fournit pour l'intelligence, cf. Gal. *Ars. med.*, c. 6, p. 320, t. I.

ou bien l'imagination. Lorsque ces blessures guérissent, la réunion se fait entre les parties divisées; mais les rapports naturels n'existent plus; de là des désordres dans les facultés intellectuelles.

Le cerveau doit être encore bien tempéré, c'est-à-dire qu'il doit avoir une douce chaleur, sans exagération des autres *qualités*. Cette disposition s'appelle bonne nature, parce qu'elle rend l'homme intelligent, tandis que la disposition contraire a un effet tout autre. Telles sont les principales conditions que doit réunir l'organe de l'intelligence.

Mais voici une difficulté. Que l'on ouvre le crâne d'un animal quelconque, l'on verra un cerveau fort ressemblant à celui de l'homme. Cela semblerait prouver que les bêtes ont aussi de l'intelligence et de la raison, s'il faut en juger du moins d'après la composition de leur cerveau : à moins toutefois qu'on ne veuille soutenir qu'il n'est pas permis de conclure de la sorte par analogie[1], ou que notre âme raisonnable ne se sert pas de cet organe, comme d'un instrument, pour l'exécution de ses œuvres, ce qu'on ne saurait affirmer.

Galien pense que les bêtes ont quelque intelligence et une espèce de raison : elles n'ont pas, il est vrai, celle qui se manifeste par la voix; mais rien ne prouve qu'elles n'aient pas celle qui est conçue dans l'esprit, et que l'on appelle raisonnement : seulement elles en ont plus ou moins les unes que les autres.

Telle est l'opinion de Galien, grand partisan de l'esprit des bêtes : il voulait même en donner aux ânes. Il prétend que ces animaux parviennent naturellement, par leur esprit, à la connaissance des plus subtiles vérités qu'aient jamais trouvées Platon et Aristote. On ne sait pas sur quelles raisons se fonde Galien pour avancer des choses aussi peu vraisemblables. Il est vrai que, dans un autre endroit, il dit que la différence qui existe de l'homme à la brute est la même que celle qui se

(1) Cette raison, vraiment scientifique, est une des plus solides que l'on puisse faire valoir contre l'opinion de Descartes et de ceux qui considèrent, avec lui, les animaux comme de simples machines.

trouve entre l'ignorant et le sage, « no mas de por intension[1]. »

L'opinion de notre auteur paraît plus conforme à la vérité. Il est convaincu que les animaux ont la mémoire, l'imagination et une autre faculté qui ressemble à l'intelligence, à peu près comme le singe ressemble à l'homme. En tout cas, il est certain que leur âme a pour instrument le cerveau. Si la composition de cet organe est convenable, ils ont de l'intelligence : si elle ne l'est pas, il arrive le contraire. Il est des ânes qui sont vraiment ânes ; il en est d'autres qui sont vifs et malins et semblent dépasser leur espèce. Mais Huarte n'a pas songé à étudier la diversité d'esprit, d'aptitudes des bêtes ; il se contente de dire qu'elles ne lui semblent pas dépourvues d'intelligence, et que chez elles le cerveau est un organe qui a son importance.

Le cerveau n'est pas l'unique organe qu'emploie l'âme raisonnable. Elle a encore besoin pour ses operations des esprits vitaux, qui, circulant sans cesse par tout le corps, avec le sang artériel, excitent l'imagination et lui servent en quelque sorte d'aliment[2].

Les esprits vitaux doivent avoir les mêmes qualités que le cerveau : quantité suffisante, substance délicate, bon tempérament. Cette substance, en quelque sorte spirituelle, sert surtout à réveiller les puissances de l'homme, et à leur communiquer la force et la vigueur nécessaires pour l'exercice de leurs fonctions. Les effets merveilleux de l'imagination démontrent la haute influence de ces esprits, qui amusèrent Descartes et

(1) Les anciens philosophes s'étaient beaucoup occupés de savoir si les bêtes ont de l'intelligence. Cf. Plutarch. *de Solert. animal.* – *Gryll.*, sive *Animal. rat. uti.* — *Id.* libr. *An animal. terr. aquat. sagac.* — Porphyr. *de abstin. ab esu animal.* — Ælian. *de animal.* passim. — Philostrat., *Vit. Apoll. Tyan.* III, 9. — Oppian. *Cyneg.* II, v. 540. — Sext. Empir., *Pyrrh. Hypot.*, I, c. 14. — Εἰ λόγον ἔχει τὰ λεγόμενα ἄλογα ζῶα. Cf. Vossius, *de Idololatr. origin.* lib. III. — Montaigne, *Ess.* II, ch. 12. — Georg. Le Roy, Lesson, Fréd. Cuvier, etc.

(2) L'origine des esprits qui vont du cœur au cerveau se trouve dans Galien, *De usu part.* lib. IX, c. 4; il l'appelle « pneuma psychique. » Cf. aussi *de Dogmat. Hipp. et Plat.* lib. VIII, c. 3.

ont fait peur à Barthez[1]. Ces esprits viennent du cœur, et participent par conséquent des qualités de cet organe, tant pour le tempérament que pour la substance. Afin donc qu'il y ait accord dans l'ensemble des fonctions de l'intelligence, le cœur doit présenter les mêmes conditions que le cerveau; il doit y avoir entre ces deux organes sympathie et synergie.

Ces esprits vitaux ont été appelés *nature* par Hippocrate : en effet, ils servent aussi d'instrument à l'âme raisonnable, et d'eux aussi l'on peut dire : « Natura facit habilem ».

(1) Aristote plaçait l'âme dans le cœur, où il voyait aussi l'origine des nerfs; cependant le cerveau était pour lui un organe important, et il est certain qu'il ne le considérait pas comme une glande, ainsi que le fait l'auteur du *Traité des Glandes* de la collection hippocratique. Il dit : ἡ μὲν κεφαλὴ μάλιστα τοῦ ἐγκεφάλου χάριν· *de Part. animal.* IV, 10. Galien combat cette opinion, et il soutient, à tort, que c'est le cœur qui dirige les sens et les mouvements. *De usu part.* VIII, c. 2, t. III, p. 614.— Cf. *id.* lib. VII, c. 8, p. 614.

CHAPITRE VII.

Les fonctions vitales et intellectuelles dépendent du tempérament.

L'esprit dépend-il des organes, et la perfection de l'intelligence n'est-elle que le résultat de l'exercice régulier des fonctions? Ni la physiologie ni la morale ne sauraient se contenter de cette théorie étroite, qui nous rendrait réellement esclaves de l'arrangement des parties matérielles de notre organisation. Telle n'est pas non plus l'opinion de l'auteur.

Après avoir établi l'importance des tempéraments, et de la disposition des organes, il démontre que l'âme, qu'il distingue en *végétative, sensitive* et *raisonnable*, est savante sans être enseignée, lorsqu'elle rencontre un tempérament en harmonie avec ses facultés, avec les fonctions qu'elle doit accomplir. Cela signifie que les parties *active*, *sensible* et *intelligente* de notre nature se trouvent dans les conditions les plus favorables, lorsque l'arrangement et la disposition des organes répondent aux actes dont elles sont le principe. La perfection existe en germe dans les différents principes de nos actions : mais n'oublions pas que les instruments doivent répondre aux fonctions. Ce n'est qu'à cette condition que les germes qui sont en nous se développeront heureusement.

Hippocrate demande qui a appris aux animaux à faire les ouvrages qui nous étonnent, et aux hommes à raisonner ; il répond que c'est la nature de chacun, sans maître[1]. Tous les grands philosophes ont ainsi cherché à se rendre compte des merveilles de la nature animée.

Est-il rien de plus admirable que la puissance de l'âme végétative pour la formation du corps? Galien l'expliquait par l'intervention de Dieu ou d'une intelligence savante[2].

(1) Ἀνευρίσκει ἡ φύσις αὐτὴ τὰς ἐφόδους, οὐκ ἐκ διανοίης... ἀπαίδευτος ἡ φύσις ἐοῦσα καὶ οὐ μαθοῦσα τὰ δέοντα ποιέει. Hipp. *Epid.* VI, § 1, p. 314, t. V.

Ἡ δὲ φύσις ἀπὸ τῆς ἀρχῆς ἀπροσδεὴς βουλεύσεως. Plotin. *Ennead.* 4, lib. IV.

(2) Cf. Gal. *de Us. part.*, lib. III, c. 10, t. III, p. 235 sq. et le morceau

Huarte n'approuve pas cette manière de raisonner, dans laquelle on ne tient nul compte des causes intermédiaires. En général, dans les êtres vivants, puisque la bonne ou la mauvaise conformation dépend des bonnes ou des mauvaises *qualités* de la semence, c'est à la nature et non à Dieu qu'il faut remonter.

L'âme végétative, aussi bien que l'âme sensitive opère bien ou mal, selon le tempérament. Les animaux d'une même espèce, suivant cette disposition, agissent différemment les uns des autres. L'âme végétative ou la force de nutrition, qui fait des œuvres admirables, pendant l'enfance et la jeunesse, ne produit plus les mêmes effets dans la vieillesse ; c'est que le tempérament du vieillard est tout autre que celui de l'enfant ; la proportion des *qualités* constituantes de l'économie est bien différente à ces deux âges.

C'est aussi le tempérament qui dirige l'âme sensitive ou la sensibilité dans ses fonctions ; la sagesse de l'âme sensitive dépend du tempérament du cerveau : ainsi que l'âme végétative, elle opère bien ou mal, suivant que le tempérament est bon ou mauvais.

Les expériences de Galiensur les animaux nouveau-nés confirment cette sagesse des facultés naturelles de l'âme sensitive : elles étonnèrent les philosophes qui en furent témoins ; tous s'écrièrent qu'Hippocrate avait eu raison de dire que les âmes étaient savantes sans maître[2]. Huarte remarque seulement, en faveur de son système, que Galien aurait dû répéter ses expériences sur plusieurs animaux d'une même espèce ; il aurait observé entre eux des différences remarquables, dont il n'aurait pas manqué de tirer les conclusions naturelles.

Les différences que présentent entre eux les animaux d'une même espèce, méritent toute l'attention des observateurs phi-

éloquent que l'on appelle l'Hymne au Créateur. Cependant Galien loue Hippocrate d'avoir dit que la nature était juste, et d'avoir proclamé sa providence ou sa prévoyance envers les animaux. Cf. *ib.* lib. XI, c. 2, p. 846, *de Natur. facult.* lib. I, c. 13, p. 39, t. II, *cœt.*

(2) Cf. Gal. *de Loc. affect.* lib. VI, c. 6, t. VIII, p. 442.

losophes. On ne saurait expliquer ces particularités étonnantes par ces prétendus *instincts* naturels, avec lesquels on veut tout expliquer, sans donner en réalité aucune explication raisonnable. Voici deux chiens issus de même race ; l'un est très propre à la chasse, tandis qu'on ne saurait y employer l'autre. Demanderons-nous pourquoi l'un a plus d'*instinct* que l'autre ? Et si nous le demandons, que pourront nous répondre ces partisans de l'instinct, si ce n'est que Dieu a plus appris à l'un qu'à l'autre, ou lui a donné un plus fort *instinct* naturel ? Et si nous leur demandons encore pourquoi ce chien qui est propre à la chasse, est bon chasseur quand il est jeune, et ne l'est plus quand il est vieux, que répondront-ils ? Huarte n'est pas embarrassé de la question. Si un chien est plus propre à la chasse que l'autre, il le doit au tempérament de son cerveau qui est meilleur. Si le même animal chasse très bien lorsqu'il est jeune, et ne le peut lorsqu'il est vieux, c'est que dans la jeunesse il a le tempérament convenable aux dispositions de la chasse, et qu'il ne l'a plus dans un autre âge.

On doit conclure de tout cela que le tempérament est le maître qui enseigne à l'âme sensitive ce qu'elle doit faire. Les animaux produisent toutes ces actions qui nous étonnent par le tempérament de leur cerveau, et par les images qui pénètrent en eux par les sens. Entre les animaux d'une même espèce, le plus disciplinable ou le plus docile doit avoir un cerveau mieux *tempéré* que les autres. En un mot, les animaux, aussi bien que les hommes, sont plus ou moins intelligents, plus ou moins dociles, suivant le tempérament de leur cerveau. Que, si ce tempérament étant ce qu'il doit être, il survient un accident ou une maladie qui l'altère, l'animal, tout comme l'homme, perd l'intelligence.

Le point difficile est de savoir comment l'âme raisonnable a aussi un instinct naturel pour les opérations qui dépendent d'elle ; et en outre, comment l'homme peut tout d'un coup, « por razon del temperamento, » par un effet du tempérament, savoir les sciences sans les avoir apprises, lorsqu'il est démontré que nul ne naît savant.

Ici Huarte examine la fameuse question de l'origine des idées,

ou, comme il dit, de l'intelligence, de la sagesse humaine, question qui a divisé les deux plus grands philosophes de l'antiquité.

La théorie de Platon sur la préexistence de l'âme et sa doctrine de la réminiscence n'est pas acceptable. Ce grand philosophe devait savoir pourtant que les animaux ont aussi leur intelligence et des dispositions naturelles, sans que leur âme les ait apportées du ciel. Platon est d'autant moins excusable qu'il avait pu « lire dans la Genèse, » que Dieu organisa d'abord le corps d'Adam, avant de lui donner l'âme.

Aujourd'hui, les choses se passent de même, avec cette différence, que c'est la nature qui engendre le corps, et vers la fin, Dieu crée l'âme dans ce corps ; mais il n'y a point de préexistence.

Aristote pensait autrement. Pour lui toutes les connaissances venaient des sens : il comparait l'intelligence, au moment où elle sort des mains de la nature, à une table rase. Cette opinion est aussi fausse que celle de Platon.

Peut-être ne faudrait-il admettre, avec le commun des philosophes, qu'une seule âme dans le corps humain, savoir : « l'âme « raisonnable, » qui serait le principe de tous nos actes[1].

Où l'auteur veut-il en venir ? Le voici. L'homme ne peut produire en naissant les œuvres qui appartiennent à « l'âme raison- « nable, » les actes d'intelligence, d'imagination et de mémoire. Le tempérament de l'enfance, qui est fort impropre à cette sorte de fonction, est très propre aux fonctions de l'âme végétative et de l'âme sensitive ; le tempérament de la vieillesse est très convenable pour les actes de l'âme raisonnable, et l'est beaucoup moins pour ceux des âmes *végétative* et *sensitive*. L'homme n'acquiert l'intelligence qu'avec le temps et par le progrès de l'âge ; lorsque sa carrière se prolonge très longtemps, comme son tempérament se modifie et change avec les années, il perd insensiblement l'intelligence ; sa décrépitude est une seconde enfance.

(1) Dans ce cas, l'âme raisonnable remplirait aussi les fonctions de l'âme végétative et de l'âme sensitive ; aussi les philosophes sont-ils obligés de faire intervenir l'instinct naturel pour expliquer les actions que font les enfants : « *En lo cual no dicen mal, si el instinto natural es lo mismo* « *que el temperamento.* » Ceci est en grande partie la théorie de Stahl.

La nature fait bien ce qu'elle fait. Elle a donné un tempérament différent à tous les âges ; ce tempérament répond aux actes ou aux fonctions qui sont propres à chaque période de la vie. Si l'enfant avait à sa naissance le tempérament que requièrent les fonctions de l'intelligence, il commencerait dès lors à discourir et à raisonner, mais il n'accomplirait pas les fonctions instinctives qui sont indispensable et propres à son âge.

Donc, si le cerveau a le tempérament qui est requis pour l'étude des sciences naturelles, nous n'avons pas besoin de maître qui nous instruise : on peut les savoir sans les avoir apprises.

Pour expliquer cette proposition paradoxale, Huarte a recours à la pathologie. Lorsqu'une maladie survient, qui altère le tempérament du cerveau (par exemple, la manie, la mélancolie, la frénésie, etc.), si le malade est un homme intelligent et raisonnable, il oublie bientôt ce qu'il sait; il déraisonne. S'il est sot au contraire, ou peu intelligent, il acquiert de l'esprit et de l'habileté.

Les faits que cite Huarte ne sont pas ordinaires, ils peuvent paraître étranges, quoiqu'il les ait tirés de sa pratique. Mais gardons-nous de les contester, car il traite fort mal ceux qui pourraient s'aviser de les mettre en doute. Les effets extraordinaires que certaines maladies produisent chez l'homme, ne peuvent étonner que ceux qui sont étrangers à l'art.

Nous ne prétendons pas contester la valeur de ces faits ni en nier l'authenticité. Pourtant il semble difficile de croire qu'un laboureur atteint d'une inflammation du cerveau ait parlé longtemps avec éloquence, qu'un rustre, qui ne savait pas ce que c'est qu'une rime, ait improvisé des vers. Imagine-t-on qu'un homme dépourvu d'esprit et à moitié fou soit devenu très-raisonnable dans sa dernière maladie, et qu'un autre, qui était fort sensé, y ait perdu sa raison ? Ce n'est pas tout : on a vu des malades qui ont parlé latin, sans avoir jamais appris cette langue ; une femme atteinte de frénésie, parlait fort pertinemment sur les bonnes et les mauvaises qualités de différentes personnes, et devinait juste dans son délire : bien plus, elle fit des prédictions qui se réalisèrent.

Voilà des faits très-curieux qui trouveront des incrédules. Huarte ne prétend pas les convaincre ; il les renvoie à Aristote qui a dit à ce sujet des choses non moins curieuses. Ce que rapporte cet auteur ferait croire, en effet, que les hommes peuvent savoir bien des choses sans les avoir apprises, lorsque leur tempérament est dans les conditions convenables. Ce qu'il dit des sibylles ne démontre-t-il pas que, lorsque le cerveau est trop échauffé, on peut connaître l'avenir ? Quant à l'improvisation poétique, le même philosophe parle d'un poète de Syracuse, appelé Maracus, qui excellait dans la poésie, lorsqu'il était exalté et comme en extase ; il est vrai qu'en perdant la faculté de faire des vers excellents, il devenait plus sensé et plus raisonnable.

Tout cela n'est qu'un effet de la température du cerveau, et il ne faut pas rapporter ces phénomènes à la divinité ou aux démons, ainsi que l'ont fait après Platon les philosophes vulgaires ; dans tous ces cas, il n'y a rien de surnaturel. Quant à l'esprit de prophétie, on ne doit pas le rejeter d'une manière absolue. Il faut se souvenir que l'homme est fait à l'image de la divinité, et qu'il a d'ailleurs des facultés pour tous les temps, la mémoire pour le passé, les sens et l'intelligence pour le présent, l'intelligence et l'imagination pour l'avenir.

La prévoyance elle-même est une espèce de divination. L'homme sensé et intelligent est en quelque sorte le singe de Dieu, « es la mona de Dios ; » il l'imite en beaucoup de choses et lui ressemble encore quand il le contrefait. Homère a fort bien dit que le sot n'entend que le passé. L'homme intelligent peut, sans l'intervention du démon, avoir des indices qui lui révèlent le passé, et lui fournissent des conjectures pour l'avenir.

CHAPITRE VIII.

Les diversités d'aptitudes des esprits naissent des *trois qualités premières : le chaud, l'humide et le sec.*

Les tempéraments proviennent du mélange ou de la combinaison des *éléments* de notre nature. Les *qualités* premières de nos éléments nous font en réalité ce que nous sommes. Le *chaud*, l'*humide* et le *sec* produisent, suivant leurs proportions différentes, toutes les différences d'aptitudes qui se remarquent parmi les hommes. L'esprit a pour principal organe le cerveau; l'intelligence dépend en grande partie de la composition et du tempérament de cet organe.

Mais l'âme raisonnable a plusieurs facultés. Or, c'est une loi de la nature que chaque faculté ait à son service un instrument spécial, ainsi que cela est manifeste pour les sens extérieurs ; par conséquent, il doit y avoir dans le cerveau un organe particulier pour l'intelligence, un autre pour l'imagination, un troisième pour la mémoire. S'il en était autrement, il n'y aurait que la mémoire seule, ou l'imagination ou l'intelligence ; or, l'existence simultanée de ces trois facultés est incontestable.

Ici, l'auteur entre dans les détails de l'anatomie et de la physiologie du cerveau. Que trouve-t-on en ouvrant le cerveau ? Une substance homogène, et, au milieu, quatre cavités ou ventricules. Huarte les décrit avec assez de précision : sa description peut paraître exacte, si l'on songe au siècle où il écrivait.

Toutefois ses considérations physiologiques valent mieux que ses descriptions anatomiques. Galien et les anatomistes qui l'ont suivi n'ont rien dit de solide sur ces quatre ventricules, en affirmant qu'ils servaient à l'élaboration des esprits animaux ; cette doctrine est fausse et sans fondement. Il est absurde de placer l'élaboration des esprits à côté des fonctions de la pensée ; rien, au contraire, n'est plus opposé ; il n'existe point dans le corps de l'homme de fonctions plus contraires que l'exercice de la raison

et la coction des aliments. Peut-on raisonnablement rapprocher de la sorte l'élaboration des substances nutritives et la fonction de l'intelligence? L'expérience seule condamne cette manière de voir. Pendant que se fait la digestion, l'esprit est engourdi et a besoin de repos, il est dans une inaction forcée. Παχεῖα γαρ ἡ λεπτὸν οὐ τίκτει νόον[1].

La nature, qui est si prévoyante, n'a pu réunir en un même lieu deux fonctions qui ont entre elles une si grande répugnance.

C'est le quatrième ventricule qui élabore seul les esprits animaux, qui de là se distribuent par tout le corps pour y porter la sensibilité et le mouvement. Voilà pourquoi il est éloigné et comme séparé des autres ventricules dont il pourrait troubler les importantes fonctions.

Les trois ventricules antérieurs sont destinés aux fonctions de l'intelligence. Aussi, dans les études sérieuses, après de longues méditations, la douleur se fait sentir aux parties latérales et antérieure de la tête.

Mais chacun de ces trois ventricules est-il destiné à une faculté spéciale? Y en a-t-il un pour l'imagination, un autre pour la mémoire, un autre pour l'intelligence? Il ne paraît pas, car l'intelligence, pour se manifester, a besoin de la mémoire, qui conserve elle-même et reproduit, quand il le faut, les images que l'imagination lui fournit. D'après Aristote, dont Huarte accepte en partie la manière de voir, il n'y a point de pensées sans images. Puis donc que les fonctions intellectuelles ne peuvent se concevoir sans la coopération simultanée des trois facultés de l'intelligence, il faut en conclure que les trois facultés se trouvent réunies dans chacun des trois ventricules. « Y por « haberse menester las unas á las otras, las juntó naturaleza « en un mismo lugar, y no las dividió ni apartó. »

Mais, s'il en est ainsi, on peut demander pourquoi la nature a fait trois ventricules. La réponse est facile : la nature est prévoyante. Tous les organes qui servent à la perfection de

(1) Gal. *Utr. Med. an gymn. hyg.*, c. 37, t. V, p. 878.

l'homme sont multiples; les sens ont des organes doubles. Le cerveau est un des organes les plus importants, il devait présenter cette condition; autrement, dans plusieurs maladies, dans presque toutes les lésions du cerveau, l'intelligence se perdrait. Qu'arriverait-il, par exemple, dans l'hémiplégie, qui est une paralysie de la moitié du corps occasionnée par une lésion de l'encéphale, s'il ne restait pas un ventricule intact pour l'exercice des fonctions intellectuelles? on le prévoit aisément. Et ce qui démontre que les trois facultés se trouvent également dans chacun des trois ventricules du cerveau, c'est que, dans la même affection, la lésion d'un seul affaiblit l'exercice de ces facultés.

Mettons de côté des théories vieillies, ou, pour être plus vrai, des théories dont le langage seul est changé, et demandons aux plus célèbres pathologistes de nos jours s'ils ont jamais fait des remarques plus justes ou des observations plus profondes.

De tous les raisonnements qui précèdent, il faut conclure, suivant notre auteur, que les *qualités premières* sont les instruments de l'âme raisonnable, à moins d'admettre toutefois que, pendant son séjour dans le corps, l'âme ne puisse se passer d'instrument pour agir et pour manifester ses actes, ce qui est absurde et contre la vraie philosophie naturelle.

Le *froid* doit être rejeté parce qu'il est inutile aux opérations de l'âme. Le *froid* n'a qu'une valeur négative ; il ne sert qu'à tempérer dans le corps la chaleur naturelle, qui, portée à l'excès, trouble l'exercice normal et paisible des fonctions.

La *sécheresse* donne de la force à l'intelligence; l'*humidité* produit un effet contraire sur les facultés rationnelles et actives, mais non sur la mémoire qui est une faculté passive. Malgré cela, la mémoire est une puissance rationnelle, parce que sans elle il n'y a point d'imagination ni d'intelligence.

La mémoire est une table rase, un réceptacle où se gravent les *figures*, les *images*, φαντάσματα, qui doivent servir à l'intelligence; l'humidité lui convient parce que, en rendant la substance du cerveau plus molle, elle rend aussi les impressions plus faciles.

Les enfants apprennent facilement de mémoire, parce que leur cerveau a beaucoup d'*humidité;* les vieillards, au contraire, ont beaucoup plus d'intelligence que de mémoire, parce que chez eux la *sécheresse* domine. Leur cerveau se durcit, faute d'humidité, et ne peut plus recevoir la profonde empreinte des figures, qui se gravent si aisément dans la molle substance du cerveau des enfants. La conclusion de ces subtilités physiologiques, c'est que l'entendement et la mémoire sont deux facultés incompatibles, le cerveau ne pouvant être en même temps sec et humide.

La *chaleur* produit l'imagination. C'est aux sciences qui sont du ressort de cette faculté que se rapportent les choses que disent les malades dans le délire. En effet, dans les maladies cérébrales, l'imagination s'exalte quelquefois à un très haut degré. La frénésie, la manie, la folie sont des affections de l'encéphale qui ont la chaleur pour élément. Si la chaleur est en excès, elle consume les parties subtiles et délicates qui servent à l'intelligence, ainsi que l'humidité, qui sert à la mémoire; aussi est-il rare que ces trois facultés se trouvent réunies à un même degré.

Il n'existe donc dans l'homme que trois *qualités* premières essentielles, et par conséquent trois genres d'esprits; mais ces trois *différences* générales en produisent un grand nombre de particulières, suivant les combinaisons multiples ou le degré d'intensité du *sec*, du *chaud* et de l'*humide*.

Pour déterminer les divers genres d'esprits qui proviennent du degré d'intensité de chacune des trois qualités premières, il faudrait connaître les actes que produisent l'entendement, l'imagination et la mémoire. Il en sera question dans la suite; pour le moment il suffit de savoir qu'il y a trois genres d'entendement, trois genres d'imagination et autant de genres de mémoire. Les trois actes principaux de l'entendement sont: l'induction, le discernement, le jugement et la volonté, qui a la faculté élective.

La mémoire présente aussi trois genres : une espèce de mémoire retient facilement et oublie aussitôt; une autre apprend

lentement, mais retient longtemps ; une troisième enfin apprend facilement et est très tenace.

L'imagination présente plusieurs genres : elle en a d'abord trois, comme l'entendement et la mémoire ; mais de chacun de ces genres en résultent trois autres.

D'une manière générale, on peut signaler trois différences principales parmi ceux qui étudient les sciences.

Il en est qui ont des dispositions naturelles pour les conceptions claires et faciles de la science qu'ils apprennent ; mais les propositions subtiles, profondes, élevées, un peu obscures semblent leur offusquer l'esprit ; ils n'entendent rien aux meilleures démonstrations qu'on leur en fait, incapables qu'ils sont de faire aucun effort pour les saisir.

A cette classe appartiennent toutes les médiocrités scientifiques. Ces esprits vulgaires répondent d'une manière passable aux questions faciles de leur art, mais dans les matières élevées ils déraisonnent.

Dans la seconde catégorie sont les esprits dociles, qui comprennent bien ce qu'on leur explique avec beaucoup de soin ; mais il leur faut des maîtres habiles, et surtout beaucoup de livres et une application constante à l'étude. Du reste, ils sont dépourvus d'invention ; ils se bornent à apprendre ce qu'ils ont entendu ; leur science est toute *passive*, s'il est permis de le dire. Ces esprits dociles, mais sans activité, semblent justifier l'opinion d'Aristote, que notre intelligence est comme une table rase où il n'y a encore aucune figure[1].

Il y a enfin un petit nombre d'esprits supérieurs, inventifs, pleins d'activité et de spontanéité ; ils se passent aisément de maîtres, et pas n'est besoin de leur apprendre à philosopher. Une pensée qu'ils entendent leur en suggère plusieurs autres ; c'est ainsi qu'ils s'approprient l'enseignement et le fécondent. Tels sont les esprits qui ont trompé Platon. Émerveillé de découvrir en eux tant de science, et ne pouvant s'expliquer d'où ils la tenaient, il imagina sa théorie de la réminiscence. Les hommes qui ont ce genre d'esprit si rare devraient seuls écrire

(1) Cf. Arist. *de Anim.* lib. III, c. VIII, § 2, p. 432, a.

des livres, l'invention ou la composition des livres étant le fruit de l'intelligence, de l'imagination ou de la mémoire. L'originalité n'appartient qu'à l'intelligence et à l'imagination. Ceux qui mettent dans leurs livres toutes les choses qu'ils ont dans la mémoire ne peuvent rien dire de nouveau, « porque no hacen « mas que dar circulos en los dichos y sentencias de los autores « graves, y tornarlos á repetir. »

CHAPITRE IX.

Réponses à quelques objections.

Nous voilà déjà bien avancé dans l'exposition des doctrines de notre auteur; avant de la poursuivre, il faut nous arrêter avec lui pour examiner la valeur de quelques arguments. Huarte a prévu que sa manière de voir ne pourrait manquer de soulever des objections; il en pose lui-même quelques-unes tirées des anciens auteurs, et il les résout de son mieux.

Il débute par des considérations éloquentes sur la faiblesse de notre esprit et l'incertitude des sciences humaines. Il rappelle le mot amer du plus sage des philosophes, qui déclarait que sa science était de savoir qu'il ne savait rien. Le mot de Socrate ne lui a pas été inspiré par l'humilité, vertu inconnue aux philosophes, et que Jésus-Christ enseigna le premier, lorsqu'il vint au monde.

Socrate voulait parler de cette incertitude et de ces doutes qui tourmentent le philosophe; car tout est contestable et incertain, et l'on ne saurait rien affirmer qui ne puisse avoir des contradicteurs. En ce sens, il est vrai de dire que le philosophe qui n'est pas dans ce calme et cette tranquillité d'esprit que produisent l'évidence et la certitude, ne sait rien.

Galien pensait que la certitude n'était pas donnée à l'homme. A ce compte, remarque Huarte, la vraie connaissance a dû rester de l'autre côté (c'est-à-dire dans l'autre monde), et il n'est arrivé jusqu'à l'homme qu'une espèce d'opinion, une sorte de probabilité, qui le tient dans l'incertitude, et doit le rendre sobre d'affirmations.

Galien a eu surtout en vue la philosophie et la médecine, les plus incertaines des sciences humaines. Mais que dira-t-on de la philosophie de notre auteur, qui a entrepris d'appliquer l'intelligence à l'*anatomie* des facultés et des aptitudes de l'âme raisonnable, c'est-à-dire à une des matières les plus difficiles et

les plus obscures? En effet, cette doctrine de l'*Examen*, par sa nature même, présente une incertitude infinie.

Ce préambule que nous abrégeons n'est pas inutile. Songeons que l'auteur vivait à une époque où l'on jurait encore par Aristote et Galien, où l'on se trompait volontiers avec ces grands maîtres. Puisque l'esprit humain est si faible et la science si incertaine, faut-il trouver étrange que ces auteurs aient failli? Leurs opinions ne sont pas toujours d'accord avec celles de Huarte; mais comme leur autorité est grande, et en général légitime, il convient d'écarter les arguments sérieux que l'on pourrait tirer de leurs écrits contre les doctrines de l'*Examen*.

Résumons les principales objections.

Huarte a fait de l'entendement une puissance *organique*, aussi bien que de l'imagination et de la mémoire; il lui a donné le cerveau pour instrument. Cela est de tout point contraire à la doctrine d'Aristote et aux opinions de ses sectateurs. Ceux-ci séparent l'intelligence de tout organe corporel, et de la sorte ils montrent sans peine que l'âme raisonnable est immortelle. Les partisans de cette doctrine peuvent objecter encore que l'objet de l'entendement est de connaître et de comprendre la nature et l'essence de toutes les choses matérielles; or, si cette faculté était jointe à une chose corporelle, celle-ci troublerait ou empêcherait la connaissance des autres. Les sens ne doivent avoir aucune des qualités des choses qu'ils doivent apprécier et connaître. De même, l'intelligence ne doit pas participer des qualités de l'organe matériel qui lui sert d'instrument.

Autre objection : Aristote et les péripatéticiens, reconnaissent deux autres facultés, outre l'entendement, l'imagination et la mémoire; savoir : la *réminiscence* et le *sens commun*. D'après leur manière de voir, l'esprit humain se compose de cinq facultés, non de trois, comme l'enseigne notre auteur.

Viennent ensuite des objections contre sa théorie de la mémoire, et des arguments tirés de la physiologie humorale, auxquelles il sera répondu. Enfin on peut demander comment et pourquoi le travail et une méditation profonde, avec une grande application à l'étude, peuvent rendre savants des hommes dépourvus de talents et de bonnes qualités naturelles, et qui sont

parvenus, en dépit de leur tempérament, à savoir des choses qu'ils auraient apprises naturellement et sans efforts, si leur tempérament eût été différent.

Voilà bien des difficultés contre la doctrine de l'*Examen* : cela n'a rien qui doive surprendre. La *philosophie naturelle* n'a point de principes aussi certains que les mathématiques, où la démonstration est toujours possible. De cela, Huarte conclut que s'il ne donne pas une bonne démonstration de sa doctrine, il ne faut pas en accuser uniquement son esprit ; il faut surtout se garder de croire que ce qu'il dit soit faux.

Puis, reprenant les objections, il répond que si l'entendement était séparé du corps, et qu'il n'eût rien de commun avec le *chaud*, le *froid*, le *sec* et l'*humide*, ni avec les autres *qualités* corporelles, il en résulterait que tous les hommes auraient une intelligence pareille et raisonneraient de même ; or, il est démontré par l'expérience qu'un homme entend mieux ou raisonne mieux qu'un autre : mais, comme l'entendement est une *puissance organique*, la différence des esprits dépend de la disposition différente de cette *puissance*, par rapport aux organes. Toutes les âmes raisonnables, lorsqu'elles sont séparées du corps, ont même perfection et même science. « Porque todas las animas racionale y sus entendimientos (sapartadas del cuerpo) son de igual perfeccion y saber. »

Pour expliquer cette diversité d'esprits qui rend certains hommes plus intelligents que d'autres, sans faire de l'entendement une *puissance organique*, ayant pour instrument le cerveau, les partisans d'Aristote ont prétendu que l'intelligence humaine (tant que l'âme est dans le corps) a besoin des *figures* et des *images* qui sont dans l'imagination et dans la mémoire : si les opérations de l'entendement sont imparfaites, c'est la faute de ces images, et nullement celle d'un instrument mal organisé. Mais cette réponse est contraire à la doctrine d'Aristote lui-même, qui démontre que l'entendement est d'autant plus parfait que la mémoire est plus faible, et réciproquement. Cela est si vrai, qu'il se demande ailleurs pourquoi dans la vieillesse la mémoire est si mauvaise et l'entendement si élevé, tandis que le contraire arrive dans la jeunesse?

D'ailleurs, on observe souvent dans les maladies cérébrales que l'intelligence s'affaiblit, se perd ou s'égare, tandis que la mémoire et l'imagination demeurent intactes. Cela ne pourrait avoir lieu si l'entendement n'avait un *instrument* ou un *organe spécial*, distinct de celui des autres facultés. Que peut-on répondre à cela ? Peut-être ira-t-on chercher quelque rapport métaphysique, composé d'acte et de puissance, ou quelque autre subtilité qui échappe à toutes les intelligences. Ceci est évidemment dirigé contre les scolastiques.

Les raisons d'Aristote ne sont pas très solides. De ce que l'entendement doit connaître les choses matérielles, il ne s'ensuit pas qu'il ne doive pas avoir d'*organe corporel*.

Les qualités matérielles par conséquent, ou les facultés qui entrent dans la composition de l'organe ne produisent pas d'images ou figures, et n'altèrent point les puissances.

La moindre étude des opérations des sens et des organes des sens suffit pour le démontrer. Il en est de même de l'entendement. L'instrument dont il se sert (quoiqu'il soit matériel et uni avec lui), ne peut l'entendre, parce qu'il ne sort pas de lui des espèces intelligibles qui le puissent altérer.

Quant aux qualités premières, si le cerveau est sujet à la chaleur, au froid, à l'humidité et à la sécheresse, l'entendement ne l'est nullement.

Au second argument, il répond que toute différence d'opérations n'implique pas diversité de facultés (*potencias*). S'il en était ainsi, l'imagination produit des phénomènes si étranges, qu'il faudrait reconnaître dans le cerveau dix ou douze autres facultés. Mais, comme tous ces phénomènes rentrent dans un même genre, ils ne supposent pas plus d'une espèce d'imagination : celle-ci se subdivise en une foule de variétés, qui répondent à ses diverses opérations.

Quant à la composition des espèces ou images, avec ou sans un objet, non-seulement elle n'implique pas la diversité des facultés génériques (telles que le sens commun et l'imagination) ; mais elle ne suppose pas même des facultés particulières.

Aux objections faites au sujet de la mémoire, Huarte répond

que la mémoire n'est qu'une faculté passive, dépendante de certaines qualités du cerveau, et propre à recevoir et à garder ce que perçoit l'imagination : elle est comme le papier blanc par rapport à celui qui écrit. L'imagination écrit dans la mémoire ce qui lui plaît, pour le relire lorsqu'elle veut se souvenir. Aussi Galien a dit que cette partie de l'âme qui imagine, paraît être la même que celle qui se souvient.

Il se peut qu'il en soit ainsi ; car les choses que nous imaginons fortement se fixent dans la mémoire ; et celles qui nous frappent médiocrement, sont aussitôt oubliées.

Lorsque la mémoire a perdu ou laissé échapper plusieurs images, l'imagination, à l'aide de celles qui restent, parvient à rappeler les autres.

Cela a donné lieu à Aristote de faire de la réminiscence une faculté différente de la mémoire ; il a cru que ceux qui ont une grande réminiscence ont aussi beaucoup d'intelligence : ce qui est également faux, parce que c'est à l'imagination qu'appartient la réminiscence, et l'imagination est contraire à l'entendement. Rappeler le souvenir des choses déjà sues, est une œuvre de l'imagination : de même qu'écrire une chose et la relire est une œuvre de celui qui écrit et non du papier. Donc, la mémoire est une faculté passive et n'a point d'activité. « Y asi la memoria « queda potencia pasiva y no activa : como lo liso y blanco del « papel no es mas que comodidad para que otro pueda escribir. »

La mémoire et l'intelligence sont des facultés opposées, le plus souvent incompatibles. L'intelligence demande un cerveau *sec*, et la mémoire veut de l'*humidité* et de la mollesse dans cet organe. Cependant Platon et Aristote prétendent que les hommes qui ont les chairs molles ont beaucoup d'intelligence; or, la mollesse est un effet de l'humidité[1].

Huarte répond à cela que la dureté ni la mollesse des chairs ne contribuent en rien aux qualités de l'intelligence, si le cerveau n'a pas les mêmes qualités que le reste du corps ; or, le cerveau peut avoir un tempérament différent de celui de ces par-

(1) Οἱ μὲν σκληρόσαρκοι ἀφυεῖς τὴν διάνοιαν, οἱ δὲ μαλακόσαρκοι εὐφυεῖς. Arist. *de Anim*, lib. II. c. 9, § 2, p. 421, a. 25.

ties. Mais si le corps et le cerveau présentent une égale mollesse, c'est un mauvais signe pour l'intelligence, non moins que pour l'imagination. Les femmes et les enfants ont plus de mollesse que les hommes ; aussi, le plus souvent, les hommes ont plus d'intelligence que les femmes. La mollesse des chairs vient du phlegme et du sang, qui sont tous les deux humides ; tandis que la bile et l'atrabile rendent les chairs dures, et donnent aux hommes l'intelligence et la sagesse.

Si le tempérament était également le même dans toutes les parties du corps, on pourrait deviner quelle est l'intelligence des hommes d'après la mollesse ou la dureté de leurs chairs.

Pour savoir si le cerveau, dans son tempérament, répond aux autres parties du corps, il faut considérer les cheveux ; s'ils sont rudes, noirs, épais, c'est un signe d'intelligence et d'imagination ; s'ils sont fins et soyeux, c'est une marque de mémoire [1].

Dans le premier cas, pour reconnaître si la qualité des cheveux annonce de l'intelligence et de l'imagination, il faut examiner le rire de la personne ; c'est un bon signe pour reconnaître la force de l'imagination. Le rire résulte d'une approbation de l'imagination à une action ou à une parole qui ont de l'à-propos. Cette approbation se manifeste par un mouvement musculaire général ; c'est ainsi que l'on approuve souvent les mots heureux par un signe affirmatif, en inclinant la tête.

Lorsque l'imagination est excellente, elle approuve difficilement, et ne paraît contente que des mots fort heureux. Les hommes d'une grande imagination rient rarement ; de même que les hommes qui ont beaucoup de ce qu'on appelle esprit, les diseurs de bons mots, et toutes ces personnes dont les saillies font rire les autres. Les grands rieurs manquent généralement d'imagination. Les hommes d'une grande intelligence ne peuvent avoir beaucoup d'imagination, parce que l'humidité de leur sang tempère la chaleur ; or, la chaleur et la sécheresse donnent de l'activité à l'imagination. Aussi ces grands hommes sont en général de grands rieurs ; on sait l'exemple de Démocrite.

(1) Cf. Gal. *Ars. med.* c. 7, p. 324-5, t. I.

Dans les réponses qu'il fait aux autres objections, Huarte défend sa théorie de la mémoire, et les différences qu'il a établies au sujet de cette faculté.

Après avoir distingué deux genres d'humidité, l'une de l'air et l'autre de l'eau, qui se manifestent par des qualités différentes des cheveux, il montre que les images des choses ne s'impriment pas dans le cerveau comme le cachet sur la cire ; parce que ces images ne sont point corporelles, et ne peuvent par conséquent se mêler ni se confondre.

Mais comment peut-on expliquer que la mémoire devienne plus ferme et plus facile, à mesure qu'on l'exerce davantage, s'il est reconnu que l'exercice en général, et surtout l'exercice de l'esprit, dessèche les chairs ? L'auteur répond à cela que, de même que l'on amollit la cire en la pressant entre les doigts, ainsi les images des objets amollissent le cerveau. En outre les *esprits vitaux* ont la propriété d'amollir les membres qui sont durs, et d'humecter ceux qui sont secs, de même que la chaleur amollit le fer. Or, il est évident que les esprits vitaux se rendent au cerveau, lorsqu'on apprend de mémoire. D'ailleurs tout exercice, tant du corps que de l'esprit, n'a pas pour effet de dessécher : les médecins enseignent qu'un exercice modéré donne de l'embonpoint.

Enfin, comment se fait-il que l'imagination soit opposée à l'entendement ? L'objection repose en grande partie sur la distinction de la bile en noire et jaune. L'auteur répond par des subtilités de la physiologie humoristique, qu'il est inutile de rapporter : il est peut-être plus vrai en distinguant deux sortes de sagesse et d'habileté. L'une appartient à l'imagination, et sert à connaître l'avenir : c'est la prudence, la sagacité, la prévoyance, la ruse, l'astuce ; ce que les Latins appelaient *solertia* ou *calliditas*.

Cette prudence, ou plutôt cette habileté, n'existe pas chez les hommes d'une grande intelligence, parce qu'ils manquent d'imagination, ainsi qu'on peut le remarquer chez ceux qui se distinguent dans les sciences dépendant de l'entendement. Ils n'entendent rien aux affaires du monde, et l'intrigue n'est point leur fait. « No valen nada para dar y tomar en las trapasas del mundo. »

Ce genre d'habileté, avec lequel on réussit dans le monde, vient de la bile. Démocrite avait déjà découvert que cette humeur était la cause des folies des hommes, qui le faisaient rire et lui faisaient pitié en même temps. Suivant Huarte, ce grand philosophe, pour se venger de la méchanceté des hommes, aurait voulu pouvoir répéter sur eux les expériences anatomiques qu'il faisait sur le renard, le serpent et le singe.

Cette espèce de prudence ou d'habileté est odieuse. Saint Paul a dit : « La sagesse de la chair est ennemie de Dieu[1]. » Suivant Platon, la science qui est séparée de la justice doit être appelée astuce plutôt que sagesse : c'est de cette sagesse malicieuse que se sert le démon lorsqu'il veut faire du mal aux hommes. Cette sagesse ne vient pas d'en haut, dit saint Jacques; elle est terrestre, animale et diabolique[2].

La vraie sagesse est celle qu'accompagnent la sincérité et la simplicité; elle est la source de la vérité, la science du bien et du mal; cette science appartient à l'entendement; cette sagesse rejette la malice, l'astuce, la duplicité et la ruse; elle est toute droiture, justice, simplicité et clarté. Les hommes qui possèdent cette sagesse sont appelés droits et simples.

Enfin, vient la réponse à la dernière objection. Lorsque l'homme se met à contempler une vérité qu'il veut connaître, s'il ne la découvre pas sur-le-champ, c'est que son cerveau n'a pas le tempérament nécessaire; mais s'il continue à méditer, aussitôt la chaleur naturelle se porte à la tête, avec les esprits vitaux et le sang artériel; le tempérament du cerveau arrive ainsi au degré qu'il lui faut. Mais les longues méditations sont utiles aux uns, et nuisibles aux autres. Il est des hommes qui parlent ou agissent fort bien tout d'un coup, beaucoup mieux que lorsqu'ils réfléchissent; il en est d'autres, au contraire, qui ont l'intelligence si lente, qu'il faut que la chaleur naturelle reste longtemps dans la tête, afin que le tempérament du cerveau puisse acquérir les degrés qui lui manquent : ceux-là parlent et agissent beaucoup mieux après avoir bien réfléchi.

(1) Οἱ γὰρ κατὰ σάρκα ὄντες τὰ τῆς σαρκὸς φρονοῦσιν, οἱ δὲ κατὰ πνεῦμα τὰ τοῦ πνεύματος. Paul. *ad Roman.* VIII, 5.

(2) Jacob. *Ep.* c. III, 15.

CHAPITRE X.

Immortalité de l'âme.

On a vu de quelle manière Huarte a réfuté les principales objections qu'on pouvait lui faire de son temps. Il lui reste maintenant à répondre à un argument beaucoup plus grave. La théorie qu'il défend semble devoir compromettre l'immatérialité, et par suite l'immortalité de l'âme. Nous allons voir qu' « encore que l'âme raisonnable ait besoin du tempérament « des quatre qualités premières, tant pour demeurer dans le « corps, que pour discourir et raisonner; il ne s'ensuit pas « pour cela qu'elle soit corruptible et mortelle[1]. »

Huarte a déclaré que dans les sciences humaines il n'y a de certitude complète qu'en mathématiques; il ne croit guère qu'aux choses que l'on démontre, et personne encore n'a pu démontrer d'une manière rigoureuse que l'âme soit ou corruptible ou immatérielle : de sorte que l'immatérialité et l'immortalité de l'âme n'est point en philosophie un axiome dont on ne puisse pas douter. Pourtant Huarte le croit vrai, comme chrétien, parce que ce dogme est un article de foi. Mais, en rappelant le mot de Socrate, il a grand soin de distinguer entre la science et la croyance, qui se ressemblent fort peu.

Aussi y a-t-il dans cette défense de l'immatérialité de l'âme plus d'habileté que de conviction. Huarte rappelle avec complaisance l'opinion de Galien, qui fut incrédule ou tout au moins sceptique sur ce point. Il aurait pu reproduire aussi les idées d'Aristote, qui en réalité n'a point séparé l'âme d'avec le corps, du moins aussi complétement qu'on le voudrait en philosophie; qui n'a point fait de l'âme une substance ou une force distincte

(1) « Muestrase que aunque el anima racional ha menester el tempe- « ramento de las cuatro qualidades primeras, asi para estar en el cuerpo « como para discurrir y raciocinar, que no por eso se infiere que es cor-

de toutes les autres ; qui a confondu l'âme et la vie, en comprenant sous la même dénomination l'âme des plantes, l'âme des bêtes et l'âme de l'homme ; qui n'a pas cru enfin à l'immortalité de l'âme, et a réduit l'homme à un principe unique[1].

Galien ne put jamais bien comprendre que l'âme fût immatérielle, et il ne dissimule pas son scepticisme[2]. Platon affirme bien, en plus d'un endroit, que l'âme est immatérielle et incorruptible : il l'affirme et ne le prouve pas ; car ni Platon ni personne n'est parvenu à donner une démonstration[3]. Ce morceau mérite d'être cité. Laissons parler Huarte dans le naïf langage de son vieux traducteur.

« Platon tient pour chose véritable que l'âme raisonnable « est une substance sans corps, spirituelle, non sujette à cor- « ruption ni à la mort..... Cette conclusion est bien tant illustre « et catholique, que s'il l'a trouvée par la félicité de son esprit, « à juste cause est-il surnommé le divin Platon. Mais jamais « toutefois Galien ne la peut comprendre, ains toujours l'a eue

« ruptibl y mortale. » Ce chapitre est le 7e de la 1re édition. Il fut entièrement supprimé par le saint-office.

(1) « Suivant Platon et toute l'école platonicienne, dont Stahl n'a fait « que recueillir la tradition, l'âme est le principe, la cause de la vie » Cousin, *Arg. du Phédon*, t. I, p. 175. Cela aurait besoin de preuves. Je crois que la doctrine physiologique de Stahl doit beaucoup plus aux grandes théories d'Aristote, telles qu'elles sont développées dans le *Traité de l'Ame;* et peut-être est-il vrai de dire que sa pensée n'est, au fond, que celle du philosophe de Stagire ; du moins est-il certain que l'idée première a été inspirée par le *Traité de l'Ame*.

V. sur la *Psychologie* d'Aristote les réflexions très sensées de M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la préface de son édition gr. fr. p. 33-34, 47, 50, 82. D'après ce savant, Aristote a constitué la science psychologique, et le *Traité de l'Ame* a fondé la psychologie scientifique. Cela est certain : toutefois il semble que la vraie science psychologique d'Aristote se trouve plutôt dans la *Métaphysique*.

(2) Gal. *Fragm. de Subst. Facult. nat.* t. IV, p. 763.

(3) Cf. *le Phèdre, le Phédon, l'Apologie,* etc. Platon n'a pas démontré l'immortalité de l'âme, car Platon n'affirme guère ; mais il l'a sentie, et en a parlé en grand poëte. « Cujus in libris (Platonis) nihil affirmatur, et « in utramque partem multa disseruntur ; de omnibus quæritur, nihil « certi dicitur. » Cic. *Academ. poster.* c. XII, lib. I ad Terent. Varron.

« pour suspecte, voyant radoter l'homme et sortir de son sens, « quand il a le cerveau trop échauffé; au contraire le voyant « retourner à son bon sens en lui appliquant médecines froides... « Notre seule foi divine nous fait certains et résolus de l'im- « mortalité de l'âme...., et l'argument de Galien ne vaut « rien. »

Cependant Huarte reproduit les arguments de Galien. Il suffit, dit-il, d'une grosse fièvre, ou d'une perte de sang abondante, ou d'un poison avalé, pour que l'âme abandonne le corps : il y a bien d'autres altérations matérielles qui font cesser la vie. Il semble que, si l'âme était immatérielle, la chaleur par exemple, qui est une qualité matérielle, ne devrait pas détruire ses facultés ou en troubler les fonctions. Toutes ces raisons confondaient Galien; ce grand médecin souhaitait que Platon lui-même ou quelque platonicien dissipât ses doutes. Il est probable, dit Huarte, qu'il ne put trouver quelqu'un qui résolût le problème; mais après sa mort l'expérience a dû lui montrer ce que son entendement ne put jamais comprendre; car il est certain que Galien, en mourant, descendit en enfer, où il a pu voir par lui-même que le feu matériel brûlait les âmes sans les détruire. Galien eut connaissance de la doctrine évangélique, et ne voulut jamais l'accepter, parce qu'il avait l'habitude de ne croire qu'aux choses que la démonstration rend évidentes[1].

Il est très vrai que l'homme le plus sensé délire et déraisonne lorsque son cerveau s'échauffe à un certain degré; et il semble peu probable que l'âme, se laissant altérer si facilement par le *chaud*, le *froid* ou l'*humidité*, soit immatérielle. La raison humaine ne saurait le démontrer; elle ne saurait démontrer non plus qu'elle soit corruptible. C'est la foi seule qui nous confirme dans la croyance qu'elle vit éternellement.

Malgré cela, Huarte essaie une réfutation de Galien, qui est peut-être plus digne d'un théologien que d'un physiologiste ou d'un philosophe.

En bonne philosophie, on ne peut pas soutenir que, les œuvres

(1) Cf. Gal *de Differ. puls.* lib. II, c. IV, t. VIII, p. 579.

qui se font au moyen d'un instrument se faisant mal, il y ait faute de la part de la cause efficiente. Un bon peintre fait d'excellentes peintures avec un bon pinceau et de bonnes couleurs. Un homme habile à tracer les caractères de l'écriture ne saurait écrire aussi bien avec un bâton qu'avec une plume.

Que signifient ces comparaisons ? Elles sont fort claires : cela veut dire que, si l'âme a besoin de certaines conditions pour demeurer dans le corps, elle a besoin aussi de conditions spéciales pour opérer dans toute la plénitude de ses facultés; mais, si ces conditions sont matérielles, il ne s'ensuit pas que l'âme soit également matérielle. Que si l'âme ne peut pas faire des actions sages et raisonnables, lorsqu'elle rencontre un cerveau irrité par l'inflammation, cela ne prouve nullement qu'elle soit mortelle et corruptible : si elle sort du corps et l'abandonne, parce qu'elle ne peut plus supporter l'ardeur de la fièvre, ni les autres altérations qui amènent la mort, cela prouve seulement qu'elle est l'*acte* et la *forme substantielle* du corps, et que, par conséquent, elle n'y peut demeurer qu'à de certaines conditions : ces conditions venant à manquer, force lui est de partir.

Autrement, supposer que l'âme est matérielle et corruptible, parce qu'elle a besoin, tant qu'elle est jointe au corps, de certaines conditions matérielles, c'est à peu près comme si l'on voulait conclure, de ce que certaines circonstances naturelles de climat, de pays ou d'organisation influent différemment sur les actions des hommes, que Dieu qui les a formés et les a placés au milieu de ces circonstances, est aussi matériel et corruptible. Or, cela est absurde, car Dieu est éternel, ainsi que Galien en convient.

Platon fut plus avisé, et crut sagement qu'encore que Dieu soit éternel, tout-puissant et infiniment sage, il se comporte par rapport à ses œuvres comme un agent naturel, en se conformant à la disposition des quatre qualités premières[1]. En

(1) Ἡ Θεὸς προτέρους ὑμᾶς διακοσμήσασα κατῴκισεν, ἐκλεξαμένη τὸν τόπον ἐν ᾧ γεγένησθε, τὴν εὐκρασίαν τῶν ὡρῶν ἐν αὐτῷ κατιδοῦσα, ὅτι φρονιμωτάτους ἄνδρας εἴσει. Platon. *Tim.* edit. H. Martin, t. I, p. 74, c. D.

effet, lorsqu'il voulut former un homme qui eût en partie sa sagesse et sa ressemblance, il dut choisir le lieu le plus tempéré de l'univers, où les quatre *qualités* premières se maintenaient en équilibre et présentaient une égale proportion. Si Dieu voulait faire naître un homme d'une grande intelligence, dans une région *non tempérée*, il devrait avoir recours à sa toute-puissance, sans quoi cet homme naîtrait avec des facultés fort médiocres, à cause de l'inégalité de proportion des *qualités premières*.

Ce qui prouve encore que l'âme n'est pas matérielle, qu'elle ne peut se corrompre après la mort, c'est que les démons se logent souvent dans les corps des hommes ou des animaux : ces substances spirituelles semblent même rechercher certaines conditions matérielles qui leur conviennent; on les chasse aussi par des moyens matériels qui ont une action immédiate sur les sens. Or, les démons sont immortels, et d'un rang plus élevé dans la spiritualité que les âmes des hommes ; et, si ces purs esprits recherchent certaines *qualités*, certaines conditions matérielles dont ils s'accommodent, faut-il s'étonner que l'âme aussi ait besoin de certaines conditions matérielles pour demeurer dans le corps?

Les *qualités* matérielles du corps ne servent qu'aux opérations de l'âme ; elle agit différemment suivant les diverses conditions que présentent ces qualités. Dieu lui-même a voulu se conformer à cette loi de la nature, suivant laquelle les facultés de l'âme répondent aux qualités du corps. Si le démon se transforma en serpent pour tromper le genre humain, Dieu à son tour prit la forme d'une colombe, animal plein de douceur et de simplicité, pour réparer le mal qu'avait fait le reptile venimeux, qui est le symbole de la malice. Ceci s'accorde très-bien avec la distinction que l'auteur a établie entre la vraie et la fausse sagesse, entre l'intelligence du bien et la perversité ou l'intelligence du mal, qu'il fait dépendre de la diversité des tempéraments ou de la prédominance de telle ou telle humeur.

Mais, dira-t-on, si l'âme est immatérielle, elle n'a pas de sens, et ne saurait, par conséquent, être affectée en aucune

façon par les qualités matérielles. Que si, étant séparée du corps, elle est sensible à la douleur ou susceptible d'une sensation quelconque, il faut de toute nécessité que sa nature s'altère et se corrompe. Voilà les difficultés qui arrêtèrent Galien et qui embarrassent les philosophes. Cependant Aristote enseignait que les *accidents* du corps se communiquent à la *substance* de l'âme raisonnable, de même que ceux de l'âme se communiquent au corps. Il a établi ce principe sur des raisons solides ; c'est là-dessus qu'il s'est fondé pour écrire tout ce qu'il a dit de la physiognomonie. Huarte explique et developpe les principes d'Aristote, et conclut hardiment que l'âme raisonnable étant séparée du corps peut fort bien conserver les facultés d'entendre, de flairer, de toucher et de voir, puisque le démon, qui est aussi un être immatériel, d'une nature spirituelle supérieure à celle de l'âme, est sensible aux qualités des objets matériels : car « il fuyait, dit l'Ecriture, au son de la harpe de David, et à « l'odeur de la racine de Salomon. » Or, s'il est vrai que l'on reconnaisse les facultés par leurs actes, il est certain que le démon, d'après l'Écriture, avait la faculté olfactive et auditive. On ne peut soutenir, avec le commun des philosophes, que le démon percevait par l'intelligence, parce que cette faculté est spirituelle, tandis que les objets des sensations sont matériels.

Il est donc raisonnable de penser que l'âme, après sa séparation d'avec le corps, peut connaître les objets des cinq sens, quoiqu'elle n'ait plus d'instruments à son service.

Il en est qui soutiennent que l'âme raisonnable séparée du corps ne peut entendre, ni imaginer, ni se souvenir. Voici leurs arguments : lorsque l'âme est dans le corps, elle ne peut pas voir si les yeux sont crevés ; elle ne peut non plus raisonner lorsque le cerveau est enflammé, lésé ou altéré. Huarte demande comment le démon pouvait entendre Jésus-Christ lorsqu'il le suivait dans le désert, s'efforçant de le séduire par ses promesses ; il demande qu'on lui explique comment cet esprit pouvait écouter et répondre, et il prétend que c'est grande sottise de soutenir que l'âme raisonnable étant hors du corps ne peut pas raisonner, faute de cerveau. Pour le démontrer, il commente

d'une manière assez singulière la parabole du mauvais riche, telle que la raconte l'Évangile.

L'âme du riche et celle d'Abraham s'entretiennent dans l'autre vie, quoique le premier soit plongé au fond des enfers, et que l'autre soit élevé dans les hautes régions du ciel. Ces deux âmes se font part de leurs sensations, et rappellent fort exactement les souvenirs de ce monde, sans avoir pour cela besoin de cerveau. L'avare, racontant les supplices qu'il endure au milieu des flammes, parle comme un être qui a conservé toutes les facultés des sens. Les tourments de cette pauvre âme sont une preuve que le feu de l'enfer est matériel, et que, par une disposition particulière de la volonté divine, sa chaleur immodérée peut faire souffrir les âmes, et les brûler sans les détruire. Après cela, est-il étonnant que l'âme de l'homme souffre aussi des ardeurs de la fièvre, et trouve du soulagement dans les boissons froides?

Nous abrégeons ce commentaire, qui suggère à Huarte de curieuses réflexions, parmi lesquelles se trouve la suivante : après la mort, l'âme conserve les connaissances qu'elle avait pendant la vie, et non-seulement elle les conserve, mais elle les accroît et les perfectionne. Toutefois, dans l'autre vie, comme dans la vie présente, l'âme a plus ou moins de sagesse, suivant la température des lieux qu'elle habite.

L'âme d'Abraham raisonne fort bien parce qu'elle habite un lieu tempéré et serein, et qu'avant de sortir de ce monde, elle était riche des trésors de la sagesse que Dieu lui avait révélée. L'âme de l'avare, au contraire, qui n'avait eu que peu de sagesse durant la vie, habite un lieu excessivement chaud : or, rien n'est plus contraire au bon entendement qu'une chaleur immodérée. D'ailleurs l'avare avait été riche, et, d'après notre auteur, la richesse et le péché produisent l'ignorance.

La conclusion de tout cela c'est que l'âme est incorruptible, et qu'elle se sert, ainsi que le démon, des facultés matérielles, s'accommodant des unes, et se trouvant mal des autres.

CHAPITRE XI.

Des aptitudes diverses et des sciences qui leur correspondent.

Jusqu'ici, Huarte n'a fait que de la théorie pure; il a établi une doctrine sur des principes, et s'est efforcé de lui donner des fondements solides ; c'est là la première partie de son livre.

Maintenant, en essayant une application de ses doctrines, il tâchera de démontrer la vérité de sa manière de voir.

Nous savons déjà comment et pourquoi les esprits diffèrent suivant les natures ; nous connaissons les qualités qui constituent les différents genres d'esprit, les dispositions naturelles pour les lettres et les sciences en général, ainsi que les incapacités. Il reste à examiner chacune de ces aptitudes, afin d'assigner à chacune d'elles la science qui lui convient. Ici le sujet acquiert un nouvel intérêt, les sciences sont étudiées dans leurs rapports et dans leurs répugnances avec les diverses natures. Une fois que l'on saura quelle est la science qui répond à chaque genre d'esprit, et celle qui lui est contraire, il suffira que chacun connaisse sa nature afin de suivre la carrière qui lui convient.

Voici d'abord un tableau général qui résume les rapports des sciences et des facultés :

1° A la mémoire appartiennent la grammaire, le latin et toutes les autres langues, la théorie du droit, la théologie positive, la cosmographie et l'arithmétique ;

2° A l'intelligence répondent la théologie scolastique, la théorie de la médecine, la logique ou dialectique, la philosophie naturelle et morale, la pratique de la jurisprudence ou la science du juge et de l'avocat ;

3° De l'imagination naissent tous les arts et toutes les sciences qui ont leur essence dans la forme, les rapports, la proportion et l'harmonie; telles sont la poésie, la musique, l'éloquence, la prédication, la pratique de la médecine, les mathématiques, l'astrologie, l'art de gouverner, l'art militaire, la peinture, le

dessin, l'écriture, la lecture. A l'imagination se rattachent encore les talents de ceux qui se font remarquer par la grâce de leurs discours, la politesse du langage, la vivacité de leurs saillies, l'habileté dans les affaires ; à l'imagination appartiennent aussi les inventions et les œuvres des ingénieurs et des artisans, et cette faculté, que le vulgaire admire, de dicter en même temps à quatre secrétaires sur des matières différentes.

Il serait trop long de donner une démonstration complète pour chacune de ces sciences ; il suffira de le faire pour quatre ou cinq.

Il est d'abord question de ce qu'il y a de plus vulgaire, de plus général, après la pensée : de la parole. La parole est un instrument commun à toutes les sciences, et un instrument indispensable : elle est la pensée extérieure de tout le genre humain. Il faut donc commencer par l'étude des langues.

Les langues, à leur origine, naquirent du besoin naturel qu'ont les hommes de communiquer entre eux. Elles eurent pour but de les mettre en rapport, de manière qu'ils pussent échanger leurs pensées. La nécessité fit trouver des mots, auxquels on attacha un certain sens : ainsi se forma la parole. Il n'y eut point d'autre mystère.

Le nombre des mots est si considérable, leur choix si arbitraire, que la mémoire est la seule faculté qui puisse les apprendre et les retenir. La preuve que ce n'est point l'imagination ou l'entendement, c'est que l'enfance est l'âge où l'on apprend les langues avec le plus de facilité. Un homme fait qui arrive dans un pays étranger n'apprend la langue de ce pays qu'imparfaitement et avec beaucoup de peine : un enfant la sait en fort peu de temps. Cela est vrai aussi pour le latin et pour toutes les langues du monde. L'enfance est l'âge qui a le plus de mémoire, et le moins d'imagination et d'intelligence : donc c'est avec la mémoire, et non avec les autres facultés que l'on acquiert la connaissance des langues. Il n'y a point à raisonner dans les langues : l'essentiel est d'entendre prononcer par d'autres personnes le vocable, d'en savoir la signification, et de le garder dans la mémoire. Aristote a remarqué avec beaucoup

de sens que quiconque naît sourd doit être nécessairement muet.

Ici se place une discussion intéressante sur l'origine et la formation des langues [1]. D'après notre auteur, les langues ne sont qu'une affaire de convention; elles ont été produites par le pur caprice des hommes : la preuve en est que dans toutes les langues on peut également exprimer ce que l'on pense, qu'elles sont toutes propres à l'enseignement des sciences : chacun peut exprimer dans sa langue ce que l'on pourrait dire et penser dans une autre. Donc, il reste démontré que les langues appartiennent à la mémoire.

La théologie scolastique est évidemment du ressort de l'intelligence; car à cette faculté appartiennent l'induction, la déduction, le raisonnement, le jugement et la volonté : or, la théologie scolastique repose presque entièrement sur les définitions, les distinctions, les conclusions et les syllogismes; elle a pour armes les arguments et la discussion, c'est-à-dire la logique et la dialectique.

Mais la meilleure preuve que cette science dépend de l'intelligence, c'est la répugnance que l'on observe entre le latin et la théologie. Il est rare de voir un latiniste qui soit bon théologien : et jamais un grand théologien ne fut excellent latiniste. La théologie demande beaucoup d'intelligence, la langue latine beaucoup de mémoire.

Les œuvres des plus grands théologiens, tels que saint Thomas, Scott, Gaëtan, etc., sont remplies de choses subtiles, qui révèlent une grande profondeur de génie; mais elles sont écrites dans un latin obscur et embrouillé, ou bien plat et vulgaire.

(1) Cf. Aristot. *de Interpret.* lib. I, c. 1, où il est question de l'origine des langues, et *Probl.* sect. 30, probl. 3, où il est dit que les enfants les apprennent plus facilement que les hommes. — Cf. sur l'origine des langues les remarquables réflexions de Vico, *Scienza nuova*, libr. II, p. 101-119, et surtout, p. 114, *Nelle Opere* di Giov. Battista Vico, parte I. Firenze, 1847. — Cf. Aristot. *Hist. animal.* lib. IV, c. 9. — Vico ne semble pas partager l'avis d'Aristote ni de Galien, et il remarque qu'il y a autant de langues que de peuples : « Ma pur rimane la grandissima difficoltà, come quanti « sono i popoli, tante sono le lingue volgari diverse, etc. »

Ces grands théologiens avaient peu de mémoire dans leur enfance; et à cause de cela ils ne firent pas de grands progrès dans la langue latine; mais leur grande intelligence fit des prodiges dans la dialectique, la métaphysique et la théologie de l'école. En revanche, les bons latinistes ne peuvent se faire au style barbare de ces graves auteurs, par suite de l'habitude qu'ils ont des phrases élégantes et des périodes arrondies de Cicéron. Il serait fort heureux que ce fût là la véritable cause de leur répugnance pour les études théologiques; car, avec le temps et quelques efforts, leur oreille s'habituerait au latin de ces maîtres de la théologie; à la vérité, leur oreille est fort bonne; mais c'est leur tête qui est malade : « pero hablando de veras, antes es do- « lor de cabeza que mal de oido. »

Au nombre des sciences qui dépendent de l'imagination se trouve d'abord la poésie et l'art des vers. Cet art s'accorde aussi peu avec l'intelligence, que la théologie avec les langues. La poésie est si contraire à l'entendement, que celui qui s'y distingue peut renoncer à toutes les études qui appartiennent à cette faculté, ainsi qu'à la langue latine, parce que l'imagination ne s'accorde guère avec la mémoire.

Cicéron, le grand orateur, ne fut pas poëte lorsqu'il voulut chanter la gloire de son consulat; Juvénal, qui ne savait pas que la poésie répugnait au génie de ce grand homme, s'est beaucoup moqué de ses vers. Socrate, que l'oracle proclama le plus sage des Grecs, ne put jamais être poëte : lorsque son génie lui conseilla de sacrifier à la poésie, il essaya vainement de mettre en vers les fables d'Ésope.

D'après Aristote, l'homme sensé qui est dans la plénitude de son jugement ne saurait être poëte; parce que là où il y a beaucoup d'intelligence, il doit y avoir nécessairement peu d'imagination. Cette raison vaut un peu mieux que celle de Platon, qui tenait la poésie pour une science de révélation divine[1].

(1) « Je reconnus donc bientôt que ce n'est pas la raison qui dirige le « poëte, mais une sorte d'inspiration naturelle, un enthousiasme semblable « à celui qui transporte le prophète et le devin, qui disent tous de fort belles

L'enfant qui aura des dispositions pour la poésie, qui fera des vers et trouvera aisément les rimes, risque de perdre son temps à l'étude du latin, de la logique, de la philosophie, de la médecine et de la théologie scolastique, de toutes les sciences, en un mot, qui appartiennent à l'intelligence ou à la mémoire. Tel enfant ne peut apprendre en trois jours un nominatif ou un verbe, qui saura dans un instant une pièce de vers ou une comédie ; tant ont de force les dispositions naturelles.

Ceux qui ont une belle écriture sont rarement des savants ; ils manquent en général de jugement et de mémoire. Huarte connaissait un bon théologien qui écrivait d'une manière illisible, et ne put jamais parvenir à avoir une écriture passable. Il en est de même de ceux qui lisent fort bien ; ils réussissent rarement dans les lettres.

Ce qui paraît étrange, c'est que les hommes d'esprit, qui ont des mots heureux et de vives saillies ne lisent guère couramment; ils bronchent à chaque instant et s'embrouillent dans la lecture.

L'habileté dans les jeux de toute sorte dépend aussi de l'imagination. Dans ces divertissements qui entretiennent la société, les hommes se révèlent tout entiers ; ils oublient leur retenue ordinaire, et, entraînés par la passion ou l'intérêt, ils montrent souvent ce qu'ils seraient capables de faire en des circonstances plus sérieuses.

Le jeu d'échecs est un excellent moyen de connaître le talent et les dispositions des hommes : celui qui réussit à ce jeu ne sera probablement pas aussi heureux dans les sciences qui appartiennent à l'intelligence et à la mémoire, à moins qu'il n'offre l'ensemble si rare des trois facultés de l'intelligence.

Ceux qui prennent beaucoup de soin de leur personne et de leurs vêtements, qui recherchent l'ordre en toutes choses, ont aussi un genre d'imagination fort opposé à l'intelligence et à

« choses, mais sans rien comprendre à ce qu'ils disent. » Plat. *Apol.* trad. Cousin, t. I, p. 74. Il parle un peu plus loin « de ce je ne sais quoi de divin « et de démoniaque. » *Ib.* p. 97.

la mémoire. Il faut pourtant distinguer entre ce goût de la parure lorsqu'il est naturel, et celui que fait naître l'amour. Cette passion est un maître puissant; elle agit sur l'imagination et la domine impérieusement; aussi bien que l'indignation, elle peut faire naître la poésie.

Les rieurs, les plaisants, les diseurs de bons mots, les hommes habiles, ont aussi un genre particulier d'imagination : ils ne réussissent point dans les études qui veulent de l'intelligence ou de la mémoire. Ils ne font point de progrès dans la grammaire, la dialectique, la théologie scolastique, la médecine et les lois; ils réussissent fort bien à la cour, dans le commerce, dans la chicane, et ont en général une grande aptitude aux affaires; leur imagination, qui sans cesse travaille, leur fournit une foule d'expédients et de ressources. Le vulgaire se trompe lorsqu'il pense que ces hommes dont il admire l'habileté ou l'industrie deviendraient des célébrités s'ils s'adonnaient aux lettres; car, en réalité, ce genre d'esprit est le plus contraire à l'étude.

CHAPITRE XII.

L'éloquence ne s'accorde pas en général avec une grande intelligence.

Après ces généralités sur les rapports des sciences et des facultés, et sur les signes qui peuvent aider à reconnaître les aptitudes diverses des esprits, Huarte passe à l'examen de chaque science en particulier.

Il était naturel de commencer par l'art de la parole, qui est commun à toutes les sciences. La faculté de la parole n'existe pas chez tous les hommes au même dégré : de là une foule de différences dans la science du langage : au-dessus de ces différences, il y a l'art ou la science de la parole, qui constitue l'éloquence. Nous allons voir que l'éloquence et la politesse du langage ne peuvent pas se rencontrer chez les hommes d'un grand entendement, parce que l'éloquence dépend en partie de la mémoire, et en partie de l'imagination. L'éloquence demande un certain degré de chaleur mêlé d'un certain degré d'humidité; mais combinés de telle sorte que ces deux *qualités* soient en proportion, et se fassent, pour ainsi dire, équilibre. La chaleur met en mouvement les images, et les figures produisent l'abondance des paroles, parce que l'humidité est une des principales conditions de la mémoire : or, il a été dit que l'intelligence a horreur du chaud et qu'elle est incompatible avec l'humidité. Aussi les plus intelligents entre les hommes sont courts de paroles; ils s'expriment en peu de mots; leur concision ressemble à de l'obscurité. Socrate ne parlait qu'avec difficulté. Pourtant, d'après Platon et Xénophon, Socrate posséda au suprême degré le talent si rare de la conversation, et peut être considéré comme le fondateur de la dialectique.

Aristote, dont l'intelligence était si vaste, avait, suivant notre auteur, un style obscur et embarrassé. Hippocrate, concis et serré, semble être avare de mots. Saint Paul, qui fit de si grandes choses dans son glorieux apostolat, avait plus de

science que de facilité d'élocution ; il parlait souvent à demi mot, et se vantait de ne pas avoir cette éloquence des orateurs habiles qui mettent plus de soin à persuader l'erreur qu'à montrer la vérité. Saint Paul avait une grande intelligence, capable de soutenir et de démontrer devant les Juifs et les Gentils que Jésus-Christ était le Messie promis par la loi ; mais il avait peu de mémoire ; et ne pouvait parler, par conséquent, ce langage fleuri, qui naît de l'abondance des paroles élégantes. Non que saint Paul n'eût reçu le don des langues, ainsi que les autres apôtres ; mais, quoique sa grande intelligence fût encore soutenue et illuminée par la grâce, il parlait dans les autres langues comme dans la sienne propre : car il ne faut pas oublier que les dons surnaturels produisent de meilleurs et de plus beaux résultats, lorsqu'ils rencontrent une nature convenable et d'excellentes dispositions. Saint Jérome avait déjà fait une remarque analogue, en comparant Isaïe et Jérémie. Ils avaient reçu tous les deux le don de prophétie ; mais, le premier, d'une haute naissance, élevé à la cour des rois, parlait élégamment un langage choisi. Le second, au contraire, dont le génie était sauvage et inculte, avait le langage un peu rude, comme les habitants des campagnes, parmi lesquels il avait vécu. Saint Paul écrivait bien, même sans le secours du Saint-Esprit ; mais dans un style et avec une manière propres à sa nature.

La théologie positive, que l'auteur distingue avec soin de la théologie scolastique, s'accommode très bien de la politesse du langage ; parce que cette science a pour fondement la mémoire, et repose sur la tradition et l'autorité des textes : elle n'est, à parler rigoureusement, qu'un ensemble de dogmes et d'opinions tirées des Pères et de l'Écriture. Sous ce rapport, elle peut être comparée à la grammaire (les humanités) qui cueille les fleurs d'Horace, de Virgile et de Térence, et des auteurs anciens qui ont écrit dans un style élégant.

Les hommes qui réunissent ces dégrés de mémoire et d'imagination, d'où naissent la facilité et l'élégance de la parole, emploient leur temps à recueillir le bon grain, c'est-à-dire à tirer parti de tout ce qu'ont écrit les bons auterus : ils savent fort

bien s'en servir dans l'occasion. Les ignorants les écoutent avec un grand plaisir, et les admirent comme des hommes profonds et d'un grand savoir ; mais ils sont en réalité très superficiels. Cela rappelle à notre auteur un passage des Proverbes : Abondance de paroles, pauvreté de pensées ; « ubi verba sunt « plurima, ibi frequenter egestas. » Cette abondance stérile, ces ornements et ces phrases ne peuvent s'accorder avec l'intelligence, qui a la faculté de creuser la vérité jusqu'à la racine.

La pensée ne s'accommode pas en général de cette science des mots qui sert à faire briller la médiocrité. Il en est de même en théologie. Ceux qui savent beaucoup d'hébreu, de grec et de latin, entreprennent hardiment d'interpréter les Écritures; mais ils s'attachent plus volontiers à la lettre qu'au sens. L'interprétation du texte sacré n'est pas donnée à tous : c'est à l'intelligence qu'appartient réellement la théorie de la théologie, de celle qui a pour objet la discussion des dogmes et l'examen des doctrines. Aussi est-il rare de voir un grand théologien qui soit bon prédicateur, parce que la prédication est une œuvre qui appartient à l'imagination. D'ailleurs, il a été prouvé que la théologie scolastique dépend de l'intelligence, lorsqu'on a montré la répugnance qu'elle a pour la langue latine. Ces qualités séduisantes, ces grâces du langage, qui captivent l'auditoire, viennent toutes de l'imagination.

CHAPITRE XIII.

La théologie théorique appartient à l'intelligence, la prédication à l'imagination.

Les différentes facultés de l'esprit semblent incompatibles, elles s'excluent les unes les autres : l'un a plus de mémoire, l'autre plus d'imagination, un troisième plus d'intelligence. Ces facultés qui prédominent respectivement dans chaque individu ne répondent pas seulement à telle ou telle science, qui constitue, pour ainsi dire, leur spécialité : elles répondent plus directement à tel ou tel côté de la science, disons mieux, à l'un des côtés de la science : la théorie et la pratique. Les esprits, suivant leur nature, s'accommodent plus ou moins de l'une ou de l'autre, et rarement de toutes deux.

Dans la théologie, par exemple, la théorie répond mieux à l'entendement, qui aime les études abstraites et les hautes spéculations ; tandis que la prédication, qui en est la pratique, appartient à l'imagination, qui se plaît dans le mouvement et l'activité.

La parole et la pensée sont les grands instruments de toute science. De là deux sciences générales qui embrassent toutes les autres : la dialectique, qui enseigne l'art de raisonner en toutes choses ; et la rhétorique, qui enseigne à parler sur toute espèce de matières. Ces deux sciences sont si vastes qu'elles embrassent tout ce que l'on peut dire et savoir ; à elles appartient tout le domaine de la pensée et de la parole : de sorte que si l'on veut imaginer un dialecticien parfait, qui soit en même temps un orateur accompli, il faudra supposer qu'il connaît toutes les sciences, c'est-à-dire qu'il pourrait parler et discourir sur toutes également. De là cet idéal impossible que poursuivait le génie de Cicéron.

D'après ce grand écrivain, rien n'est plus difficile à trouver, rien n'est plus rare qu'un parfait orateur : Cicéron ne savait pas combien il est malaisé de réunir toutes les sciences en un

seul homme. Les anciens rêvèrent ce type de l'orateur parfait. La science des orateurs ne pouvant jamais égaler leur ambition, ils se contentèrent d'une science générale, mais superficielle, qui leur permît de parler sur toutes choses sans rien approfondir; de sorte que la parole, qui ne devait marcher qu'avec la pensée, pour la traduire, prit insensiblement la place de celle-ci ; la rhétorique chassa bientôt la dialectique : cela se conçoit. L'entendement se sert de la dialectique, et l'imagination de la rhétorique. Or, il est plus facile de parler élégamment, avec une abondance facile, que de raisonner juste et d'établir invinciblement des démonstrations rigoureuses.

Jésus-Christ ne voulut point de cette fausse éloquence, qui servait à répandre l'erreur avec un art infini, par les fleurs et les ornements du langage. Sa doctrine fut prêchée dans toute sa pureté, avec une éloquence sans fard, chaste et naturelle. Saint Paul en offrit le plus beau modèle. Mais lorsque la doctrine fut solidement établie, et que les apôtres eurent porté témoignage pour la démonstration de l'Évangile, la rhétorique reprit ses droits, et l'art de bien dire devint pour les prédicateurs une condition de succès, qu'ils se gardèrent de négliger. L'expérience leur a montré que ce n'est pas celui qui enseigne simplement la vérité qui réussit le mieux ; et qu'il faut pour attirer les auditeurs, les séduire en quelque sorte par ces discours bien tournés et ces ornements de l'éloquence, qui persuadent le plus souvent sans convaincre. Ainsi donc, la doctrine évangélique, dans ses commencements, négligea d'emprunter l'art des orateurs, dont elle n'avait que faire, car on l'employait trop souvent à séduire ceux que l'on désespérait de convaincre; mais depuis, la réthorique s'introduisit dans la prédication de l'Évangile; aujourd'hui il est impossible, lorsqu'on veut se faire écouter, de se passer de ces ornements qu'aime la foule, et sans lesquels on est réputé un prédicateur vulgaire.

Voyons quelles sont les qualités qu'exige l'éloquence, et celle de la chaire en particulier.

Il faut d'abord de l'imagination pour faire choix d'un texte :

lorsque ce choix est fait, il en faut davantage pour trouver les pensées qui doivent servir de développement, les preuves qui doivent les soutenir, et des paroles agréables qui flattent l'oreille et amènent la persuasion. Pour inventer des arguments, pour bien disposer les pensées, pour arranger les mots avec art, il faut beaucoup d'imagination, ou une grande lecture. Ceux qui n'ont point d'imagination, suppléent à l'invention et à la faculté de disposer les choses et les mots, par la mémoire, en mettant à contribution leurs lectures et leurs souvenirs.

Quant à ceux qui réunissent l'imagination et la mémoire, ils peuvent faire des merveilles; leurs discours sont remplis de citations et de figures. Ceux qui n'ont que de la mémoire sont moins féconds. Les richesses de l'érudition ne sont pas inépuisables, tandis que l'invention est une source vive et qui ne tarit pas. C'est la réunion de ces deux facultés qui fait les bons orateurs. L'imagination sert à l'invention, à l'ordre et à l'arrangement des pensées, à la disposition générale; elle fournit en même temps les figures et les autres ornements de ce genre. L'abondance des mots et le nombre des sentences dépendent de la mémoire; les grâces du discours viennent de l'imagination; mais il faut encore beaucoup de mémoire pour que le débit soit irréprochable. Cicéron dit expressément que l'orateur doit débiter son discours et non le lire, afin de conserver l'ascendant et le prestige que donne à la pensée l'éloquence du geste jointe à celle de la parole.

Après l'invention, l'arrangement et la disposition des pensées, il y a un autre art qui est de tous le plus difficile, l'art de bien débiter le discours, le talent si rare de la prononciation, ce que les anciens appelaient l'action, qui était, suivant Démosthènes, l'éloquence tout entière. Cet art d'accommoder la voix, la parole et le geste aux choses que l'on débite, qui associe, en quelque sorte, le corps même à l'éloquence, par lequel on captive à la fois les yeux et les oreilles, s'adresse à l'imagination et en dépend. Ceux qui en connaissent les secrets sont les maîtres de leur auditoire, ils le gouvernent à leur gré. Ce talent est si précieux, qu'il fait valoir et admirer quelquefois un discours insoutenable à la lecture : cela ne doit pas étonner :

on voit tous les jours des hommes qui parlent fort bien et seraient fort en peine d'écrire passablement une lettre; on en voit d'autres, au contraire, qui pensent et écrivent fort bien, mais qui ont la parole lourde et difficile.

Bien d'autres preuves démontrent que la prédication appartient à l'imagination; en voici une : la plupart des prédicateurs, qui plaisent à la foule, s'adressent rarement à la raison; plus occupés de toucher et d'émouvoir leurs auditeurs que de les convaincre, ils écartent les arguments sérieux, et font bon marché de la logique. En revanche, ils abondent en comparaisons, en similitudes, en figures de toute espèce; ils allèguent de nombreux exemples, ils emploient fort heureusement la fable, la parabole, l'allégorie. Pourquoi donc préfèrent-ils l'emploi de ces moyens, si ce n'est parce que ces preuves s'adressent plus directement aux sens et à la sensibilité, tandis que les arguments serrés et les conclusions logiques établies sur des preuves démonstratives s'adressent à la raison, et sont l'œuvre de l'intelligence, et qu'il est beaucoup plus facile d'émouvoir que de convaincre?

Toutes ces qualités extérieures qui donnent tant de prix au discours se rattachent à l'imagination ; il n'est pas jusqu'à cette voix qui enchante l'auditoire qui ne soit produite par le même degré de tempérament qui produit l'imagination. Aristote avait déjà remarqué qu'une voix mâle et sonore était accompagnée, en général, d'un tempérament chaud.

En résumé, toutes les qualités propres à l'éloquence appartiennent à l'imagination et à la mémoire : c'est à ces deux facultés que les orateurs doivent leurs triomphes. La conclusion de tout ceci c'est que les bons prédicateurs sont le plus souvent de médiocres théologiens, parce qu'ils n'ont point assez d'intelligence, et que les excellents théologiens sont de méchants prédicateurs.

Ici se placent des réflexions sur les vices qui naissent presque toujours du tempérament qui fait les bons orateurs, quelques aperçus sur les effets des passions considérés dans leurs rapports avec l'éloquence, et une distinction profondément philosophique entre l'orateur et le philosophe, c'est-à-dire entre la

science et la sophistique, entre le rhéteur et l'orateur vraiment éloquent. Ce morceau rappelle plus d'une fois les beaux passages du Gorgias.

Il est démontré que l'imagination et la mémoire sont deux facultés excellentes pour la prédication. Il est déjà fort heureux de réunir ces deux facultés, car on peut affirmer d'une manière générale qu'il existe une sorte de répugnance naturelle entre l'entendement, l'imagination et la mémoire; à tel point qu'il est rare de trouver des esprits qui présentent l'ensemble de ces trois facultés réunies à un égal degré : il s'en trouve cependant. Un des derniers chapitres du livre est destiné à reproduire les caractères de ces rares esprits. Il n'y a point de règle générale qui n'offre quelques exceptions. Il existe donc des natures privilégiées qui réunissent à la fois une grande intelligence, une belle imagination et une heureuse mémoire. Les prédicateurs qui se trouvent dans cette catégorie sont parfaits; leur tempérament est tel que, chez eux, la vertu marche de pair avec le génie, parce que leurs penchants ne sont point en contradiction avec leur volonté, parce que leur chair n'est point en lutte avec leur esprit.

Nous avons vu quelle est l'influence de l'imagination, et celle de la mémoire, ou l'influence de ces deux facultés réunies sur l'éloquence; il y a encore d'autres combinaisons qu'il faut mentionner.

Il est des tempéraments qui présentent chez un même sujet une grande intelligence et une vive imagination, mais point de mémoire. Après les prédicateurs accomplis, qui jouissent de la plénitude des trois facultés, ces esprits sont les plus propres à l'éloquence de la chaire. Chez eux l'imagination est si féconde, que l'invention leur tient lieu de mémoire : pour trouver des pensées et des figures, ils n'ont pas besoin de s'adresser à autrui; ils sont riches de leur propre fonds; ils ne sont pas exposés à s'arrêter court dans un sermon, comme ces prédicateurs qui récitent ce qu'ils ont appris. Saint Paul est le type de ces apôtres ardents et fougueux qui parlent d'abondance, et sont éloquents sans artifice[1].

(1) Cf. Fénelon, *Dialogues sur l'Éloquence*. Le portrait qu'il fait de

De tout ce qui vient d'être exposé, l'auteur conclut 1° qu'au premier rang il faut placer les hommes complets qui offrent un égal développement des trois facultés ; 2° au second rang, ceux qui ont beaucoup d'imagination et d'intelligence, et point de de mémoire ; 3° viennent ensuite les hommes sans imagination ni mémoire, mais d'une haute intelligence : ces derniers prêchent d'une manière peu agréable, mais n'enseignent que la vérité ; 4° enfin viennent ceux qui ont de l'imagination et de la mémoire, mais point d'intelligence. L'auteur leur conseille de ne point se livrer au ministère de la parole, malgré les succès qui les attendent dans cette noble carrière, parce que, au moment où ils s'y attendent le moins, ils ont à comparaître devant l'Inquisition, leur ardeur étant sans mesure, et le bon sens n'étant pas assez ferme pour modérer chez eux les écarts de l'imagination. « Per dulces sermones et benedictiones seducunt corda « innocentium[1]. »

Bourdaloue semble convenir à ces orateurs dont parle Huarte, qui, n'ayant que de l'intelligence, enseignent la vérité sans ornements. Le type de Fénelon serait Fénelon lui-même ; il rappelle ces orateurs qui ont beaucoup d'imagination et une grande intelligence, mais point de mémoire. On sait que Fénelon n'aimait pas les discours écrits et préparés d'avance. Bossuet serait le type de ces orateurs parfaits qui présentent un égal développement de toutes les facultés.

(1) *Paul. ad Rom.* c. XVI, 18.

CHAPITRE XIV.

La théorie des lois appartient à la mémoire, la pratique à l'intelligence, l'art de gouverner à l'imagination.

Nous venons de voir à quelles facultés de l'esprit répondent la théologie et l'éloquence; nous passons maintenant à la science du droit. La jurisprudence peut aussi se diviser en deux parties. La théorie des lois appartient plus directement à la mémoire: c'est elle qui fait le simple légiste; mais la pratique répond à l'entendement: c'est lui qui fait les législateurs, les avocats et les juges. L'art du gouvernement ou de l'administration peut être considéré comme une branche de la science des lois; il appartient à l'imagination. Ainsi, dans le droit, Huarte distingue la théorie des lois, la jurisprudence proprement dite, et le gouvernement.

Il commence par quelques considérations philosophiques sur la législation en général; il détermine le but et la fin de la loi, et les conditions qu'elle doit remplir. Le texte de la loi est précis, son interprétation ne doit pas être arbitraire; c'est pourquoi la plupart des cas ont été prévus par le législateur. Ici c'est à la lettre qu'il faut s'attacher. Ce n'est plus comme dans l'interprétation des Écritures, où l'on dit habituellement que la lettre tue, et que l'esprit vivifie; ce n'est plus comme dans la médecine, où l'expérience a plus de force que la raison, et celle-ci plus de poids que l'autorité. Dans les lois, au contraire, l'autorité des textes est absolue, ce qu'ils ordonnent a plus de force que toutes les raisons que l'on peut élever contre[2].

Le nombre des cas prévus par le législateur étant infini, les lois sont en très-grand nombre; aussi, sous un même titre, y

(2) « El legista se llama letrado,... y es por ser a letra dado, que quiere « decir, hombre que no tiene libertad de opinar conforme a su entendi- « miento, sino que por fuerza ha de seguir la composicion de la letra. » Cette étymologie n'est peut-être pas vraie, mais elle est du moins ingénieuse.

en a-t-il une foule qui n'ont souvent entre elles aucun rapport bien intime. S'il en est ainsi, et que la décision de la loi soit souveraine, ni l'imagination, ni l'intelligence n'ont rien à faire : c'est donc à la mémoire qu'appartient la théorie du droit. Cela est si vrai, que lorsque l'on consulte un homme de loi, il peut répondre, sans se faire tort : « Je verrai là-dessus mes livres. » Mais l'on se moquerait avec raison d'un théologien ou d'un médecin qui répondrait ainsi dans une circonstance analogue, parce que ces deux sciences ont des principes généraux et des préceptes universels qui embrassent tous les cas particuliers. Il n'en est pas de même du droit. Par conséquent, il importe de savoir toutes les lois, et pour cela il les faut étudier séparément et les fixer dans la mémoire.

Les légistes qui remplissent ces conditions se tirent fort bien des cas ordinaires que la loi a prévus. Mais s'il se présente un cas nouveau, ils sont incapables de saisir les rapports qui le rattachent à la loi écrite. Quant au légiste intelligent, qui connaît le texte et l'esprit de la loi, son esprit tire parti de ce qu'il sait ; il en profite pour expliquer les cas imprévus et résoudre les questions difficiles. C'est à lui, dit Huarte, que les lois elles-mêmes semblent s'adresser en ces circonstances extraordinaires. Ces hommes de loi sont capables d'expliquer le texte, de l'interpréter selon les cas, de le redresser, de le corriger au besoin ; ce sont de sages jurisconsultes : il est permis de les appeler législateurs. « Scire leges, non hoc est verba eorum « tenere ; sed vim ac potestatem habere. »

Or, les premiers, qui ont beaucoup de mémoire, ne savent en réalité que les mots, ne possèdent que la lettre ; ils allèguent le texte, rien que le texte, et répondent à toutes les objections : telle est la loi ; la loi est précise. Les autres, au contraire, ont le vrai sens de la loi ; ils en connaissent le fond et l'étendue ; ils savent se conformer à une foule de circonstances, de temps, de lieux, de personnes, qui, même dans les cas analogues, exigent des modifications : pour lors, on s'exposerait à commettre de graves erreurs, en suivant servilement le texte. Voilà pourquoi il est dit : « Verba legis non sunt capienda judaice. »

Donc il faut, pour l'interprétation et l'application de la loi, autre chose que de la mémoire ; les avocats et les juges doivent surtout avoir de l'intelligence[1]. Cependant, comme l'interprétation du texte ne doit pas être arbitraire, il faut se souvenir, si c'est possible, de toutes les lois, parce que l'interprétation n'a nulle valeur si elle ne s'appuie constamment sur les textes. Par conséquent, pour réussir au barreau ou dans la magistrature, il faut réunir la mémoire et l'intelligence. Mais, comme ces deux facultés vont rarement de compagnie, il vaut mieux que le jurisconsulte ait de l'intelligence ; car on peut suppléer au défaut de mémoire par les livres, les tables, les notes et les autres moyens artificiels de ce genre, tandis que rien au monde ne saurait remédier au défaut d'intelligence. D'ailleurs, ceux qui ont beaucoup d'intelligence ont aussi beaucoup de réminiscence, qui est un souvenir confus des choses passées ; mais un souvenir qui devient fort clair, dès que la réflexion s'en mêle[2].

Il est incontestable que l'avocat et le juge retirent des avantages plus solides d'un jugement droit, que de la mémoire la plus heureuse ; cela est facile à comprendre : c'est le jugement et la raison qui ont présidé à la confection des lois, car le jugement et la raison sont l'âme et l'instrument du législateur. Un homme qui saurait par cœur toutes les lois, s'il n'avait pas d'autres ressources, n'aurait nul avantage sur le *Code* ou le *Digeste*.

On a vu des juges prononcer fort bien, sans consulter les texte : leurs sentences étaient de tout point conformes aux décisions de la loi.

Toutes les raisons que fait valoir l'avocat, dans la défense d'une cause, sont tirées et déduites de la loi, ainsi que les argu-

(1) Cicéron a expliqué en peu de mots les talents que doit avoir le juge : « Veri et falsi judicandi disciplina et scientia, et arte quadam intelligendi quid quamque rem sequatur, et quid sit cuique contrarium. » *De Legib.* I, c. 23.

(2) Αἴτιον δ'ὅτι τὸ ἀναμιμνήσκεσθαί ἐστιν οἷον συλλογισμός τις. Arist. *de Mem. et Remin.* c. 2, p. 443 a. 5.

ments qu'il produit. Or, ce travail est l'œuvre de l'intelligence. Si cette faculté lui manquait, de quoi lui servirait-il d'avoir tout le droit dans sa mémoire? Donc, pour être bon avocat, il ne suffit pas d'avoir la tête remplie de textes, de même qu'il ne suffit pas, pour être bon orateur, d'avoir appris et retenu les Topiques de Cicéron, sans lesquels on peut d'ailleurs être fort éloquent, lorsqu'on possède les qualités que demande l'éloquence.

L'enfant qui apprend facilement et de bonne heure à connaître les lettres, qui réussit dans la grammaire, et fait des progrès dans la langue latine, montre par là qu'il a une heureuse mémoire : il est propre à l'étude des lois, pour la théorie s'entend. A force de fréquenter les écoles, s'il s'opiniâtre dans ses études, il peut arriver à se distinguer dans une chaire; car dans l'enseignement de cette science, il faut avant tout accumuler le plus de textes que l'on peut, faire beaucoup de citations, et tâcher de rapporter tout ce que l'on a écrit sur chaque loi : toutes choses qui demandent plus de mémoire que d'intelligence; d'autant que, pendant que le professeur parle en chaire, nul ne conteste et ne répond.

Mais, lorsqu'il est question d'expliquer et de commenter un texte, d'en faire une application difficile, lorsqu'il faut chercher à la loi un sens favorable à l'intérêt du client, lorsque les juges écoutent, et la partie adverse argumente, il faut déduire, discuter, réfuter les arguments, épuiser les raisons; et tout cela ne se peut faire qu'avec l'entendement.

Par conséquent, ceux-là seront bons avocats, qui auront réussi de bonne heure dans l'étude de la logique et de la dialectique, qui est à l'intelligence ce qu'est à l'or la pierre de touche.

Il se passe dans la science des lois un phénomène bien étrange et digne d'attention. Il n'est pas rare de voir des hommes qui font merveilles dans une chaire, qui se distinguent dans l'interprétation ou l'application des lois, qui réussissent fort bien au barreau, et qui sont incapables de remplir une charge publique, et d'exercer l'autorité du pouvoir administratif.

La raison en est que l intelligence ni la mémoire ne sau-

raient suffire pour gouverner. Il faut avant tout de l'imagination; car un état ou une république est le résultat du concert, de l'ordre, de l'harmonie : c'est où ce doit être un ensemble bien coordonné d'éléments qui se trouvent tous à leur place, et dont les rapports naturels et intimes forment un tout homogène et régulier. Or, il a été démontré que toutes ces choses se rapportent à l'imagination. Voilà pourquoi des hommes qui n'ont fait que des études médiocres ou incomplètes, qui savent à peine quelques lois mal apprises, font des prodiges dans la carrière administrative.

Cela prouve combien il serait nécessaire et utile pour le bien de l'État qu'il y eût un choix, un examen des aptitudes pour les sciences, puisqu'il en est qui sans aucune étude savent et entendent fort bien ce qu'ils doivent faire, tandis que d'autres, chargés de règles et de préceptes, ne font que des balourdises, parce qu'ils n'ont pas l'habileté qu'exige la pratique.

Telles sont les différentes branches de la science des lois, dans leurs rapports avec les facultés. L'auteur fait remarquer, encore une fois, que tout ceci ne doit s'entendre que d'une manière générale; parce que la nature peut réunir en un seul homme une grande intelligence et une vive imagination. Il n'est pas impossible de trouver d'habiles administrateurs qui sont en même temps de savants jurisconsultes. La nature peut faire mieux encore, en réunissant à un haut degré les trois facultés chez un même homme. Si ce mortel privilégié étudie les lois, il pourra être également un grand professeur, un excellent avocat, un habile administrateur. Mais la nature est si avare de ces esprits, que cette exception si rare ne saurait infirmer la règle générale.

CHAPITRE XV.

La théorie de la médecine appartient à la mémoire et à l'intelligence ; la pratique à l'imagination.

Après la science du droit vient la médecine, où il est beaucoup plus difficile de réussir, parce qu'il est très rare qu'un seul homme réunisse toutes les qualités qu'exige l'étude complète de cette science.

Les *tempéraments*, c'est-à-dire les variétés de combinaisons des quatre *éléments*, dont la bonne harmonie constitue la vie et la santé, changent suivant les individus, aussi bien que les traits du visage. Cependant, comme il n'y a que la proportion des éléments qui soit différente, il existe pour tous les hommes en général un fond commun et des ressemblances[1]. De sorte que, si l'on peut remarquer visiblement des différences, il est aussi possible de saisir des analogies. Ces variétés et ces ressemblances sont le caractère même de la médecine et l'un de ses principes fondamentaux, ainsi que l'avait noté le génie profond d'Hippocrate.

Il résulte de là que le vrai médecin doit réunir deux conditions essentielles. La première est la connaissance savante et méthodique des règles et des préceptes généraux qui embrassent la généralité de l'espèce, qui s'appliquent à tous les hommes, sans descendre aux cas particuliers : cette connaissance n'est autre chose que la théorie de la science.

La seconde est un long exercice dans le traitement des maladies, et l'habitude de voir un grand nombre de malades ; cela constitue l'expérience et la pratique : pratique savante, fondée sur l'observation et le raisonnement, et qui constitue l'art médical, tel que l'avait conçu Hippocrate.

Pour l'étude de la théorie et la connaissance profonde de

(1) Cf. Gal. *Meth. medendi*, lib. IX, c. 9, 10, t. X, p. 630-5, sq.

l'art médical, il faut, suivant Galien[1], une grande intelligence et beaucoup de mémoire, parce que, dans la théorie même, il faut distinguer les principes et les règles universelles de la science, c'est-à-dire les idées générales qui sont du ressort de l'entendement, et l'histoire de ces idées ; il faut savoir en même temps tout ce qui a été fait par les anciens et par tous ceux qui nous ont précédés. Cette connaissance, qui n'est pas inutile pour la pratique, constitue l'expérience historique ou l'histoire de l'art ; elle dépend plus spécialement de la mémoire[2].

Dans l'étude de la médecine, on voit des hommes qui savent beaucoup de grec et de latin (cela était vrai au seizième siècle), qui sont fort savants dans l'anatomie et dans la botanique : mais ces mêmes hommes, dont la mémoire fait tout le mérite, n'entendent rien aux principes, aux raisonnements, aux rapports des effets et des causes, en un mot, à ce qui constitue vraiment la science médicale.

On a vu, d'un autre côté, des hommes d'une haute intelligence, profondément versés dans la théorie, fort savants dans les principes, mais qui ne brillaient pas également dans la pratique.

Cette contradiction apparente peut s'expliquer aisément. L'intelligence et la mémoire sont fort utiles pour les connaissances spéculatives et pour les faits de l'histoire : mais l'imagination est la qualité essentielle pour la pratique. L'imagination est, si on peut le dire, l'intelligence des sens : c'est elle qui juge des choses particulières, qui connaît le sensible et le concret. C'est à cette faculté qu'il faut rapporter le talent de saisir les rapports des choses, ce coup d'œil exercé, cette finesse de tact, cette perception soudaine, ce *je ne sais quoi*, qui est le génie du vrai praticien.

Évidemment tout cela ne vient pas de l'intelligence : celle-ci abstrait l'essence des choses, médite, réfléchit, procède len-

(1) Εἶναι δὲ χρὴ τοῦτον ἀγχίνουν τε ἅμα καὶ μνήμονα καὶ φιλόπονον. Gal. *de Ord. libr. suor. ad Eugenian.* t. XIX, p. 59.

(2) Cf. Gal. ὅτι ἄριστ. ἰατρ. καὶ φιλόσ., t. I, p. 62.

tement. Cela est si vrai, que les médecins habiles à reconnaître les maladies, à les deviner en quelque sorte, à les traiter et à les guérir, agissent par inspiration, et jugent le plus souvent sans se rendre compte de ce qu'ils font. Il leur arrive plus d'une fois de prononcer avec affirmation, sans pouvoir motiver leur avis; ils sentent seulement qu'ils font bien[1]. C'est qu'en effet ce tact, cette inspiration du moment résulte de la fécondité de l'imagination; c'est la sagacité médicale, qui, sur des signes communs, incertains, passagers, aperçoit en un clin-d'œil mille nuances qui échappent aux autres; c'est elle qui indique le traitement convenable et fait la certitude du pronostic.

Huarte raconte qu'un médecin de sa connaissance, sachant à fond les règles du pronostic, et qui cependant voyait manquer toutes ses prédictions, lui demanda l'explication de ce fait qui lui paraissait étrange. Il lui fut répondu qu'il y a une faculté pour étudier l'art, et une autre pour le mettre en pratique. L'auteur conclut que ce médecin avait beaucoup de savoir et d'intelligence, mais qu'il manquait d'imagination. Un médecin appelé Martianus avait fait autrefois une question analogue à Galien.

S'il est vrai que l'intelligence et l'imagination se trouvent rarement ensemble, comment un homme doué d'une grande imagination étudiera-t-il la médecine? D'un autre côté, s'il est vrai que ces médecins qui ne réussissent pas dans la théorie de la science, guérissent beaucoup mieux et plus sûrement que ceux qui la connaissent à fond, quel besoin ont-ils d'aller étudier dans les écoles?

Il est facile de répondre à cette objection. D'abord, il est très important d'avoir une connaissance générale de l'art. Cette connaissance ne s'acquiert que dans les écoles, où l'on apprend en deux ou trois ans tout ce qui a été découvert en deux ou

(1) Πῶς δ'ἂν δύναιτό τις ἑτέρως προειπεῖν ὁτιοῦν ὡς ἐσόμενον, ἄνευ τοῦ πρότερον αὐτὸς γνῶναι;... ἀλλ' ἡ μὲν πρόγνωσις ἐν ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν. Gal. *In Hipp. Prænot.* lib. I, *Comm.* I, t. XVI, p. 490 et sqq. Cf. *ejusd. de Prænot. ad Posthum.*, t. XIV, c. 6, pp. 632-3.

trois mille[1]. Il est certain que la vie de plusieurs hommes ne suffirait pas pour acquérir par soi-même cette expérience des siècles. D'ailleurs, dans toutes les sciences, les choses communes et vulgaires, les éléments indispensables pour la pratique sont à la portée de tous et faciles à apprendre : tandis que les matières subtiles et relevées sont aussi les plus difficiles, les plus obscures et les moins nécessaires pour la pratique; elles n'ont point d'utilité immédiate. Du reste, on doit se souvenir que ceux qui ont beaucoup d'imagination ne sont pas entièrement dépourvus d'intelligence ni de mémoire : ils peuvent, par conséquent, apprendre assez facilement ce qui est le plus simple et le plus nécessaire en médecine.

Cette connaissance élémentaire leur suffit, parce que la faculté qui les distingue est celle qui saisit les rapports qui unissent les choses; c'est elle qui découvre l'occasion et le moment d'appliquer le remède, ce qui est la partie importante, le point difficile de la pratique. Voilà pourquoi Galien appelle le médecin, *inventeur de l'occasion*[2]. Eh bien! savoir deviner l'opportunité, c'est-à-dire le temps, le lieu, l'occasion, c'est faire usage de l'imagination, qui est la faculté des rapports, de l'ordre, de l'harmonie.

Huarte avoue que de toutes les questions de son livre, celle qui l'a le plus embarrassé, c'est de savoir au juste quel est le degré d'imagination qui convient pour la pratique de la médecine. Après bien des recherches et des réflexions, il lui a semblé que ce degré d'imagination est un peu inférieur à celui qui inspire les poëtes. De sorte que le vrai praticien, qui parfois est

(1) Καὶ ἡμεῖς ἐντυχέστεροι κατὰ τοσοῦτον ἐκείνων ἐσμὲν, ὅτι τὰ χρήσιμα πολλῷ χρόνῳ μετὰ καμάτων τε καὶ φροντίδων εὑρεθέντα τοῖς πρὸ ἡμῶν αὐτοὶ μανθάνομεν ὀλίγῳ χρόνῳ, κ. τ. λ. Gal. *de Placit.* Hipp. et Plat. lib. IX, c. 1, t. V, p. 725-6. Cf. *Meth. med.* lib. IX, c. 4, t. X, p. 609. Cf. *Administ. anatom.* lib. II, c. 2, t. II, p. 283; *id.* lib. VIII, c. 2, *cæter.*

(2) Τίς οὖν αἴτιός ἐστι τῆς γενέσεως τοῦ βοηθήματος; ὁ τὸν καιρὸν εὑρίσκων δηλονότι· τίνα δὲ τοῦτον οἱ Ἕλληνες ὀνομάζουσιν; ἢ καὶ τοῦτο πᾶσιν εὔδηλον ὁ ἰατρὸς οὗτος καλεῖται; Galen. *Comm.* V, *in Hipp. epid.*, lib. VI, t. XVII *bis*, p. 226. Hippocrate a dit : ὁ δὲ καιρὸς ὀξύς. *Aph.* I, 1. Cf. Foës, *Œconom. Hipp. voce* Καιρός, Cf. *Galen. de Placit.* Hipp. et Plat., lib. IX, c. 6, t. V, p. 773.

sujet à la manie de faire de méchants vers, peut se placer entre le devin et le poëte, car cet art conjectural est un peu parent de la divination. Il faut, en quelque sorte, avoir l'esprit de divination, pour découvrir la vérité, au milieu des difficultés sans nombre que présentent les *mouvements* et les phénomènes de la nature.

Suivant Huarte, les vrais praticiens seraient rares en Espagne, parce que les habitants de ce pays manquent de mémoire et d'imagination. L'imagination des hommes des pays du Nord n'est pas propre non plus à l'exercice de la médecine : elle est d'un degré trop inférieur et seulement propre aux arts mécaniques. L'Égypte est la terre classique de la médecine[1]. Le savoir des Égyptiens était proverbial chez les anciens : ils passaient pour être les inventeurs de la plupart des sciences et des arts utiles. C'est à leur long séjour dans ce pays, que les Juifs durent l'habileté qui les a rendus célèbres dans l'exercice de l'art; habileté qui s'est conservée parmi eux, à travers tant de siècles et de générations[2].

L'histoire de la captivité des Israëlites, leurs voyages dans le désert, leur manière de vivre, leurs institutions et leurs habitudes sont exposées avec détail, et l'auteur saisit l'occasion de faire connaître, par cet exemple, ses idées sur l'influence des climats et du régime, sur les mœurs, les institutions et les races humaines.

Il se peut que les idées de Huarte, à ce sujet, soient exagérées et même outrées, ainsi que le pense Bordeu; toutefois,

(1) Tous les auteurs anciens sont d'accord sur l'Égypte : ils font l'éloge du climat, et vantent la science des habitants. Cf. Herod. II, Diod. Sic. I, Plutarch. *Is. et Osir.*, Plin. *H. N.* lib. II, Senec. *Nat. quæst.*, lib. IV, Isocrat. *Busir.* passim, et surtout § 6, éd. Coray, t. I, p. 223.

(2) Huarte dit que les médecins font souvent des vers : cependant, en Égypte, où ils étaient en si grand nombre, il n'y avait point de poésie : Παρ' Αἰγυπτίοις μὴ ἐξεῖναι μηδὲ ἐμμέτρως λέγεσθαι, μηδὲ εἶναι ποίησιν τὸ παράπαν. Dio. Chrysost. *Orat.* XI. Remarquez que l'Égypte n'avait point de vignes ; ce ne fut qu'au temps de Psammétique que l'on introduisit les vins de la Grèce : Οὐ γὰρ σφί εἰσι ἐν τῇ χώρῃ ἄμπελοι, dit Hérod., t. II, c. 77.

ce morceau est un magnifique essai de physiologie générale ; il a une telle importance, qu'il mérite d'être développé ailleurs avec les réflexions nécessaires.

En résumé, la médecine, considérée comme art et comme science, c'est-à-dire dans son ensemble et d'une manière générale, exige le développement des trois facultés de l'intelligence : la théorie, qui se compose des principes et des règles générales, appartient à l'entendement ; elle se complète par l'histoire de l'art, qui appartient à la mémoire ; mais c'est avec l'imagination que le médecin réussit dans la pratique.

CHAPITRE XVI.

De l'art militaire et des aptitudes qu'il demande.

C'est encore d'un certain degré de l'imagination que dépend l'art militaire.

Il peut paraître étrange que l'on s'occupe d'un pareil sujet dans un livre de cette nature; mais l'auteur s'étant proposé d'examiner les sciences qui mènent aux carrières libérales, n'a pu négliger l'art de la guerre.

Il montre, en premier lieu, pourquoi la valeur est une vertu si généralement estimée, et n'oublie pas de dire les services qu'elle peut rendre à l'État; mais il s'arrête à peine aux qualités du soldat, et arrive aussitôt aux talents que doit avoir un capitaine d'armée pour diriger habilement ses troupes et les conduire à la victoire[1].

Il faut savoir, avant tout, que *malice* et *milice* sont synonimes : ces deux mots ne diffèrent que d'une lettre, ils peuvent aisément se confondre[2]. Le plus important dans la guerre, c'est de trouver le moyen de se mettre à couvert, tout en faisant à l'ennemi le plus de mal que l'on peut. Par conséquent, il faut se tenir sans cesse sur ses gardes, prévenir ou déjouer des projets, se montrer supérieur en tout, aussi bien par les armes que par les ressources de l'esprit.

Donc, un bon capitaine doit avoir un esprit fécond en expédients : il doit être avisé, *callidus*, toujours méfiant; il doit attendre de l'ennemi tout le mal possible, et tourner contre lui ses propres ruses, *versutus*[3]. C'est la prudence qui est la grande vertu du capitaine, et la prudence, par rapport à l'ennemi, c'est

(1) « Neque enim eædem, militares et imperatoriæ, artes sunt. » Tit. Liv., lib. XXV, c. 19.

(2) « Est enim malitia versuta et fallax nocendi ratio. » Cic. *de Nat. deor.* III, 30.

(3) « Versutos eos appello, quorum celeriter mens versatur : callidos autem, quorum, tanquam manus opere, sic animus usu concalluit » Cic. *de Nat. deor.* III, 10.

la méfiance. Judith, avec ses feintes paroles, abusa Olophernes, qui se perdit pour ne pas avoir suivi les conseils de son ami Achior. Ce général paya de sa tête une grande imprudence. Il avait trois grands défauts, capables de troubler l'esprit que l'on doit apporter à la guerre : il était confiant, aimait les femmes et le vin : or, la débauche trouble l'esprit. Les Carthaginois, d'après Platon, avaient une loi qui défendait l'usage du vin au général des troupes en campagne.

L'esprit d'un bon capitaine doit être actif. Dans la guerre, le temps est précieux, les occasions sont rares ; il doit les saisir avec promptitude. Pour connaître l'occasion et en profiter, il faut de la sagacité, qualité merveilleuse, qui dépend de l'imagination et de la chaleur. Toutes les opérations de l'imagination s'exécutent rapidement, ce qui est d'une importance inappréciable dans la guerre. C'est pourquoi la science militaire ne convient nullement aux hommes qui n'ont que de l'intelligence. L'entendement est toujours calme, lent dans ses opérations; il médite longuement, réfléchit avant d'agir ; il aime la droiture et la simplicité ; il n'a rien de vif ni de brusque ; il est naturellement porté vers la compassion. Or, à la guerre, ce n'est pas la colombe, mais le serpent qu'il faut imiter.

L'art militaire ne peut appartenir qu'à l'imagination, parce qu'il s'occupe de choses qui présentent de la proportion, de l'ordre, de la correspondance. Il exige un degré de plus d'imagination que l'exercice de la médecine : c'est justement ce degré de chaleur que présentaient, dans un genre différent, deux illustres capitaines de l'antiquité, Fabius Maximus et Annibal. L'un et l'autre devaient moins leurs succès aux armes, qu'aux ruses, aux stratagèmes, aux ressources de leur esprit. Fabius mérite surtout d'être admiré pour avoir réussi en ne perdant qu'un petit nombre de soldats.

L'essentiel dans la guerre, c'est l'invention des moyens de succès, la conception facile et soudaine des plans, la promptitude de l'exécution[1].

(1) Cicéron était effrayé du génie impétueux de César : « Cæsaris celeritas, diligentia, vigilantia horribilis. » *Ad Att.* 8.

On a remarqué de tout temps que les hommes d'une grande intelligence, qui sont portés vers l'étude de la sagesse, manquent le plus souvent de courage, c'est-à-dire de ce courage physique qui naît du tempérament. Bien différent est le caractère des hommes qui ont un esprit propre à l'art militaire. Ils sont brusques, emportés, irascibles, ont la parole brève, embarrassée, pensent beaucoup plus qu'ils ne parlent ; du reste, prenant peu de soin de leur personne, et le plus souvent mal vêtus, fort négligents de ce qui regarde leur extérieur. C'est ainsi que Florus représente Viriathe. César portait la ceinture lâche, lorsqu'il roulait déjà ses projets d'ambition : ce signe avait trompé Cicéron, et n'avait pas échappé à Sylla : César était chauve, ainsi que d'autres grands capitaines.

La principale qualité, celle qui les résume toutes, c'est le succès, ou le bonheur, si l'on aime mieux. L'important est de réussir. La victoire est la meilleure preuve de l'habileté d'un général. Le succès légitime et justifie toutes les entreprises. Les hommes se perdent faute de prudence ; ils voient échouer leurs projets, parce que leurs calculs sont faux, parce qu'ils n'ont pas recours aux vrais moyens de réussite.

Notre auteur ne donne rien au hasard, ni à la fortune. On dit que la fortune fuit les gens de bien et accorde ses faveurs aux méchants : cela est possible ; mais il faut s'entendre. Les méchants sont en général des hommes habiles, et la fortune n'est pas aveugle. C'est une sotte invention que cette déesse aveugle, dont les philosophes ont fait si complaisamment le portrait, pour se donner la satisfaction de lui attribuer des effets dont ils ignoraient la cause. Les succès et les revers dépendent en général de l'imprudence et du savoir-faire des hommes.

Après une esquisse générale des principaux caractères qui distinguent les hommes, Huarte revient à sa thèse, que la fortune n'a rien à voir dans le bon ou le mauvais succès des choses de ce monde ; surtout dans le résultat des opérations d'une armée, dans les événements de la guerre.

Le jeu d'échecs est un vrai modèle de la guerre : dans ce jeu, le succès appartient au plus habile. Le capitaine qui a un bon-

heur constant, qui compte les victoires par le nombre des batailles, doit avoir le génie militaire ; dans cette science rien ne dépend du hasard ; le succès est le résultat de la prudence et du calcul. Ici l'auteur entre dans des détails minutieux sur la théorie du jeu d'échecs. Dans ce jeu, celui qui perd, est nécessairement inférieur à celui qui gagne. Ils ont l'un et l'autre les mêmes avantages en apparence, et un égal nombre de pièces : mais dès que le combat est engagé, celui-là est le plus habile, qui sait les faire manœuvrer avec plus d'art : il combine, calcule, dispose et arrange ses soldats ; il prévoit et prévient les coups de son adversaire, profite de ses fautes, tire parti de ses imprudences, et en s'assurant la victoire, il travaille habilement à préparer sa défaite.

Le général habile sait, avant d'agir, ce qu'il va faire, ayant prévu et combiné toutes choses. Pour lui la bataille n'est qu'un moyen assuré de remporter la victoire[1].

Mais si le général d'une armée ne réunit pas toutes les conditons énumérées, s'il n'a point ce genre d'esprit que demande la guerre, qu'il renonce au succès, à moins toutefois que Dieu lui-même ne vienne à son secours et ne combatte de son côté, ainsi qu'il le faisait autrefois pour le peuple d'Israël. Encore faut-il remarquer que ce peuple prenait ses généraux parmi les plus habiles : car enfin, il ne faut pas tout laisser en la main de Dieu ; l'homme aussi doit faire sa part, et déployer toute l'activité dont il est capable.

(1) Salluste a résumé en deux mots les talents du général d'armée : « Priusquam exsequeris consulto, at ubi consulueris, mature facto opus « est. » *Catil.*

CHAPITRE XVII.

De la royauté et des talents qu'elle exige.

Jusqu'ici l'auteur a passé en revue les arts et les sciences, dont l'ensemble constitue ce que l'on appelle les carrières libérales; et à chacune d'elles il a assigné le genre d'esprit qui lui convient. Reste maintenant à trouver un genre d'esprit supérieur à tous les autres, celui qui doit les embrasser tous. Il s'est occupé aussi de rassembler les caractères de ce *tempérament* par excellence, de cette nature type, qui n'est, à vrai dire, qu'un idéal.

C'est à ce tempérament exceptionnel et au genre d'esprit qui l'accompagne qu'il donne le sceptre et la couronne, ou, pour parler sans figure, c'est à ce genre d'esprit si rare qu'il rattache l'art difficile de régner, le métier de roi, « el oficio de rey, » métier rude et difficile qui, résumant en quelque sorte toutes les autres professions, exige l'ensemble de toutes les aptitudes, portées à un degré supérieur.

Ce métier de roi, suivant notre auteur, l'emporte sur tous les arts du monde; c'est pourquoi il demande l'esprit le plus parfait que puisse faire la nature. Lorsque Salomon fut élu roi d'Israël, il demanda à Dieu la sagesse, la science par excellence, la science des sciences, comme le fondement de toutes les qualités d'un roi accompli, « pidió sabiduria al cielo, y nada « mas. »

Parmi tous les genres d'esprits qui ont été étudiés jusqu'ici, celui-ci est le seul qui puisse s'appliquer à tous les arts et à toutes les sciences en même temps; mais sa capacité est si vaste, que toutes les connaissances ne sauraient la remplir.

L'homme privilégié qui possède ce genre d'esprit a un tempérament parfait : cela veut dire que chez lui toutes les « qua- « lités premières » se trouvent réunies au même degré; qu'elles se maintiennent dans une parfaite harmonie.

D'après Galien, la Grèce est le seul pays où puissent naître des hommes doués de ce tempérament Ce pays est le seul dont le climat soit en rapport avec cet ensemble de conditions, d'où résulte la perfection de la nature humaine. La Grèce est, en effet, le seul pays qui ait produit un nombre assez considérable d'hommes complets, supérieurs par l'intelligence, l'imagination et la mémoire. Les éléments sont si bien combinés dans ce climat, que la *chaleur* de l'air ne l'emporte pas sur le *froid*, ni l'*humidité* sur la *sécheresse*. Les grands hommes qui ont illustré cette contrée étaient des esprits universels, ils possédaient des connaissances générales dans toutes les sciences humaines. La Grèce a été si privilégiée de la nature, qu'elle a même produit plusieurs femmes célèbres.

La Scythie ne peut se vanter que de son philosophe Anacharsis; encore vécut-il lontemps à Athènes, où il acquit une grande science. Ce n'est pas sans quelque raison que les Grecs appelaient barbares tous ceux qui naissaient hors de la Grèce.

Cependant, malgré toutes les richesses du génie grec, il ne faudrait pas croire que la Grèce seule eût le privilége exclusif de produire ce « tempérament tempéré » qui accompagne le genre d'esprit le plus excellent : les autres pays peuvent aussi fournir quelques exemples.

Après ces considérations, Huarte passe à l'énumération des signes extérieurs que présentent les individus doués de ce tempérament. Chez eux la perfection de l'esprit marche de pair avec la beauté du corps.

Lorsque la nature rencontre des matériaux assez parfaits pour qu'ils puissent se combiner dans les meilleures conditions, elle se complaît à façonner son ouvrage, à l'orner et à l'embellir. On remarque dans ces hommes si rares la régularité des traits, la proportion des membres, la beauté des formes : ils ont, en général, les cheveux blonds ou cendrés, un beau visage et une taille moyenne : car il ne convient pas que la taille soit trop grande, ce qui révèle beaucoup d'*humidité*, ni qu'elle soit trop petite, parce que la *sécheresse* est alors excessive : une taille moyenne et bien proportionnée est la plus favorable au parfait équilibre des humeurs et à la régularité des fonctions de la vie.

C'est sur ce modèle de perfection que Dieu façonna le premier homme. Il ne le tira pas du néant, ainsi qu'il avait fait des autres créatures ; il choisit pour le former une matière convenable, et lui communiqua lui-même un souffle de vie, et quelque chose de sa nature divine. Sorti des mains du Créateur, l'homme était parfait dans tous les éléments de sa nature ; mais le péché le fit déchoir, et ses descendants dégénérèrent, en héritant de tous les désordres qui furent le résultat de sa faute. Depuis lors l'homme est naturellement enclin au mal ; il a besoin d'une grâce spéciale pour éviter le péché.

Le premier homme fut créé adolescent : or, de tous les âges, l'adolescence est le plus *tempéré*. D'après Galien, un tempérament parfait est porté à la vertu, parce que les mauvaises tendances de la partie *irascible*, et les inclinations perverses de la *concupiscence* sont neutralisées par la partie *raisonnable*.

Cette proportion d'éléments si bien combinés produit une vie longue et exempte de maux physiques, parce que, dans ce cas, le tempérament est vigoureux, et capable de résister aux influences ennemies de la santé.

Enfin, ces hommes privilégiés, dont le tempérament est parfait, ont, suivant Galien, une grande intelligence, une vive imagination et une heureuse mémoire. De la sorte, ils peuvent bien connaître le passé, savoir la vérité en toutes choses, et pénétrer, jusqu'à un certain point, dans les secrets de l'avenir. Cette merveilleuse harmonie des facultés a pour résultat principal de préserver de tous les vices, de tous les défauts qui accompagnent, en général, un tempérament imparfait.

La royauté seule est capable de satisfaire ces esprits avides de science et d'une activité sans bornes. Toutes les qualités, toutes les vertus que ces hommes rares réunissent sont les mêmes qui font aimer les rois : ce sont aussi celles qui rendent les peuples heureux. Ces hommes d'une nature supérieure sont des exemples sur le trône : ils offrent, à l'imitation de la foule, des modèles constants de vertu, de douceur, de tempérance et de justice. Mais il est si difficile de gouverner un royaume, de maintenir la paix et de faire le bonheur de tous, que le roi le plus parfait ne semble devoir y parvenir qu'avec le secours et l'aide de Dieu.

Maintenant, il s'agit de trouver un type qui donne la réalité de cet idéal, et ce type existe dans l'histoire; car un des caractères de la vérité, c'est que l'on trouve toujours des arguments qui la démontrent. « Y esto tiene la verdad que jamas le faltan « argumentos con que probarse. » David est le vrai modèle de ces rois qui n'existent plus. Ce grand homme a réuni toutes les conditions énumérées, physiques et morales. Il avait la bonté, la vertu, la prudence, la sagesse, le courage de réparer ses fautes. Huarte trace d'après l'Ecriture le portrait de ce roi modèle, qui n'a pas eu de successeurs.

Après avoir fait la *physiologie* de ce grand roi, après avoir dit tout ce qu'il a fait pour mériter tant d'éloges, Huarte présente un autre type plus parfait encore : c'est Jésus-Christ lui-même, le vrai modèle de tous les rois.

Les évangélistes n'ont rien dit des qualités extérieures du Christ, mais sa doctrine les fait assez connaître, et on peut les deviner. D'ailleurs, sans se perdre dans les conjectures, il est certain que Jésus-Christ avait le tempérament le plus parfait que puisse donner la nature, puisqu'il était l'œuvre du Saint-Esprit. Celui-ci avait, en le formant, pouvoir, savoir et volonté de fabriquer un homme accompli.

L'auteur rapporte tout au long la lettre attribuée au proconsul Lentulus, adressée au sénat romain, où se trouve tracé le portrait de Jésus-Christ. Après avoir commenté cette pièce apocryphe, Huarte conclut qu'il n'a manqué au fondateur de l'Évangile, pour présenter l'ensemble de toutes les conditions énumérées plus haut, que d'avoir eu une plus longue vie; mais il faut se souvenir qu'il mourut de mort violente, étant encore dans toute la force de l'âge; si l'on n'avait pas interrompu sa carrière, il aurait vécu pour le moins quatre-vingts ans, « que « si le dejáran á su discurso natural, viviera mas de ochenta « años. »

Après avoir longuement parlé de ce modèle inimitable, l'auteur revient à Adam : celui-ci, au sortir des mains de Dieu, fut et resta, avant le péché, le premier type du tempérament parfait. Des textes puisés dans la Bible, et savamment commentés, servent d'appui à cette doctrine. Puis, résumant les qualités de

corps et d'esprit dont l'ensemble constitue ce *tempérament* si rare, il conclut de la sorte : « Je puis affirmer, d'après ce qui a « été dit, et d'après les exemples allégués, que l'homme blond, « bien fait, de taille moyenne, vertueux, sain de corps et d'es- « prit, est l'homme vraiment sage et prudent, digne du sceptre « royal : voilà comment peuvent s'unir en un même sujet l'in- « telligence, l'imagination et la mémoire. »

Il n'oublie pas de rappeler que, suivant l'opinion de certains médecins, cette réunion des trois facultés peut avoir lieu dans des conditions différentes, c'est-à-dire sans la perfection du *tempérament*. Ces médecins font dépendre toutes les facultés du cerveau seulement : à la partie antérieure de cet organe ils placent l'imagination; ils logent l'intelligence au milieu, à la place d'honneur, et mettent la mémoire en arrière. On pourrait aussi soutenir cette opinion dans le système de l'auteur; mais il paraît au moins bien étrange, ainsi qu'il le remarque lui-même, que dans un cerveau qui n'a pas plus de volume qu'un grain de mil, lorsque la nature le forme, il y ait un ventricule pour le *chaud*, un autre pour le *sec*, un autre pour l'*humide*. Qu'aurait-il pensé de « l'organologie phrénologique ? »

CHAPITRE XVIII.

De la manière de procréer des enfants intelligents et propres à l'étude des sciences.

Il semble qu'ici devrait se terminer le livre de l'*Examen* ; mais Huarte a cru sans doute qu'il n'avait pas entièrement rempli son cadre, car il a donné à la suite du chapitre qui vient d'être analysé une sorte de supplément dans lequel il épuise son sujet. Il devait attacher une grande importance à cette dernière partie de son livre, s'il faut en juger par l'étendue qu'il lui a donnée et par les nombreuses questions qu'il y soulève. Afin de se rendre plus utile, il a voulu apprendre aux hommes à se donner des successeurs intelligents, et capables de poursuivre avec succès l'étude des sciences [1].

Il faut se contenter d'extraire ce morceau ; il est impossible de suivre notre auteur dans les détails un peu crus de ses doctrines physiologiques. D'ailleurs, il est inutile de tracer une analyse d'une théorie complète de la génération. Disons seulement, pour ne plus y revenir, que les idées étranges de cette partie de l'*Examen* ont préparé à la science physiologique des théories extravagantes, et donné lieu à quelques livres remarquables par le ridicule; car c'est dans Huarte qu'il faut chercher l'origine de plusieurs traités sur la *Callipédie*, la *Mégalanthropogénésie* et l'*Art de procréer les sexes à volonté*.

Tâchons de montrer ce que renferme de plus intéressant ce dernier chapitre, « chapitre notable, où il est montré comment « les pères doivent engendrer des enfants intelligents et d'un « esprit propre aux études [2].

(1) Déjà dans l'antiquité, Démocrite avait songé aux moyens de perfectionner les races humaines ; il avait écrit un livre là-dessus. Cette idée fut reprise par Platon, qui lui-même fut suivi par Galien.—Aristote en a aussi touché quelque chose.

(2) « Donde se trae la manera como los padres han de engendrar los

Comment se fait-il que la nature, qui se montre si intelligente dans toutes ses œuvres, ne produise qu'un fort petit nombre d'hommes habiles, et que la grande majorité soit dépourvue des qualités les plus précieuses ? Ce phénomène fait réfléchir; il paraît d'autant plus étrange, que si, dans un pays quelconque, il naît un homme doué des plus belles qualités de l'esprit, il n'y a point de raison pour qu'il n'en puisse naître un grand nombre d'autres qui lui ressemblent, une fois que les mêmes circonstances concourent : aussi n'est-ce pas la nature qu'il faut accuser, la nature dont les œuvres sont toujours en rapport avec les matériaux qu'elle emploie.

C'est l'homme qui reproduit l'homme. Si, dans ce travail de reproduction, l'homme savait les conditions qui peuvent contribuer à la perfection de son œuvre, l'espèce humaine suivrait réellement la loi de perfectibilité qui est le principe du progrès. Huarte se propose de faire connaître ces conditions. S'il avait réussi à seconder les bonnes tendances de la nature par les règles de l'art, il aurait rendu à l'État un service éminent, et bien mérité de l'humanité.

Dans une pareille matière, les difficultés résultent moins de la nature même du sujet, que de la nécessité d'employer des termes qui alarment la pudeur, et font rougir les moins chastes. Il faut cependant, pour être clair, appeler les choses par leur nom. Là-dessus l'auteur remarque, comme pour entrer en matière, que les hommes qui ont beaucoup d'intelligence sont aussi ceux qui ont le plus de pudeur; il combat, à ce propos, une proposition d'Aristote, et se lance dans les subtilités de l'école. Il prétend que l'âme d'un homme de grand entendement, qui connaît la supériorité de sa nature, est humiliée de se voir attachée au corps, assujétie à l'animalité, surtout lorsqu'elle se prend à réfléchir sur les intelligences d'un ordre plus élevé, qui sont purement spirituelles. C'est la raison pour laquelle Adam, après le péché, rougit de se voir nu, en considérant que les par-

« hijos sabios, y del ingenio que requieren las letras : es Capitulo « notable. »

ties de son corps qu'il cachait étaient destinées à perpétuer sa race, parce qu'il devait mourir. Les fonctions de ces organes, malgré leur importance, ressemblent aux plus infimes de l'animalité, qui sont les excrétions. L'homme rougit de la fonction qui le fait naître.

Ici nous abandonnons notre auteur, qui s'excuse en disant que, dans une matière si importante, l'utilité du but doit excuser la crudité des termes : χαλεπὸν δ' ἐκ μὴ καλῶς ἐχόντων (λόγων) λέγειν καλῶς, κατ' Ἐπίχαρμον[1].

Pour plus de clarté, ce sujet délicat est divisé en quatre articles :

Dans le premier, il est question des *qualités* et du *tempérament* naturel que doivent présenter les deux sexes pour la génération.

Dans le second, il s'agit des moyens convenables pour produire des enfants mâles.

L'auteur cherche dans le troisième le moyen d'engendrer des enfants intelligents et capables d'études.

Enfin, le dernier article est un abrégé des règles qu'il faut observer après la naissance des enfants, pour maintenir et développer leur bonne nature.

Les trois premiers articles sont, à vrai dire, un traité complet de la génération. L'auteur fait l'histoire critique de cette partie de la physiologie, en reproduisant les principales opinions des médecins et des philosophes anciens. Il pense que l'on a laissé beaucoup à faire en cette matière. Après cela vient une longue discussion sur les différences des sexes, d'après laquelle il demeure établi que la femme ne diffère de l'homme que par les degrés du tempérament[2].

(1) Arist. *Metaph.* lib. XII, c. 9, p. 1086, a. 10-15.

(2) Ἐστὶ δὲ τὸ θῆλυ τοῦ ἄρρενος ἀτελέστερον ἑνὶ μὲν καὶ πρώτῳ λόγῳ διότι ψυχρότερον. Gal. *de Us. part.*, lib. XIV, c. 6., t. IV, p. 158. Tout ce chapitre est consacré à montrer que l'homme et la femme ont les mêmes organes. La différence des sexes naît de la prédominance du chaud ou du froid. Καθάπερ οὖν ἄνθρωπος ἁπάντων ζώων ἐστὶ τὸ τελειότατον, οὕτως ἐν αὐτῷ τούτῳ πάλιν ἀνὴρ γυναικός· ἡ δ'αἰτία τῆς τελειότητος ἡ τῆς θερμότητος ὑπεροχή, τοῦτό γάρ ἐστι πρῶτον ὄργανον τῆς φύσεως, ἐν οἷς οὖν ἐλλιπέστερον, ἐν τούτοις ἀναγκαῖον

Le tempérament de la femme est froid et humide, et, par là, contraire aux facultés de l'intelligence. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cette prétendue infériorité de la femme. Ce n'est pas là-dessus que nous défendrons notre auteur : il obéissait aux idées dominantes de son époque. En revanche, Huarte est un des premiers, et le premier peut-être, chez les modernes, qui ait entrevu l'immense influence qu'exerce la vie génératrice sur toutes les parties de l'économie et sur les fonctions en général. Il a signalé les relations qui existent entre cet ordre de faits de la vie affective et les facultés de l'intelligence ; il a constaté des rapports intimes entre les organes de la génération et le cerveau. En se tenant également éloigné de la conception platonicienne de Van-Helmont, qui est vraie, mais exagérée, et de celle de Gall, qui est trop exclusive pour être vraisemblable, il semble avoir approché de la vérité[1].

La femme, livrée à ses dispositions naturelles, est inférieure à l'homme ; cette infériorité remonte à la création. Dieu fit Ève d'un *tempérament froid et humide*, qui est le plus convenable à l'exercice des fonctions importantes de ce sexe ; mais ce tempérament n'accompagne pas d'ordinaire l'intelligence ou la sagesse. Le serpent qui séduisit la première femme se garda bien de s'adresser à Adam, qui avait plus de savoir et de prudence.

Les femmes diffèrent entre elles suivant le tempérament et la combinaison des éléments de leur nature : l'auteur énumère ces différences, et donne les signes qui répondent à chacune d'elles. Le signe infaillible, qui démontre incontestablement la fécondité de la femme, c'est la beauté. Les caractères des femmes, suivant les divers tempéraments, sont décrits avec soin et

ἀτελέστερον εἶναι καὶ τὸ δημιούργημα εὔκοὖν θαυμαστὸν οὐδὲν, εἰ τὸ θῆλυ τοῦ ἄρρενος εἰς τοσοῦτον ἀτελέστερόν, εἰς ὅσον ψυχρότερον. *Ib.* c. 6, p. 161. — Cf. le chapitre VII, pp. 174, sq. qui traite de la génération. — Cf. *de Sem* lib. II, c. 5, t. IV, p 630, sq.

(1) Avant Van-Helmont, Arétée avait dit : Καὶ τὸ ξύμπαν ἐν τῇ ἀνθρώπῳ ἐστὶ ἡ ὑστέρη, ὁκοῖόν τι ζῶον ἐν ζώῳ. *De Caus. et sign. acut. morb.*, lib. II, c. 11, p. 53, éd. Ermerius. Il faut lire tout le morceau et les notes de l'éditeur, qui donne les passages du *Timée* de Platon.

mêlés de réflexions curieuses; mais il faut les lire dans le texte. Les deux sexes portent des *qualités* différentes pour la génération : la femme le *froid* et l'*humidité*, l'homme un *tempérament chaud* et *sec*. Après avoir indiqué les signes qui font connaître ces différences, l'auteur démontre que les tempéraments doivent présenter certaines proportions entre les deux sexes ; ceci explique pourquoi tant d'unions sont stériles. La génération ne peut pas toujours avoir lieu entre deux personnes ; par conséquent, il ne faut s'associer que lorsqu'on peut se convenir. Cette conclusion est excellente.

Platon voulait qu'il y eût dans un État bien organisé des personnes chargées de faire les mariages, afin que, les couples étant bien assortis, les enfants fussent ce qu'ils devaient être : cette pensée toute morale est développée avec force. L'auteur s'efforce de démontrer le danger de ces unions inégales qui ont de si tristes résultats. Les enfants nés de parents trop jeunes sont généralement faibles de corps et d'esprit ; les enfants engendrés dans la vieillesse ont une courte carrière, et perdent de bonne heure l'intelligence et les forces. La continence ou les bonnes mœurs produisent les belles races.

Après avoir indiqué les moyens d'avoir des enfants mâles, parce que les filles n'ont point les facultés intellectuelles requises pour les sciences, Huarte achève d'exposer ses théories de la génération, tantôt profitant des anciens, tantôt les contredisant ou les réfutant.

Il se propose ensuite d'enseigner aux parents l'art de procréer des enfants intelligents et propres à l'étude des lettres. Nous regrettons que la nature de ce travail ne nous permette pas de présenter avec tout leur développement des idées neuves, originales et très-saines sur la physiologie, la diététique et l'hygiène, appliquées à l'amélioration de l'espèce.

Il faut faire grand cas des circonstances extérieures au milieu desquelles vivent les parents ; il faut également tenir compte des airs, des eaux et des lieux, et surtout des aliments et du régime. Toutes ces circonstances influent puissamment sur les produits de la génération. Il est fâcheux que l'auteur abandonne ces

questions utiles, pour faire une assez longue excursion dans le domaine de l'ancienne physique. Entraîné par son amour de la discussion, il entreprend de combattre une vieille théorie sur le feu et la flamme vitale, et donne une explication scientifique du froid et de la chaleur suivant les saisons. Après cette digression un peu longue, il en fait une autre sur le sel. Puis, revenant à l'influence des climats, des aliments et des boissons, il les classe et les distribue suivant les facultés auxquelles ils répondent. Le lait et le miel sont les aliments les plus convenables pour ceux qui veulent des enfants intelligents non dépourvus d'imagination ; les aliments humides et aqueux donnent de la mémoire aux enfants qui en ont été nourris.

Ce qu'il faut remarquer dans ce passage, où il s'occupe de l'hérédité naturelle, c'est la réfutation de l'opinion d'Aristote sur les effets de l'imagination dans l'acte générateur. L'imagination de la mère exerce-t-elle quelque influence sur le produit de la conception ? Huarte nie cette influence qui a été soutenue par Stahl. C'est l'âme végétative qui travaille à la reproduction ; et non l'âme sensitive, et encore moins l'âme raisonnable. « Es menester saber por cosa notoria que la obra de engendrar pertenece al ánima « vegetativa, y no á la sensitiva ni racional, porque el caballo « engendra sin la racional, y la planta sin la sensitiva. »

Aristote, dans ses problèmes, avait posé cette question : Pourquoi les hommes diffèrent-ils les uns des autres, tandis que tous les animaux d'une même espèce se ressemblent? Il l'attribuait aux effets de l'imagination de l'homme pendant la génération. Mais Huarte remarque que les fruits d'une année ne ressemblent pas aux fruits d'une autre année, ni les fruits d'un arbre aux fruits d'un arbre différent, et cependant les plantes n'ont point d'imagination.

L'erreur d'Aristote résulte de sa théorie de la génération, qui est fausse. Aristote croyait que l'homme seul fournissait le germe d'un nouvel être, et que l'autre sexe n'était fait que pour le conserver et le développer. Hippocrate est plus vrai, lorsqu'il dit en parlant des Scythes, qu'ils ont tous un air de ressemblance, parce qu'ils ont tous même genre de vie, mêmes

aliments, mêmes habitudes : ils vivent en commun, sous le même ciel, buvant les mêmes eaux, se livrant aux mêmes exercices. C'est par la même raison que les animaux engendrent toujours des produits qui leur ressemblent, au point qu'il est difficile d'établir des différences entre ceux d'une même espèce. Mais il en est autrement chez les hommes civilisés, vivant séparément en familles, ayant des habitudes différentes, se nourrissant d'un nombre infiniment varié d'aliments. Voilà pourquoi des mêmes parents naissent des enfants qui se ressemblent fort peu.

Dans ce chapitre Huarte insiste plus d'une fois sur cet attrait qui domine toutes les fonctions de l'homme, et surtout celle qui a pour but la conservation de l'espèce. Après des considérations physiologiques sur ce point, il rapporte quelques fables que l'on voit figurer avec peine dans un livre où domine presque toujours le bon sens. Mais il revient bientôt de ses contes pour reprendre sa théorie de l'hérédité, et consacre enfin un dernier article aux soins que l'on doit prendre des enfants après leur naissance, afin de leur conserver les bonnes qualités qu'ils doivent développer plus tard.

Il est facile de comprendre, d'après ce qui a été dit, que le régime et les exercices du corps doivent trouver ici une grande place, puisque, dans le système de notre auteur, les facultés dépendent en grande partie du tempérament, et que le *tempérament* n'est au fond qu'une combinaison des *éléments* de l'économie, qui sont eux-mêmes un produit de la nutrition.

Dans la seconde partie du dernier article, qui traite de l'éducation physique des enfants, nous trouvons une digression fort curieuse sur la manière dont fut élevé Jésus-Christ. Elle mérite une attention spéciale.

Jésus-Christ, suivant Huarte, reçut l'éducation physique qu'il voudrait voir donner aux enfants : il fut l'homme le plus sage qu'il y ait eu au monde, à ne considérer que sa nature humaine. Dès sa naissance il se familiarisa avec le froid et avec les autres intempéries de l'air : son premier lit fut la terre. Bientôt après eut lieu la fuite en Égypte, pays fort chaud, où il passa tout le

temps que vécut Hérode : le lait dont il fut nourri pendant ce voyage devait avoir toutes les qualités que pouvait lui communiquer le changement de climat et de température. Il fit d'ailleurs usage des aliments que les Grecs employaient pour nourrir leurs enfants, dans le but de développer leur intelligence, le lait et le miel : « Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare « malum et eligere bonum[1]. Que aunque era Dios verdadero, « habia de ser juntamente hombre perfecto, y que para adqui- « rir sabiduria natural habia de hacer las mismas diligencias que « los otros hijos de los hombres. » Par ces paroles le prophète donne à entendre que Jésus-Christ, quoiqu'il fût vraiment Dieu, devait être en même temps homme parfait ; et que pour acquérir la sagesse naturelle, il devait prendre les mêmes soins que les autres enfants des hommes.

A la rigueur, il n'avait pas besoin de tant de précautions : car enfin il était Dieu, et par conséquent d'une sagesse infinie, ayant du reste reçu comme homme, toute la science infuse que pouvait recevoir sa capacité naturelle : de sorte que dès le ventre de sa mère, il en savait autant qu'à l'âge de trente ans, sans réunir toutes les conditions naturelles que requiert la sagesse humaine. Cependant le texte du prophète est précis : « Ut sciat reprobare malum, et eligere bonum : » c'est-à-dire, afin que par ces aliments notre seigneur Jésus-Christ pût acquérir, en tant qu'homme, une sagesse beaucoup plus relevée qu'il n'aurait eue s'il se fût nourri d'aliments d'un genre différent. Car il y avait en lui deux natures, la nature divine et la nature humaine : celle-ci était composée d'une âme raisonnable, et d'un corps organisé, ayant la même constitution et les mêmes éléments que celui des autres enfants des hommes. « Y « la otra humana, compuesta de ánima racional y cuerpo ele- « mentado, dispuesto y organizado, como lo tienen los otros « hijos de los hombres. »

L'âme du Christ, dès le moment que Dieu la créa, fut bienheureuse et remplie de gloire ; puisqu'il jouissait de Dieu et de sa sagesse, il est certain qu'il n'ignorait rien ; il avait autant de

(1) Isaiæ, c. VIII, 15.

science infuse qu'en pouvait comporter sa capacité naturelle: » Cierto es que no tendria ignorancia de nada, sino que tuvo « tanta ciencia infusa, cuanta cabia en su capacidad natural. » Mais la gloire ne se communiquait point aux organes du corps, ni la science infuse au cerveau, parce que cet organe n'était pas dans les conditions nécessaires pour que l'âme pût discourir et philosopher.

Ici l'auteur rappelle ce qu'il a dit au commencement de son livre, que les grâces que Dieu distribue entre les hommes ont besoin d'un sujet et d'un organe dont les qualités naturelles soient conformes à la nature de ce don, l'âme rationnelle étant un acte du corps, et ne pouvant agir sans employer les organes.

Le cerveau du Christ, lorsqu'il était encore enfant, était fort humide. Son âme raisonnable ne pouvait discourir ni philosopher avec un tel instrument. Par conséquent la science infuse ne se communiquait pas à la mémoire, ni à l'imagination, ni à l'intelligence; parce que ces facultés sont organiques, et qu'elles n'avaient point encore la perfection nécessaire. « Por ser estas « tres potencias orgánicas, como ya lo dejamos probado, y no « estar con la perfeccion que habian menester. »

Mais à mesure que le temps et l'âge desséchèrent le cerveau, l'âme raisonnable manifestait chaque jour davantage sa science infuse, et la communiquait à ses facultés corporelles. Outre cette science surnaturelle, Jésus-Christ en avait une autre, celle qu'acquièrent les enfants, des choses qu'ils entendent, qu'ils voient, qu'ils sentent, qu'ils goûtent, qu'ils touchent. Cette science des sens, Jésus-Christ l'acquérait ainsi que les autres enfants des hommes. « Y fuera de esta ciencia sobrenatural, « tenia otra que se toma de las cosas que oyen los niños, de lo que « ven, de lo que huelen, gustan y palpan, y esto es cierto lo ad- « quiria Cristo N. R. como los otros hijos de los hombres. » Il lui fallait des yeux et des oreilles pour bien voir et bien entendre : il avait aussi besoin d'un bon cerveau, pour juger le bien et le mal. Comme il se nourrissait d'aliments délicats, sa tête gagnait tous les jours une meilleure organisation, et il acquérait ainsi plus de sagesse : de telle sorte que si Dieu lui eût

enlevé la science infuse, trois fois dans le cours de sa vie, afin de savoir ce qu'il avait gagné, il eût constaté qu'à dix ans il avait plus de sagesse qu'à cinq, et à vingt ans plus qu'il n'en avait à dix, et à trente-trois ans plus qu'il n'en avait à vingt.

Cette doctrine est vraie, catholique et conforme au texte de l'Évangile, qui dit expressément : « Et Jesus proficiebat sa- « pientia et ætate et gratia apud Deum et homines[1]. » Entre plusieurs sens orthodoxes qu'on peut donner à l'Écriture, ajoute Huarte, je tiens toujours pour le meilleur celui qui se conforme à la lettre, et n'enlève pas aux mots leur sens naturel.

Il a été démontré que la sécheresse du cerveau et la délicatesse de ses parties sont les conditions les plus favorables à la perfection de l'âme.

Or, le cerveau de Jésus-Christ se désséchait avec l'âge ; car depuis la naissance jusqu'à la mort, nos chairs se dessèchent, et notre science s'accroît. Les aliments qu'il prenait reconstituaient les parties les plus subtiles de son cerveau ; et puisque les parties ne peuvent se réparer que par des aliments, il est certain que s'il eût mangé de grosses viandes, il aurait eu un cerveau d'un mauvais tempérament, d'une substance grossière, avec lequel son âme raisonnable n'aurait pu condamner le mal et choisir le bien, si ce n'eût été par voie de miracle et en faisant usage de sa divinité.

Mais, comme Dieu faisait suivre à son fils les lois de la nature, il lui ordonna de se nourrir de ces mets si délicats, avec lesquels le cerveau refaisant sa substance, devint un instrument parfait, parce que, sans avoir recours à la science divine infuse en lui, il pouvait naturellement condamner le mal, et préférer le bien, ainsi que les autres enfants des hommes.

Ici se termine l'exposition analytique de *l'Examen*. Cette exposition était indispensable pour faire connaître les doctrines de Huarte et pour faciliter l'intelligence des autres parties de cet essai.

(1) Luc., c. II, 52.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

ESPRIT DE L'*EXAMEN*.

Pour faire avec clarté une appréciation raisonnable des doctrines de l'*Examen*, il était nécessaire de procéder avec ordre : de là une division qui, sans être trop artificielle, nous semble assez méthodique. Les idées qui dominent dans la système de Huarte peuvent former deux groupes.

La physiologie et la philosophie, qui vont si rarement ensemble, se donnent pour ainsi dire la main, et ne se séparent jamais chez notre auteur.

Nous avons donc à étudier Huarte comme physiologiste et comme philosophe. Cette double étude aura l'avantage de nous faire connaître la manière de voir de notre auteur dans chacun de ces deux ordres d'idées; ce qui rendra l'appréciation plus fondée et le jugement plus facile.

Il est naturel de commencer par la physiologie, puisque la physiologie sert de fondement aux doctrines de l'*Examen* : lui enlever la priorité, ce serait méconnaître l'esprit et la portée de ce livre.

SECTION I.

PHYSIOLOGIE DE L'*EXAMEN*.

> Ἄριστα δ' ἂν οὕτω θεωρηθείη ἕκαστον, εἴ τις τὸ μὴ κεχωρισμένον θείη χωρίσας, ὅπερ ὁ ἀριθμητικὸς ποιεῖ καὶ ὁ γεωμέτρης· ἓν μὲν γὰρ καὶ ἀδιαίρετον ὁ ἄνθρωπος ᾗ ἄνθρωπος.
>
> ARIST., *Metaph.*, lib. XII, § 3, p. 1078. a. 20. Ed. Bekk.

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale de la nature humaine.

L'auteur de l'*Examen*, voulant se rendre compte de la prodigieuse diversité d'aptitudes qui distingue les hommes, a étudié toutes les différences qu'ils présentent. Après avoir signalé les principales, il en a recherché les lois dans la contemplation de notre propre nature. Comme il n'a jamais séparé la synthèse de l'analyse, il a compris que la multiplicité des éléments s'accorde très bien avec l'unité; de sorte qu'il a conçu l'homme comme un ensemble de parties diverses, mais unies avec harmonie pour former un tout, c'est-à-dire un système, où l'unité naît de la diversité même.

Étant parti de ce *principe*, il a pu se faire une *manière de voir* qui semble naturelle et conforme à la réalité. Cela explique comment sa physiologie est d'accord avec sa métaphysique.

En analysant les nombreux éléments de la nature humaine, pour les reconstituer de nouveau dans l'ensemble qu'ils composent, il n'a pas cru qu'il y eût prédominance de l'un d'entre eux sur les autres; il n'a donc point établi de supériorité ni de subordination; il a pensé qu'il n'y avait qu'à établir des rapports, et qu'entre les diverses parties qui nous constituent, l'influence était réciproque.

Ce principe est fécond et solide; il sert de fondement à la physiologie de notre auteur. Cette physiologie n'est pas la science qui s'occupe uniquement de la vie et des organes, une sorte d'anatomie vivante; c'est la science générale de l'homme, qui embrasse tout l'ensemble de sa nature; qui rattache la science de l'organisation à celle de la pensée.

Cette manière de concevoir la physiologie n'est pas ordinaire; elle nous fait pressentir quelle idée se faisait Huarte de l'*être* qui en est l'objet.

En général, on ne considère dans notre nature que deux *éléments*; deux parties réunies, mais distinctes; de temps immémorial cette manière de voir a dominé la science; le principe de *dualité* a été jusqu'à nos jours le fondement de toutes les connaissances.

Huarte n'a pas suivi cette ancienne idée. Il a considéré ces deux parties comme une seule, ces deux éléments comme un élément unique, tant il est pénétré de leur intimité. Au rebours des autres, il semble qu'il ait eu moins de peine à comprendre l'union de la partie pensante avec la partie matérielle, que leur distinction. A force de contempler l'union qui est entre elles, il les a conçues comme une seule. Il a associé de telle sorte le physique et le moral, qu'il n'a vu que les rapports étroits qui les unissent : le principe de *dualité* a disparu dans sa doctrine.

L'homme est composé de quatre *éléments*; à ces éléments répondent quatre *qualités*, le *froid*, le *chaud*, le *sec* et l'*humide*. Le *froid* est une *qualité* négative; il ne sert qu'à tempérer les autres. Ces *qualités premières* ou ces *éléments* se combinent de diverses manières, en différentes proportions, suivant un nombre infini de circonstances.

La combinaison des *qualités* premières s'opère sous l'influence des *facultés sensitive* et *végétative*, surtout sous l'influence de la dernière; car, à vrai dire, la faculté sensitive n'est que le résultat et le sentiment de la vie végétative. Celle-ci préside à l'organisation. On l'appellerait aujourd'hui *vie de nutrition*, *vie plastique* ou *force vitale*. Une troisième faculté sert de complément aux deux autres, c'est la faculté *raisonnable* ou l'*intelligence*.

La réunion de ces trois facultés produit cet ensemble harmo-

nique qui est la vie humaine. Chez les animaux, ces trois facultés existent aussi, mais la dernière n'est que rudimentaire.

Cet ensemble de facultés représente nettement l'idée générale de la physiologie de Huarte. Pour parler le langage de notre temps, nous dirons qu'il concevait la vie comme l'ensemble de trois fonctions qui tendent toutes vers un but commun : la *nutrition*, la *sensibilité* et l'*intelligence;* cela équivaut à dire la vie *végétative*, la vie *sensitive* et la faculté *raisonnable*.

Ces facultés agissent sur la matière; mais elles ont besoin d'instruments pour agir; elles sont inséparables des organes. L'influence qu'elles exercent sur eux est considérable; toutefois elles ne les dominent pas exclusivement; les organes ne sont pas purement passifs; ils participent aussi de l'*activité* ou de la *spontanéité* inhérente à notre nature, et qui est la loi souveraine de notre être.

Cette loi joue un grand rôle dans la doctrine de l'*Examen;* il faut savoir gré à Huarte de l'y avoir introduite. Cette loi de l'activité propre de la nature humaine, qui est le bon côté de la doctrine des médecins vitalistes, a été établie par Hippocrate. Elle s'est perpétuée sous des noms divers dans la science médicale; on peut dire qu'elle a servi de base à la philosophie des médecins raisonnables de tous les temps. L'histoire, qui en fait foi, nous apprend que les systèmes qui ont voulu l'abolir ou qui ont essayé de s'en passer, n'ont eu qu'une durée éphémère. Si Huarte ne l'avait reconnue et acceptée de bonne foi, sa doctrine eût abouti à un *animisme* exagéré, ou à un grossier *matérialisme*. Le bon sens et le génie l'ont sauvé de ces deux exagérations, auxquelles n'ont pas su échapper les partisans de Stahl et les sectateurs de l'école organicienne.

D'après notre auteur, il y a *activité* dans toutes les parties de notre être; les instruments ne sont pas seulement obéissants et passifs, ils réagissent, ou, pour mieux dire, ils agissent aussi à leur manière. Il y a *sympathie* entre toutes les parties, et *synergie* ou concours de fonctions, pour atteindre un but commun, pour produire l'unité ou la vie. De sorte qu'en adoptant la théorie galénique des *éléments*, des *qualités* premières et des *humeurs*, Huarte n'a eu garde de méconnaître ce qui fait le

vrai caractère de la nature humaine; il n'a pas soumis l'individualité de chacun à une combinaison de liquides.

D'après lui, le type, le caractère particulier de chaque individu dépendrait plutôt d'une *modification* des *éléments* de notre nature, mais la vie reste la même pour tous ; les nuances n'altèrent en rien l'unité. Distinguer les hommes les uns des autres, d'après l'équilibre et la combinaison des humeurs, c'est rétrécir la conception physiologique de la nature humaine, c'est rapetisser la science en la dénaturant. Cette idée avait frappé Galien, et l'avait embarrassé. Il avait senti que ce n'est pas en séparant ce que la nature a uni, en établissant des divisions arbitraires, qu'on peut arriver à la véritable formule de l'*être*.

Les éléments qui entrent dans la composition de l'homme offrent une variété infinie ; mais ils sont convenablement associés pour former un ensemble harmonique. Ce n'est donc pas la prédominance d'une humeur, ni la prépondérance d'un système d'organes qui établit les diversités de natures. Cette explication est trop organicienne. Il est certain que la morale ne saurait l'accepter, ni la vraie science physiologique; c'est-à-dire, la science de l'homme vivant, prise dans le sens qu'elle doit recevoir, considérée dans toute sa grandeur, largement et grandement conçue, non rapetissée et réduite aux mesquines proportions d'une étude expérimentale des fonctions du corps.

Parce qu'il est parti de ce *principe*, qui est le fondement de la physiologie, Huarte s'est tenu dans le vrai chemin. Le bon sens l'a préservé des exagérations ou des errements des médecins qui se sont arrêtés aux organes et à la partie matérielle, qui ont voulu juger de l'esprit et du caractère des hommes, d'après les formes extérieures, les traits du visage ou l'inspection du crâne. Il n'aurait accepté tout cela qu'à titre de ressources et de moyens auxiliaires. On trouve, en effet, dans son livre les germes et comme les premiers linéaments de la *physiognomonie* et de la *phrénologie*. Mais s'il a entrevu tout le parti que l'on pouvait tirer de l'une et de l'autre, il ne s'y est pas arrêté : il eût été absurde d'ériger en système des idées purement accessoires, ou plutôt de simples aperçus, qui pouvaient seulement avoir quelque utilité.

La raison de la diversité d'aptitudes des esprits n'est pas toute dans la disposition des organes : ce que l'on appelle *idiosyncrasie* dans l'école, ou le caractère physiologique de chaque homme, ne suffit pas pour expliquer son esprit et son caractère moral. La diversité des aptitudes des esprits dépend aussi et surtout de la combinaison des éléments, ou, si l'on veut, des différentes manières d'être de la partie *intelligente ;* elle consiste dans les rapports et la proportion des facultés intellectuelles. L'*entendement*, l'*imagination* et la *mémoire* réunis forment ce que l'on appelle la *faculté raisonnable*.

Il est évident que les éléments de cette faculté se rencontrent chez tous les hommes ; mais chacune de ces facultés intellectuelles ne se présente pas chez les différents individus au même degré. Elles varient en proportion et en intensité ; elles se combinent différemment et produisent ainsi cette diversité prodigieuse qui distingue les esprits des hommes, non moins que la disposition des traits du visage distingue les physionomies [1].

En cela consiste, à notre sens, l'idée profonde, philosophique, vraiment fondamentale, qui fait de Huarte un grand physiologiste. Nous appelons ainsi celui qui, embrassant la physiologie dans sa généralité, arriva à l'intelligence de la nature humaine.

Là était la difficulté : d'autres ont heurté contre l'écueil, et se sont perdus dans l'erreur. La plupart des médecins qui ont agité les grandes questions de la *science de l'homme*, sont tombés volontiers dans l'exagération opposée à celle des philosophes spiritualistes ; ils ont subordonné la psychologie à la physiologie. Dans notre auteur, ces deux parties de la science vont ensemble ; elles marchent de front sur la même ligne. C'est qu'en effet elles ont l'une et l'autre leur raison d'être dans la nature complexe de leur objet ; mais elles s'unissent ou doivent s'unir, pour arriver à l'unité que cet objet représente.

Le principe fondamental sur lequel Huarte a établi sa doctrine, repose en réalité sur la distinction des facultés intellec-

(1) « Nam est in hoc incredibilis quædam varietas, nec pauciores animorum pæne, quam corporum formæ. » Quintil. *Inst. orat.* II, 8.

tuelles, dont la combinaison, qui varie chez tous les hommes, explique la diversité des esprits.

S'il n'eût été que philosophe, l'auteur de l'*Examen* se serait contenté de cette idée, qui est assez vaste pour donner lieu à un système; mais la médecine lui avait enseigné que, dans l'ordre des fonctions intellectuelles, il faut aussi tenir compte des organes, et leur accorder l'attention qu'ils méritent; car la pensée est une fonction qui a besoin d'instruments; si l'esprit est indépendant du corps, dans l'homme vivant il en est inséparable. Sans vouloir précisément les confondre, il est permis, il est légitime de les étudier dans leurs rapports, de reconnaître l'union intime qui les attache l'un à l'autre, comme les parties constituantes d'un même tout.

Le cerveau est le *siége* ou, du moins, l'organe de l'intelligence; mais il n'est pas l'organe unique. S'il y a dans l'homme des appareils particuliers pour la spécialité des fonctions, il n'y a point d'organe isolé; aucune partie, aucune fonction, n'est absolument indépendante des autres. Le cerveau agit, pour coopérer aux fonctions de l'intelligence, d'accord avec les *esprits* vitaux que le cœur lui envoie par l'intermédiaire du sang. Cette théorie renferme deux grandes vérités. Elle établit très exactement les relations étroites qui existent entre la vie nutritive et la vie intellectuelle, et l'influence réciproque de l'encéphale et des autres viscères. Ceci n'est point une hypothèse inspirée par le désir de trouver dans notre auteur des idées qui nous plaisent. Non-seulement Huarte établit d'une manière expresse, que le cerveau a des rapports très-intimes avec le cœur, mais il soutient encore que les mêmes rapports existent entre le cerveau et l'estomac, et tous les organes plus spécialement destinés à la digestion et à la nutrition.

Si nous ne craignions pas d'altérer la pensée de l'auteur, en traduisant ses expressions, nous pourrions démontrer qu'il a établi des relations intimes et, à notre avis, très réelles, entre l'organe spécial de la pensée et les organes de la génération; nous en toucherons quelque chose lorsqu'il sera question d'examiner les diverses aptitudes considérées dans leurs rapports avec les sexes.

Mais il est temps de passer à un autre sujet. Aussi bien ce qui vient d'être dit, peut faire comprendre suffisamment l'idée que se faisait Huarte de la nature humaine étudiée en elle-même. On verra bientôt toute l'importance qu'il accorde aux diverses circonstances qui nous entourent, et qui en nous et hors de nous peuvent nous modifier diversement. Avant de le suivre dans ces détails, il convient de tracer un aperçu des principales différences qui se remarquent dans la nature humaine, considérée d'une manière générale.

CHAPITRE II.

Natures diverses.

Le principe d'activité qui a été établi dans le chapitre précédent est le vrai fondement de la science physiologique. L'analyse et la synthèse le démontrent également. Soit que l'on généralise les faits pour formuler une théorie, soit que l'on se livre à l'observation des détails, en suivant la route de l'expérience, on retrouve toujours la loi souveraine de notre nature. Mais cette loi se manifeste d'une manière plus évidente, lorsque de l'étude des individus l'on s'élève jusqu'à l'idée de l'espèce. Elle apparaît alors dans toute sa grandeur, et, comme elle avait présidé à la science de l'homme, elle domine aussi la conception plus vaste de l'humanité. Tel est le caractère de la physiologie humaine, que le principe qui sert de fondement à l'objet de ses contemplations, se présente toujours dans les moindres parties du tout, aussi bien que dans l'ensemble.

Dans l'étude qui nous occupe, nous trouvons une confirmation de cette vérité. De même que, dans l'économie humaine, les organes, doués chacun d'une manière d'être qui lui est propre, s'unissent en appareils ou en systèmes, pour accomplir une fonction spéciale, et que des organes et des fonctions coordonnés pour un but unique, résulte une harmonie, qui est la vie ; ainsi, dans l'humanité, qui est le système ou l'ensemble des divers individus de l'espèce humaine, tout se fait aux meilleures conditions, lorsque chacun fonctionne suivant son aptitude, c'est-à-dire lorsque chaque individu est à sa place. Chacun de nous a son rôle et sa destination.

Rien de plus divers que les nuances qui distinguent les individualités. Mais la science qui, dans la diversité même, si prodigieuse, si multiple qu'elle soit, découvre une condition d'unité, s'élève jusqu'à l'ensemble, s'efforçant de généraliser ce qui paraissait devoir résister le plus à la généralisation; parce que,

sans idées générales, il n'y a point de conception vraie et réelle, et sans conception il n'y a point de science.

Pour arriver à ce résultat, la science établit des classifications et des groupes. Elle saisit les rapports et les ressemblances, afin de réunir dans une même classe les individus qui présentent le moins de différences. De la sorte, il est possible de généraliser ce qui est individuel, et d'établir des divisions dans la généralité même.

Cela n'est pas précisément naturel : mais la science le fait dans le but de faciliter l'étude, l'intelligence et la connaissance de la nature. Huarte a adopté cette méthode, sans laquelle il n'eût pas réussi à faire son livre. Il a suivi le précepte d'Hippocrate qui, dans l'étude des objets complexes en général et de la nature humaine en particulier, avait recommandé de s'attacher aux différences et aux ressemblances. C'est la même règle qu'ont suivie, peut-être à leur insu, les hommes supérieurs qui ont étudié la nature, les physiologistes surtout. Qu'y a-t-il, en effet, qui représente mieux l'unité que la vie? Et qu'y a-t-il, en même temps, de plus divers et de plus multiple que les organes et les fonctions? Cependant les organes ont été classés en appareils, les appareils en systèmes, et les fonctions qui s'exécutent par chacun de ces systèmes, ont été conçues séparément, quoiqu'elles coopèrent toutes à un but unique. De même, dans le nombre immense d'individus dont l'ensemble compose l'espèce, l'étude des rapports et des différences permet d'établir des groupes qui facilitent en même temps la conception de l'ensemble et l'intelligence des particularités. La science des maladies est fondée sur la même loi, qui est, dans la nature même de notre esprit, comme la condition essentielle de la connaissance. En tenant compte des individualités, la physiologie a pu établir de la sorte les différences et les ressemblances qui se trouvent parmi les hommes.

Il en est qui se font remarquer plus spécialement par l'activité, d'autres par le sentiment, d'autres par la pensée. C'est ainsi que l'on peut distinguer d'une manière générale, dans la société, les hommes d'action, les savants et les artistes. Cette distinction n'est point arbitraire : chacune de ces spécialités répond

à un côté de notre nature ; chacune a sa raison d'être dans le principe même de cette distinction. Nous sommes en même temps des êtres actifs, sensibles et intelligents.

En nous renfermant dans le cercle des sciences et des beaux-arts, afin de ne pas sortir de notre sujet, nous trouvons les mêmes diversités de nature.

A la première appartiennent les physiciens et les naturalistes, ceux qui décrivent et classent les choses de la nature, les anatomistes, les botanistes, tous les expérimentateurs en général, ceux qui se livrent de préférence aux sciences naturelles et d'observation. Ces hommes n'aiment de la science que le côté positif ; ils cherchent le réel et le concret, ils ne croient qu'aux choses qui sont accessibles aux sens ; leurs abstractions mêmes sont, pour ainsi dire, matérielles et sensibles ; ils ne reconnaissent que la pratique et l'utilité, font peu de cas des théories, dédaignent les spéculations pures, s'attachent aux faits dont ils multiplient le nombre, sans trop se soucier de leur interprétation ; ils ne généralisent pas volontiers ; l'induction est le plus grand effort de leur intelligence.

Ces natures ont aussi leurs représentants dans les lettres. Ce sont les grammairiens, les compilateurs, les abréviateurs et les lexicographes, les écrivains emphatiques, les rhéteurs ampoulés, les orateurs verbeux, qui ont plus de chair que de nerfs, comme disaient les anciens, c'est-à-dire, une abondance stérile, un langage exagéré comme les forces de leur vie nutritive. Chez eux, la mémoire est plus cultivée que le jugement ; leurs études ont plus d'étendue que de profondeur ; ils n'ont point la force d'intelligence qui fait les savants, ni le sentiment exquis qui caractérise les artistes.

Il est une autre classe d'hommes qui vivent essentiellement de la vie de la pensée : ils habitent en eux-mêmes, se retirant, pour ainsi dire, dans les profondeurs de leur cerveau, loin des choses du dehors ; ils fuient l'agitation et le bruit ; ils recherchent l'isolement, le silence et l'immobilité. Parmi eux se trouvent les savants, les mathématiciens, les métaphysiciens surtout ; ceux qui pensent sans cesse, combinent et calculent : ces esprits spéculatifs ne se contentent pas des faits, ils les

négligent souvent; ils préfèrent la raison à l'expérience; ils observent avec leur jugement beaucoup plus qu'avec leurs sens.

Entre ces deux natures, il en est une troisième qui participe de l'une et de l'autre. Il est des hommes qui aiment à combiner la pensée avec les choses extérieures; ils sentent beaucoup plus qu'ils ne raisonnent; leurs jugements sont des impressions; ils sont moins amoureux de l'utile que de l'agréable; ou, pour mieux dire, ils ne séparent jamais le vrai, le bon et le beau; mais l'agréable les séduit; leur intelligence est toute dans l'imagination : les images les frappent beaucoup plus que la réalité des choses : ils cultivent plus particulièrement le côté *affectif* de leur intelligence. Ce sont les hommes d'imagination, ceux qui pensent par le cœur, qui font de l'art et de la poésie.

Il n'est pas ordinaire que ces natures se combinent également en un même homme, au point de se présenter toutes à un degré éminent. Ces natures privilégiées sont si rares, que dans l'histoire des esprits supérieurs, l'on en compte à peine quelques-unes. Dans le langage de son époque, Huarte dit que ces esprits complets ne se rencontrent que chez les hommes dont le tempérament résulte d'une combinaison des éléments dans une égale proportion : il les appelle des natures *tempérées*.

On ne peut nier que cette classification ne soit raisonnable ; les types de ces diverses natures existent parmi les hommes. Sans doute chaque individu renferme en soi ces trois manières d'être, qui sont des modes de notre vie même; mais il est juste de reconnaître qu'une de ces manières d'être, ou si l'on aime mieux, qu'un de ces trois côtés de la vie, se manifeste dans chaque homme avec une force spéciale. L'individualité naît en grande partie de cette prédominance qui constitue le *caractère* de l'individu.

Peut-être serait-il permis de dire que chacune de ces manières d'être spéciales se produit d'une manière plus évidente aux diverses périodes de la vie.

Les enfants se distinguent par la puissance de nutrition, qui est chez eux très intense. La jeunesse est douée d'une grande force d'action; mais, à cet âge, l'activité qui déborde s'accom-

pagne des passions et des sentiments les plus forts : la vie de nutrition devient alors vie génératrice. Chez les hommes mûrs et dans la vieillesse, la pensée domine avec la raison, lorsque baissent les forces actives de la vitalité, et que les passions d'un certain ordre ont disparu.

Cette idée n'est pas dans Huarte conçue en ces termes, et d'une façon aussi explicite ; elle s'y trouve cependant. Les considérations qu'il fait sur les âges et leur influence la suggèrent et la justifient.

Ces trois natures qui caractérisent les hommes, on pourrait les retrouver encore dans l'humanité tout entière, étudiée aux diverses périodes de son existence, soit qu'on l'embrasse dans son ensemble, soit que l'on se borne à l'étude des différents peuples.

Mais ce n'est pas ici le lieu de reprendre les hautes spéculations de Vico et de Herder. Contentons-nous de dire que ce dernier, qui semble s'être souvenu de notre auteur, a pressenti tous les secours que la science de l'homme peut fournir à la philosophie de l'histoire de l'humanité.

De tout ce qui vient d'être dit, l'on peut conclure que la doctrine de Huarte est vraie, et que sa théorie de la diversité des esprits est conforme à la nature des choses, puisque le principe de cette diversité est en nous-mêmes, et que de ce principe résultent la personnalité et l'individualité de chaque homme.

Par la conception de la nature humaine, considérée en elle-même d'une manière absolue, il est arrivé à la donnée physiologique qui est le fondement de son livre. Mais remarquons que, s'il n'a pas donné dans les exagérations, s'il a su éviter les erreurs du matérialisme, par la conception si simple et en même temps si grande de la vie humaine, il n'a point établi de fausses distinctions, ni des divisions forcées.

Il lui a suffi de voir tout ce qui est en nous, et de s'arrêter à l'ensemble que présente la réunion de tous les éléments qui nous constituent.

Il a saisi les rapports et a compris le système ; il ne sépare pas les facultés, mais il les considère en tant qu'unies ; après avoir reconnu que de leur proportion ou de leur disposition naissent

les aptitudes, il a cherché les relations qui établissent des rapports naturels entre les esprits et les sciences, de sorte que la solidité de son principe légitime et justifie d'avance les applications qu'il devait en faire, et celles-ci ont pu lui servir de démonstration et de preuves.

Mais de même qu'il n'a point séparé les différents ordres de facultés, il a étudié aussi la nature humaine en général, dans ses rapports avec toutes les choses qui l'intéressent. Cette étude l'a conduit à l'examen des questions les plus élevées de la science physiologique. Une des plus importantes est la question si controversée des *tempéraments ;* elle fait suite à celle qui vient d'être traitée, et de l'étude de la nature humaine, considérée en elle-même, nous conduit, par une transition naturelle, à la considération de toutes les circonstances qui influent sur cette même nature.

CHAPITRE III.

Réflexions sur la doctrine des tempéraments.

De tout temps les doctrines des philosophes ont exercé une puissante influence sur les opinions des médecins. Des nombreuses théories qui ont enfanté tant de systèmes, l'histoire de la science prouve que la plupart ont eu leur origine dans les hypothèses si nombreuses de la philosophie. Cette remarque s'applique surtout à la période de la médecine ancienne.

A leur origine, toutes les sciences étaient mêlées, confondues en quelque sorte[1]. L'observation n'ayant pas encore agrandi leur domaine, elles n'étaient pas riches de faits; elles manquaient, pour ainsi dire, de matériaux : de la sorte l'esprit pouvait se livrer à son aise aux écarts de l'imagination, à la subtilité des raisonnements. Les sciences, alors fort élémentaires, roulant sur des généralités, s'agitaient confusément dans un même cercle. Comme le vague qui les dominait n'avait pas encore permis d'établir les limites de chacune d'elles, les points de contact étaient nombreux; la science primitive était une espèce d'encyclopédie[2]. Quels furent les effets de cette confusion? On les devinerait aisément, si l'histoire ne nous épargnait les conjectures.

Lorsque les sciences s'organisèrent, la séparation ne fut pas brusque : pendant longtemps elles conservèrent un caractère de ressemblance qui annonçait leur antique et commune origine.

(1) Cf. pour la division des sciences et leur organisation, le remarquable mémoire de Th. Jouffroy, publié par M. Damiron dans les *Nouveaux Mélanges philosophiques*, et surtout p. 15, 163, 164. — Cf. Tennemann, *Manuel de l'Hist. de la Philos.*, trad. Cousin, 2e édit. Paris, 1839, t. I, p. 11-13.

(2) Ψελλιζομένῃ γὰρ ἔοικεν ἡ πρώτη φιλοσοφία περὶ πάντων, ἅτε νέα κατ'ἀρχας οὖσα καὶ τὸ πρῶτον. Aris. *Metaph.* I, c. 10, p. 993, a. 10.

Les idées générales, les conceptions et les hypothèses de la science primitive, ne disparurent point; elles suivirent les sciences après leur division, et souvent les dominèrent. C'est ce qui arriva surtout dans la médecine, considérée comme science générale de la nature humaine.

Les premiers philosophes consacraient leur vie à l'étude de la physiologie : ce que l'on est convenu depuis d'appeler la philosophie ancienne, n'était en réalité que la physiologie, en prenant ce mot dans le sens de son étymologie première, c'est-à-dire la science de la nature, car la philosophie de ces premiers temps renfermait dans une immense synthèse l'univers et tout ce qu'il enserre. Ceux qui se livraient à cette étude étaient appelés sages ou savants; le mot philosopher, qui naquit plus tard en même temps que celui de philosophe, avait un équivalent intraduisible, qui servait à exprimer les spéculations de l'esprit sur la nature des choses. L'homme était un petit monde et comme l'abrégé de l'univers. De là les mots *macrocosme* et *microcosme*.

Cette étude simultanée devait conduire les esprits à raisonner d'une manière analogue sur la physique (étude de l'univers) et sur la physiologie, telle que nous la comprenons maintenant (étude de l'homme). De là, dans la médecine ancienne, une foule de théories, que l'on ne peut bien comprendre, si l'on ne remonte pas aux idées des premiers philosophes. Telle est entre autres la doctrine des *tempéraments*, qui joue un si grand rôle dans le livre de Huarte, et qui a dominé la physiologie jusqu'à ces derniers temps.

La théorie des *tempéraments* remonte à l'origine de la philosophie.

Les premiers philosophes, nous venons de le dire, étudiaient l'univers et la nature des choses. De bonne heure ils rapportèrent tout à un principe unique : l'*eau*, la *terre*, l'*air* et le *feu* furent considérés successivement comme la cause universelle. Le point de départ de la philosophie fut la question de l'origine et du principe élémentaire du monde. Pour Thalès et l'école ionienne, l'*eau* fut le principe de toutes choses. Anaximènes considérait l'*air* comme l'élément infini et primitif; déjà

avant lui, Phérécyde de Scyros avait reconnu l'*éther*, et en même temps la *terre* ou la matière. Héraclite vint à son tour, qui regarda le feu comme l'agent universel. Parménide d'Élée avait reconnu la *terre* et le *feu éthéré*. On peut voir les autres opinions dans Aristote, Plutarque et Diogène.

Dans la suite on chercha le principe universel dans la réunion de ces *quatre éléments*, à chacun desquels répondait une *propriété* spéciale, la *chaleur*, le *froid*, la *sécheresse* ou l'*humidité*. La doctrine d'Empédocle, préparée par les théories de Pythagore, présenta l'ensemble des divers systèmes ; ce philosophe célèbre reconnaissait quatre *éléments*, la *terre*, l'*eau*, l'*air* et le *feu ;* toutefois, c'est à ce dernier qu'il donne la préférence ; il le considère comme agent universel ; sous ce rapport, sa manière de voir se rapproche des opinions d'Héraclite. Archélaüs et son maître Anaxagoras avaient eu des idées analogues à celles du philosophe pythagoricien ; mais Empédocle doit être considéré comme le vrai fondateur de la doctrine des *éléments*. Alcmæon, célèbre médecin de la même école, avait cependant précédé Empédocle ; il suivit presque les mêmes idées, qui se fixèrent pour des siècles dans les théories physiologiques et médicales.

Les propriétés des éléments devinrent les *qualités premières*, dont la combinaison formait en réalité les êtres. Tel est le fondement de la physique et de la physiologie anciennes. Cette théorie des *éléments* et des *qualités premières*, fut de bonne heure acceptée dans la médecine ; elle était reçue au temps d'Hippocrate ; puisque l'auteur, quel qu'il soit, du livre de l'ancienne médecine, reproche à quelques médecins de son temps de faire de faux raisonnements sur la nature humaine, et des hypothèses inadmissibles, en prétendant tout expliquer par un seul *élément*[1].

La théorie des quatre *éléments*, qui avait donné lieu à celle des quatre *qualités premières*, conduisit insensiblement à la théorie des quatre *humeurs*. La conception devint plus maté-

(1) Cf. Hipp. *de Prisc. med*, § I, t. I, p. 570, éd. Littré. Cf. *de Natur. hom.* § 1-2, t. VI. pp. 32, 40.

rielle. On reconnut dans le corps quatre matières liquides, le *sang*, la *pituite* ou le *phlegme*, la *bile jaune* et la *bile noire* ou *mélancolie*. Chacune de ces humeurs répondait à une qualité, de même que chaque élément avait sa qualité correspondante; mais la théorie des humeurs est déjà plus compliquée.

Le sang est naturellement chaud et humide, la pituite est humide et froide, la bile est sèche et chaude, la mélancolie est froide et sèche. De l'accord de ces quatre humeurs, par rapport à leur quantité, à leurs qualités et à leur mélange, résulte l'ordre, l'harmonie, la santé. La maladie résulte du désaccord, du désordre ou de l'excès de l'une ou de plusieurs de ces humeurs. On reconnaît, ou plutôt on retrouve dans cette théorie médicale, les deux principes d'Empédocle, φίλια, νεῖκος, la concorde et la discorde[1].

On le voit, les raisonnements avaient fait du chemin. On alla plus loin encore, et sur ces fondements on éleva tout un système de physiologie. On attribua aux humeurs les mêmes propriétés qui, jusqu'alors, avaient été attribuées aux quatre qualités premières, et l'on marcha ainsi de subtilités en subtilités. On établit les rapports des quatre humeurs avec les quatre âges de l'homme, avec les quatre saisons de l'année, avec les climats, les lieux, les aliments et les boissons, suivant qu'ils sont chauds ou froids, secs ou humides. L'enfance et l'adolescence, le printemps et les pays tempérés produisent du sang, et par conséquent les maladies sanguines. La jeunesse, l'été, les pays chauds et secs étaient plus propres à la production de la bile et des maladies qu'elle engendre. L'âge viril, l'automne, et les lieux où l'air est grossier, contribuaient à la formation de l'atrabile et à la production des maladies mélancoliques. Enfin, l'hiver, la vieillesse, les pays froids et humides, engendrent la pituite et les maladies qui en dépendent. De la sorte, toute la doctrine physiologique et médicale reposa sur la théorie des *humeurs*.

Cette doctrine se maintint avec des vicissitudes diverses,

(1) Cf. Le *Discours d'Eryximaque* le médecin, dans le banquet de Platon, éd. Bekker. t., II, part. II, pp. 395-6-7.

malgré les sectes nombreuses qui divisèrent la médecine, après Hippocrate.

Platon et Aristote l'adoptèrent, et cinq siècles après eux, Galien la remit en honneur. On peut même dire qu'il se l'appropria ; car il l'étendit, la développa, la formula d'une manière claire et précise, et en fit la base de tout son système de médecine [1].

Il accepta les *quatre éléments*, les *quatre qualités*, les *quatre humeurs* de l'école de Cos. Mais il raisonna sur toutes ces choses bien plus profondément, bien plus subtilement surtout qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. De la bonne proportion et du juste rapport des éléments et des qualités correspondantes, il fit naître le *tempérament;* de l'excès, du défaut ou du désaccord de ces mêmes éléments et de leurs qualités, il fit naître l'*intempérie*. Le premier était la santé ; la seconde, la maladie : là-dessus repose tout son système de pathologie, ainsi que sur la distinction des humeurs, dont la proportion formait le mélange ou la *crase*.

Tous ces mots lui appartiennent ; ils se trouvent à chaque page dans ses livres. Galien peut être considéré, sinon comme le fondateur, du moins comme le restaurateur et le promoteur de l'*humorisme*. Son esprit subtil et délié semblait se complaire dans les combinaisons des *éléments* et des *qualités* premières. On conçoit que, réglant à sa guise les proportions des éléments et des humeurs, il put créer les quatre tempéraments, dont chacun répondait à chacune des qualités premières, et le nombre infini de nuances qui résultaient de la diversité de cette proportion. Au milieu de toutes les divisions et de la multiplicité des différences, il imagina quelque chose de constant et d'invariable pour chaque individu ; en cherchant à se rendre compte de certaines particularités inexplicables de la constitution de chaque homme, il trouva une propriété de tempérament dépendante de causes occultes ou cachées, qu'il appela *idiosyncrasie;* ce qui veut dire *crase* ou *tempérament* propre. C'est par suite de cette idiosyn-

(1) Il n'y a point de livre de Galien où cette doctrine ne se trouve exposée, développée ou défendue : Cf. *de Natur. facultat.* — *de Temperam.* — *de Elem.* sec. Hipp. — *de Dogmat.* Hipp. et Plat., etc.

crasie inexplicable, que quelques hommes présentent des phénomènes bizarres, tels que ceux qu'a rassemblés Sextus Empiricus dans ses *Hypotyposes*[1].

Il est clair que la doctrine des tempéraments avait été modifiée et à peu près transformée, car elle fut tout autre dans Hippocrate. Ce dernier, tout en suivant les idées de son temps, s'écarta moins de la vérité que ne le firent ceux qui vinrent après lui. Il se peut qu'Hippocrate rattachât à la combinaison diverse des éléments et de leurs qualités, les diversités qui distinguent les hommes. Toutefois, Hippocrate se contenta de reconnaître les natures diverses, φύσιες: en restant ainsi dans ces généralités, il fait une large part aux dispositions naturelles et à l'action propre de notre nature, qui est l'idée dominante de sa doctrine.

Ce fut Galien qui altéra les idées d'Hippocrate. Ce grand médecin, qui connaissait tous les systèmes de philosophie, sans s'attacher à aucun, avait les qualités et les défauts de l'école d'Aristote. Quoi qu'il fût grand anatomiste et physiologiste éminent, les subtilités métaphysiques l'égarèrent dans l'étude de l'homme; ses opinions sont quelquefois plus dignes d'un sophiste que d'un médecin. Galien fut le vrai créateur des quatre *tempéraments*, *sanguin*, *phlegmatique*, *bilieux*, *mélancolique*, et de toutes les variétés qui proviennent de leurs combinaisons.

Aujourd'hui, cette doctrine est tombée, ou plutôt elle s'est transformée. Cependant on a conservé les distinctions de la vieille physiologie : on se sert encore des termes de la théorie humoristique ; *humeur* est toujours synonyme de *caractère*.

Au fond, la notion des tempéraments est excellente, et il est vrai de dire qu'on a vainement cherché à la remplacer ; mais les opinions qui avaient servi à établir cette doctrine, étaient aussi fausses que les bases sur lesquelles on l'éleva. Les idées des anciens sur les éléments provenaient d'une physique erronée, et l'hypothèse des qualités premières nous semble aujourd'hui bien étrange. Cependant on aurait tort de condamner trop légèrement une doctrine qui a duré pendant des siècles. En déga-

(1) Lib. I, c. XIV, p. 25, edit. Fabric. fol.

geant le vrai du faux, on peut expliquer nettement la raison d'être d'une théorie dont l'influence vit encore. La théorie des éléments, dépouillée de ses subtilités, est acceptable, lorsqu'elle est unie à la conception fondamentale d'Hippocrate, qui reconnaissait, avant tout et au-dessus de tout, la force, la puissance, l'instinct, et, en quelque sorte, l'intelligence de la nature, en proclamant le principe incontestable de notre spontanéité.

Galien fit bon marché de cette conception souveraine, et Galien eut tort : aussi bien, il se repentit de ne pas avoir suivi le dogme fondamental de son maître. Il sentit que la théorie des tempéraments était insuffisante ; c'est pour y suppléer qu'il fit le premier essai sur les rapports du physique et du moral, ou plutôt sur l'influence du physique sur le moral. Il voulut démontrer que les qualités de l'esprit et les mœurs de l'âme suivaient la crase et les tempéraments du corps, ou les dispositions physiques des organes. Partant de cette idée préconçue, il subordonna à sa physiologie la psychologie et la morale. Mais, au lieu de se borner à étudier l'influence de la matière sur l'esprit, il eût fait plus sagement de rechercher les rapports qui unissent ces deux éléments de notre nature.

Huarte a fait ainsi : il a combiné Galien et Hippocrate ; tout en admettant avec des modifications la théorie des tempéraments, il a reconnu et proclamé, avant tout, le principe fondamental, qui est la loi souveraine de la physiologie, c'est-à-dire, l'activité de la nature humaine. Et, non-seulement il s'est montré sage en combinant ces deux théories, il a encore eu le bon sens de modifier et de réformer, jusqu'à un certain point, la doctrine de Galien. Il ne subtilise pas comme lui : il traite à peine des qualités premières, dit fort peu de chose des éléments, et il ne parle des humeurs que pour se conformer au langage de son époque.

L'idée fondamentale de son livre, c'est la distinction des trois facultés de l'esprit ; il est vrai qu'il les étudie dans leurs rapports avec les qualités du corps. C'est dans cette étude qu'il met à profit la doctrine des tempéraments, qu'il comprend autrement que Galien, parce que chez lui cette théorie n'est pas exclusive. Galien regardait l'influence du tempérament

comme souveraine. Huarte reconnaît aussi cette influence; mais il nous dit et nous répète qu'il est possible de la combattre, de la modifier, de la transformer, de la détruire même. Il prétend que l'élément intelligent ne change pas, mais que le tempérament, au contraire, peut être modifié, altéré, changé en un autre; il reconnaît, en un mot, des tempéraments acquis.

Nous nous sommes étendu à dessein dans l'exposition historique de la doctrine des tempéraments, parce que cette question importante intéresse à la fois la médecine et la philosophie, quoiqu'elle ne soit pas exposée sous ce point de vue dans l'histoire de ces deux sciences. Nous l'avons fait d'autant plus volontiers, qu'en résumant les idées des anciens, nous faisions voir ce que leur doit Huarte, qui savait tirer bon parti des opinions de ses maîtres [1]. Cette méthode d'appréciation a peut-être aussi l'avantage d'être réellement critique, puisque la critique, considérée d'une manière générale, n'est autre chose que la réunion de la philosophie et de l'histoire, dans le jugement des opinions et des doctrines. D'ailleurs, cette méthode est plus instructive, plus sévère et plus solide que les autres; elle est surtout plus sûre. C'est pourquoi nous la suivrons encore dans l'examen de la théorie des climats.

(1) Huarte a suivi le conseil de Galien, qui cite souvent les opinions des anciens, afin, dit-il, d'engager les lecteurs à se familiariser avec leurs livres : τοσοῦτον δὲ μόνον ὑπὲρ ἑκάστου εἶπον, ὅσον ἐξορμήσει τε τοὺς ἐντυγχάνοντας, εἰ μὴ παντάπασιν εἶεν σκαιοὶ, τοῖς τῶν παλαιῶν ἀνδρῶν ὁμιλῆσαι γράμμασι. Gal. *de Nat. facult.*, lib. II, c. 9, t. II, p. 141.

CHAPITRE IV.

Théorie des climats.

La doctrine des tempéraments, et par son origine et par sa nature, devait conduire les esprits logiques et profonds des premiers médecins à la découverte d'une des lois les plus importantes de la science de l'homme. Après avoir recherché les lois de notre nature dans notre nature même, il était naturel de chercher à les compléter par la connaissance des rapports qui existent entre l'homme et les choses qui sont hors de lui. Cette fois, les observations précédèrent les hypothèses ; ce fut par l'expérience des faits que l'on arriva à la conception d'un système. L'exercice de la médecine hors des temples, les voyages des médecins et des philosophes dans des pays lointains, préparèrent cette théorie, qui remonte à Hippocrate[1].

Lorsqu'on eut observé que les différentes parties de la terre produisent sur leurs habitants des impressions marquées, on ne fut pas longtemps à s'apercevoir que les effets de ces influences pouvaient être rapportés aux circonstances qui modifient les tempéraments. Partant de cette idée, que les tempéraments ne dépendent en grande partie que de la prépondérance d'une humeur, ou, si l'on veut, de l'empire que chaque organe principal prend plus ou moins sur tous les autres, à proportion des forces qu'il acquiert; on fut amené à conclure qu'il fallait chercher aussi, en dehors de l'homme, l'explication de ces différences qui distinguent les peuples, et de ces ressemblances qui rapprochent les habitants d'une même contrée.

Pour lors, on crut remarquer que les qualités et les humeurs

(1) Avant Hippocrate, Hérodote avait déjà parlé de l'influence des causes externes sur la production des maladies. Ἐν τῇσι μεταβολῇσι τοῖσιν ἀνθρώποισιν αἱ νοῦσοι μάλιστα γίνονται, τῶν τεἄλλων εἵνεκα πάντων, καὶ δὴ καὶ τῶν ὡρέων μάλιστα. Herod. *Hist.* II., c. 77.

dominaient plus ou moins suivant certaines circonstances. Dès que la multiplicité des faits permit de tirer des conclusions, on établit que les humeurs ou les qualités premières se manifestaient dans des proportions variées, suivant les divers pays et la manière de vivre des hommes. On reconnut ainsi qu'une contrée était plus favorable qu'une autre au développement de certaines qualités ou à la croissance de certains organes. Ainsi naquit et se forma la théorie des climats, qui appartient tout entière aux anciens, aussi bien que la plupart des lois fondamentales de la haute physiologie. On lui accorda d'autant plus d'attention, que la physiologie des fonctions était à peine ébauchée. En effet, l'étude sérieuse des fonctions demande une connaissance profonde des organes, et l'on sait qu'à cette époque l'anatomie était encore dans l'enfance.

Les premiers travaux sur l'influence des causes externes en général remontent à Hippocrate : ils forment une des plus belles parties de la médecine ancienne. Les idées essentielles d'Hippocrate sur cette grande question se trouvent réduites en système dans le livre des *airs*, des *eaux* et des *lieux*[1].

De tous les anciens, Hippocrate est celui qui a le mieux saisi les rapports qui nous lient aux choses extérieures : après avoir cherché en nous-mêmes les lois de notre existence, il les a cherchées encore dans l'étude de ces rapports, et des effets qu'ils produisent sur la nature humaine. Ceux qui joignent quelque philosophie à la médecine, savent tout le parti qu'il a su tirer de cette étude pour la connaissance et le traitement des maladies : ce livre renferme aussi les principes qui servent de base à l'hygiène. La gloire d'Hippocrate est d'avoir pressenti, d'avoir deviné que la science de l'homme n'est pas toute dans l'homme même; qu'elle est en nous et hors de nous, et que,

(1) Cf. Littré, *Argum. du traité des Airs, des Eaux et des Lieux*, t. II.— Cf. *Introd.* t. I., c. XIII, pp. 442-5.

Cf. Daremberg. *Œuvres choisies d'Hippocrate. Introd.* du même traité, pp. 296-244, et surtout l'Introduction de Coray, qui a tant fait pour l'intelligence de ce traité.

pour comprendre la nature humaine en général, il faut embrasser toutes les choses qui l'intéressent. Aussi, ses principes solides et la méthode de philosopher qui en dépend, ont établi sa doctrine sur des bases éternelles.

Hippocrate fut donc le créateur de la théorie des climats.

Platon, dans le Timée, a suivi les idées d'Hippocrate, qu'il a peut-être exagérées.

Plus tard, Aristote, dont le vaste génie, formé par l'étude des sciences et de la philosophie naturelle, savait si bien saisir les rapports des choses, comprit tout le parti que l'on pouvait tirer de la doctrine d'Hippocrate; après ce grand homme, il fut le premier qui essaya une application générale de son système à l'étude de la politique. Lorsque ce philosophe encyclopédiste étudie les constitutions et les lois des divers peuples, il a soin de rappeler leurs mœurs, leurs habitudes, leur manière de vivre; il confirme de son autorité et par son observation personnelle ce qu'avait, avant lui, indiqué Hippocrate : que les lois, les mœurs, les coutumes des peuples ne sont pas l'effet du caprice, et ne dépendent pas du hasard; et que, suivant la nature du sol et l'ensemble des circonstances extérieures, se produisent les diversités qui distinguent les nations, et, en grande partie, les constitutions qui les gouvernent.

Ce qu'il dit des usages des peuples guerriers, des Perses, des Scythes, des Celtes et des Thraces, est d'une grande profondeur[1]. Voici un passage important, qu'on dirait extrait du livre d'Hippocrate : « Les peuples qui habitent les climats froids, les peu-
« ples d'Europe, sont en général pleins de courage; mais ils
« sont certainement inférieurs en intelligence et en industrie,
« et s'ils conservent leur liberté, ils sont politiquement indisci-
« plinables, et n'ont jamais pu conquérir leurs voisins. En
« Asie, au contraire, les peuples ont plus d'intelligence, d'apti-
« tude pour les arts; mais ils manquent de cœur, et il restent
« sous le joug d'un esclavage perpétuel. La race grecque, qui,
« topographiquement, est intermédiaire, réunit toutes les qua-
« lités des deux autres. Elle possède à la fois l'intelligence et

(1) *Polit.*, lib. IV, c. 2, § 5-6, t. II, p. 14. (Barth. Saint-Hilaire.)

« le courage ; elle sait en même temps garder son indépendance « et former de bons gouvernements, capable, si elle était réunie « en un seul État, de conquérir l'univers. Dans le sein même de « la Grèce, les divers peuples présentent entre eux des dissem- « blances analogues à celles dont nous venons de parler ; ici, « c'est une seule qualité naturelle qui prédomine, là, elles « s'harmonisent toutes dans un heureux mélange[1]. »

Aristote ne cite pas Hippocrate ; mais ce passage et quelques autres démontrent qu'il lui a fait plus d'un emprunt ; et l'on prouverait sans beaucoup de peine que ses principes et sa méthode sont en partie ceux de l'école de Cos.

Peut-être Aristote n'était-il pas médecin ; mais il possédait incontestablement des connaissances étendues en médecine. Ses écrits sur l'histoire naturelle ne sont pas les seuls qui abondent en remarques et en comparaisons empruntées à l'art d'Hippocrate.

Galien a suivi Hippocrate et Aristote, qu'il ne sépare guère dans ses écrits de philosophie et de médecine. Son livre célèbre, des Rapports des habitudes et des qualités de l'esprit avec les tempéraments, est fondé en grande partie sur la doctrine de ses deux illustres prédécesseurs. Toutefois, Galien a exagéré l'idée de ses maîtres ; car, en faisant une trop grande part à l'influence des tempéraments et à celle des climats, il n'a pas tenu suffisamment compte de la spontanéité et de l'activité de notre nature. Sous ce point de vue, il est juste de dire qu'il a devancé les modernes, qui ont exagéré plus que lui, et ont fait de l'homme un être passif, qu'ils ont soumis à l'empire absolu des causes externes. La prépondérance accordée dans certaines écoles aux sciences accessoires à la médecine, a eu une fâcheuse influence sur les idées physiologiques ; Stahl avait déjà réclamé énergiquement contre les envahissements illégitimes des iatro-mécaniciens et des iatro-chimistes, c'est-à-dire, contre les projets chimériques de ces esprits turbulents, qui voulaient soumettre la physiologie à la physique[2].

(1) *Trad.* Barth. Saint-Hilaire, l. IV, c. 6, § 1-2, t. II, p. 40 3.
(2) Cf. G. E. Stahl. « Parænes. ad aliena a medica doctrina arcen-

Les mêmes prétentions durent encore, et l'on ne saurait dissimuler que les écrivains les plus sensés, qui ont étudié les maladies dans leurs rapports avec les climats, n'ont pas assez fortement réagi contre une opinion qui est fausse, contre des prétentions exagérées, qui voudraient subordonner la physiologie à la météorologie. Considérés dans nos rapports avec les choses qui nous environnent, nous sommes à la fois actifs et passifs ; et s'il est vrai que les circonstances externes exercent sur nous une puissante et incontestable influence, il ne l'est pas moins qu'à notre tour nous agissons puissamment sur elles, puisque nous nous confondons avec elles, et que nous les transformons pour nous les assimiler. Dans l'étude de nos rapports avec les circonstances extérieures, il faut aussi tenir compte de l'habitude, par laquelle notre activité se révèle non moins que notre dépendance.

Huarte a adopté la théorie des climats, et lui a accordé une grande place dans sa doctrine. Mais, en mettant à profit les idées de ses prédécesseurs, il a su les combiner avec beaucoup de sagesse, et a évité ainsi les exagérations. En ce sens, il est permis de dire qu'il s'est approprié cette théorie ; sa doctrine, qui a pour véritable fondement celle d'Hippocrate, peut paraître neuve, même après Aristote et Galien, dont il a profité.

Il a démontré avec génie que, si les conditions d'organisation étaient les mêmes pour tous, l'intelligence et les autres facultés seraient égales chez tous les hommes. Cette conclusion est déduite naturellement de son principe fondamental, c'est-à-dire, de sa conception de la nature humaine. La logique l'a conduit à une conclusion analogue dans l'étude de l'influence des climats.

Il ne fait pas difficulté de croire que les hommes se ressembleraient beaucoup, tant par les facultés de l'esprit que par les mœurs et le caractère, si le régime et la manière de vivre étaient les mêmes pour tous, s'ils étaient également entourés des mêmes circonstances extérieures. Dès ce moment, nous

« dum. » in *Theor. med. vera.* ed. Lud. Choulant. Lips., 1831, in-12, t. I, pp. 55-80.

pouvons faire ressortir deux grandes vérités qui découlent de cette manière de voir, et dont la première avait certainement échappé aux anciens. En premier lieu, Huarte a fait la part de la conformation ou de la composition première, au point de vue purement physiologique, quoiqu'il ait fait observer le premier que l'influence du climat s'exerçait principalement sur telle ou telle fonction, sur tel ou tel système d'organes. En outre, même en supposant toutes choses égales, il a respecté l'activité interne, la spontanéité naturelle de l'être considéré dans son ensemble, c'est-à-dire, ce qui fait réellement la personnalité de l'individu ; car les autres circonstances, qui sans doute nous intéressent grandement, mais qui nous sont extérieures, et que les anciens avaient appelées *non-naturelles*, ne peuvent que modifier, non effacer ou détruire la nature primitive. On verra bientôt combien cette idée l'a éclairé dans la conception des races. Mais, après avoir fait cette réserve, toujours fidèle à ce principe de sage physiologie, qui veut que l'on étudie la nature humaine dans tout ce qui l'intéresse, il accorde aux circonstances extérieures toute l'importance qu'elles méritent.

Il remarque, d'après la tradition des livres sacrés, que lorsque Dieu créa l'homme, et voulut le doter de ces qualités qui le distinguent des autres créatures, il lui donna d'abord une organisation en harmonie avec ses facultés, afin que son âme eût des instruments appropriés à ses fonctions ; il le plaça ensuite dans un lieu convenable, dans un climat parfait, qu'il appelle *tempéré* par excellence ; il disposa toutes choses de telle sorte que la manière de vivre du premier homme, aussi bien que les diverses circonstances qui l'entouraient, devaient contribuer à faire de lui un être parfait et accompli dans son espèce.

Plus tard, lorsque les conditions d'existence furent changées, l'homme changea avec le climat. Dès lors, il engendra dans le péché ; Caïn, né hors du paradis terrestre, fut comme un fruit dégénéré de cet arbre de vie, qui donnait la science du bien et du mal. Ceci peut donner une idée générale de tout le système de notre auteur.

Après avoir établi la théorie des climats, et l'avoir rattachée à ses autres doctrines physiologiques, Huarte a dû étudier les

différences profondes qui distinguent les habitants des diverses latitudes, en les considérant surtout au point de vue de leurs facultés intellectuelles, et de leur aptitude pour les sciences. On ne saurait justifier toutes ses opinions, parce que, dans cette question si générale, la diversité, qui est prodigieuse, ne dépend pas seulement des zones et des parallèles. Mais ce n'est pas sous ce rapport qu'on peut l'accuser d'inexactitude : c'est dans la distribution des facultés intellectuelles, qui est peut-être plus ingénieuse que juste; car il y a dans sa manière de voir plus d'esprit que de vérité. S'il est juste envers la Grèce, qui est pour lui le climat parfait, et comme la terre promise des grands génies, il l'est beaucoup moins envers les nations du Nord; il leur fait une trop petite part dans la répartition des dons de l'intelligence; il est partial en faveur de l'Espagne, qu'il range immédiatement après la Grèce; il pense que, si la Grèce pouvait présenter en un seul homme les trois genres d'esprit, l'Espagne pouvait en fournir jusqu'à deux : ce qui semble signifier que les autres nations doivent se contenter d'un seul. Pourtant l'Italie, à ne considérer que le climat, semble avoir des droits aussi légitimes et des prétentions aussi fondées que l'Espagne. Mais peut-être faut-il expliquer ces exagérations ou ces erreurs, par la manière générale d'envisager la question.

Nous savons tout le parti que Huarte a tiré des anciens; mais ici, comme ailleurs, il a été plus loin qu'Hippocrate et Aristote; il a de beaucoup dépassé Galien. Il a eu raison de remarquer que ce ne sont pas seulement les peuples qui habitent sous des zones différentes, dont les facultés diffèrent ainsi que les habitudes; il a vu qu'un même pays peut présenter, dans une certaine étendue, une grande diversité de climats; car si les habitants des diverses latitudes diffèrent profondément les uns des autres, ceux d'une même nation diffèrent aussi entre eux suivant les provinces, et ceux des provinces suivant les localités qu'ils habitent; il remarque même que des hommes qui ne sont séparés que par de petites distances, présentent des différences notables. Cette idée sert de correctif aux exagérations et aux faux aperçus qui lui ont échappé, en parlant des qualités de l'esprit suivant les peuples.

Les considérations générales exposées jusqu'ici semblent déjà assez belles; mais Huarte, qui semble se tenir en garde contre les conclusions prématurées des physiologistes, après avoir conçu si largement la théorie des climats, a donné encore plus d'étendue, et s'il se peut, plus de grandeur à sa conception.

La même idée qui l'a dominé dans l'intelligence de la nature humaine, l'a dirigé dans la théorie qui nous occupe, lorsqu'il a voulu l'étudier d'une manière plus générale, au point de vue de la société.

Il a observé que si les peuples sont sensiblement modifiés par les diverses circonstances dont la réunion forme le climat; les lois, les institutions et le mode de gouvernement peuvent aussi les modifier d'une manière au moins égale. Il démontre cette vérité par un exemple remarquable. Il rappelle la Grèce et ses grands hommes; il fait un triste retour sur ce pays autrefois glorieux et florissant; il déplore l'état avilissant de dégradation où l'a réduit le despotisme. Ses raisonnements semblent justes; ils sont fondés d'ailleurs sur la vérité, sur l'histoire. Puisque le climat de la Grèce n'est point changé, pourquoi, si toutes les circonstances qui étaient réunies dans les beaux siècles de l'antiquité venaient à se reproduire, ne verrait-on pas une résurrection du passé? Est-il téméraire de penser que si les conditions politiques changeaient, si la liberté détruisait les tristes effets de l'esclavage, d'autres changements se manifesteraient? Il semble que pour lors rien ne devrait empêcher que la Grèce redevînt le pays des grands hommes, et la patrie des lettres, des sciences et des beaux-arts.

D'ailleurs, il est permis, dans cet exemple, de raisonner par analogie. Les peuples qui habitaient autrefois le nord de l'Europe étaient grossiers et barbares, avant l'introduction des institutions et des lois qui les ont civilisés. Le climat de la Gaule était bien différent de celui de la Grèce; mais le pouvoir des institutions humaines est plus fort que l'influence des climats. A ce sujet, Huarte remarque que les beaux-arts et les lettres, qui ont si longtemps fleuri à Athènes, habitent désormais en l'Université de Paris[1].

(1) Le vœu constant de Charlemagne, d'après Alcuin, Ep. X, était :

Cette manière de voir n'est pas commune ; elle mérite toute l'attention des philosophes et des physiologistes ; de ces derniers surtout qui, depuis Montesquieu, semblent avoir négligé les grandes questions qui se rattachent à la théorie des climats. Puisque nous avons prononcé le nom de Montesquieu, qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions qui ne sont pas en dehors de notre sujet. Comment ce grand écrivain, qui a étudié les constitutions et la législation des peuples dans leurs rapports avec les climats, n'a-t-il pas rendu justice à ses prédécesseurs ? Il leur doit cependant un grand nombre d'aperçus lumineux, qui l'ont guidé dans cette partie de son livre. Montesquieu connaissait-il Huarte ? On ne sait, mais déjà Bordeu avait remarqué combien entre ces deux auteurs était grande la ressemblance. D'ailleurs, s'il ne connaissait point notre auteur, il connaissait certainement Hippocrate, Platon et Aristote, dont il a tiré bon parti, ainsi qu'il a fait de Gravina et de Machiavel, et d'autres écrivains moins célèbres. Montesquieu était le plus savant des grands écrivains de son siècle ; il savait à fond l'antiquité ; chaque page de son livre immortel témoigne qu'il n'avait rien négligé, rien oublié de ce qui se rapportait à son œuvre[1].

Lorsqu'Hippocrate constata le premier l'influence des climats sur le caractère, les mœurs et les institutions des peuples, il fonda la théorie qu'a développée Montesquieu. Si nous possédions encore l'ouvrage d'Aristote sur les constitutions d'un

ut Athenæ novæ perficerentur in Francia. Ce vœu fut complétement réalisé au seizième siècle, on a pu dire de cette époque : « Athènes est à Paris. » Michelet, *la Renaissance.* — Cf. Prunelle, *de l'Influence exercée par la médecine sur la renaissance des Lettres.* Montpellier, in-4, 1809, p. 9, not. 6, et la note 1 à la fin du Discours, pp. 89-71.

(1) M. Barthélemy Saint-Hilaire, parlant de la *Politique* d'Aristote, dit que : « C'est la théorie générale des gouvernements et des systèmes « politiques. Aussi a-t-on remarqué, avec raison, que l'épigraphe choisie « par Montesquieu : *Proles sine matre creata*, était plus ambitieuse « qu'exacte, et que son Esprit des Lois n'était pas plus sans antécédents « que ses Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains. « Ici les discours de Machiavel sur les décades de Tite-Live ; là l'ouvrage « politique d'Aristote. » t. I, p. xxxij.

grand nombre de peuples, nous aurions l'esprit des lois de l'antiquité, et l'original ou le modèle de celui que nous connaissons. On sait que ce grand philosophe s'était préparé par ce travail à la composition de ses livres célèbres de *la Politique;* s'il était venu jusqu'à nous, nous aurions sans nul doute à comparer deux chefs-d'œuvre. Il est vrai qu'Aristote lui-même aurait pu avouer ses emprunts; s'il faut en croire quelques critiques, c'était assez son habitude de prendre un peu son bien partout, et nous n'entendons pas le blanchir de ce reproche; car il en est qui sont allés plus loin, et l'ont accusé d'avoir dénaturé les doctrines de ses prédécesseurs.

Hippocrate, venu avant Aristote, alla beaucoup plus loin que ce dernier; il s'efforça de démontrer et démontra, par des exemples, que les institutions et les lois réagissent à leur tour sur le caractère des peuples. Il a attribué l'apathie, l'inactivité générale des Asiatiques au despotisme qui les écrasait, et auquel ils s'étaient faits insensiblement. C'est ainsi que Huarte, qui a démontré l'influence des institutions sur l'action des climats eux-mêmes, a expliqué la décadence intellectuelle de la Grèce par le despotisme de la conquête.

Montesquieu ne devait donc pas seulement se souvenir d'Hippocrate en écrivant son livre; il aurait dû marquer qu'il s'en était souvenu. Hippocrate est une autorité respectable dont les plus grands hommes peuvent se prévaloir. D'ailleurs, si Montesquieu pouvait se dispenser de compter ses emprunts, il ne pouvait se dispenser de les peser, et la critique la plus indulgente ne saurait complétement le justifier sur ce point.

On a prétendu qu'« Hippocrate, en accordant aux climats tant « d'influence sur l'*énergie* des hommes, accorde aux lois une « puissance plus grande encore, et qu'il néglige de rechercher « si la nature même de ces lois n'a pas été déterminée par celle « des climats, et si, par exemple, les peuples libres de l'Asie « n'étaient point placés dans des régions montagneuses et « froides[1]. » La remarque est spécieuse, mais elle ne prouve

(1) Villemain, *Tabl. de la litt. au dix-huitième siècle,* 14e leçon, 2e partie, t. II.

rien contre Hippocrate, et ne saurait défendre Montesquieu; d'autant que le médecin a été plus sage que le publiciste, en reconnaissant le pouvoir de l'activité, ou, si l'on veut, de l'*énergie* de notre nature, en ne faisant pas tout dépendre des circonstances extérieures.

Quant au reproche, il semble peu mérité. Hippocrate, qui a fondé une admirable théorie, dans un livre de médecine, n'écrivait pas une philosophie de la législation. Il faut avouer que le célèbre critique a été plus heureux ou plus juste, lorsque, sans entrer dans ces débats, il a reconnu ailleurs que, malgré son épigraphe, le livre de Montesquieu n'était pas sans modèles, ou, du moins, sans antécédents[1].

Ces critiques ne sauraient atteindre la gloire de Montesquieu; mais les droits de la vérité sont imprescriptibles : il n'est pas, du reste, hors de propos de rappeler aux philosophes qu'ils doivent beaucoup aux médecins, et que, depuis Aristote, c'est assez leur usage de leur faire des emprunts, sans en rien dire.

(1) Cf. Villemain, *Discours préliminaire de la Répub. de Cicéron*, p. 34, t. I.

CHAPITRE V.

De l'hérédité. — Du régime.

La question intéressante qui fait le sujet du chapitre précédent, a été traitée par notre auteur avec une sorte de prédilection et avec une originalité d'aperçus qui la rend féconde. Nous n'avons pu que l'effleurer, notre objet n'étant autre que d'expliquer de quelle manière Huarte l'avait comprise. Il est certain qu'il la considérait comme une des questions les plus importantes de la physiologie; mais il s'est montré profond physiologiste en l'étudiant dans les rapports qu'elle a avec les autres; et, par exemple, il ne l'a jamais séparée de celle des tempéraments, non plus que de celle de l'hérédité. Cet exemple a été peu suivi.

Dans ces derniers temps, on a négligé la théorie des climats pour s'occuper plus spécialement de la question des races; et il est juste de dire que cette étude a produit de beaux résultats[1]. Cependant, il faut convenir que, même au point de vue de l'histoire, ces deux questions ne doivent pas être séparées. Il est très beau sans doute de remonter à l'origine des peuples, et d'établir, d'après les débris de leurs langues, les différences qui les distinguent; cet élément de recherches n'est pas à dédaigner. Mais lorsqu'on cherche la filiation des peuples et leur origine, afin d'assigner à chacun son caractère propre, il convient aussi de tenir compte des diverses régions qu'ils ont habitées aux diverses périodes de leur existence. Au point de vue de la physiologie générale, cette circonstance est d'un grand poids.

(1) Cf. Thierry (Amédée), *Hist. des Gaulois*, 1828. Paris, 3 vol., t. I Introd.

Cf. Edwards (W.-J.), *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leurs rapports avec l'histoire;* in-8. Paris, 1829, et les autres travaux de cet estimable physiologiste.

Il faut faire ou refaire, s'il est possible, l'histoire de la géographie des peuples, tant pour les pays qu'ils ont habités que pour ceux qu'ils ont parcourus. Il semble, en effet, que dans l'histoire générale de l'humanité on ait fait peu d'attention à un fait constant et bien remarquable; on a négligé de faire l'histoire des émigrations des peuples, et de marquer ce mouvement de circonvolution qui les pousse ou les entraîne du Nord au Midi. Peut-être qu'en les faisant passer sous toutes les latitudes, la nature a voulu montrer, non-seulement que c'était là une loi de perfectionnement et de progrès, mais encore que l'espèce humaine peut vivre sous toutes les zones. Dans ce cas, il est permis de croire que, si le croisement des races est indispensable pour la conservation de l'espèce, le changement de lieux est aussi pour l'humanité une condition d'existence.

L'origine, le développement et les transformations des maladies, étudiés à ce point de vue, fourniraient incontestablement des données précieuses, et ne sauraient manquer d'éclairer les lois de la physiologie générale. Malheureusement, la haute spéculation scientifique ne s'accorde guère avec l'esprit étroit d'observation routinière.

L'esprit de Huarte était à la fois observateur et profond; s'il a fécondé les principales questions de la science, c'est qu'il a su « se rendre compte » des éléments qui la composent, et qu'il les a réduits en système, en donnant une signification à tous les faits. Il a fondu dans sa grande théorie des climats celle de l'hérédité, qui embrasse aussi celle des races; et c'est beaucoup que d'avoir compris, à son époque, que toutes ces questions n'en faisaient qu'une, ou du moins qu'elles étaient inséparables.

Dans son chapitre sur la médecine, il a tracé rapidement l'histoire physiologique des Juifs. C'est une admirable esquisse, où il semble avoir voulu grouper toutes ses idées fondamentales de physiologie, en exposant les principes qui doivent servir de fondement à la science de l'homme. Il y a démontré, par un exemple remarquable, que la persistance du type primitif peut se maintenir dans son intégrité, à travers les siècles, et que ce type lui-même, dont les modifications sont insensibles,

peut être, en partie, le résultat d'une influence énergique du climat et des circonstances externes. En effet, l'histoire de ce peuple qui se perpétue depuis tantôt deux mille ans, répandu sur tous les points du globe, offre des particularités remarquables. Elle nous apprend que le type des nations peut se conserver indéfiniment, au milieu de la prodigieuse diversité des variations individuelles. Le type primitif de ce peuple errant et démembré ne s'est pas altéré, ne s'altère pas, malgré l'influence des climats les plus divers, influence si puissante pour déterminer des modifications particulières de forme et de complexion. Au point de vue physiologique, on peut dire qu'il n'a jamais existé de nation qui ait mieux conservé son individualité. D'après Huarte, le peuple juif présente une de ces variétés produites en grande partie par l'influence du climat, qui se maintiennent malgré les changements de pays et des autres circonstances extérieures, pourvu que les individus qui en offrent le type ne se mêlent jamais qu'entre eux. Il a insisté sur cette idée de la force d'impression du climat primitif, et semble avoir deviné que la variété des races peut se démontrer par la variété des résidences.

En tenant compte de toutes les circonstances qui peuvent expliquer ce phénomène étrange de la persistance du type chez les Juifs, Huarte remonte, suivant son habitude, à l'origine des choses. Il nous montre les Hébreux dans l'esclavage d'Égypte ; il étudie l'influence du climat de cette contrée sur le développement des facultés de l'intelligence ; il pense que cette influence a été si forte que les descendants des Hébreux en conservent encore des restes. De l'aveu des anciens, le climat de l'Égypte semblait privilégié, et les Grecs eux-mêmes, si amoureux de leur patrie, regardaient cette contrée de l'Afrique comme le berceau des sciences et des arts utiles. La médecine, suivant des auteurs très graves, serait née sur les bords du Nil.

Mais ce ne fut pas l'influence seule du climat qui imprima aux Israélites l'esprit et le caractère qui les a distingués de tout temps. Les vexations continuelles du despotisme, cet esprit de haine et de révolte qui naît de l'esclavage, le régime auquel les Pharaons les soumirent pendant la servitude, tout en un mot,

les préparait dès lors à devenir un peuple à part. Les aliments chauds et de haut goût devaient favoriser le développement des humeurs âcres et sèches, et, par conséquent, la prédominance de certaines facultés de l'imagination, en leur communiquant un tempérament que l'on appellerait aujourd'hui bilieux ou bilioso-nerveux.

Ce n'est pas tout : pour nous montrer combien est grande la puissance du régime et de la diététique, Huarte suit les Israélites dans le désert, dans les divers climats qu'ils traversèrent jusqu'au pays qu'ils devaient habiter ; il nous fait voir que leurs mœurs, leurs institutions et leurs lois étaient en rapport avec les circonstances extérieures; tout, en un mot, dans l'histoire primitive des Juifs, était fait pour leur imprimer ce type ineffaçable, ces inclinations qu'ils conservent encore aujourd'hui, ce mélange de finesse et de malice, cet ensemble de qualités et de défauts dont se compose leur caractère, et qui les a toujours rendus actifs, industrieux, entreprenants, propres aux spéculations et aux affaires qui demandent de grandes ressources d'imagination. Pendant longtemps les Juifs eurent le monopole du commerce, et, aujourd'hui encore, ainsi que leurs pères, ils continuent de sacrifier au veau d'or. Pendant le moyen-âge, ils régentèrent la médecine avec les Arabes ; Bordeu, qui leur a consacré un chapitre de ses *Recherches*, semble croire avec Huarte qu'en réalité leur esprit était fait pour l'exercice de la profession, sinon pour l'étude de la science.

Cet exemple, dont nous ne reproduisons que les principaux traits, contient plus d'un enseignement. Il sert surtout à montrer que les caractères propres à une race, et les qualités acquises sous l'influence du climat et de la manière de vivre, sont si profondément enracinés, si inhérents à la nature humaine, que les changements ne peuvent s'opérer, si ce n'est par des transformations successives, alors même que les conditions de vie sont différentes, et que les peuples ont été transportés dans d'autres régions. Tant il est vrai que nous nous combinons d'une manière intime avec les choses du dehors, tant il est vrai que ce que nous nous assimilons nous modifie profondément.

Il se peut que ces idées si saines aient été inspirées à

Huarte par un passage célèbre d'Hippocrate. Dans son traité des *airs*, des *eaux* et des *lieux*, Hippocrate parle d'un usage étrange d'une peuplade scythe, que Huarte a rapporté, et qui a dû attirer son attention. Les gens d'une certaine classe étaient dans l'habitude de comprimer fortement sur les côtés la tête des enfants nouveaux-nés; cette difformité passait pour une marque de noblesse : de là le nom de *macrocéphales*, ou têtes longues [1]. Cet usage se perpétua pendant des générations. A la longue, la nature parut s'être soumise à cette violence, et les enfants naissaient contrefaits, c'est-à-dire avec la tête allongée et aplatie latéralement. Dès lors, l'ancien usage devint inutile, et il fut négligé. Mais après quelques générations, la nature avait repris ses droits, et la tête avait retrouvé sa forme naturelle. Ce fait remarquable démontre toute la force du type primitif, et les tendances de la nature à le reproduire. On conçoit aisément toutes les conséquences que l'on peut tirer du principe que renferme l'explication de ce fait.

La grande importance que Huarte accorde aux causes externes en général, devait l'amener à reconnaître que la plus forte influence est celle de l'alimentation ou du régime. La nutrition est la fonction fondamentale de la nature humaine. Au point de vue physiologique, cette fonction contient et résume toutes les autres ; c'est elle qui entretient la vie ; elle domine dans l'individu et dans l'espèce : la génération n'est qu'une forme de la nutrition. Huarte a saisi les rapports étroits qui lient ces deux fonctions ; il ne les a pas séparés.

Notre vie ne se fait qu'à la condition de nous assimiler continuellement quelques-uns des aliments qui nous environnent : l'air est un aliment de tous les instants [2]. Cette condition de notre existence montre à la fois notre activité et notre dépendance. Nous sommes par nous-mêmes, mais nous ne pouvons nous passer des choses qui nous entourent. Nous sommes en

(1) Sur les Macrocéphales ,Littré, t. IV, *Avertiss.*, p. XI-XII, et Hipp. *de Aer. aq. et loc.*, § 14, t. II. pp. 58-60. Cf. Coray, t. II, p. 223.

(2) Πνεύματα δὲ τὰ μὲν ἐν τοῖσι σώμασι φύσαι καλέονται, τὰ δὲ ἔξω τῶν σωμάτων ἀήρ. Οὗτος δὲ μέγιστος ἐν τοῖσι πᾶσι πάντων δυνάστης ἐστιν. Hipp. *Oper. lib. de flat.*, § 3, t. VI, p. 94.

nous et hors de nous; nous recevons et rendons sans cesse, comme l'avait remarqué Hippocrate. Huarte a eu raison d'établir deux lois souveraines de la nature humaine : activité personnelle, influence constante des choses du dehors. Toute la physiologie est là.

Il était naturel qu'il insistât sur les modifications profondes que peut produire le régime. C'est surtout par la nutrition que « nous communiquons » avec les choses extérieures; en les introduisant dans nos organes, nous nous les assimilons, et en faisons des parties de nous-mêmes. Il est vrai de dire que les aliments s'incarnent en nous, car ils deviennent notre propre substance; mais ils conservent en partie leurs qualités premières, et c'est par là qu'ils nous peuvent modifier. Il est incontestable que le régime de vie exerce sur notre économie une grande influence. Nous changeons tous dans la même journée, et non-seulement la digestion nous modifie, mais encore la nature des aliments.

L'histoire nous apprend que presque tous les anciens peuples du Nord vivaient de chair et de liqueurs fermentées. On sait aussi que l'esprit des Barbares ne ressemblait guère à celui des Grecs. Il y avait une différence prodigieuse entre un pythagoricien et un athlète, et certainement le régime y entrait pour une bonne part. Depuis longtemps on a remarqué que les peuples chez lesquels croît la vigne sont, en général, plus spirituels que les autres. Huarte lui-même convient que l'usage du vin peut être utile pour communiquer au cerveau un degré de chaleur qui lui manque; mais il reconnaît d'ailleurs que cette liqueur, qui peut exalter heureusement les facultés de l'intelligence, et surtout l'imagination, produit de tristes effets, lorsque l'abus remplace l'usage modéré. Mais en voilà assez sur le régime.

Si la génération n'est que la nutrition qui se continue en passant d'un être dans un autre, le régime des parents doit agir puissamment sur le produit qu'ils engendrent. Aussi, l'auteur a-t-il fondé son système de génération en grande partie sur le régime; et lorsqu'il enseigne comment on peut engendrer des enfants sages et d'un esprit propre aux sciences, on pense bien

qu'il n'a pas négligé d'accorder aux effets de l'alimentation toute l'attention qu'ils méritent. C'est aussi là-dessus que roulent la plupart des excellents conseils qu'il donne sur la première éducation, sur le choix des nourrices, sur les précautions et les soins qu'il faut prendre pour conserver aux enfants les bonnes qualités naturelles.

Ces idées ne sont pas vulgaires ; Huarte s'y arrête et y revient souvent. Il savait que c'est là un des moyens les plus efficaces d'améliorer et de perfectionner l'espèce humaine. On rencontre dans tous les pays des classes de population qui dégénèrent insensiblement, parce que le régime alimentaire est insuffisant ou mauvais. Les enfants issus de ces classes malheureuses sont faibles, chétifs, condamnés à toutes les souffrances, héréditairement disposés aux plus affreuses maladies. Que s'ils ne succombent pas avant l'âge, ils ne transmettent qu'un héritage de mort. Leur vie est atteinte dans son principe. Ces maladies générales, qu'on appelle en médecine des *diathèses*, ont leur source dans un vice radical de la nutrition. Or, s'il est possible de modifier les individus en modifiant favorablement les conditions de leur existence, il doit l'être aussi d'améliorer la constitution et la santé des classes malheureuses.

Cette réflexion est une des plus profondes qu'ait inspirées à Huarte la question de l'hérédité, qu'il a confondue à dessein avec celle de la génération ; de sorte qu'il est difficile d'exposer ses opinions dans une matière aussi délicate. Si cette partie de son livre se distingue, comme toutes les autres, par l'élévation des idées et la profondeur des vues, elle abonde d'autre part en détails que la physiologie seule peut admettre.

Huarte a fait une histoire complète de la génération. Quelque étranges que puissent paraître ses idées, il a mis dans cette partie de son livre des choses fort utiles pour l'hygiène et pour la morale. On peut admirer surtout avec combien d'habileté il a su rattacher cette question à celle des tempéraments ; car c'est vraiment dans le dernier chapitre du livre, que la doctrine des tempéraments reçoit toutes les applications dont elle est susceptible. En étudiant et en distinguant avec soin les divers degrés du tempérament des deux sexes, il a indiqué quelles sont

les combinaisons les plus favorables à la perfection de l'espèce.

Au point de vue physiologique, le mariage est pour lui une fonction qui doit obéir aux lois inséparables de *sympathie* et de *synergie*. Cette formule physiologique doit nécessairement conduire à considérer le mariage comme une association, et dès lors on comprend combien l'idée scientifique est profonde[1].

L'influence des aliments est très puissante sur les produits de la génération. Huarte va même jusqu'à prétendre que chaque homme peut reconnaître quel est l'aliment qui a le plus efficacement contribué à sa formation, en observant quel est celui pour lequel il a une prédilection marquée. Il semble plus près de la vérité, lorsqu'il explique pourquoi les enfants des grands hommes ne ressemblent pas, en général, à leurs pères. Il donne de cela plusieurs raisons physiologiques qui ne sauraient être ici reproduites; il pense, entre autres choses, que les hommes d'une haute intelligence, par la constitution même de leur tempérament, ne se trouvent pas dans les mêmes conditions que les autres, et que, dans ces cas, c'est la mère de l'enfant qui a la plus grande part à sa formation. Cela veut dire que les enfants des hommes supérieurs tiennent le plus souvent de leur mère, beaucoup plus que de leur père; cette raison paraît vraisemblable. Il arrive fréquemment que des hommes illustres s'unissent à des femmes vulgaires; il n'y a point de convenance dans cette union. Or, nous savons que de l'accord naît l'harmonie. Mais Huarte oublie de dire que des hommes d'une grande intelligence sont nés d'un père ordinaire et d'une femme supérieure. Il est vrai que, dans son système, la femme est inférieure à l'homme, et par le tempérament et par les facultés de l'esprit. Il fait même à ce sujet des réflexions qui manquent de justesse. Il pense que la femme ne saurait se distinguer qu'en s'élevant au-dessus de son sexe, par une grâce spéciale d'en haut, ainsi qu'il est arrivé pour les femmes célèbres, par exemple, pour Judith et Débora, chez les Hébreux. Mais

(1) Δεῖ δὲ, ὥσπερ οἱ φυσικοὶ τῶν ὑγρῶν λέγουσι δι' ὅλων γίνεσθαι τὴν κρᾶσιν, οὕτω τῶν γαμούντων καὶ σώματα καὶ χρήματα καὶ φίλους καὶ οἰκείους ἀναμιχθῆναι δι' ἀλλήλων. Plut., *Conjug. præc.*, § 34. — Τὴν κατὰ σεαυτὸν ἕλα, σοφόν. Plut. *de Puer. educ.*, § 19.

lorsque la femme est dans son état normal, avec les seules dispositions qu'elle a reçues de la nature, son esprit changeant et léger n'est propre à rien de solide, à aucun travail sérieux de la pensée; les lettres et les sciences lui sont interdites : « Aussi, « l'église catholique, dit-il, a grande raison de défendre aux « femmes de prêcher, de confesser et d'enseigner, parce que « ce sexe est indisciplinable et non susceptible de prudence. » La mesure peut être excellente, mais la raison ne l'est pas autant; d'ailleurs, on pourrait objecter que l'église catholique a peu connu la physiologie, et que sa philosophie n'est pas aussi irréprochable que ses doctrines théologiques. Ce n'est pas tout; Huarte rappelle la tentation du serpent, Ève et sa première faute; il est sans miséricorde pour un adversaire si souvent attaqué, et qui ne se défend que par sa faiblesse.

Il est à peine nécessaire de combattre aujourd'hui ces idées fausses ou exagérées, qui ont leur source dans des préjugés vieillis. De tout temps on a accordé à la femme une infériorité relative : cela se conçoit. Dans l'étude de la nature humaine, c'est l'homme qui a toujours été pris comme type; c'est l'homme qui a fait la science. Cela devait résulter nécessairement de cette habitude, fort ancienne, de considérer surtout l'individu. Comme on s'est peu occupé, ou, pour mieux dire, comme on ne s'est point sérieusement occupé de l'espèce en général, la physiologie du *couple* est encore à faire. Or, le couple est la réunion de deux individus qui reproduisent le tout; car chaque sexe n'est qu'une moitié de l'espèce, et l'on ne peut concevoir celle-ci qu'en étudiant ensemble les deux genres qui la composent. Les physiologistes devraient se souvenir quelquefois du mythe si profond de Platon[1]. Il faudrait étudier chacun des deux sexes au point de vue de sa destination, et l'on verrait alors que cette destination est à peu près la même. Cela arrivera certainement, lorsqu'à l'analyse étroite et mesquine de la vieille science succédera une synthèse plus féconde; alors, on s'occupera de l'ensemble avec beaucoup de fruit, et l'on épar-

(1) Cf. dans le banquet de Platon, le *Discours* d'Aristophane, ed. Bekk., t. II, part. II, pp. 402- .

gnera à une moitié de l'espèce humaine des comparaisons injustes, fausses, humiliantes, quelquefois ridicules.

De même que, dans l'individu, il n'est point de principe qui domine, et que tous les éléments qui le composent forment un ensemble régulier, en vue d'un résultat unique; de même, dans l'espèce, chaque sexe est parfait dans son genre, parce que chacun a sa destination et son rôle; l'un et l'autre doivent s'unir pour se compléter. Mais avant que ce principe si simple et si naturel ait pris racine dans la science, il faudra que les idées anciennes, en continuant leur évolution, achèvent de se transformer. A toutes les époques, l'esprit des plus grands hommes, des savants les plus illustres, obéit à son insu à des idées dominantes qui sont dans le domaine public, et forment ce qu'on appelle l'opinion générale; ces idées entrent pour une bonne part dans leur manière de voir, et dans les principes qu'ils adoptent. Huarte a fait peu de sacrifices aux préjugés de son temps; mais enfin il était homme, et n'a pu se soustraire à cette loi générale; ce qui démontre, en faisant les restrictions nécessaires, la vérité de cette pensée d'un illustre historien de notre temps : « Qu'on ne peut pas, quelque supériorité d'esprit que « l'on ait, dépasser l'horizon de son siècle[1]. »

(1) Aug. Thierry, *Hist. de la conquête de l'Anglet. par les Normands.* Introduct.

SECTION II.

PHILOSOPHIE DE L'*EXAMEN*.

> Δύο δὲ μόνον καλῶς ξυνίσταθαι τρίτου χωρὶς οὐ δυνατόν· δεσμὸν γὰρ ἐν μέσῳ δεῖ τινὰ ἀμφοῖν ξυναγωγὸν γίγνεσθαι· δεσμῶν δὲ κάλλιστος ὃς ἂν αὑτὸν καὶ τὰ ξυνδούμενα ὅτι μάλιστα ἓν ποιῇ.
>
> PLATON, *Timée*, éd. H. Martin, t. I, p. 90. B. C. 31.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations générales. — De l'âme.

La philosophie d'Huarte n'est pas moins intéressante que sa physiologie; mais elle est plus difficile à reproduire, parce qu'elle se trouve répandue dans toutes les pages de son livre, et en est comme l'âme. Or, s'il est très malaisé d'entrer dans la pensée d'autrui, il ne l'est pas moins de saisir l'esprit d'un auteur, et de recomposer un système avec des idées éparses dans un sujet qui embrasse une prodigieuse diversité de matières. A vrai dire, les idées d'un ordre très élevé exposées dans la section précédente, pourraient rentrer dans les spéculations de la philosophie générale; mais il en restait un grand nombre d'autres qui appartiennent plus immédiatement à la philosophie proprement dite. Nous avons essayé de les reproduire avec ensemble, aussi exactement que possible. Seulement, afin de ne pas multiplier les divisions, nous avons réuni dans la présente section les principales idées de l'auteur de l'*Examen*, sur la métaphysique, la philosophie pratique et la morale.

Dans les livres sérieux, il y a toujours deux questions principales, une question de principes et une question de méthode.

En elles se résume toute philosophie. Il est vrai que la seconde de ces questions n'est qu'accessoire, quoique fort importante; la méthode seule suffit souvent pour révéler le principe, lorsque l'auteur n'a pas jugé à propos de l'énoncer, ou qu'il n'a pas eu la liberté de le faire. En tout cas, il est vrai de dire que ces deux questions dépendent tellement l'une de l'autre, qu'elles se confondent ; cela est vrai surtout des écrivains supérieurs, dont les principes déterminent presque toujours la méthode.

Déjà ce qui a été exposé peut nous donner un avant-goût de la physiologie d'Huarte; car ses principes de philosophie et sa méthode de philosopher se retrouvent dans ses théories physiologiques. Cela devait être, et c'est à cause de cela même que la physiologie devait précéder la philosophie dans cette appréciation des doctrines de l'*Examen*.

En effet, s'il est incontestable que tout ordre d'idées est sous la dépendance d'une théorie philosophique, toute théorie se résout en un principe; l'adoption de ce principe et la manière de comprendre la science exercent à leur tour une visible influence sur l'ensemble des doctrines philosophiques. Cette remarque ne paraîtra peut-être pas dépourvue de toute vérité aux esprits familiers avec l'histoire des sciences, et avec celle de la médecine en particulier. Tous les génies puissants qui ont associé la philosophie et la médecine, ont combiné l'une et l'autre; et ceux-là sont arrivés le plus loin qui n'ont pas sacrifié la médecine à la philosophie, ni la philosophie à la médecine. Cet accord des deux sciences est le plus beau côté du génie d'Hippocrate. Ce grand médecin et le petit nombre de ceux qui l'ont imité, ont réellement possédé toute la *science de l'homme*.

Ainsi a fait Huarte. Conséquent avec lui-même, possédant l'unité de la science, il a été en philosophie ce qu'il s'est montré en physiologie. Des conceptions analogues ont produit des doctrines semblables. Le même principe et les mêmes méthodes l'ont dirigé dans un ordre d'idées différentes. Il a si heureusement combiné la philosophie et la physiologie, qu'on peut affirmer qu'il ne séparait pas ces deux sciences. Cela résulte surtout de ses opinions sur l'âme de l'homme.

Parmi les éléments de notre nature, il en est un qui présente

des fonctions d'un ordre spécial : c'est l'élément par lequel s'exercent la pensée, l'imagination et la mémoire, qui sont les trois facultés de l'intelligence. Ces trois actes, qui se rattachent à trois facultés d'un même ordre, constituent l'*intelligence* proprement dite, ou l'*âme raisonnable*. Ce sont autant de modes d'un même élément qui est plus parfait dans l'homme que dans les autres êtres vivants. Leur ensemble produit la pensée, qui a pour objet la science ou la connaissance. — Ce principe est incontestable ; chaque homme peut se convaincre qu'il est vrai, parce que chacun en trouve l'évidence en soi-même.

Mais quel est cet élément, quelle est sa nature? Cette question est plus épineuse, et la diversité des opinions fait assez voir que la solution en est malaisée [1]. L'élément intelligent ou l'âme rationnelle est-elle substance ou accident? En d'autres termes, est-ce une entité qui a une existence propre, ou bien n'est-ce qu'un mode, une manière d'être de notre nature? Il est probable qu'elle est l'un ou l'autre; lequel des deux, la science humaine ne saurait l'affirmer; il n'y a que la révélation ou la science divine qui puisse nous confirmer dans la croyance que cette âme est un être jouissant d'une existence personnelle, qui puisse nous instruire sur ses destinées.

Voilà en peu de mots ce que pensait l'auteur du principe de notre personnalité. Il adopte ce principe, parce qu'il lui paraît évident qu'il existe ; mais il avoue, peut-être avec trop de prudence, qu'il ne sait rien de sa nature ; aussi ne parle-t-il jamais de l'âme comme d'une substance séparée des autres éléments qui nous constituent ; il dit l'âme rationnelle, l'âme raisonnable, comme il dit l'âme sensitive, l'âme végétative : il dirait volontiers la vie intellectuelle.

C'est par l'âme raisonnable que nous pensons, de même que nous sentons et que nous vivons par les deux autres ; ou plutôt, c'est par elle que nous sentons et que nous vivons d'une autre

(1) Héraclite avait dit : Ψυχῆς πείρατα οὐκ ἂν ἐξεύροι ὁ πᾶσαν ἐπιπορευόμενος ὁδόν· οὕτω βαθὺν λόγον ἔχει. Diog. *Laert.* lib. IX, c. I. p. 228, n. 6; et Aristote : Πάντῃ δὲ πάντως ἐστὶ τῶν χαλεπωτάτων λαβεῖν τινὰ πίστιν περὶ αὐτῆς. Arist., *de Anim.* lib. I, c. I, § 2, p. 402, a.

vie, c'est-à-dire, pour penser, imaginer et nous souvenir. En mettant de côté les restrictions que l'auteur a été forcé de faire, nous croyons que telle est sa pensée véritable; de sorte que l'on peut remarquer, dès ce moment, combien cette manière de voir se rapproche de celle d'Aristote, et aussi de celle de Stahl, de Stahl qui est animiste à la manière d'Aristote, et qui s'est toujours gardé de préciser nettement ce qu'il entendait par *âme*, ainsi que l'exige une saine psychologie. Car l'âme de Stahl, pour les esprits clairvoyants qui ont pénétré au cœur de la doctrine de ce grand homme, n'est autre chose que la nature elle-même, la nature vivante, intelligente et sensible, dans laquelle il a confondu, comme en un seul principe, les trois âmes, végétative, sensitive et rationnelle, avec leurs modes d'être, qui aboutissent à la vie prise dans son acception la plus large. Telle est au fond la pensée de Stahl, qui a exagéré, en la rendant plus précise, la conception d'Hippocrate, et a donné lieu à une doctrine intermédiaire qui n'est qu'une sorte de compromis entre les idées de Stahl et celles d'Hippocrate. Cette doctrine, plus prudente qu'originale, à la fois hippocratique, stahlienne et spiritualiste, a affecté de se renfermer dans la contemplation de l'homme en tant que vivant seulement, et considéré comme un être physiologique; de sorte que si elle a rendu des services réels à la médecine d'application pratique, elle en a rendu beaucoup moins à la science générale de l'homme[1].

Longtemps avant Stahl, Huarte avait fondu les doctrines physiologiques d'Hippocrate avec les doctrines psychologiques du traité de l'*âme* d'Aristote, pour en former ce qu'il appelle une *philosophie naturelle*, qui s'accorde de tous points avec ses théories de physiologie générale. Il reconnaît l'existence de l'élément qui constitue à vrai dire notre personnalité; mais il ne préjuge rien sur sa nature, rien sur ses destinées; s'il le distingue des autres éléments, il ne l'en sépare pas, ou du moins ne le conçoit pas séparé.

Cet élément intelligent est le principe, ou, pour mieux dire, le

(1) Les médecins vitalistes de l'école de Barthez sont sceptiques comme leur maître, ou, pour mieux dire, ils ne croient qu'en lui.

centre de nos connaissances. Il est une *puissance organique* qui a son siége dans un organe plus propre que les autres à l'exercice de ses fonctions : cet organe est le cerveau. Cette puissance ou cette faculté se sert de cet instrument ; mais elle en dépend, elle ne peut rien sans lui ; tant que l'homme est vivant, elle se ressent de toutes ses modifications, et souffre des altérations qu'il éprouve. Elle se manifeste par trois facultés qui sont intimement unies, mais diversement combinées chez les divers individus. Deux de ces facultés sont essentiellement actives, l'entendement et l'imagination ; la troisième, c'est-à-dire la mémoire, est plus spécialement passive ; toutefois, elle a aussi une sorte d'activité, puisqu'elle est indispensable le plus souvent à l'exercice des deux autres.

L'entendement a un caractère spécial et plus métaphysique ; la mémoire retient les impressions perçues par l'imagination, qui est comme l'intelligence des sens.

C'est de la combinaison de ces trois facultés, variable à l'infini chez les différents individus, que résultent tous les genres d'esprit. Mais la combinaison des facultés et leur développement dépendent aussi du tempérament, c'est-à dire, de la manière d'être du corps vivant, de son état physiologique : là est la source de toutes les différences qui distinguent les hommes. Tel est, à vrai dire, le principe fondamental de l'*Examen ;* en l'adoptant, Huarte s'est écarté des idées de Galien, qui voyait les choses autrement.

Dans le livre qu'il a écrit pour démontrer que l'intelligence et les caractères suivent les tempéraments du corps, Galien étudie dès le début les inclinations morales des enfants, et il attribue à l'âme toutes les facultés passionnelles qui émanent de la sensibilité, comme l'aurait fait un Cartésien ; il conclut de la différence que les enfants présentent dans leurs inclinations, que la nature de l'âme diffère aussi, en d'autres termes, que l'âme n'est pas la même chez tous. Tel est le principe de tous ses raisonnements, et le point de départ de toutes ses idées. Il le déclare en termes précis, dès le second chapitre. Quand il parle de la nature de l'âme, il entend son essence, sa substance même. Voici comment il raisonne sur les inclinations

diverses et les penchants naturels des enfants : « Si l'essence « de leur âme, dit-il, était immuable, ils feraient toujours les « mêmes actes, et, de causes toujours les mêmes, résulteraient « des passions identiques, toujours les mêmes. Il est donc évi- « dent que les enfants diffèrent les uns des autres, autant par « l'essence de leur âme que par leurs actes et leurs passions ; « et, si cela est, ils diffèrent aussi par les facultés[1]. »

Ce raisonnement n'est peut-être pas d'une justesse irréprochable ; même au seizième siècle, les Galénistes les plus outrés ne pouvaient admettre de pareilles conclusions : elles étaient contraires à la philosophie chrétienne et à la morale. En effet, cette théorie soumet l'homme à la fatalité ; elle le rend simplement esclave de ses organes, et ne laisse aucun droit au libre-arbitre. Il est évident que Galien a été, dans cette question, trop physiologiste et pas assez philosophe.

Huarte affirme, au contraire, que l'élément intelligent ou l'âme raisonnable est le même chez tous les hommes ; mais il reconnaît que cet élément ne peut rien sans les organes ; or, si la perfection ou les défauts d'un ouvrage dépendent en grande partie des instruments que l'on emploie pour le faire, il est tout naturel que l'âme agisse aussi suivant la disposition des organes qui servent à l'exercice de ses fonctions. On a déjà vu que les causes qui font varier la disposition des organes ne sont pas toutes dans les organes mêmes, ni dans la composition de leurs éléments. Les âges, les climats, les aliments, les circonstances externes ou internes influent plus ou moins sur l'intelligence, par suite de l'action qu'elles exercent sur le corps. L'âme reste la même pendant tous les âges, mais elle agit autrement dans l'enfance que dans l'âge mûr.

Les idées d'Huarte sur l'âme sont un peu confuses, quelquefois même un peu obscures, parce qu'il a été souvent obligé de déguiser sa pensée; mais elles sont très originales. Nous avons déjà vu qu'elles se rapprochent en quelque manière des grandes conceptions de Stahl. Mais le médecin espagnol n'est pas tombé dans les exagérations du professeur allemand ; il ne

(1) Cf. Gal. *Quod anim. mor. corp. temp. seq.* c. 2, t. IV, p. 768-9.

soumet pas, comme ce dernier, les organes à l'empire absolu d'un principe spirituel. Tout en admettant incidemment l'immatérialité de ce principe, il pense que les organes, dont il ne saurait se passer, réagissent sur lui d'une manière sensible, puisque les facultés de l'esprit, qui ne sont autre chose que les fonctions par lesquelles l'âme se révèle, dépendent du tempérament. Quand il parle de l'âme végétative, il l'entend dans le sens d'Aristote; c'est elle qui préside à la nutrition et à la génération; ce qui veut dire que l'âme végétative est l'activité même qui constitue la vie, ce que l'on appelle dans l'école de Barthez, la *force* ou *le principe vital*. Cette théorie est en parfait accord avec son principe.

Dans la théorie de Stahl, c'est l'âme qui préside à tous les actes et à toutes les fonctions dont l'ensemble constitue la vie humaine : elle fait tout, dirige et gouverne tout. S'il en est ainsi, comment l'âme est-elle la même chez tous les hommes, puisqu'ils diffèrent les uns des autres par les qualités de l'esprit? Et, d'un autre côté, si la perfection de l'intelligence dépend plus ou moins de la disposition des organes, pourquoi l'âme ne dispose-t-elle pas ces organes de manière à pouvoir s'en servir aux meilleures conditions? Car, dans Stahl, non-seulement l'âme dispose souverainement des organes pour accomplir tous les phénomènes de la vie, mais c'est encore elle qui fabrique et façonne les instruments qu'elle doit employer. Or, il est incontestable que la beauté d'un ouvrage dépend aussi de la perfection de l'instrument. Aussi Stahl, avec sa théorie de la préexistence, a été conduit, comme Platon, à un fatalisme inadmissible.

Les idées de Huarte sur l'origine de l'âme, sont bien différentes. Il pense que l'âme est déjà contenue dans le germe d'où doit sortir le nouvel être; telle est du moins l'opinion qu'il énonce formellement dans sa théorie de la génération, où il paraît confondre l'âme avec la vie. Il est vrai qu'en d'autres endroits il semble croire que l'âme raisonnable n'est créée qu'après les organes, ce qui revient à dire que l'âme *raisonnable* n'apparaît qu'après la *végétative*, qui préside à la formation du corps. Cette manière de voir est plus conforme au dogme chré-

tien; quoique l'auteur ne l'adopte peut-être qu'à cause de cette conformité, il a soin de la mettre d'accord avec le reste de son système. Il prétend que Dieu lui-même, quelque puissant qu'il soit, se conforme aux lois et aux œuvres de la nature ; en donnant à l'homme un élément spirituel, il ne change et n'altère en aucune façon les dispositions naturelles, et lorsqu'il voulut revêtir lui-même les caractères de l'humanité, il se conforma aux lois qui gouvernent les *enfants des hommes*. Cette explication lui permet en même temps de montrer que le principe spirituel ou intelligent doit être le même pour tous, puisque l'âme sort des mains de Dieu.

L'âme a aussi une partie sensitive ou sensible; c'est elle qui répond aux sensations internes des sens extérieurs. Par cette partie l'âme peut percevoir des sensations, lors même qu'elle est séparée des organes. On ne sait en vérité s'il faut prendre au sérieux le commentaire physiologique de la parabole de l'Évangile, sur Abraham et le mauvais riche, par lequel il prétend démontrer qu'après cette vie l'âme est susceptible de jouissance et de douleur, qu'elle est douée de la faculté de percevoir toutes les sensations que procurent les sens proprement dits.

Mais le moyen de comprendre autrement les supplices des damnés et les tourments du feu de l'enfer? Les essences pures, les esprits d'un ordre supérieur à l'homme, sentent de la même manière; s'il n'en était pas ainsi, pourrait-on concevoir qu'il y ait des possédés, des hommes que le démon tourmente!? Il faut avouer que c'est là une preuve qui aurait elle-même besoin de démonstration, si l'on ne savait que l'auteur affecte quelquefois de parler sérieusement des choses qu'il ne croit guère. Toute sa démonstration de l'immatérialité de l'âme est faite sur le même ton, Huarte fait valoir tous les arguments de Galien

(1) Héraclite croyait aussi qu'après la mort les âmes pouvaient percevoir des sensations. Le même philosophe considérait l'âme comme quelque chose de divin. Καὶ καλῶς Ἡράκλειτος εἶπεν ὅτι « αἱ ψυχαὶ ὀσμῶνται « κατ' ᾅδην. » Plutarch. *de Fac. in orb. lun.*, § XXVIII t. II, p. 1155. Καθάπερ Μένανδρος· « Ὁ νοῦς γὰρ ἡμῶν θεός. » Καὶ Ἡράκλειτος· « Ἦθος ἀν θρώπων δαίμων. » Plutarch. *Quæst. Plat.*, I, t. II, p. 1222.

contre cette immatérialité ; mais d'après lui, Galien en descendant en enfer, a dû se convaincre par sa propre expérience que les âmes brûlent et ne meurent pas dans le feu matériel. « En « muriendo Galeno es cierto que descendió al infierno, y vió por « esperiencia que el fuego material quemaba á las ánimas y no « las podia gastar ni consumir. »

La conclusion de tout ceci, c'est que l'âme, tant qu'elle est jointe au corps, ne peut pas se passer des organes pour penser et pour sentir ; elle y est continuellement attachée, et ne peut s'en séparer qu'à la mort. Bien plus, l'âme se modifie à mesure que le corps change ; non pas toutefois dans son essence, qui est et demeure toujours la même, mais dans ses fonctions, qui répondent toujours à l'état des organes. Elle opère différemment suivant les âges, parce que le corps se modifie dans son tempérament. Enfin, il vient un moment où l'âme ne semble plus remplir ses fonctions : c'est à l'extrême vieillesse, ou à cette dernière période de la vie que l'on appelle décrépitude, où l'homme semble recommencer son enfance. Ainsi donc l'âme, aussi bien que le corps, a ses périodes marquées de naissance, de croissance, de consistance et de déclin.

Notre auteur n'est pas partisan de la doctrine de l'*insénescence*, doctrine réveillée de l'antiquité, que l'on a voulu fonder sur quelques exemples d'hommes célèbres qui avaient conservé, jusqu'à un âge avancé, une partie de leurs facultés intellectuelles. Cette théorie, aimée des vieillards, est plus spécieuse que solide. Il est rare que la force de l'intelligence se conserve dans toute son intégrité jusqu'à l'extrême vieillesse. L'opinion d'Huarte est plus probable ; il pense que les vieillards perdent la mémoire et l'imagination, mais que l'entendement persiste plus longtemps que les autres facultés ; encore vient-il un âge où toutes les facultés semblent disparaître. Non-seulement on voit des vieillards qui ont perdu l'intelligence, on en voit même qui ont perdu le sentiment, et ne semblent vivre que de la vie végétative, qui va s'amoindrissant tous les jours. Leur organisation se détériore, se détruit insensiblement ; la fonction qui est la base de la vie, se fait chez eux incomplétement ; il n'y a plus d'équilibre entre l'action invariable et continue des circon-

stances extérieures, et l'activité interne qui s'épuise; dans un âge très avancé, la nutrition est imparfaite.

Quant à l'âme des bêtes, sur laquelle on a tant raisonné sans que l'on soit parvenu à s'entendre, Huarte n'est pas de l'avis de Descartes ; il ne fait point des animaux des machines ou des automates. Il se moque également, et de ceux qui leur accordent trop d'esprit, et de ceux qui ne leur en accordent point. Il n'aurait pas approuvé les partisans

« De certaine philosophie,
« Subtile, engageante et hardie, »

qui enseignait l'automatisme des bêtes, pour avoir la facilité de faire de l'homme un être à part, et comme l'unique objet de la métaphysique. La Fontaine, qui en savait là-dessus beaucoup plus que Descartes et son école, a montré ingénieusement qu'il n'était pas raisonnable de soutenir « que la bête est une machine,

« Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts, »

qu'elle ne pense nullement, qu'elle n'a point de sentiment, point d'âme, qu'en elle tout est corps. Il n'entreprend pas une argumentation en forme contre les partisans de l'automatisme des bêtes ; il rectifie, en se jouant, leurs idées exagérées, et termine par cette conclusion :

« Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître[1]. »

Et qui oserait affirmer que les plus intelligents des animaux n'ont pas une partie de nos facultés?

C'est ici le lieu de remarquer qu'en général les médecins philosophes ont su éviter les exagérations des métaphysiciens matérialistes et spiritualistes; de ces derniers surtout, qui ont isolé l'homme dans l'univers pour en faire un être à part. L'anatomie comparée, qui a été si utile, lorsqu'à force de se montrer

(1) La Font. *Fabl.*, X, 1.

ingénieuse, elle n'a pas été au-delà du vraisemblable, a signalé des rapports et des analogies entre la structure de l'homme et celle des animaux. Et la physiologie générale, qui étudie tous les êtres organisés et vivants, pour arriver aux lois de la biologie, aboutit à ce résultat, que l'homme est le plus complet des êtres connus de la création, qu'il est placé à la tête de la série terrestre, et que, par conséquent, son existence renferme et suppose toutes les autres. L'homme isolé est incompréhensible ; et si les philosophes n'en veulent pas convenir, les physiologistes se montrent plus raisonnables, lorsqu'ils sont assez philosophes pour ne pas se faire les esclaves de cette philosophie.

Huarte accorde aux animaux, avec la faculté de se nourrir et de croître, c'est-à-dire avec la vie proprement dite, la faculté de sentir, la faculté de percevoir, une espèce de mémoire, une certaine imagination ; mais à l'homme seul il accorde la conscience, le raisonnement et la réminiscence. Voilà ce qu'il se contente de dire au sujet de cette question tant controversée. Il a fait sagement de se borner dans un sujet où les hypothèses suivent toujours les conjectures, où il est à peine permis de raisonner avec quelque vraisemblance ; car ici l'esprit ne peut se conduire ni par l'expérience, ni par l'analogie.

CHAPITRE II.

Des facultés de l'intelligence.

Les esprits analytiques aiment les classifications et les divisions, qui leur permettent de décomposer un sujet en autant de fractions qu'il leur convient. Mais ces esprits, en cédant à leur penchant, s'écartent souvent de la vérité ; ils donnent dans les subtilités de la métaphysique, parce que les classifications ne sont jamais naturelles, les divisions étant toujours arbitraires ; de sorte que les unes et les autres peuvent être très ingénieuses, tout en étant très fausses.

Aristote a possédé à sa plus haute puissance le génie de l'analyse, avec lequel il a pu fonder le premier un système de philosophie proprement dite. Mais ce génie même l'a entraîné plus d'une fois dans des subtilités qui expliquent les jugements si sévères et si contradictoires que l'on a portés de ses doctrines.

Huarte, qui a tant de fois suivi Aristote, a su se tenir en garde contre les séductions de l'exemple. L'on doit lui savoir gré de ne pas avoir cédé à un penchant auquel résistent rarement les esprits ingénieux. On peut dire de lui qu'il possédait la philosophie, ou, si l'on veut, la méthode qui était la plus conforme à la nature de son livre. Jamais sujet ne fut, en même temps, aussi synthétique et aussi analytique. Etudier les esprits en général, c'est une synthèse immense, et parcourir les diverses aptitudes des esprits, est une œuvre de profonde analyse. Mais une fois que l'esprit est naturellement disposé à voir les choses telles qu'elles sont, et qu'il se les assimile sans effort, de manière à en acquérir la connaissance, la méthode est telle qu'elle doit être ; elle répond à la fois aux besoins de l'esprit et à la nature de l'objet. Les hommes qui procèdent de la sorte, obéissant aux inspirations du génie, marchent droit

dans le chemin de la vérité ; leurs recherches aboutissent toujours à un résultat certain.

Huarte a le mérite d'avoir procédé de la sorte dans l'étude de l'intelligence qui est l'objet principal de ses investigations. Le travail de recherche et d'exposition serait sans doute plus facile, si l'intelligence n'était qu'une, c'est-à-dire si elle n'avait qu'une seule manière d'être ; il ne s'agirait alors que de comparer entre les individus. La vie intellectuelle est une, sans contredit, aussi bien que la vie animale ; mais, comme celle-ci, elle a un certain nombre de fonctions, et se manifeste par plusieurs actes.

L'intelligence se décompose en trois facultés, qui embrassent tous les phénomènes qui s'y rapportent ou qui en dépendent : l'entendement, l'imagination et la mémoire, dont l'ensemble forme l'âme raisonnable. Cette division est aussi ancienne que la philosophie ; mais si elle a été généralement acceptée sans contestation, elle n'a pas toujours été comprise ou expliquée de la même manière.

Huarte distingue ces facultés, mais ne les sépare pas. L'intelligence proprement dite, ou la pensée en général, n'est autre chose que la réunion de ces trois facultés, qui doivent se rencontrer ensemble tant que l'esprit est sain ; car l'esprit aussi a ses maladies, qui dépendent de la lésion ou de l'absence d'une de ces trois facultés, ou de deux, ou de toutes.

L'entendement conçoit, pense, réfléchit, discerne, comprend et juge ; mais il ne peut le faire sans l'imagination. Celle-ci lui fournit les images ou espèces sur lesquelles s'exerce la pensée. L'imagination elle-même ne peut se passer de la mémoire ; la mémoire, rappelant les sensations ou les perceptions, causes occasionnelles de la pensée, réveille l'imagination, qui met en activité l'entendement. De la sorte, ces trois facultés sont enchaînées, elles dépendent l'une de l'autre ; elles sont toutes douées, par conséquent, d'une certaine activité ; car la mémoire elle-même, par les fonctions qu'elle remplit, et surtout à cause du but de ces fonctions, ne doit pas être considérée comme une faculté purement passive, d'autant qu'il faut distinguer de la mémoire proprement dite la réminiscence, qui appartient aussi

à l'imagination. La réminiscence est une mémoire intelligente et volontaire ; elle est, en quelque sorte, l'intelligence se souvenant.

Quand Huarte parle de la réminiscence, il la prend au sens d'Aristote, sans en faire, comme ce philosophe, une faculté à part; la réminiscence est pour lui un souvenir confus, qui ramène facilement, par l'association des pensées, l'image exacte du passé. On l'appelle vulgairement mémoire des idées ou mémoire des choses; peut-être n'est-elle au fond que l'imagination s'aidant de l'intelligence pour reproduire l'image des objets qui ont été perçus, ou le type des idées qui ont été pensées. La plupart des grands hommes ont été doués de cette espèce de mémoire intelligente, tandis que plusieurs d'entre eux ont été dépourvus de cette mémoire mécanique qui est à peine une faculté, et que l'on appelle souvent mémoire des mots. Aristote n'avait peut-être pas tort de dire de cette dernière, qu'elle accompagne rarement une grande intelligence, mais qu'elle s'accorde très bien avec la médiocrité de l'esprit. Seulement on a été trop loin, lorsqu'on a voulu ériger en principe cette remarque générale; l'on pas accordé assez d'attention à la réminiscence telle que l'entend notre auteur; celle-ci suppose toujours une certaine force d'entendement, puisqu'elle est due principalement à l'association des idées.

Quant aux autres divisions que Huarte établit, elles regardent la mémoire proprement dite, et ne sont fondées que sur les degrés d'intensité. Il est des hommes qui apprennent facilement de mémoire et oublient bientôt ce qu'ils ont appris; il en est d'autres qui retiennent fort bien ce qu'ils apprennent avec difficulté; il est enfin des mémoires si heureuses, qu'elles apprennent avec une grande facilité, et retiennent avec une ténacité remarquable. Tous les jours on voit des exemples qui confirment ces distinctions[1]. A ce sujet, l'auteur fait une remarque fort juste : l'on peut manquer de mémoire pour une chose et n'en pas manquer pour un autre. On apprend assez facilement ce que l'on aime,

(1) Quintilien a dit de la mémoire : « Ejus duplex virtus, facile percipere et fideliter continere. » *Inst. Orat.* I, 3.

parce qu'on l'apprend volontiers ; dans ce cas, ce n'est pas la mémoire seule qui fait effort. Tel enfant retiendra à grand'peine une leçon de grammaire, qui apprendra en se jouant une pièce de vers. Cette particularité est un excellent signe pour reconnaître les aptitudes ou les vocations. Cette remarque, si profonde et si vraie, semble justifier la distinction qui a été établie entre la mémoire et la réminiscence.

Les distinctions sont plus importantes et offrent plus d'intérêt, lorsqu'il s'agit de l'imagination et de l'entendement. C'est en réalité de ces deux facultés que dépendent presque toutes les diversités d'esprits, la mémoire n'étant, à vrai dire, qu'une faculté de troisième ordre, une faculté accessoire qui a peu de valeur lorsqu'elle est seule, c'est-à-dire lorsqu'elle est purement passive.

L'entendement présente de nombreuses différences chez les différents esprits. Toutefois, il est permis d'établir deux distinctions principales. L'entendement se distingue par la spontanéité, ou bien par la docilité. La première caractérise les intelligences d'élite, qui renferment en elles les germes des connaissances spéciales à leur aptitude. Les esprits ainsi faits n'ont qu'à ouvrir les yeux pour voir la vérité ; la méditation ou l'exercice de leur activité leur ouvre les portes de la connaissance.

La docilité est une excellente qualité de l'entendement; mais elle est fort inférieure à cette activité qui donne l'initiative aux esprits supérieurs.

Par elle aussi on peut arriver à la connaissance ; mais les esprits qui ne sont que dociles n'entrent pas de leur propre mouvement dans le chemin de la vérité; ils ont besoin d'un guide qui les mène, d'un maître qui les instruise. Ils savent plus qu'ils ne connaissent, et n'atteignent jamais à l'invention. Ils sont pour la plupart bien disposés pour recevoir les enseignements qu'on leur donne ; mais, en général, ils les conservent tels qu'ils les ont reçus, et ne peuvent guère les féconder. Bien différents sont ces esprits actifs, dont la vive intelligence saisit avidement les leçons qu'on lui présente, se les approprie, féconde les germes qu'elles font éclore, pour les développer et les mûrir. C'est de ces esprits que l'on dit souvent qu'ils prennent leur bien où ils le trouvent.

Les esprits du premier ordre se ressemblent tous par ce caractère d'activité qui les distingue. Quant aux autres, ils présentent des différences sans nombre. Il y a plusieurs degrés de docilité : c'est en grande partie de ces différents degrés que dépendent les aptitudes diverses. L'absence de cette même docilité doit nécessairement produire une grande diversité d'inaptitudes ou d'inhabiletés. Remarquons combien cette distinction d'aptitudes et d'inaptitudes est naturelle ; nous verrons bientôt tout le parti que l'auteur en a su tirer.

Poursuivre les nombreux degrés que présente l'imagination, ce serait répéter ce qui a été déjà exposé avec détail. D'ailleurs, chez la plupart des hommes, cette faculté est si capricieuse, que ses nuances paraissent insaisissables. Cela tient à sa nature même. L'imagination est, en quelque sorte, l'intelligence des sens. On comprend combien diverses doivent être les sensations, et par conséquent, les perceptions qu'elles engendrent, qui deviennent ensuite des pensées et des jugements. L'imagination est la faculté des rapports entre les sens et l'intelligence ; or, ces rapports sont infinis, variables ; les idées d'ordre et d'harmonie qu'ils produisent doivent varier à l'infini suivant les personnes.

Les trois facultés de l'intelligence distinguent l'homme de tous les êtres vivants, par leur nature non moins que par leurs combinaisons. Elles sont d'autant plus remarquables que, dans leur ensemble, elles répondent aux trois périodes qui divisent le temps et nous le font concevoir. La mémoire répond au passé ; c'est par elle que nous nous souvenons de ce qui a été déjà, ou nous le rappelons, selon que nous exerçons la mémoire ou la réminiscence. L'intelligence saisit et comprend le présent et l'actuel ; l'imagination, qui a la propriété de reproduire vivement le passé, en animant pour ainsi dire la mémoire, peut, jusqu'à un certain point, découvrir ou deviner l'avenir ; l'imagination aide l'entendement dans la formation des conjectures et des hypothèses, qui peuvent aussi conduire à la certitude.

L'ensemble de ces trois facultés constitue l'esprit ou le génie (*ingenio*), et de leurs combinaisons, c'est-à-dire de la proportion suivant laquelle ces facultés se trouvent combinées, résultent

les inégalités ou les diversités des esprits, tant pour les aptitudes que pour l'incapacité.

Ces réflexions générales feront peut-être mieux comprendre ce qui va suivre. En étudiant ces facultés dans leurs rapports avec les sciences, c'est-à-dire dans l'exercice des fonctions qui leur sont propres, nous examinerons si elles sont incompatibles, si elles s'excluent les unes les autres. Mais avant d'aborder cette question, il est bon de savoir quelle idée Huarte avait de la science, comment il la concevait.

CHAPITRE III.

Théorie de la science.

Les systèmes physiologiques dépendent de l'idée que l'on se fait de *l'être* en général, et les systèmes philosophiques de l'idée que l'on se fait de la *science*. Car la manière de concevoir la science est conforme à la conception que l'on a de l'esprit humain; de sorte qu'il est permis de dire que les idées des physiologistes et celles des philosophes sont en rapport avec l'intelligence qu'ils ont de la nature humaine, prise dans son ensemble, ou avec l'intelligence des facultés de l'esprit.

Mais ces deux conceptions peuvent se fondre en une conception unique, lorsque la physiologie est jointe à la philosophie, et que l'on considère ces deux sciences comme les deux parties d'un seul tout, c'est-à-dire comme les deux parties constituantes de la *science de l'homme*. Pour lors, si l'une des deux n'est pas subordonnée à l'autre, le même principe doit les animer, et par conséquent, les accorder et les unir; dans ce cas, le physiologiste et le philosophe ne font qu'un.

Telle est la science dans Huarte. Cette conception générale est le principe qui domine et féconde toutes ses idées. Il est en philosophie ce qu'il s'est montré en physiologie. Le même esprit l'a dirigé et l'a conduit dans la méthode de philosopher qui lui est propre; en ce sens il est permis de dire, sans antithèse, qu'il a été physiologiste en philosophie, et philosophe en physiologie.

Cette conception est loin d'être vulgaire; elle est profonde et semble vraie, car elle est conforme à la nature des choses et à la nature de l'esprit; elle est aussi très originale. Il y a peu d'esprits qui la désirent ou qui l'adoptent; petit est le nombre de ceux qui en sentent le besoin.

L'objet de la physiologie c'est la nature humaine, et l'objet

de la philosophie c'est l'esprit humain, ou l'élément intelligent.

La psychologie, qui s'occupe spécialement de l'âme et de ses facultés, est aujourd'hui synonime de philosophie. Nous savons déjà quelle est la physiologie de notre auteur, et nous avons montré que ses théories étaient conformes à ses principes. Reste à savoir s'il en est de même pour sa philosophie.

La connaissance a pour but un objet quelconque ; elle dépend de la manière dont nous envisageons cet objet, car la connaissance n'est autre chose que le résultat des rapports qui existent entre la pensée et l'objet de la connaissance ; en d'autres termes, la connaissance est une interprétation, une explication. Connaître, savoir, c'est pouvoir se rendre compte des relations qui existent entre l'objet de la connaissance et l'esprit ou la faculté de connaître. Mais comment connaissons-nous ? De la solution de ce grand problème, si diversement résolu, dépend toute la philosophie de l'esprit humain.

Huarte a donné la sienne ; de sorte qu'en quelques lignes il nous a présenté toute sa philosophie. Il commence par distinguer les sciences en divines et humaines. « Savoir et croire n'est « pas la même chose, a dit Platon[1]. » Notre auteur est de son avis. Il ne s'occupe donc que des sciences humaines, qui sont celles dont les hommes sont capables par leur propre nature, dont ils trouvent en eux-mêmes la raison d'être, la démonstration et la certitude.

Il pense que la science humaine ne peut posséder la réalité, la substance ou l'essence des objets auxquels elle s'applique ; cela n'est donné qu'à Dieu. Notre science n'est qu'une image, une représentation, une reproduction des choses que nous voulons comprendre ou savoir ; cette science n'est vraie qu'autant que l'image de l'objet a été fidèlement reproduite dans notre esprit, avec toute la vivacité de ses couleurs et dans la vérité de sa forme. Ce n'est qu'à cette condition que peut se faire la conception qui engendre la connaissance.

(1) Gorgias, *Cousin*, t. III, p. 205. Cf. tout ce dialogue et surtout § 9, éd. Coray, pp. 157-8.

Tous les esprits ne sont pas également propres à cette opération, parce qu'ils n'ont pas tous la faculté de reproduire avec exactitude les images de l'objet de la science, et qu'il en est qui reproduisent mieux certaines images.

On pourrait croire, d'après ce qui précède, que Huarte ne raisonne qu'au point de vue de la philosophie naturelle, et qu'il ne fait pas de la psychologie. Il est certain qu'il n'était pas grand partisan de la métaphysique pure, quoique la nature de son esprit le rendît propre à cette étude délicate, et qu'il n'ait pas toujours dédaigné les subtilités. Il a dit avec beaucoup de raison que rien ne nuit tant au progrès de la sagesse humaine que la confusion des sciences, et qu'il ne faut pas traiter dans la métaphysique de ce qui appartient à la philosophie naturelle, ni dans la philosophie naturelle de ce qui est du ressort de la métaphysique ; mais, dans l'étude générale de l'homme, ces deux parties de la science doivent se fondre. Dans la composition de son livre, Huarte ne pouvait guère les séparer.

En expliquant en peu de mots comment il concevait la science, il a posé un principe général, qui est le résumé de toute sa philosophie. Quand il parle d'objets et d'images, il n'entend pas seulement un objet matériel, mais bien l'objet même de la science; il se sert volontiers de ces mots qui ont, pour ainsi dire, un sens plus concret, parce qu'il pense que sans les organes il n'y aurait point de pensée, et croit, avec Aristote, que l'entendement a besoin de l'imagination pour penser, qu'il lui faut des images ou espèces (φαντάσματα). Il n'est pas précisément sensualiste ; il avait trop de bon sens et une trop grande portée d'esprit pour s'arrêter à moitié chemin de la vérité ; mais il répugne aux exagérations de la métaphysique matérialiste.

La manière dont il combat certaines opinions montre assez qu'il n'aimait que celles qui ont quelque apparence de raison, et qu'il était *sage avec sobriété*[1]. Ainsi, lorsqu'il parle de la réminiscence, qu'il a ingénieusement distinguée de la mémoire, à l'exemple d'Aristote, mais en la rattachant à l'imagination, il rejette explicitement la théorie pythagoricienne

(1) Paul. *ad Rom.*, XII, 3.

de Platon, qui porte le même nom. Platon réduisait la science humaine à un souvenir; il pensait que l'âme, avant même son union avec le corps, savait déjà tout ce qu'elle est susceptible d'apprendre : « Tous les hommes, dit-il, s'ils sont bien interrogés, trouvent tout d'eux-mêmes, ce qu'ils ne feraient jamais s'ils ne possédaient déjà une certaine science et de véritables lumières[1]. »

On ne sait peut-être pas encore toute l'importance que Platon attachait à cette théorie singulière, à laquelle il revient si souvent dans ses dialogues. Peut-être n'est-elle au fond qu'une exagération de son opinion sur les idées innées; il voulait ainsi montrer, d'une manière poétique, la profonde différence qu'il voyait entre l'esprit et la matière, en insinuant que l'âme et la pensée sont antérieures aux organes.

On sait comment Aristote réagit contre cette manière de voir, et l'on n'ignore pas de quelle manière Leibnitz entreprit de concilier les deux opinions de ces maîtres celèbres. Mais Leibnitz, qui, par son vaste génie, l'étendue et la multiplicité de ses connaissances, se rapprochait d'Aristote, avait une plus grande analogie avec Platon dans les questions de psychologie. Ses conceptions sur l'harmonie préétablie rappellent la théorie des idées de Platon, et sa doctrine de la réminiscence.

Huarte voyait les choses un peu différemment; il a essayé de concilier les deux opinions divergentes par une conception qui les embrassât toutes deux, en donnant la raison d'être de chacune d'elles.

La connaissance de l'homme en général a pour objet l'homme même, et tout ce qui est hors de l'homme. La science doit embrasser ces deux connaissances, qui résument tout ce que l'on peut savoir ou connaître. Mais, comme nous possédons plusieurs facultés pour acquérir la connaissance, il arrive que nous donnons volontiers la préférence à une ou à quelques-unes d'entre elles, à l'exclusion ou aux dépens des autres, suivant que l'objet que nous voulons connaître est en nous ou hors de nous. Lorsque nous voulons nous connaître nous-mêmes, nous employons

(1) Phédon, *Cousin*, t. I, p. 220.

de préférence la pensée pure, nous faisons un usage exclusif de la raison ; cela se conçoit, car, dans ce cas, c'est la raison qui cherche à se connaître elle-même, de sorte que l'instrument de cette connaissance en est en même temps l'objet, le sujet et le principe[1].

Quand nous voulons connaître les choses qui sont hors de nous, nous employons également notre raison, la pensée ; mais cela ne se peut faire directement et d'une manière immédiate. Comme la connaissance des objets extérieurs résulte nécessairement de notre communication avec ces objets, force nous est d'avoir recours à des intermédiaires. Alors nous employons de préférence les sens, qui sont comme un trait d'union entre l'intelligence et le monde qui nous environne. Dans ce dernier cas, il arrive quelque chose d'analogue à ce qui se passe dans le premier, mais avec certaines différences cependant.

Lorsque nous ne voulons nous connaître qu'en tant qu'êtres pensants, nous faisons des abstractions ; nous sommes encore forcés d'en faire lorsque nous voulons connaître les objets extérieurs : les premières abstractions sont métaphysiques, et participent de la nature spirituelle de la pensée ; les secondes sont physiques, et ont un caractère plus matériel, mais ce sont encore des abstractions.

Il est rare qu'un même homme fasse un égal usage de ces deux moyens de connaissance, et comme, à la longue, nos habitudes influent sur notre nature, de même que notre nature détermine, en général, nos habitudes, celles-ci influent aussi sur nos conceptions, selon que l'on se sert davantage de la pensée pure ou de la pensée combinée aux autres moyens de connaître. La connaissance est plus métaphysique ou plus matérielle ; c'est de la sorte que le caractère de notre esprit, ou, si l'on veut, le caractère de notre science dépend autant de l'objet de nos connaissances, que des moyens que nous employons pour les acquérir.

Ce n'est pas tout. Il est des hommes qui, par la nature même

(1) Cf. Platon, *Théétète*, ou de la] Science. Trad. *Cousin*, t. II, p. 174-5.

de leur esprit, et peut-être aussi à cause de leur organisation, sont plus portés à se servir de la raison que des sens associés avec elle ; il en est d'autres qui mettent volontiers la raison au second rang, et ne l'emploient qu'autant qu'elle est indispensable, et parce qu'elle est indispensable pour la connaissance.

Les premiers font de la métaphysique pure, et raisonnent volontiers *a priori* ; les autres matérialisent, pour ainsi dire, la science, qu'il veulent évidente et palpable, mais d'une évidence concrète et presque matérielle ; ceux-ci ne raisonnent guère qu'*a posteriori*.

Les uns et les autres ont une méthode différente, parce que leurs principes ne sont pas les mêmes. Ceux qui font de la métaphysique pure, supposent que dans l'intelligence seule réside la connaissance : ils ont tout dit lorsqu'ils affirment qu'ils pensent ; cette affirmation est la base fondamentale de leur philosophie ; ils distinguent soigneusement la pensée de tout le reste. Pour eux, l'homme est un être intelligent, un être qui pense ; il est jugement et raison.

Ceux qui font de la métaphysique matérielle, croient que l'intelligence n'est rien sans les sens, et que, sans les sens, il n'y aurait point de pensée. Cet intermédiaire est pour eux d'une haute importance ; ils l'exagèrent quelquefois au point de supposer qu'en lui réside le principe de nos connaissances. Ceux-là définiront l'homme un être sentant, ou bien un être qui sent et qui pense, c'est-à-dire qui pense parce qu'il sent, ou qui sent pour penser.

On comprend, dès lors, quelle idée les uns et les autres doivent se faire de la science. Ils placent le criterium de la certitude dans les moyens qu'ils emploient exclusivement pour connaître, et dont ils font le fondement de la science ou de leur manière de voir. Les méthodes qu'ils emploient, lorsqu'ils sont conséquents, sont en harmonie avec leur principe ; les uns raisonnent davantage, font des hypothèses et des abstractions spéculatives ; les autres veulent des faits qu'ils analysent, et ne raisonnent que sur l'expérience : souvent l'expérience seule leur tient lieu de raisonnement.

Depuis qu'il existe une philosophie, ces deux principes se

partagent son domaine ; avec des vicissitudes diverses, ils ont toujours dominé ou dirigé la science. Ils vivent encore à côté l'un de l'autre, sans pouvoir ou sans vouloir s'unir, et leur existence est légitime, car l'un et l'autre a sa raison d'être. Platon et Aristote, dans l'antiquité, ont personnifié ces deux principes; Descartes et Bacon les représentent chez les modernes, avec non moins d'éclat, et peut-être avec une influence plus marquée et plus générale.

Platon et Descartes sont les patrons de la métaphysique et de la *philosophie spiritualiste*. Aristote et Bacon ont eu une action plus directe sur les sciences : ils sont les représentants de la *philosophie naturelle*. La psychologie invoque les deux premiers. En effet, Platon a fondé en grande partie la science de la pensée, et Descartes en a été le restaurateur.

Aristote a créé, pour ainsi dire, la philosophie des sciences, et Bacon a repris son œuvre ; les sciences marchent aujourd'hui sous l'impulsion de Bacon, dans la voie sûre, mais étroite, qu'il leur a tracée.

De quel côté est la vérité ? Si nous suivons les principes de notre auteur, nous verrons qu'elle se trouve chez tous les deux, mais qu'elle n'y est pas entière ; car les uns et les autres semblent n'avoir vu qu'un côté des choses, parce qu'ils ne les ont regardées que d'une manière. Il ne suffit pas de les joindre pour les mettre d'accord ; il faut les associer et les unir, en les rapprochant par ce qui leur manque.

La métaphysique seule ne saurait servir de base à la science, parce que toute la science n'est pas dans les spéculations de la pensée.

C'est ce qu'avait compris Bacon, lorsqu'il réagit contre une métaphysique stérile, qui n'avait produit que des subtilités.

Mais, ainsi qu'il arrive toujours, sa réaction fut exagérée ; ses idées ne sauraient être admises, à l'exclusion des autres systèmes. Si les idées de Bacon sont applicables à l'étude d'un certain ordre de faits, elles ne sauraient servir de base aux connaissances en général ; car, s'il est vrai de reconnaître que l'observation préconisée par Bacon et son école a rendu des services réels ; d'un autre côté, on ne peut disconvenir qu'elle

a matérialisé la science, au point de la rendre peu scientifique. Sous ce rapport, elle est tombée dans un excès opposé aux exagérations de la métaphysique, qui avaient enlevé à la science le caractère positif qu'elle doit avoir. La métaphysique donnait tout à l'intelligence et négligeait le reste. L'observation et l'expérience, de leur côté, de méthodes devenues principes, subordonnent l'intelligence aux faits, et lui enlèvent la spontanéité qui lui est propre. Oui, Bacon a trop matérialisé la science, et les partisans de Bacon l'ont dépassé. Aujourd'hui, la plupart des savants aiment peu les généralités ; ils se contentent d'amasser des faits, de multiplier les observations, de répéter les expériences, au rebours des savants du temps jadis, qui inventaient ou imaginaient la science, et la retiraient toute faite de leur cerveau.

La philosophie de notre époque a eu raison d'échapper aux élèves de Locke et de Condillac, et de réclamer les droits imprescriptibles de la raison. Aristote et Bacon ont vu sans doute un côté de la vérité; mais Platon et Descartes ont bien fait de reconnaître et de proclamer la dignité de l'intelligence, et son activité souveraine; leur tort a été de l'avoir exagérée. Mais on sait depuis longtemps que les systèmes sont des formules d'une réaction exagérée.

C'est à combiner ces deux doctrines, en suppléant à ce qui leur manque, que doivent tendre les efforts des esprits bien faits, qui travaillent à préparer l'avenir en profitant des enseignements du passé.

La philosophie des sciences ne doit être ni trop matérialiste ni trop spiritualiste, mais elle doit participer des deux. Une bonne philosophie serait celle qui répondrait aux diverses manières d'être de la nature humaine, qui donnerait satisfaction à toutes nos facultés. Or, nous sommes à la fois sens et intelligence, imagination et raison; nous sommes en même temps actifs, intelligents et sensibles. Une bonne philosophie doit avoir pour base notre nature même.

CHAPITRE IV.

Des facultés dans leurs rapports avec les sciences en général.

On vient de voir comment Huarte concevait la science.

Cette conception est générale, elle s'applique à la science considérée en soi, d'une manière absolue. Mais cela ne suffit pas. Si la vérité est dans l'absolu, l'idéal ne répond pas toujours à la réalité. Dans le sujet qui nous occupe surtout, la spéculation pure ne produirait aucun résultat sérieux; aussi, pour se conformer à la vérité de l'observation, Huarte descend des régions élevées de la théorie à l'étude des choses telles qu'elles existent. Il sait bien que le type de la science est inaltérable; mais il sait aussi que la science peut revêtir différents aspects, et que, par un effet naturel des lois qui gouvernent toutes choses, la science se transforme, en quelque sorte, suivant la diversité des esprits, qui la conçoivent différemment.

En premier lieu se présente une distinction générale, qui n'est pas réelle dans la science considérée en soi, mais que légitiment, en quelque manière, la nature de la science et la nature de l'esprit humain, cette dernière surtout, qui est aussi variée que multiple.

Il est permis de distinguer dans les sciences la *théorie* et la *pratique;* la science réelle embrasse l'une et l'autre, et, à la rigueur, elles sont inséparables. La pratique ne peut exister sans la théorie, dont elle est une application, et la théorie sans la pratique présente peu d'utilité; d'ailleurs, la théorie a toujours besoin de démonstration, et la pratique (qu'il ne faut pas confondre avec l'empirisme brut, ou avec la routine) n'a point de raison d'être, sans une théorie quelconque.

La théorie et la pratique ne peuvent pas, à la rigueur, être séparées, mais rarement elles marchent à côté l'une de l'autre. L'une des deux prévaut, suivant les esprits des hommes. Toute science a un but d'utilité, mais quelques-uns se trouvent plus

à l'aise dans la partie spéculative, tandis que les autres préfèrent le côté matériel. Ces préférences s'expliquent par la diversité même que présentent les natures, telle qu'elle a été exposée dans la partie physiologique. Il est rare qu'un même esprit excelle également dans l'intelligence générale et dans l'application de la science, parce que les facultés qu'il faut employer dans les deux cas ne sont pas les mêmes ; l'expérience démontre que l'on peut bien concevoir et mal exécuter ; l'expérience prouve encore que ceux qui exécutent le mieux ne conçoivent pas toujours de même.

La division générale des sciences en théorie et en pratique nous conduit à admettre d'autres divisions qui sont plus légitimes, parce qu'elles répondent à diverses facultés de l'esprit. Dans ces divisions il n'y a rien d'absolu ; mais si on ne peut les délimiter d'une manière précise et rigoureuse, elles sont justifiées en revanche par la nature même des esprits, qui sont faits de telle sorte, que les diverses facultés qui les composent sont inégalement combinées chez les divers individus ; il est des facultés qui semblent s'effacer pour laisser dominer les autres.

Cette inégalité des facultés est-elle un effet du tempérament, ainsi que le croit Huarte à certains égards ? Cela pourrait être. Dans tous les cas, on ne saurait la révoquer en doute, car elle est elle-même le principe de la diversité des esprits. Quelquefois, cependant, les facultés de l'esprit semblent former une véritable trinité, tant elles sont égales ; mais elles peuvent être égales à un degré inférieur ou à un degré très élevé ; de là ces esprits médiocres ou vulgaires qui sont propres à tout et n'excellent en rien, et ces grands génies dont l'esprit présente l'accord si rare des trois facultés élevées toutes à leur plus haute puissance. Un esprit qui a quelque valeur peut exceller en un point et être inférieur en tout le reste ; aussi, l'auteur a-t-il pu dire, avec quelque apparence de raison, qu'on n'a jamais qu'une seule aptitude, c'est-à-dire un genre d'esprit, ou une combinaison de facultés appropriée à un certain ordre de choses.

C'est sur cette diversité des esprits, répondant à la combinaison diverse des facultés, que Huarte a établi la division des sciences, division bien simple, bien naturelle, puisqu'elle re-

pose sur la nature même de l'esprit, considérée dans les individus en général. De là une classification vraiment philosophique, de là trois groupes de sciences qui répondent aux trois facultés, la mémoire, l'imagination et l'entendement, et puis une distinction générale qui s'applique à toutes, la théorie et la pratique.

Huarte est peut-être le premier qui ait sérieusement tenté une classification des sciences fondée sur la nature même de l'esprit. Chez les modernes, il a devancé Bacon qui, tout en disant beaucoup de mal de ses prédécesseurs, a su les mettre à profit, sans excepter Aristote, dont il a été le continuateur. Bacon a essayé aussi une classification des sciences. Il l'établit, comme Huarte, sur la distinction des trois facultés de l'esprit. Seulement il semble distribuer les connaissances humaines d'une manière plus arbitraire; il ne fait pas d'ailleurs, par rapport aux aptitudes de l'esprit, la distinction entre la théorie et la pratique, distinction importante et légitime dans le système de notre auteur, parce que chacune des deux parties de la science, en général, et des sciences particulières répond plus spécialement à une faculté, à une combinaison des facultés. En outre, Bacon ne tient nul compte de la diversité des aptitudes, et sa méthode, ainsi qu'il le dit en propres termes, a pour objet de niveler les esprits[1].

(1) « Nostra enim via inveniendi scientias exæquat fere ingenia, et « non multum excellentiæ eorum relinquit, quum omnia per certissimas « regulas et demonstrationes transigat. Itaque hæc nostra, ut sæpe dixi- « mus, felicitatis cujusdam sunt potius, quam facultatis, et potius tempo- « ris partus quam ingenii.» Bacon, *Nov. org.* lib. I, §, 122, éd. Bouillet, p. 75-6, t. II.

J. de Maistre a vigoureusement combattu cette pauvre philosophie, qui réduisait la science à une sorte d'automatisme, et cette fois de Maistre a raison. Il traite Bacon fort mal; mais Bacon lui-même ne traitait guère mieux ses prédécesseurs. Il appelle Aristote le pire des sophistes, et parle d'Hippocrate avec encore moins de respect; cependant il leur doit beaucoup à l'un et à l'autre. « Fouquet avait l'habitude de dire, lorsqu'on exaltait la méthode de Bacon appliquée à la science de l'homme, que l'un avait fait ce que l'autre disait qu'il fallait faire, prétendant qu'Hippocrate devait avoir sa part dans cet éloge.» Lordat. *Perpét. de la méd.*, in-8, 1837, 6e leç., p. 145.

Après ces réflexions générales, voyons si, d'après la nature même des facultés, les rapports que l'auteur a établis entre les facultés et les sciences sont légitimes et conformes à la vérité.

Parmi les facultés de l'esprit, la plus subalterne est la mémoire. On la considère en général comme une faculté passive, et, si on l'étudie dans son essence, elle a réellement ce caractère. Toutefois, ce caractère même fait son importance; cette faculté est indispensable pour l'exercice des autres. Elle emprunte son activité des services qu'elle leur rend. La mémoire rappelle les espèces ou images qui excitent ou éveillent l'imagination ; considérée à ce point de vue, elle devient une faculté essentielle, qui est un lien intermédiaire entre l'imagination et l'entendement. Aussi est-il à peu près impossible de la concevoir seule et isolée des autres facultés. Cependant on peut la considérer de la sorte, lorsque l'entendement et l'imagination sont en même temps peu développés : alors la mémoire perd le caractère d'activité qu'elle emprunte de ses relations avec ces deux facultés: elle devient elle-même une faculté sans importance. Quelle que soit sa force ou son intensité, que peut-elle livrée à elle-même ? Elle se manifeste alors dans toute la vérité de sa nature ; or, sa nature est de reproduire ; n'ayant aucun des attributs de l'intelligence ou de l'imagination, elle ne saurait remplacer ni l'une ni l'autre. Ne pouvant rien créer, elle ne peut rien féconder ; son rôle se borne à retenir, à conserver des matériaux qu'elle est incapable d'élaborer, parce que ces matériaux ne sont pas faits pour elle. Par conséquent, elle est d'une minime utilité pour les sciences, si ce n'est lorsqu'elle sert d'auxiliaire aux autres facultés.

La science, d'après la conception de Huarte, la science, quelle qu'elle soit, et quelque idée que l'on en conçoive d'ailleurs, n'est possible, intelligible et imaginable qu'avec et par les deux autres facultés ; à moins toutefois que l'on n'accepte à la lettre l'hypothèse de Platon, et que l'on ne prenne au sérieux sa théorie de la réminiscence, que, du reste, un simple souvenir ne saurait réaliser. Donc, la mémoire seule n'est pas capable de science, puisque avec elle seule la science est impossible.

Conséquent à ses principes, fidèle à sa théorie, Huarte

réserve à la mémoire tout ce dont elle est capable par ses propres forces : il lui assigne l'étude des langues, la théologie positive, la *théorie* des lois[1], la géographie et l'arithmétique.

Les langues sont, pour notre auteur, un assemblage de mots qui n'ont d'autre sens que celui que leur a donné le caprice des hommes qui les inventèrent; il faut par conséquent apprendre les sons et les retenir ; or, ce travail est de la mnémonique pure : il se fait comme par mécanique. La mémoire, qui se manifeste presque seule dans le premier âge, favorise cet instinct d'imitation et d'habitude, qui domine chez les enfants, et leur rend si facile la connaissance des langues.

Les vérités qu'enseigne la théologie positive sont des textes invariables, qui ne doivent pas être discutés : l'imagination et la raison n'ont rien à y voir; car elles gâteraient tout; il suffit de répéter ces textes bien exactement, puisqu'ils sont invariables et de tradition. Or, l'intelligence et l'imagination ont une si grande activité, qu'elles modifient, transforment, altèrent ou corrompent tout ce qu'elles touchent. La mémoire a ce privilége de ne pas s'assimiler ce qu'elle apprend. C'est à cause de ce singulier privilége, qu'elle est très propre à l'étude des lois; non pas à la science des lois ou à la législation, mais à l'étude des textes écrits, qui ont force de loi, et qui, étant une chose de convention entre le législateur et la société, n'ont pas besoin d'explications ni de commentaires ; il suffit de savoir la lettre du texte, sans en chercher l'esprit, les motifs ni la raison ; il est aussi inutile pour le légiste (*letrado*) d'expliquer la loi, qu'il est inutile pour le théologien de démontrer les articles de foi, ou de pénétrer les mystères.

Il résulte de tout cela que la mémoire est spécialement réservée pour les choses de foi, d'autorité et de tradition, qui n'admettent point d'examen.

Que si nous la considérons comme auxiliaire des autres fa-

(1) *Théorie* n'est peut-être pas bien exactement le mot propre ; mais Huarte s'en est servi, sans doute pour maintenir sa grande division des sciences considérées dans leurs rapports avec les aptitudes : l'usage de ce terme s'explique et semble justifié par les idées qu'avait l'auteur sur la législation écrite.

cultés, dans leurs rapports avec les sciences, son rôle est encore bien modeste. La mémoire peut servir à rendre la science plus complète, et non plus parfaite, en donnant la connaissance du passé ; les grands services qu'elle rend aux autres facultés, et surtout à l'intelligence, consistent dans la propriété qu'elle a de retenir ou de rappeler les faits de l'histoire, qui augmentent la masse des connaissances, et fournissent de plus amples matériaux à la réflexion. La mémoire peut donc contribuer à donner à la science plus d'étendue et non plus de profondeur ; il est vrai qu'elle contribue aussi à lui donner le caractère de la critique, en lui fournissant des éléments de comparaison. Sous ce rapport, elle est utile, par exemple, au médecin qui étudie dans son ensemble la théorie de l'art, en remettant devant ses yeux toutes les idées des temps passés, ou l'histoire des doctrines et des systèmes. La tradition des dogmes permet alors d'embrasser l'ensemble des doctrines et de saisir la filiation des idées.

La mémoire peut encore rendre des services réels à l'orateur, en lui permettant d'exposer avec ordre la suite des idées qu'a élaborées son entendement, ou en réveillant par les images les puissances de son imagination. Elle est utile à l'avocat, dont les arguments, pour être solides, doivent avoir pour fondement le texte même de la loi ; elle est indispensable dans l'enseignement des lettres et de certaines sciences, parce que, en général, ceux qui professent dans les chaires des universités, s'occupent moins d'exposer leurs propres idées, que de reproduire ou d'exposer fidèlement celles des autres.

C'est en grande partie de la mémoire que naît l'érudition, celle du moins qui se borne à entasser des citations, à répéter sans critique ce qu'ont dit les auteurs de toute espèce, en s'attachant beaucoup plus aux mots et à la lettre, qu'à la pensée ou au sens des choses. Tel est, d'une manière générale, le rôle de la mémoire dans ses relations avec les sciences.

Le rôle de l'imagination est bien différent : cette faculté a des caractères d'un genre tout opposé. Quelquefois elle semble passive, non pas toutefois comme la mémoire, mais le plus souvent elle se distingue par une activité remarquable.

Elle ne se contente pas de reproduire des images, elle en produit aussi, et celles qu'elle reproduit, elle les féconde et se les approprie, en les combinant de mille manières.

Étroitement unie à toutes les puissances de la sensibilité, l'imagination se rapproche de cette dernière par son énergie, par la variété et la multiplicité de ses phénomènes, et par son étrange mobilité.

Cette ressemblance a frappé tous les métaphysiciens. Quelques-uns d'entre eux, ayant trouvé que l'imagination ne présentait pas le caractère abstrait des autres éléments de l'intelligence, lui ont fait une très petite part dans leurs études ; on a été jusqu'à l'exclure du rang des facultés. Ce dédain est injuste. Cette faculté merveilleuse, qu'un philosophe moderne appelle « le grand ressort de l'activité humaine, et la cause principale « du perfectionnement de l'homme[1] », mérite toute l'attention du philosophe et du physiologiste. Huarte lui a accordé une très grande importance ; c'est qu'en réalité le domaine de cette faculté est immense.

En philosophie on étudie généralement l'imagination comme une faculté composée, parce qu'on la considère dans ses relations avec la conception, sur laquelle elle s'exerce, et avec la mémoire, qui lui fournit des matériaux : là se borne l'étude qu'en fait la psychologie. Cependant, il faut distinguer entre la conception et l'imagination. La première représente une copie exacte, une reproduction fidèle de tout ce que nous avons senti et perçu ; l'imagination, au contraire, offre un caractère remarquable d'activité. Par la réflexion, l'association et la combinaison des idées, elle crée avec les images qu'elle reproduit, et quand elle a besoin de matériaux, elle les puise dans la mémoire.

Pour se représenter des impressions et des images, il est nécessaire d'avoir éprouvé des sensations ; cette nécessité même démontre la relation intime qui existe entre l'imagination et les sens. L'imagination n'existe qu'autant que nous avons des ac-

(1) Dugald-Stewart, *Elém. de la philos. de l'esprit humain*; éd. Peisse, in-8°, t. I, p. 394.

quisitions en réserve, que nous pouvons combiner selon notre fantaisie ; aussi les anciens disaient-ils que les Muses étaient filles de Mnémosyne [1].

Dans de certaines limites, il est vrai de dire que c'est réellement cette faculté qui est le principe et la source des créations intellectuelles, en fécondant les éléments de la sensibilité. Elle est, aux sens externes, ce que la sensibilité proprement dite est aux sens internes. Les sens internes nous donnent l'instinct primordial, et les éléments d'une foule d'affections et de passions ; l'imagination nous complète en tant qu'êtres sensibles. Si les figures de mots étaient permises dans le langage sévère de la philosophie, nous dirions que l'imagination est la sensibilité intelligente, ou encore, qu'elle est le plus haut degré de la sensibilité devenant intelligence. Elle féconde, répète, multiplie les effets produits par les sens externes ; elle étend et développe les effets des sens internes, qui ne nous donnent en réalité que des impulsions innées, et une certaine puissance imaginative.

Voltaire, dans son Dictionnaire philosophique, a distingué deux sortes d'imagination : l'une qu'il appelle active, et l'autre qu'il croit passive.

Mais la vérité c'est que cette faculté n'est pas exclusivement active ou passive ; elle est à la fois l'une et l'autre. L'imagination est la faculté de retenir l'impression des objets, d'en arranger les images, et de les combiner de diverses manières. C'est pour avoir confondu la perception pure ou la simple conception avec l'imagination, qu'on a divisé celle-ci en active et passive. Non-seulement la distinction n'est pas juste, elle est encore inutile ; cependant au fond de cette distinction il y a quelque chose de vrai, et, en étudiant les faits, il est facile de voir que, s'il faut rejeter les divisions, il convient du moins d'admettre des degrés.

L'imagination est une faculté essentiellement mobile, active,

(1) Platon, *Théétète*, trad. Cousin, t. II, p. 174. Καὶ διὰ τοῦτο μητέρα τῶν Μουσῶν ἐμυθολόγησαν εἶναι τὴν Μνημοσύνην, αἰνιττόμενοι καὶ προδηλοῦντες, ὅτι οὕτως οὐδὲν γεννᾷν καὶ τρέφειν, ὡς ἡ μνήμη πέφυκε. Plut., *de Puer. educ.*, § 13.

créatrice; c'est d'elle que l'on peut dire ce qu'un ancien disait de la grande éloquence : que, semblable à la flamme, elle a besoin d'aliment, qu'elle s'excite par le mouvement, que c'est en brûlant qu'elle répand la lumière (1).

On a voulu faire dépendre l'imagination des sens externes uniquement; quelques-uns ont été plus loin, et ont prétendu qu'elle n'émanait que du sens de la vue. C'est une exagération qu'il est inutile de combattre. Considérée dans ses rapports avec les sens externes, l'imagination travaille sur le fond d'impressions que lui fournit la sensation ou la mémoire. Si les divisions étaient permises, on pourrait distinguer l'imagination créatrice, qui est un des principaux éléments du génie, de l'imagination imitatrice ou purement reproductive; celle-ci est plus particulière aux femmes. C'est ainsi que Huarte semble l'avoir conçue. Pour lui, l'imagination est une faculté de l'intelligence, qui sert de lien intermédiaire entre les facultés intellectuelles pures et les facultés *affectives*; elle est placée entre la conception et la mémoire, et sert de trait d'union entre le physique et le moral.

La conception physiologique et philosophique de cette faculté a conduit Huarte à établir ses vrais rapports avec les sciences.

L'imagination étant la faculté par laquelle l'intelligence se met plus particulièrement en relation avec les choses du dehors, elle devait répondre au côté positif et pratique de la science, ce qui ne veut pas dire précisément au côté matériel. D'autre part, par le caractère créateur et d'imitation qui lui est propre, l'imagination doit convenir aux sciences qui demandent de l'invention, mais une invention originale, soudaine, animée, distincte des froides combinaisons de l'esprit. Aussi l'imagination est la faculté qui s'accorde le mieux avec les arts en général, depuis l'art si simple de l'écriture jusqu'à l'art élevé du peintre, du sculpteur, de l'architecte. L'objet de tous ces arts tombe sous les sens, et leur idéal même ressortit à l'imagination.

(1) « Magna eloquentia, sicut flamma, materia alitur, et motibus excitatur, et urendo clarescit. » Tac., *Dial. de orat.*, c. 36.

Si des arts on s'élève aux sciences, on comprendra que l'imagination réponde plus spécialement à celles qui reposent sur les rapports et les mesures des quantités, sur la proportion des nombres et des lignes; qu'elle s'applique en un mot à tout ce qui représente l'ordre, la proportion, l'accord et l'harmonie, à tout ce qui ne peut se concevoir que par la multiplicité et la comparaison de divers objets.

Par le caractère d'imitation qui la distingue, elle se rapproche des choses matérielles; aussi l'auteur lui a-t-il attribué toutes les inventions des ingénieurs et des artisans, toutes les sciences qui se conçoivent, en quelque sorte, sous une forme sensible : la poésie et l'éloquence, la pratique de la médecine, la musique, le gouvernement, l'art militaire, etc.

Que la poésie appartienne à l'imagination, cela est incontestable, et, en général, on a adopté l'idée qu'en avait Aristote.

L'éloquence, aussi bien que la poésie, s'adresse au cœur, aux passions et à la partie sensible de l'intelligence. Son but étant de persuader, elle y parvient en émouvant les hommes. Après avoir touché le sentiment, il n'est pas difficile d'entraîner l'esprit. S'il est juste de dire, à certains égards, que la poésie est une peinture parlante, on peut dire avec plus de raison que souvent l'éloquence ressemble à la poésie. Lorsque la sensibilité s'émeut à la vue d'un spectacle attendrissant, offert par l'art ou par la nature, lorsqu'elle est profondément remuée par les vers du poëte ou par la parole de l'orateur, c'est moins ce que nous voyons qui nous touche, ou ce que nous lisons ou entendons, que ce que nous imaginons. Sans doute c'est la sensibilité même qui, dans ce cas, monte l'imagination; cela est incontestable, mais il est certain aussi que c'est à l'imagination que nous devons l'exaltation et la durée de la sensibilité. C'est l'imagination qui fait les grands poëtes, les grands orateurs et les grands artistes; les maîtres de l'art de l'éloquence n'ont pas oublié de noter les effets extraordinaires qu'elle peut produire, ni ceux dont elle est susceptible[1].

(1) Cf. Longin. *de Subl.*, sect. XV, p. 25-8, éd. Egger, in-16, 1837. — Cf. Quintil., *Inst. orator.*, lib. IV, c. 2, etc.

La faculté qu'a l'imagination de créer spontanément, par la propriété de saisir les rapports des choses, la rend très propre à la pratique de la médecine, où il faut inventer à tous les instants, en cherchant à découvrir sans cesse des rapports entre la maladie, les remèdes et le malade. La recherche et la découverte de ces rapports appartiennent à cette sagacité qui est le génie du moment, et qui, à cause des conjectures et des combinaisons ingénieuses sur lesquelles elle se fonde, a été considérée comme un intermédiaire entre la poésie et la divination.

Puisque Huarte a exposé en détail les sciences qui répondent à l'imagination, il est inutile de répéter ce qu'il en a dit. Quelques réflexions vaudront beaucoup mieux. Remarquons d'abord qu'il a accordé une grande importance à cette faculté de l'esprit, et qu'il est peu de sciences où il ne la fasse intervenir comme facteur principal. L'imagination est le grand mobile des fonctions de l'intelligence, et les esprits les plus positifs n'échappent point à son influence. Cette faculté merveilleuse semble activer les forces de l'entendement, et revêtir la science la plus sérieuse des couleurs de l'art, en l'animant et lui communiquant la vie.

En assignant à cette faculté les sciences qui ont leur essence dans la forme, les rapports, la proportion et l'harmonie, Huarte a été plus près de la vérité que Bacon, qui ne lui a accordé que la poésie. En lui concédant uniquement l'art le moins scientifique, si l'on peut s'exprimer ainsi, Bacon a peut-être méconnu les attributs les plus importants de l'imagination; de sorte qu'en resserrant ses limites, il a autorisé de son exemple les injustes dédains des philosophes. Ceux-ci, se préoccupant exclusivement de l'entendement, ont considéré l'imagination comme une faculté secondaire, et l'ont rabaissée jusqu'au point de l'exclure de la philosophie. N'ayant considéré que ses écarts, ils ont supposé qu'elle était plus nuisible qu'utile, et qu'elle troublait les fonctions plus élevées de l'intelligence.

Quant à ceux qui ont prétendu que l'imagination n'est propre qu'à nous représenter des choses qui tombent sous les sens, et ne l'ont considérée tout au plus que comme une faculté d'imita-

tion, ils lui ont accordé peu d'attention, parce qu'ils ne se souciaient guère des choses que l'on imagine, ne s'arrêtant qu'à celles que l'on peut concevoir. Mais ce spiritualisme exagéré a outré leur rigorisme, et leur psychologie s'est réduite à étudier la pensée pure, l'abstrait, l'idée. Ils auraient dû se souvenir, que c'est de l'imagination de Platon qu'est sorti le plus beau système de spiritualisme.

Ceux-là sont plus raisonnables qui pensent que ce que nous concevons sans image est une idée du pur entendement, et que ce que nous concevons avec image en est une de l'imagination. En acceptant cette manière de voir, on reconnaîtra qu'il est bien des choses que nous pouvons imaginer ou concevoir d'une certaine manière, et qu'il en est d'autres que nous concevons, sans les pouvoir imaginer. Celles-ci sont du domaine de l'entendement, dont il nous reste maintenant à parler.

Ceux qui restreignent la pensée aux seules images des choses matérielles et des objets qui se forment dans l'imagination, en arrivant dans l'intelligence par les sens, oublient qu'à côté de la philosophie naturelle il y a une autre philosophie qui étudie un ordre de phénomènes produits dans notre entendement. Quoique notre auteur n'ait pas donné précisément dans cette exagération, on peut lui reprocher de ne pas avoir été assez explicite; il est vrai qu'il n'a pas voulu faire un livre de métaphysique; il a été, d'autre part, le premier qui ait distingué la métaphysique de la philosophie naturelle, distinction qui a été faite aussi ou reproduite par Bacon.

Nous concevons des choses qui ne peuvent s'imaginer, c'est-à-dire qui ne peuvent se représenter par une image matérielle, que nous ne pouvons pas voir des yeux de l'imagination. L'imagination est pour nous l'intelligence des sens; on pourrait dire de l'entendement qu'il est l'intelligence de l'intelligence, l'intelligence intelligible, qui connaît et se connaît, conçoit et se conçoit, vrai verbe de la pensée. La pensée est la pensée de la pensée, a dit admirablement Aristote : ἔστι νόησις νοήσεως νόησις. Outre l'élément qui se souvient, et l'élément qui imagine, il y a dans notre esprit l'élément qui pense. La mémoire n'a point d'activité par elle-même. L'imagination en a une

grande; mais l'imagination ne peut pas s'imaginer elle-même, tandis que la pensée peut se penser.

Il y a donc en nous quelque chose qui pense, et qui pense de telle manière qu'il nous est impossible de jamais penser à un objet quelconque, sans avoir en même temps l'idée de cette chose qui pense, comme d'une chose capable de penser à tout ce que nous pensons. Cette chose, nous ne la pouvons pas imaginer, mais nous la concevons. Là-dessus repose toute l'idéologie ou, pour mieux dire, toute la psychologie, en tant que science de la pensée, science abstraite, expérimentale, dont tout homme porte en lui-même le sujet et le principe, mais qui par sa nature même est peu répandue parmi les hommes. Combien y en a-t-il, en effet, qui pensent qu'ils pensent? Cette réflexion de Stahl est très juste, et veut dire qu'il y a peu d'hommes qui se connaissent.

Les bornes de l'imagination sont étroites, si on les compare à celles de la pensée; on pourrait même soutenir que la pensée n'en a point. Il en résulte que l'entendement doit embrasser un grand nombre de sciences, et, dans un certain sens, il est permis de dire qu'il les embrasse toutes. Les sciences mêmes que nous pourrions croire le plus soumises à notre imagination, parce qu'elles ne considèrent que les grandeurs, les lignes, les figures, les rapports et la forme, ne sont pas tant fondées sur les images ou espèces qui les reproduisent, que sur les notions claires, précises et distinctes de notre entendement. Plusieurs philosophes ne reconnaissent d'autre science que celle qui présente ces caractères. Ce principe, admis aussi par notre auteur, avec quelques restrictions, sert à démontrer la force, l'activité et l'indépendance de notre pensée.

Il n'y a pas en nous qu'une seule manière de penser et de concevoir, ainsi que semblent le croire ceux qui ne peuvent ou ne pensent pas pouvoir concevoir une chose, quand ils ne la peuvent imaginer. Il s'agit ici de la question vraiment vitale de la philosophie, de celle qui de tout temps a divisé les philosophes, depuis l'axiome célèbre d'Aristote, reproduit par Bacon, Locke, et toute l'école sensualiste, et si sagement modifié par Leibnitz.

Huarte était trop philosophe pour ne pas comprendre toute l'importance de cette question ; il considère l'entendement comme la faculté de la vérité ; c'est en lui qu'il place la certitude. Voyons rapidement quelles étaient ses idées sur ce point.

L'intelligence a plusieurs qualités, et présente de notables différences, sans lesquelles il serait impossible d'expliquer l'infinie diversité des opinions qui divisent les hommes. Si l'entendement est en réalité la première des facultés de l'homme et la plus excellente, il n'y en a point non plus qui se trompe plus facilement sur la vérité. Les sens ont cet avantage qu'ils sont moins exposés à faillir. Les objets dont on juge par les sens, ou au moyen des sens, ont des caractères constants et une réalité certaine ; et les sens diffèrent peu chez les différents individus.

Il n'en est pas de même de la vérité, entité abstraite, pure essence qui n'a point de forme réelle ; car la vérité se trouve éparse dans les objets divers ; elle est partout, dans tout ce qui existe ; c'est l'intelligence qui doit s'en faire une idée, qui doit la saisir, l'abstraire et la comprendre. Voilà pourquoi, avec les mêmes principes, les hommes arrivent à des résultats différents : c'est que dans la recherche de la vérité, les résultats que l'on obtient répondent diversement, suivant les individus, aux opérations et aux combinaisons de leur intelligence. Chacun se fait, de la vérité, une idée conforme à sa manière de voir, de concevoir et de juger, et chacun a tort d'affirmer et de donner pour vrai ce qui lui semble tel, parce qu'il ignore quel est le genre de son entendement, et s'il suit le droit chemin dans la recherche de la vérité. Donc, il faut être sobre d'affirmations ; on ne doit affirmer qu'avec prudence, après avoir fait de sérieuses recherches. Sans ces sages précautions, on se place dans l'alternative de l'erreur ou de la versatilité : la première est une condamnation des principes que l'on a adoptés ; la seconde prouve que les méthodes que l'on a employées sont mauvaises ou insuffisantes.

Au milieu de ces incertitudes, il est bon de suivre quelquefois l'opinion commune, et surtout l'opinion des hommes raisonnables dont les conclusions, s'ils sont tous d'accord, peuvent être

conformes à la vérité. Mais cela n'est, pour ainsi dire, qu'une règle de probabilité; au fond, c'est même une preuve trompeuse, parce que, dans les vérités qui sont du ressort de l'intelligence, ce n'est pas le nombre qui fait la force; il faut peser les opinions, et non pas seulement les compter. Il n'en est pas des forces de l'intelligence comme de celles du corps; ici c'est le nombre qui fait la force; mais, pour découvrir une vérité cachée, une seule intelligence d'élite vaut mieux que cent mille intelligences vulgaires.

« Après cela, un amour ardent de la vérité triomphe de tous « les obstacles; il sait vaincre les difficultés, à force de persé- « vérance, et ne craint pas d'essayer divers chemins, souvent « même des moyens différents ou contraires. Bien des savants « changent d'opinion, la modifient ou l'abjurent, lorsqu'ils se « croient dans l'erreur. Cela démontre combien la raison est « faillible. Car une faculté qui a erré une fois peut errer une « seconde, une troisième, et davantage; et il se peut que l'er- « reur ne soit qu'une illusion. En d'autres termes, il se peut « que l'on possède la vérité sans le savoir, et qu'on l'abandonne « pour courir après l'erreur, ou pour embrasser une opinion « moins probable. Chaque jour multiplie ces exemples. Et ce « qui augmente l'incertitude générale, c'est que chacun trouve « en soi-même des raisons spécieuses ou des motifs plausibles « pour soutenir, avec quelque apparence de vérité, l'opinion qui « lui semble juste. C'est ainsi qu'il faut expliquer, non-seulement « la diversité d'opinions, mais encore les variations que pré- « sente un même homme dans ses idées.

« Il en est de l'intelligence comme des autres propriétés de « la nature humaine. Les goûts aussi varient non moins que les « opinions; il est des hommes appétant certains mets qui ré- « pugnent à d'autres; un même estomac change d'appétence « suivant les circonstances. Certaines maladies pervertissent « le goût, d'autres altèrent même les facultés sensitives. Non- « seulement les hommes se distinguent par un esprit différent, « un goût différent, une *idiosyncrasie* différente; mais, suivant « un nombre indéterminé de circonstances infiniment variables, « ces mêmes qualités peuvent se modifier, s'altérer ou changer

« chez un même homme. C'est à cause de cette variabilité et de « cette prodigieuse diversité de manières de voir, que les sa- « vants donnent souvent leur opinion sans la motiver, agissant « en cela très sagement, parce que quelquefois, de leurs rai- « sons mêmes, on pourrait conclure contre leur manière de « voir; de sorte que l'on repousserait leur avis, par les motifs « mêmes par lesquels ils le feraient valoir. Que si on les oblige « de motiver leur opinion, ils produisent toutes les raisons « qu'ils peuvent, sans oublier les plus petites, parce que, auprès « de quelques-uns, la raison la plus légère et la plus frivole en « apparence, est celle qui donne le plus de poids à leur opinion.

« C'est en cela, ajoute Huarte, que se manifeste toute la « misère de notre entendement. Notre intelligence compose, « analyse, combine, argumente, raisonne; elle fait des pro- « diges et des tours de force, et après avoir conclu, elle n'a pas « le moyen de connaître si son opinion est vraie. Cela se voit « surtout dans la théologie et dans le droit; ces deux sciences « sont fécondes en contradictions et en subtilités. Du moins, « dans la médecine et dans l'art militaire, le résultat heureux « ou malheureux détruit ou confirme les opinions. »

Encore en théologie, y a-t-il des choses qui sont de foi, et où la raison n'a rien à voir; mais dans les autres sciences, il n'est rien de certain; de sorte qu'il faut se contenter de probabilités ou de la vraisemblance. Or, l'erreur a souvent les apparences de la vérité; d'ailleurs, le succès lui-même ou le résultat, qui ne peut se vérifier que dans l'application ou la pratique, ne peut pas toujours servir de démonstration ou de preuve : parce que, si un effet résulte de plusieurs causes, le succès pourrait aussi s'expliquer par l'une de ces causes, tandis que les raisons auront pour fondement une cause différente ou contraire.

« Cela étant, deux avocats, par exemple, peuvent très bien « défendre une même cause avec des opinions différentes; la « sentence du juge ne peut servir de démonstration, elle ne sau- « rait montrer de quel côté se trouvent le droit et la justice. » Cela est incontestable. « Il arrive tous les jours que la sentence « d'un tribunal est cassée par une sentence contraire d'un tri- « bunal supérieur; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il

« peut se faire que le premier juge dont l'arrêt est cassé, ait
» une intelligence plus parfaite que le second, et que son avis
« soit plus conforme à la vérité. D'ailleurs, ces juges su-
« prêmes, aussi bien que les autres, dans des causes sem-
« blables, donnent des sentences contraires. Aussi les avo-
« cats habiles, considérant combien les juges diffèrent entre
« eux par l'intelligence, et que chacun a une prédilection mar-
« quée pour l'opinion qui s'accommode le plus avec son en-
« tendement, de telle sorte qu'un jour ils se laissent convaincre
« par un argument, et le lendemain par un autre, et même par
« un argument contraire, ces avocats osent soutenir dans un
« même procès le pour et le contre, d'autant plus volontiers
« que l'expérience leur a démontré que des deux manières ils
« peuvent gagner leur cause. »

On le voit, Huarte déplore l'incertitude qui règne dans les sciences plus directement dépendantes de l'intelligence; mais ses plaintes amères sont d'un philosophe ami de la raison, et n'ont rien de cette indifférence moqueuse du sceptique, qui semble se complaire à reconnaître les contradictions et les erreurs que cette même raison enfante. Non, Huarte n'appartient pas à cette triste école du néant qui se plonge à plaisir dans le doute le plus absolu, et dont l'unique principe est de ne pas en avoir; dont la philosophie est une négation absurde, car elle est en contradiction avec son existence même.

En assignant à l'entendement les sciences de l'ordre le plus élevé, dont l'essence est l'absolu, Huarte a recommandé de poursuivre sans cesse la recherche de la vérité, qui appartient à la raison par droit de conquête; il a eu soin de déclarer que les jugements et les arguments d'une grande intelligence, ou d'une intelligence bien faite, ont souvent autant de solidité et de certitude que l'expérience même. Une idée semblable se trouve déjà dans Aristote; elle signifie que le bon sens est le meilleur guide dans la recherche de la vérité, parce que le bon sens, qui par sa simplicité se rapproche de l'essence de la vérité, vaut mieux que les spéculations trop subtiles qui règnent trop souvent dans les théories, et qui sont le côté faible de tous les systèmes, qu'elles contribuent à rendre plus brillants que solides.

Huarte était pénétré de cette vérité, et il est juste de dire que son imagination bouillante ne l'a presque jamais entraîné au delà des limites du bon sens. Rarement son esprit ingénieux a dominé sa raison ; il a associé en quelque sorte la théorie et la pratique ; la moitié de son livre n'est en grande partie qu'un essai d'application des principes renfermés dans l'autre moitié. A-t-il toujours également réussi dans cette tentative? On en jugera par l'exposition de ses idées sur l'éducation, qui fait le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Idées fondamentales sur l'éducation.

Puisque la nature dispose les esprits à une science plutôt qu'à une autre, il est dans l'ordre naturel qu'il y ait un choix pour chaque science, car il est de l'intérêt général que chacun suive la carrière qui est le plus en harmonie avec ses dispositions. Dans une bonne organisation sociale, le choix ne doit dépendre ni du hasard ni du caprice. Il n'en est pas des sciences comme des métiers ; dans ceux-ci, avec des forces suffisantes et une intelligence vulgaire, on peut devenir un bon ouvrier et un artisan passable ; mais dans le monde scientifique, dans l'étude des lettres et des arts, les esprits médiocres ne deviennent jamais des savants, des littérateurs ou des artistes : voilà pourquoi le nombre des manœuvres est si grand.

Tel est le principe qui a servi à Huarte de point de départ, pour établir son système d'éducation. Ce principe s'accorde parfaitement avec l'idée qu'il se faisait de la science. On sait que cette idée est très large, et qu'elle repose sur un principe plus vrai et plus naturel que celui de Bacon. Ce dernier, qui a tout subordonné à l'observation et à l'expérience, parce qu'il plaçait toute la science hors de nous, voulait niveler les intelligences. Il le dit expressément dans un passage du *Novum organum*, où se trouve déjà implicitement, ou plutôt, en termes différents, la définition si connue que Buffon a donnée du génie. Bacon reconnaissait l'activité de l'esprit humain, et il la savait si grande, qu'au lieu de donner des ailes à l'intelligence, il veut qu'on la charge de plomb[1]. Ce philosophe ancien était plus sage, qui, reconnaissant la diversité des natures chez deux de ses disci-

(1) « Itaque hominum intellectui non plumæ addendæ, sed plumbum « potius et pondera : ut cohibeant omnem saltum et volatum. » Bacon *Nov. organ.*, lib. I, § 104, t. II, p. 62.

ples, disait que l'un avait besoin de frein, et l'autre d'aiguillon[1].

Il en est de l'éducation comme de la philosophie, comme de la science en général; elle doit avoir pour base notre nature même. Or, Huarte a eu soin de dire que, si les matériaux de la science sont en partie hors de nous, le principe de la science est en nous-mêmes: l'éducation ne doit être, à la rigueur, qu'une application de ce principe. Elle doit être conforme aux diverses natures.

C'est la conception qui engendre la connaissance ; mais tous ne sont pas également propres aux opérations intellectuelles qui font fructifier l'enseignement. Il est des esprits stériles qui ne sauraient rien produire, qui ne sauraient arriver à une connaissance scientifique. Cela est certain.

Cependant il ne faudrait pas croire que Huarte n'ait admis à l'étude des sciences que les natures privilégiées, les esprits d'élite. Telle n'est pas sa pensée. Non, il y a place pour tous ; nul n'est exclu, à moins d'une entière nullité ; seulement, il importe de bien distribuer les rôles. Dans le vaste champ de la culture intellectuelle, la division du travail est encore une condition de progrès, une loi de perfectionnement. D'ailleurs, il reconnaît chez tous les hommes l'existence de certains germes qui peuvent être fécondés ; il a soin de répéter que les plus grands esprits ne sont pas nés avec la science, qu'ils ont profité de l'enseignement des maîtres, que leur célébrité est due en grande partie à leur éducation.

D'une manière générale, il est vrai de reconnaître que tout homme a une certaine valeur d'esprit ; le difficile est de savoir se connaître, et de se borner aux choses dont on est capable. « J'ai pris garde, dit Descartes, en examinant la nature de plu-
« sieurs esprits, qu'il n'y en a presque point de si grossiers ni
« de si tardifs, qu'ils ne fussent capables d'entrer dans les bons
« sentiments, et même d'acquérir toutes les plus hautes sciences,
« s'ils étaient conduits comme il faut. Et cela peut aussi être
« prouvé par raison ; car, puisque les principes sont clairs, et
« qu'on ne doit rien déduire que par des raisonnements très
« évidents, on a toujours assez d'esprit pour entendre les

(1) Isocrate disait d'Ephore et de Théopompe : « Alteri frenis, alteri « calcaribus opus esse. » Quintil. *Inst. orat.*, lib. II, c. 8.

« choses qui en dépendent[1]. » Il est probable que Descartes a « exagéré cette idée, par respect de la dignité de la nature humaine, et peut-être aussi pour donner plus de force à ses principes ; mais on ne saurait nier d'ailleurs qu'elle ne soit vraie en général. A force de soins et de travail, il est possible de réveiller le feu qui couve sous la cendre, ne fût-ce qu'une étincelle.

Ceux qui ont reproché à Huarte de n'avoir rien accordé à l'art, n'ont pas été justes. Il dit au contraire, très expressément, qu'un bon maître peut travailler avec son art et de toute la force de son talent à la culture de toute sorte d'esprits ; il n'entend pas l'en empêcher ; il est le premier à louer son habileté et sa persévérance ; mais il a raison d'ajouter que les esprits qui réussissent le mieux sont ceux qui contiennent le germe des sciences qu'on leur enseigne, c'est-à-dire qui possèdent déjà ces sciences en virtualité ou en puissance. Pour lors, le maître ne doit s'appliquer qu'à développer l'intelligence de ses disciples ; ses préceptes et ses leçons ont pour résultat de féconder le germe, de le faire éclore, de l'aider en quelque sorte dans son évolution[2].

Socrate, ce grand maître dans l'art d'enseigner, se bornait à faire accoucher les esprits, ainsi qu'il le disait lui-même, en empruntant cette expression de la profession de sa mère. On peut voir cette méthode d'enseignement, telle qu'il la pratiquait, dans les fidèles récits de Xénophon et dans les dialogues de Platon. Ce dernier, qui faisait dire à son maître ce qu'il pensait lui-même, a du moins conservé fidèlement sa méthode d'enseigner ; il est encore permis de douter qu'il y en ait une meilleure[3].

(1) Descartes, *les Princip. de la philos. préf.*, n° 11, p. 190, t. I. édit. Garnier. — Galien avait déjà dit : ἔχουσι γάρ, οἶμαι, λογικὰς ἀρχὰς ἅπαντες ἄνθρωποι φύσει, καὶ γιγνώσκουσιν οἱ μὲν μᾶλλον, οἱ δὲ ἧττον. Gal. *Utr. medic. sit an gymn. hyg.*, c. XXIV, t. V., p. 849.

(2) Καὶ χρὴ πεφυκέναι μὲν πρῶτον, εἶτα δεῖται παιδείας τετράφθαι χρηστόν, κ. τ. λ. Galien, *de Cogn. curand. anim. morb.*, c. 2, p. 65, t. V. — Huarte a profité de ce Traité de Galien, qui est rempli d'excellentes choses.

(3) C'est en partie à la méthode socratique, transportée dans ses écrits, que Platon doit sa gloire littéraire. Il est resté sans rival dans le dialogue. C'est qu'il avait appris de son maître l'art difficile de la conversation, la dialectique (διαλέγεσθαι).

Ici il est bon de remarquer, en faveur des idées de notre auteur, que Socrate, qui n'employa jamais que ce moyen d'enseignement, faisait un choix parmi ses auditeurs, en les soumettant à une espèce d'examen préalable; ceux qu'il jugeait incapables de profiter de ses leçons, il les conduisait lui-même ou les adressait aux sophistes. Or, les sophistes, qui ne tenaient aucun compte de la nature, croyant à la puissance de leurs méthodes artificielles, faisaient profession d'enseigner toutes choses; mais ils n'enseignaient en réalité ni la science ni la sagesse; car la sophistique n'était qu'une science de mots, ou, pour mieux dire, c'était la négation de la science. Socrate démontrait tous les jours aux sophistes qu'en réalité ils ne savaient rien.

Huarte n'aurait peut-être pas adopté cette manière d'éconduire les incapacités; il leur aurait indiqué une autre voie, cherchant à utiliser, dans l'intérêt général, les dispositions les moins heureuses. En dehors des sciences et des lettres, il est une foule de professions dans lesquelles on peut n'être pas entièrement inutile. Un homme, quelque médiocre qu'il soit, à moins d'être un idiot, a toujours une intelligence suffisante pour un certain ordre de choses; et il est bien des professions qui ne demandent pas la même habileté que les carrières scientifiques. Par conséquent, il est important d'indiquer à chacun le chemin qu'il doit prendre; telle est l'idée fondamentale de Huarte, lorsqu'il considère l'éducation des hommes d'une manière générale, dans ses rapports avec l'ordre et les avantages de la société[1].

« Si j'étais maître, dit-il, avant d'admettre un jeune homme « à mes leçons, je le ferais passer par certaines épreuves, afin « de découvrir son naturel; je le recevrais volontiers, s'il était « propre à suivre mon enseignement; car c'est un grand con- « tentement pour le maître d'enseigner un esprit rempli de dis- « positions; s'il ne l'était pas, je lui conseillerais de suivre la

(1) « Utile deinde plerisque visum est ita quemque instituere, ut pro- « pria naturæ bona doctrina foverent, et in id potissimum ingenia, quo « tenderent, adjuvarentur; ut in eo quo quisque eminet, provehatur. « Nam proprietates ingeniorum dispicere prorsus necessarium est, cæt. » Quintil., *Inst. orat.*, lib. II, c. 8.

« science pour laquelle il aurait le plus d'aptitude; mais si je « demeurais convaincu qu'il n'était bon à aucun genre d'études, « je lui dirais avec bienveillance, avec de douces paroles : — « Mon ami, vous ne deviendrez jamais homme en suivant le « chemin que vous avez pris; cherchez une autre carrière, qui « ne demande pas autant d'habileté qu'en veulent les lettres. » Voilà ce que l'on devrait répéter à ces pauvres natures qui, ne mettant nulle différence entre les sciences et les métiers, considèrent l'étude comme un apprentissage. Elles s'obstinent à vouloir courir la carrière de l'esprit, se donnent beaucoup de peine, et ne peuvent jamais atteindre le but.

Si l'on n'oubliait pas ces préliminaires dans l'éducation, on ne verrait dans les écoles que des sujets capables; les maîtres habiles ne perdraient pas leur temps à cultiver sans profit des intelligences ingrates, et les esprits distingués profiteraient bien mieux de leurs leçons. Quant à ceux qui sont sans dispositions pour l'étude, ils pourraient, sans se donner inutilement beaucoup de peine, faire un meilleur emploi de leur temps et de leur fortune.

« Si l'on entrait dans nos écoles (c'est Huarte qui parle) avec « l'intention d'examiner les capacités des étudiants, il y en « aurait un bon nombre à qui il faudrait donner une autre direc- « tion, en leur indiquant la route qu'ils devraient suivre; il y « en aurait plusieurs autres que l'on renverrait aux champs, « à cause de leur incapacité naturelle; il ne serait pas difficile « de les remplacer par des esprits bien faits que la nature des- « tinait aux sciences, aux lettres, aux nobles occupations de « l'intelligence, mais que la misère ou la pauvreté écarte des « écoles, pour les tenir enchaînés à de rudes travaux, à l'exer- « cice de vils métiers. Mais, puisque cette réforme est impos- « sible, il faut laisser les choses aller comme elles vont. » Quand on lit dans le texte ce passage éloquent, on a peine à croire qu'il ait été écrit au seizième siècle, et en Espagne. Toutes les déclamations de nos jours ne valent pas ces quelques lignes. Huarte avait compris que l'éducation bien faite est la base fondamentale d'une bonne organisation de la société; cette idée semble l'avoir beaucoup préoccupé.

Quant à son système d'instruction, il a accordé à l'enseignement et à l'art tout ce qu'il est possible de leur donner; il a reconnu et proclamé que l'un et l'autre étaient indispensables; mais il a insisté sur ces deux points capitaux, que l'habileté ne peut s'acquérir sans dispositions naturelles, et qu'avec les talents les plus heureux, on peut ne parvenir qu'à la médiocrité, malgré le travail le plus opiniâtre, lorsqu'on s'obstine à poursuivre l'étude d'une science pour laquelle on n'était pas né. Après cela, il ne faut pas dissimuler que, dans les circonstances favorables, lorsqu'on suit le vrai chemin, l'art ne puisse contribuer fort efficacement à seconder la nature. La bonne éducation consiste dans l'association de ces deux éléments. Par conséquent, si la nature est indispensable pour l'étude des lettres et des sciences, l'art, de son côté, doit intervenir pour favoriser la nature. Les terres les plus fertiles ne produisent pas sans culture, ou bien leurs productions sont sauvages. L'enseignement de la science est semblable à la culture des plantes. La disposition naturelle, c'est le sol, les préceptes des maîtres sont la semence qui doit être fécondée; l'instruction commencée dès l'enfance est l'ensemencement fait en saison convenable; le lieu où se donne l'instruction est l'atmosphère qui nourrit les jeunes plantes; l'amour du travail est la culture, et le temps mûrit et fortifie tout cela. Cette comparaison, si souvent reproduite, se trouve dans un des livres de la collection hippocratique[1]. Huarte la trouve fort juste, et la développe avec talent. Il remarque seulement qu'une terre ne produit pas indifféremment toute sorte de plantes; le bon agriculteur ne confie à la terre que les semences qu'elle féconde le mieux. Les anciens disaient poétiquement que le buisson ne porte pas de

(1) « Sicut terræ, nullam fertilitatem habenti, nihil optimus agricola « profuerit; e terra uberi utile aliquid, etiam nullo colente, nascetur; at « in solo fecundo plus cultor, quam ipsa per se bonitas soli efficiet. » Quintil., *Inst. orat.*, II, c. 19.

Cicéron a développé cette comparaison : Cf. *Tuscul. quæst.* II, 5. Il conclut que la nature et l'art doivent s'associer : « Itaque est utraque « res sine altera debilis. » Cf. *Tuscul. quæst.* II, 1, 5. — Cf. Hipp., *Loi*, éd. Littré, t. IV, pp. 638-42. — Cf. Plut., *de Puer. educ.*, § 5.

raisins. Ces idées sont si saines, si raisonnables, si conformes au bon sens et à la vérité, qu'il serait superflu de s'y arrêter davantage.

De tout temps on a reconnu, comme une chose certaine, que sans le naturel il est impossible de réussir dans une étude quelconque; l'art, en général, n'est qu'une imitation de la nature; dans l'enseignement, il ne peut que l'aider le plus souvent, la redresser quelquefois, mais jamais la remplacer.

Quoique cette vérité soit d'une évidence pour ainsi dire matérielle, il est cependant digne de remarque que, parmi les nombreux écrivains qui ont traité de l'éducation de la jeunesse et de l'instruction en particulier, il n'y en a qu'un fort petit nombre qui aient examiné ce point important. Cicéron en a dit quelque chose dans son livre des *Devoirs;* mais Quintilien est peut-être le seul qui lui ait accordé une attention sérieuse; il a fait à ce sujet des réflexions pleines de sens. Ce maître habile avait beaucoup réfléchi sur la puissance de l'art pour seconder la nature; il a reconnu que, dans les écoles, le grand talent du maître est de savoir s'accommoder à la nature de chaque élève. Parmi les anciens, Quintilien est le seul qui ait insisté sur cette question fondamentale, dont Plutarque n'a rien dit[1].

D'après Huarte, on doit s'attacher avant tout à reconnaître les dispositions et l'aptitude dès le jeune âge, et commencer dès lors l'étude de la science. L'art est long, la vie est courte, a dit Hippocrate. C'est pourquoi il faut commencer de bonne heure; il faut le temps d'apprendre la science; il faut aussi le temps de la mettre en pratique, afin de se rendre utile.

L'enseignement doit être proportionné à la force ou au développement des facultés de l'esprit. La mémoire est dans toute sa vigueur pendant l'enfance, parce qu'elle est neuve, prompte à recevoir, prompte à retenir. Il faut en conséquence la bien meubler, la remplir de bons préceptes, et préparer ainsi des matériaux à la réflexion, qui se manifeste en même temps que

(1) « Tradito sibi puero, docendi peritus ingenium ejus inprimis na-
« turamque perspiciat. » *Inst. orat.* I, 3. « Notare discrimina ingeniorum,
« et quo quemque natura maxime ferat, scire, » *Id.* II, 8.

la raison se fortifie. Dans l'enfance, le cœur est simple et sans malice; il faut le former à la vertu, en inspirant aux enfants l'amour des belles choses. Ce que l'on apprend dans l'enfance ne s'oublie jamais; les premières impressions sont toujours les plus profondes, les plus tenaces[1].

Galien a eu tort de dire, d'une manière trop générale, qu'il faut apprendre les sciences lorsque la nature est dans toute sa force; il faut distinguer dans les études. Il est des choses que l'on n'apprend jamais aussi bien ni avec autant de facilité que dans les premières années; l'étude des langues, par exemple, appartient à l'enfance; ceux qui étudient le grec et le latin toute leur vie ne sont que de grands enfants, qui répètent leur rudiment.

Dans l'adolescence, où la pensée se révèle avec plus de force, on doit s'appliquer à développer la raison; il est temps alors de s'exercer dans l'art difficile de penser. La dialectique ou la logique est un excellent moyen de perfectionner l'intelligence; l'une et l'autre instruisent la raison à se conduire. C'est aussi à cet âge qu'il convient de cultiver les premiers éléments des sciences, de se livrer à l'étude des lettres, d'orner l'esprit de toutes les belles connaissances qui doivent l'aider plus tard dans des travaux plus sérieux. Suivant Huarte, cet âge est celui dans lequel se développent heureusement toutes les facultés de l'esprit; en effet, l'imagination, qui tire tant de secours de la mémoire, domine dans l'adolescence, et son activité, augmentée par l'effervescence des passions expansives, prépare le développement complet de l'intelligence proprement dite.

Dans la jeunesse, l'entendement est dans sa vigueur, et ne demande qu'à faire usage de ses forces; il est opportun alors de s'appliquer sérieusement à toutes les sciences qui sont plus spé-

(1) « Sic animi puerorum quantum excipere possint, videndum est : « nam majora intellectu, velut parum apertos ad percipiendum, animos « non subibunt. » Quintil., *Inst. orat.*, lib. I, c. 2.

Πάντων δὲ μάλιστα τὴν μνήμην τῶν παιδῶν ἀσκεῖν καὶ συνεθίζειν· αὕτη γὰρ ὥσπερ παιδείας ἐστι ταμεῖον. Plut., *de Puer. educ.*, § 13.

Παῖδ' ἔτ' ἐόντα χρεὼν δὴ καλὰ διδάσκεμεν ἔργα, ἵν' ὀρθά τούτων βλαστάνοι τὰ ἤθη. *Phocylid. ap.* Plut. *de Puer. educ.*, § 7.

cialement du domaine de l'intelligence ; mais il est des sciences d'un ordre supérieur, telles que la philosophie naturelle, dont l'étude sérieuse demande un esprit exercé et déjà mûr. Cette remarque est d'Aristote; Huarte la rapporte, parce qu'il la trouve juste. Il est, en effet, un ordre d'idées transcendantes que l'esprit le plus heureux ne saurait acquérir, sans avoir préalablement éprouvé ses forces dans des études moins difficiles. Dans cette catégorie se placent les sciences qui appartiennent plus spécialement à la raison spéculative et au bon sens.

Ces réflexions générales sur l'étude des sciences et des lettres, suivant les âges, sont pleines de vérité. Huarte croit, avec grande raison, qu'il faut proportionner les études à la force et au développement des facultés : jamais l'art ne réussit aussi bien que lorsqu'il se conforme à la marche de la nature, et qu'il imite ses procédés. Aussi la grande difficulté de l'enseignement n'est pas tant de savoir ce qu'il faut enseigner, que de bien connaître quand il faut l'enseigner, et comment il faut le faire ; c'est, en d'autres termes, une question d'opportunité et de méthode.

Il est très vrai que l'enfance ne peut que recevoir les germes des vérités générales, et que la mémoire est l'instrument principal de ses études ; il n'est pas moins vrai que l'adolescence, durant laquelle l'imagination domine avec le sentiment, est l'âge où se réveille le goût de l'étude, l'amour des belles choses, la passion des nobles connaissances, où l'intelligence se prépare aux travaux plus sérieux de la jeunesse. La jeunesse est réellement le temps des études solides et sévères; alors la force de l'intelligence se manifeste telle qu'elle doit être. Montaigne pensait de même : « Quant à moy, dit-il, j'estime que nos ames « sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doibvent estre, et « qu'elles promettent ce qu'elles pourront; iamais ame, qui n'ayt « donné, en cet aage-là, arrhe bien évidente de sa force, n'en « donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles « produisent dans ce terme-là, ou iamais, ce qu'elles ont do « vigoureux et de beau [1]. »

(1) Montaigne, *Ess.*, I, c. 57.

Il ne suffit pas d'avoir des dispositions naturelles et de suivre l'étude de la science pour laquelle on a le plus d'aptitude. Ces conditions sont essentielles, mais il en est d'autres qu'il ne faut pas négliger. Et, d'abord, il faut choisir un lieu propre à l'étude, et le plus favorable au développement et à l'exercice des facultés de l'esprit. De même que notre corps ne se trouve pas également bien dans une atmosphère quelconque, de même notre intelligence croît et se fortifie suivant les aliments qu'on lui donne. Le choix d'un lieu convenable est donc important. Il n'en est point de plus favorable aux études que les écoles et les universités ; là tout respire le travail et l'étude, l'émulation stimule l'activité, et du choc de tant d'intelligences naît une connaissance aussi variée que solide. Aux idées de Huarte sur ce point, on ne peut comparer que les belles réflexions de Quintilien sur les avantages de l'instruction publique. Seulement, le médecin philosophe va plus loin que le rhéteur, parce qu'il ne sépare jamais l'instruction de l'éducation générale. Il veut donc que le jeune homme destiné aux études sorte de la maison paternelle, et quitte le lieu de sa naissance. Il le veut loin de sa famille, dont les douceurs sont un obstacle à tout progrès solide et sérieux. Seul, et livré de bonne heure à lui-même, qu'il apprenne à se suffire, à compter sur ses propres forces ; qu'avec la science et l'instruction, il acquière en même temps l'expérience et l'art difficile de la vie. Il doit apprendre lui-même et s'exercer à se conduire, et cela il l'apprendra beaucoup mieux qu'on ne saurait le lui enseigner ; qu'il songe à devenir un savant ou un artiste, mais qu'il travaille avant tout à devenir un homme.

Ensuite, il est important de trouver un maître dont la science soit solide, qui mette dans son enseignement de l'ordre, de la clarté, de la méthode : surtout point de sophismes, ni de vaines déclamations, comme il arrive trop souvent dans l'enseignement des sciences[1]. Puisque, dans l'ordre de choses existant, tous les

(1) Galien a montré les inconvénients qui résultent, pour les esprits ordinaires, de l'enseignement des maîtres incapables. Cf. Gal., *de Nat. facult.*, lib. I, c. 15, t. II, p. 56.

esprits ont libre entrée dans les écoles, les universités devraient mettre leur plus grand soin à rassembler des maîtres habiles, vraiment savants, qui n'enseignent pas aux ignorants des erreurs ou de fausses propositions. Huarte insiste d'une manière spéciale sur le choix des maîtres, et l'on s'aperçoit qu'il a beaucoup profité de l'expérience qu'il avait acquise des universités dans ses voyages. Il a raison d'insister sur ce point. Il serait ridicule de voir dans l'enseignement des hommes qui auraient eux-mêmes besoin de leçons : et cependant, à toutes les époques, on a vu des universités, des écoles célèbres dont la réputation s'est éteinte, parce que l'enseignement, qui faisait leur gloire, était tombé en des mains inhabiles. L'enseignement d'un maître incapable déconsidère la profession, et, à la longue, compromet la dignité de la science.

Telles sont les conditions que doivent présenter les élèves et les maîtres. Reste à savoir comment il faut procéder dans les études. Y a-t-il un ordre, une méthode à suivre? Cela est évident[1]. Il faut commencer par les principes, et passer successivement par tous les intermédiaires, jusqu'à ce qu'on arrive au but. Ce précepte a été donné par les plus grands philosophes ; il est conforme à la nature et à la marche de l'esprit humain.

Les sciences doivent se suivre dans un certain ordre; elles doivent s'enseigner les unes après les autres. C'est une détestable méthode que d'apprendre simultanément un grand nombre de choses, et de choses différentes. « Il vaut mieux approfondir peu « de choses, que d'en parcourir beaucoup d'une manière insuf- « fisante[2]. » Lorsqu'on étudie les matières avec ordre, la science est plus solide; l'esprit ne se fatigue pas à les apprendre, et n'en est pas comme accablé ; on évite ainsi la confusion, qui naît du défaut de clarté; l'on connaît parfaitement les rapports qui unissent les diverses connaissances, lorsqu'on passe graduellement de l'une à l'autre[3]. Cette méthode n'a pas seulement l'avantage de rendre facile l'acquisition de la science, elle en rend

(1) Ὀρεγόμενος ἅπαντα σὺν ἀποδείξει καὶ μεθόδῳ μανθάνειν. Gal., *de Const. art. med. ad Patroph.*, t. I, p. 224.

(2) Platon, *Théétète*, trad. Cousin, t. II, p. 166.

(3) Ὥσπερ γὰρ τὰ φυτὰ τοῖς μὲν μετρίοις ὕδασι τρέφεται, τοῖς δὲ πολλοῖς

l'application plus sûre; lorsque dans la pratique on veut user des préceptes de la théorie, on n'éprouve point d'embarras, parce que chaque chose se trouve à sa place. La science ne consiste pas à savoir beaucoup de choses, mais à les bien savoir. Le vrai savant est celui qui peut se rendre compte de ce qu'il sait, et disposer à son gré de sa science. Ceux qui sont embarrassés de ce qu'ils savent, et comme surchargés de science, sont des pédants : ils n'étaient pas faits pour les lettres. C'était aussi l'opinion de Montaigne.

Enfin, dans une éducation bien faite, il faut consacrer beaucoup de temps à l'étude, et ne pas trop se hâter d'en recueillir les fruits : c'est avec le temps que la science jette de profondes racines. A mesure qu'il s'instruit, notre esprit exerce ses forces ; cet exercice, lorsqu'il est suffisamment prolongé, lui donne une grande vigueur, et le rend capable de se livrer aux plus hautes spéculations[1].

On conviendra que toutes ces idées ne sont pas dépourvues d'originalité, et il faut reconnaître que le système d'éducation de notre auteur est conforme à ses principes, à l'idée qu'il avait conçue de la nature humaine, et à sa théorie de la science. Il a surtout le mérite d'avoir insisté sur cette idée fondamentale, qu'il faut avant tout, dans l'étude d'une science, avoir des dispositions naturelles et appropriées à cette science. Telle est la condition essentielle.

On se mettait beaucoup en peine autrefois de savoir dans quelle université un docteur avait pris ses degrés. Un ancien rapporte que, de son temps, il suffisait d'avoir étudié à Alexandrie pour acquérir la réputation d'excellent médecin[1]. Comme si les écoles les plus célèbres et les enseignements des plus

πνίγεται, τὸν αὐτὸν τρόπον ψυχὴ τοῖς μὲν συμμέτροις αὔξεται πόνοις, τοῖς δ'ὑπερβάλλουσι βαπτίζεται. Plut., *de Puer*, *éduc.*, § 13.

(1) « Longa est enim quæ discit ætas, et ego non de tardis ingeniis « loquor. » Quintil., *Inst. orat.* I, c. 12.

(2) « Medicinæ studia Alexandriæ augeri in dies, et licet opus ipsum « redoleat, pro omni tamen experimento sufficiat medico ad commen- « dandam artis auctoritatem, si Alexandriæ se dixerit eruditum. » Amm. Marcell., lib. XXII, c. 16.

grands maîtres pouvaient jamais rendre habile un esprit naturellement lourd et dépourvu d'intelligence ! Notre auteur remarque « qu'il ne suffit pas, pour devenir savant, d'aller étudier « à Salamanque, où il n'y a point de chaire d'intelligence ni de « bon sens, ni de professeur chargé de les enseigner. »

C'est ainsi que pensait, sur l'éducation de la jeunesse, un médecin du seizième siècle, dans une petite ville d'Espagne, sous le règne de Philippe II. Convenons que ceux qui n'ont voulu voir dans l'*Examen* que les paradoxes d'un esprit ingénieux, n'ont pas rendu justice à Huarte, ni bon témoignage de leur discernement.

Pour compléter l'exposition des idées de notre auteur sur l'éducation, il faudrait rappeler ses belles réflexions sur les soins que l'on doit aux enfants, après leur naissance. C'est au dernier chapitre de son livre, à l'article cinq, où il traite des aliments, des exercices, en un mot, du régime et de l'ensemble des moyens qui conviennent le mieux au développement simultané de leur intelligence et de leurs forces physiques.

La force de la nature est si grande, qu'il n'est pas toujours facile de la corriger ; mais un régime bien entendu peut, avec le temps, la modifier heureusement, surtout il peut développer favorablement les bonnes qualités naturelles. L'important est de mettre d'accord l'esprit et le tempérament, c'est-à-dire de développer en même temps les forces du corps et la vigueur de l'intelligence. Une éducation bien entendue ne néglige jamais les conseils de la physiologie, ni les secours de l'hygiène. Malheureusement, on ne se conduit guère par ces idées ; on s'occupe plus volontiers de cultiver les qualités de l'esprit, sans s'inquiéter des besoins du corps ; on veut avant tout rendre un enfant instruit, et l'on ne songe pas à lui procurer un tempérament vigoureux, qui lui permette de se livrer sans inconvénient à l'étude.

Les heureux du monde, les gens riches, sont les seuls qui se mêlent d'éducation, et, suivant notre auteur, ils n'y entendent rien. La vigueur de l'esprit et la santé du corps dépendent des mêmes conditions : il faut éviter l'oisiveté, le sommeil prolongé, les douceurs de la vie, qui rendent les hommes efféminés, le luxe

et l'intempérance dans le boire et le manger, les vêtements trop chauds ; il ne faut pas que les enfants fassent toujours leur volonté, qu'ils passent tout le jour dans les jeux, ne s'occupant que de leurs plaisirs. Il faut les accoutumer à vivre sobrement, à se contenter de peu, à supporter avant tout les intempéries du ciel et les injures de l'air. Nul ne se peut préserver des altérations du temps; le plus sage est donc de s'y accoutumer, et de faire comme les robustes habitants des campagnes qui sont habitués à supporter sans inconvénient le vent, le soleil et la pluie. Sans imiter la coutume barbare de ces peuplades du Nord qui, immédiatement après la naissance de leurs enfants, les plongeaient nus dans l'eau glacée des fleuves, il faut prendre soin de fortifier le corps, de l'accoutumer à toutes les inclémences de l'atmosphère : de la sorte, on ne vit pas dans une crainte continuelle des maladies.

« Hippocrate, suivant Huarte, raconte que les principaux « d'entre les Scythes étaient fort efféminés, enclins aux tra- « vaux des femmes, et qu'en même temps ils se plaignaient à « lui que leurs enfants étaient chétifs ; sur quoi il remarque « que les Scythes vont toujours à cheval, ne font aucun exer- « cice, mangent et boivent plus que leur chaleur naturelle ne « peut le supporter. Sachez, leur dit Hipocrate, que le remède « aux maux dont vous vous plaignez... est d'aller à pied, de man- « ger peu, de boire moins, et de ne pas avoir toujours vos aises.

C'est évidemment une satire des mœurs de son temps que Huarte a voulu faire. Il a beaucoup insisté sur les soins qu'il faut prendre des enfants, parce qu'il est possible de corriger les qualités du corps et les dispositions naturelles. Il démontre que l'on peut ramener le bon ordre dans les fonctions de l'économie, que l'on peut réformer l'esprit et le cœur, et les mauvaises inclinations. Nous ne faisons qu'indiquer ces aperçus qui appartiennent à la physiologie et à l'hygiène ; nous négligeons les autres, qui forment tous les éléments d'un bon traité sur l'éducation physique des enfants. Huarte a beaucoup profité du traité de Galien, sur les moyens de conserver la santé[1].

(1) Cf. Galien, *de Sanit. tuend.*, lib. I, t. VI, depuis le chapit. VII, p. 32, sq.

Il est étonnant que les auteurs qui ont écrit sur l'éducation, n'aient rien dit de Galien ; il est vrai que l'on a beaucoup profité de cet auteur sans le citer ; bien des livres, chez les modernes, ne sont que des morceaux décousus de ses volumineux ouvrages. Huarte en a profité, il le déclare lui-même ; mais ce qu'il a dit sur le même sujet est encore, s'il se peut, plus parfait que dans Galien ; et l'on peut affirmer que, depuis Plutarque, on n'avait rien écrit de plus sensé : il faut arriver jusqu'à Rousseau pour trouver quelque chose d'aussi complet sur cette intéressante matière.

CHAPITRE VI.

Des facultés de l'esprit dans leurs rapports avec le caractère.

Depuis Galien jusqu'à Cabanis, les auteurs qui ont étudié les rapports du physique et du moral, sont tombés dans quelques exagérations qu'il convient de signaler ici, afin de mieux faire voir de quelle manière Huarte a compris cette question.

Il y a des siècles que les médecins et les philosophes semblent s'être partagé l'étude de la science de l'homme. La vieille conception du principe de *dualité* a fait naître cette division, qui a été consacrée par le temps, quoiqu'elle ne soit peut-être pas conforme à la vérité. Philosophie signifie science de l'âme, de l'esprit, de l'intelligence; médecine veut dire science du corps, de la matière, des organes. Dans ces derniers temps, comme pour mieux marquer la ligne de démarcation entre ces deux sciences qui ne doivent en faire qu'une, la psychologie et la physiologie ont pris chacune leur lot, et, au lieu de s'unir, elles se font la guerre. Mais cette réaction même, si violente qu'elle soit, ne procède peut-être que de la nécessité bien sentie de combiner ces deux sciences ; la preuve, c'est qu'elles veulent l'une et l'autre s'arroger un empire absolu, une domination exclusive.

La science de l'esprit, de la conscience ou du moi, pense qu'elle n'a rien à faire de l'autre, qui se borne ou devrait se borner, selon elle, à étudier la matière ; elle semble vouloir la reléguer au second rang, car, de tout temps, les philosophes ont prétendu à la meilleure part, à la portion la plus noble de notre être. De son côté, la physiologie, renonçant aux droits que lui donne son nom, s'est résignée au rôle qu'on lui a fait : elle s'est bornée à l'étude des organes et des fonctions. On la définira peut-être la science de la vie, mais on n'osera plus dire qu'elle est la *Science de l'homme*. Cela est si vrai, que l'on appelle

philosophiques les écoles où l'on considère la physiologie comme la science de la vie. Mais qu'est-ce donc que la vie étudiée uniquement dans les fonctions et dans les organes ? Qu'est-ce donc que ce tout que vous réduisez en fragments, et où avez-vous trouvé qu'il faille séparer ce qui est uni, pour le mieux concevoir ? Encore si l'analyse était complète, si elle s'étendait à tous les éléments de l'ensemble, on arriverait à une véritable synthèse, et la formule de la science serait vraie. Mais est-il possible d'arriver à la connaissance de l'ensemble, si l'on se contente de quelques parties seulement? Oui, la physiologie est la science de la vie. Mais la vie c'est l'être, c'est toute la nature humaine ; la vie n'est pas uniquement dans les fonctions et dans les organes. Il y a en nous l'être qui vit, l'être qui sent et l'être qui pense ; c'est cette trinité qui est la vie, c'est là le vrai trépied vital ; c'est l'union de toutes ces choses, que l'on peut à peine concevoir séparées, qui est la vie, dans le sens le plus large que ce mot puisse recevoir. Par conséquent, la science de l'homme est une ; sans doute, elle est si vaste, qu'il est permis d'avoir recours aux divisions artificielles, qui facilitent l'étude d'un objet complexe ; mais si la faiblesse de nos facultés nous fait une loi de l'analyse, la nature même de notre esprit veut qu'à ce travail de décomposition succède une synthèse non moins légitime.

Que l'on ouvre l'histoire de la philosophie, l'histoire de la médecine, qu'y voit-on ? Deux principes toujours en lutte, aboutissant aux conclusions les plus exagérées, pour ne pas dire les plus absurdes. Les uns voient tout dans l'esprit, les autres veulent tout voir dans le corps ; les deux extrêmes ont leurs formules, et des formules si absolues, qu'il semble qu'on ait voulu établir des axiomes. Il en est deux célèbres chez les modernes, qui résument et reproduisent très bien les exagérations des deux partis. L'un dit que l'homme est une intelligence servie par des organes; un autre affirme, de son côté, que la pensée est une sécrétion du cerveau. Comment la vérité pourrait-elle s'accorder avec ces propositions ? Convenons que Cicéron avait raison de blâmer Aristippe et Zénon, qui représentèrent autrefois ces deux opinions opposées : « Aristippus ne deffendait que le corps, comme

« si nous n'avions pas d'ame; Zénon n'embrassait que l'âme, « comme si nous n'avions pas de corps : tous deux vicieu- « sement, » remarque judicieusement Montaigne[1].

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer cette opposition de vues et d'idées contradictoires ; les causes en sont nombreuses, les raisons longues à déduire. Mais il en est une qui embrasse toutes les autres, c'est le partage de la science. Sans vouloir excuser o ujustifier les physiologistes. qui ont été trop loin dans la voie de la réaction, il faut convenir que les philosophes, avec leurs études exclusives et leur prédilection pour la métaphysique, ont donné lieu à ces théories spiritualistes exagérées et, par suite, à ces professions de foi d'un matérialisme cynique. Il y a eu de tout temps une philosophie qui semble avoir eu la matière en horreur, comme autrefois la nature avait, disait-on, horreur du vide. L'abus de la spéculation pure et les inconvénients qu'elle entraîne, justifieraient peut-être, en l'expliquant, cette parole d'un ancien : « Qu'il faut philosopher, mais avec modération[2]. » Le vieux précepte, *Rien de trop*, pourrait être rappelé aux philosophes qui s'obstinent à ne voir qu'un côté de la vérité, parce qu'ils ne regardent jamais l'autre face.

Il résulte de tout ceci, que la science de l'homme étant partagée, les deux parties de la science ont moins cherché à s'unir, qu'à faire prévaloir respectivement leurs droits.

Il est facile de deviner ce qui est arrivé, lorsque les philosophes et les médecins, voulant embrasser toute la science, ont traité dans leurs écrits des divers éléments de la nature humaine. Des deux côtés les idées ont été conformes aux principes ; le vieux système a produit, dans un sens contraire, des

(1) « Aristippus, quasi animum nullum habeamus, corpus solum tue- « tur : Zeno, quasi corporis simus expertes, animum solum complec- « titur. » Cic., *Acad. prior* . lib. II, c. 45. — Mont., *Ess.*, liv. III, c. 13, éd. Le Clerc, t. II, p. 624. — Galien, parlant des philosophes et des médecins qui n'étudient pas l'homme dans son ensemble, dit que les uns et les autres n'ont vu que la moitié de la nature humaine. Ἐξ ἡμισείας ἑκάτεροι τὴν ἀνθρωπίνην ἑωράκασι φύσιν. Galen. *Quod anim. mor.*, c. XI, t. IV, p. 814.

(2) Cf. Aul. Gell., *Noct. att* , lib. V, c. 15, 9. — Id. c. 16, n° 5, pp. 139-40, ed. Lips.

résultats analogues. Les médecins, en général, lorsqu'ils ne subordonnent pas la science à la religion ou à la philosophie spiritualiste, comme cela se pratique dans certaines écoles, ont tout vu dans les organes. Les philosophes, de leur côté, ont exalté l'esprit aux dépens de la matière, qu'ils ont oubliée ou dédaignée. Le spiritualisme des uns et le matérialisme des autres a dénaturé la science. Il serait facile d'appuyer ces assertions sur des preuves tirées de l'histoire ; si les démonstrations étaient nécessaires, il suffirait même de rappeler ce qui s'est passé dans les premières années de ce siècle et ce qui se passe encore sous nos yeux.

Notre auteur était un médecin philosophe : si l'on considère de quelle manière il a conçu la science de l'homme, on conviendra que ce titre ne saurait lui être contesté. Il s'est tenu en garde contre les exagérations, parce qu'il n'a pas été exclusif et qu'il a compris l'être humain dans son ensemble. Le bon sens poussé jusqu'au génie et son rare esprit de critique l'ont placé dans les conditions les plus favorables à la recherche de la vérité. Il a vu tout ce qu'ont vu les autres ; mais il l'a vu autrement et mieux, parce qu'il a vu les deux faces, et qu'il n'a été ni trop médecin, ni trop philosophe.

Toujours conséquent à lui-même, toujours fidèle à ses principes, qui semblent le guider sans effort vers la conception générale de la science, sa morale est conforme à sa physiologie générale et à sa philosophie spéculative. Aussi, en parlant des caractères qui distinguent les hommes, il n'a point séparé les divers éléments de notre nature. De la sorte, il a pu observer et constater l'existence d'un certain ordre de faits que l'on ne saurait rapporter exclusivement à l'esprit, et qui, n'étant pas précisément inhérents aux facultés mêmes, doivent moins être étudiés en elles, que dans les rapports qu'ils ont avec elles.

De même qu'il a établi pour chaque homme une *idiosyncrasie vitale*, qui se manifeste par ce que l'on appelle le *tempérament*, au point de vue purement physiologique : il a établi aussi une *idiosyncrasie*, ou une *individualité intellectuelle*, qui répond à une combinaison spéciale des facultés de l'esprit, ou à la prédominance d'une de ces facultés. Il a reconnu en outre une *in-*

dividualité passionnelle ou *morale*, qui répond en même temps au tempérament et à la combinaison des facultés, c'est-à-dire aux dispositions du corps et à la nature de l'esprit. La réunion des circonstances qui forment le *caractère* représente à ses yeux un ensemble de faits, un ordre de phénomènes qui, dépendant à la fois du tempérament et de l'intelligence, se place entre les deux, et sert pour ainsi dire à les relier.

Cette conception complète son idée générale de la nature humaine; en rendant son système plus vrai, elle contribue à reproduire dans leur ensemble les diverses natures, les diverses manières d'être qui se réunissent dans chaque homme. Huarte a quelque mérite à avoir signalé dans notre nature cet *élément moral* ou *affectif*, si généralement méconnu des médecins, des physiologistes et des philosophes, et encore si peu connu de nos jours. Il est vrai qu'il n'a donné à ce sujet que des aperçus; mais il en a dit assez pour prouver qu'il avait au moins deviné le rôle important de cet élément, qui nous constitue en grande partie ce que nous sommes, c'est-à-dire des êtres sensibles et passionnels. Lorsque Huarte parle du caractère et du moral de l'homme, il donne à ces mots un autre sens que celui qu'ils reçoivent d'ordinaire, ou du moins il en étend la signification, tout en la rendant plus précise.

La relation intime qu'il a établie entre le tempérament et les facultés de l'esprit devait le conduire, et l'a conduit naturellement à établir les mêmes relations entre le caractère et ces deux éléments réunis. Il a eu le bon sens d'étudier le moral, et de l'expliquer dans ses relations avec l'homme intelligent et l'homme doué de vie. De la sorte, sa nature morale se place entre sa philosophie et sa physiologie, et dépend autant de l'une que de l'autre.

Cette manière de voir se manifeste déjà dans ce qu'il a dit des natures diverses, au point de vue de la physiologie générale. Lorsqu'il parle des divers tempéraments qui distinguent les hommes, il signale déjà des inclinations, des penchants, des goûts et des dispositions, qui ne peuvent se rapporter précisément ni à l'homme physique, ni à l'homme purement intelligent. Il a été conduit à cette conception nouvelle par la doc-

trine même des tempéraments, après les avoir étudiés toutefois, non en simple physiologiste, mais en profond philosophe, en ne les séparant pas des facultés de l'esprit. Galien, qui avait tant de philosophie, n'a pas vu le lien qui unissait les deux extrêmes; il ne semble pas s'être douté qu'il y eût un intermédiaire entre la matière et l'esprit, entre le corps et l'intelligence, quoiqu'il ait fait de nombreuses observations qui auraient pu le mettre sur la voie. Il est probable que c'est pour ne pas avoir saisi cet ordre de faits, qui reproduisent le côté *affectif* de notre nature, ou plutôt pour ne les avoir pas su rattacher à leur élément naturel, que ce grand médecin est tombé dans l'exagération, et que dans ses considérations générales sur la nature humaine, il semble avoir sacrifié la psychologie à la physiologie, en accordant aux organes et à leurs fonctions une importance démesurée. Ce qui s'applique à Galien pourrait se dire également de quelques autres.

En général, il est vrai de dire que les facultés de l'esprit sont conformes à la diversité des natures; ce que notre auteur exprime en disant que l'esprit répond au tempérament, ou, si l'on aime mieux, que certains tempéraments accompagnent le plus souvent certaines dispositions de l'esprit. Presque tous les médecins philosophes, et Stahl lui-même, n'ont considéré les tempéraments que dans leurs rapports avec les caractères ou les humeurs diverses : encore se sont-ils contentés de constater qu'à tel tempérament répondait ordinairement tel caractère, sans chercher la relation qu'il peut y avoir entre l'un et l'autre, et ils n'ont rien dit des facultés de l'esprit. Notre auteur a été plus loin : s'écartant de l'exemple donné par Galien, qui a subordonné les habitudes de l'âme à la combinaison des humeurs du corps, il a étudié en même temps les tempéraments, les caractères et les facultés de l'esprit, c'est-à-dire l'homme physique, l'homme moral et l'homme intellectuel, ou les trois côtés que présente au philosophe et au physiologiste la nature humaine étudiée dans ses éléments et dans son ensemble. S'il n'a pas donné à ses idées sur ce point un développement considérable, c'est qu'il n'a pas perdu de vue le vé-

ritable objet de son livre, qui est l'examen des facultés de l'esprit. Cependant il ne pouvait négliger entièrement des considérations qui devaient éclairer et compléter son système; d'ailleurs, il ne convient pas de séparer l'intelligence du caractère, car il est vrai de dire avec La Fontaine, que

« Le cœur suit aisément l'esprit[1]. »

Puisque le tempérament s'accompagne, suivant les individus, de tel ou tel genre d'esprit, il est naturel qu'à tel tempérament, à tel genre d'esprit réponde aussi tel caractère. Lorsqu'on parle de la nature d'un homme, on entend la réunion du tempérament, de l'esprit et du caractère, qui le constituent ce qu'il est, et lui donnent son individualité. Les nuances de caractère doivent être aussi nombreuses, aussi variées, aussi diverses que les nuances d'esprit et de tempérament; en même temps ces nuances répondent en proportion et en ressemblance aux nuances de tempérament et d'intelligence.

Un homme remarquable par la force de la mémoire, et chez qui les autres facultés sont atrophiées en quelque sorte, ne ressemble point par ses mœurs ou ses inclinations à un homme chez qui domine l'imagination, et ce dernier est bien différent de celui dont l'intelligence semble avoir usurpé la place de la mémoire et de l'imagination. L'expérience de tous les jours confirme la vérité de ces observations, et cette partie de l'histoire qui raconte la vie des grands hommes, nous fournit un grand nombre d'exemples. Voyons rapidement quels sont les caractères qui répondent aux diverses facultés.

Il serait difficile de dire quel caractère répond à la mémoire. Cette faculté a peu de valeur par elle-même, et se trouve rarement isolée des autres. Elle prédomine, cependant, chez quelques-uns; mais son importance est si faible, elle a si peu d'activité, que ses rapports avec le caractère ne présentent pas un grand intérêt. Elle s'accompagne, en général, de qualités morales très faibles ou insignifiantes. L'homme n'ayant de la valeur que par l'imagination ou l'intelligence, que peut offrir de

(1) La Font., *Fabl.*, IX, 6.

saillant le caractère de ceux qui manquent de l'une et de l'autre, c'est-à-dire, qui n'ont pas ce qui pourrait réellement les faire distinguer?

En supposant qu'il pût se trouver un homme qui n'eût que de la mémoire, cet homme aurait-il des passions? on ne voit pas d'où elles pourraient naître. Quel serait le degré de sa sensibilité? aurait-il de la sensibilité? ou plutôt, ne faut-il pas croire que son caractère ressemblerait à son esprit, et qu'il serait neutre ou parfaitement nul? C'est du moins l'opinion de l'auteur.

Les hommes chez qui domine la mémoire sont, en général, pleins de vanité; ils ont en partage la passion la plus sotte, celle qui ne demande ni imagination ni esprit. N'ayant pas assez de bon sens pour se connaître, ils sont très contents d'eux-mêmes; comme ils ne pensent point, ils se servent des idées des autres, le bien d'autrui fait toute leur richesse. Quoiqu'ils n'aient point d'originalité, ils ne doutent pas que leur valeur ne soit grande; leur mémoire leur tient lieu d'imagination et d'intelligence. A cette catégorie appartiennent les grammairiens, les érudits sans intelligence, les commentateurs, les compilateurs sans discernement, tous ceux, en un mot, qui, sans penser par eux-mêmes, s'attachent à répéter ce qu'ont dit les autres, sans trop se soucier des idées : « Race de pédants, « dit notre auteur, triste et insupportable engeance, qui ne « produit rien, se mêle de tout, gâte tout, et qui ne pouvant « rien produire, est par conséquent inutile. Ces pauvres esprits « ne devraient pas écrire des livres; car enfin, poursuit-il, « quand on écrit, ce doit être pour dire quelque chose de neuf; « et que peuvent dire de nouveau ceux qui n'ont point d'origina- « lité? Ces hommes ont pourtant la manie d'écrire, la ma- « nie d'enseigner, et le tort de se donner beaucoup d'impor- « tance. Le grammairien est l'arrogance même. Voyez plutôt « cet homme dépourvu de bon sens, gravement assis dans une « chaire, débitant d'un ton emphatique des morceaux mal ra- « justés, dont il n'a pas l'intelligence. Ces gens-là sont tout « aises lorsqu'ils ont récité pompeusement, et fort mal à pro- « pos, un morceau de Cicéron ou de Quintilien; ils ne dou- « tent pas qu'ils n'aient donné par-là une haute idée de leur

« capacité. J'ai vu tel régent débiter une ode d'Horace avec un « enthousiasme ridicule, et d'un ton que certainement n'aurait « pas pris le poëte. Ils s'emplissent la bouche de belles choses « qu'ils trouvent dans leurs auteurs, et ils sont aussi satis- « faits que s'ils les eussent trouvées d'eux-mêmes. Ce sont « les mêmes qui pensent qu'il ne faut rien ajouter à ce qu'ont « dit les anciens, et il faut convenir qu'ils sont excusables. « Après cela, il est très bon qu'il y ait de ces esprits stériles et « dépourvus d'idées; ils peuvent satisfaire leur vanité arro- « gante, dans une chaire de droit ou de théologie; là il ne s'agit « que de reproduire des textes, d'accumuler des citations. « Comme ils n'ont pas d'idées originales, ils font très bien tout « ce qui ne demande pas des efforts de la pensée. Ils ne sau- « raient contribuer en aucune façon aux progrès de la science; « mais ils la conservent du moins telle qu'ils l'ont reçue, de « sorte qu'ils ne sont pas inutiles pour l'enseignement des « sciences mortes, qui ne doivent pas changer, et dans les- « quelles les excursions de l'imagination ou l'indépendance de « l'entendement seraient déplacées et même dangereuses. »

Tels sont, au point de vue de la science, les rapports du caractère avec la mémoire.

Si nous passons à l'imagination, les considérations deviennent plus intéressantes, parce que cette merveilleuse faculté est celle qui présente le plus grand nombre de nuances, et qu'elle s'accompagne de variétés non moins nombreuses d'humeurs et de caractères. On connaît l'ensemble de qualités morales et de défauts que présentent les personnes douées d'une vive imagination : elles sont capables de tous les excès, de toutes les exagérations; natures fougueuses, emportées, vraiment passionnées; agissant le plus souvent par entrain, avec une sorte d'enthousiasme; mélange singulier de bien et de mal, ayant en partage la sagacité ou cette intelligence qui devine, plutôt que ce bon sens calme et rassis qui naît de la réflexion; se conduisant par inspiration, beaucoup plus que par le raisonnement, et présentant, à cause de cela, dans la conduite de la vie, des inégalités choquantes et de grandes contradictions. A cette classe appartiennent les poëtes et les esprits inventifs, dont l'ima-

gination est bouillante ; ils réussissent d'autant mieux qu'ils semblent avoir oublié les conseils de la raison, dont ils dépassent volontiers les limites. Aristote avait déjà remarqué que presque tous les grands hommes étaient mélancoliques, c'est-à-dire qu'ils avaient ce tempérament ardent, auquel Huarte assigne le plus haut degré d'imagination.

La poésie vit de passions : l'amour, qui est la plus forte de toutes, donne de la vigueur aux facultés de l'esprit, communique son feu à l'imagination qu'elle exalte, et produit sur les hommes des effets analogues à ceux qu'on attribue au soleil des tropiques.

L'amour, aussi bien que l'indignation, peut rendre poëte. Cette passion se révèle par une exaltation de la sensibilité ; or, nous avons dit que l'imagination était l'intelligence de la sensibilité. C'est la faculté la plus bizarre, celle qui est sujette à un plus grand nombre d'écarts. D'après Huarte, dans la folie, c'est presque toujours l'imagination qui est atteinte : c'est par rapport à elle que l'on a dit et répété si souvent qu'il n'y avait pas de grand homme qui n'eût son grain de folie. C'était l'avis de Démocrite, qui considérait le monde comme une grande maison de fous, et pensait que les hommes étaient tous malades. Si Huarte n'avait pas remarqué, avec esprit, que Démocrite lui-même était dans ces conditions, on pourrait dire avec Cicéron, que cette opinion du philosophe paraît plus digne d'un Abdérite que d'un si grand homme[1]. Il faudrait avoir perdu le bon sens pour considérer le génie des hommes supérieurs comme une aberration ou une maladie des facultés de l'intelligence. Et si cela était réellement, qui ne voudrait être malade ?

La médiocrité seule pourrait accepter cette explication affligeante. S'il ne fallait que déraisonner pour être un homme supérieur, les petites maisons seraient peuplées de grandes intelligences. Quoi qu'en aient dit des écrivains ingénieux, qui auraient pu employer leur talent à défendre une meilleure cause,

(1) « Quæ quidem omnia sunt patria Democriti quam Democrito di-
« gniora. » Cic., *de Nat. deor.*, lib. I, 43.

ni Socrate, ni Pascal n'étaient fous : ceux qui veulent soutenir cet étrange paradoxe, conviendront du moins qu'ils étaient des fous sublimes[1]. On n'en voit plus de cette espèce.

Ce qui est certain, c'est que les hommes d'une vive imagination dépassent souvent le but : ils vont au-delà de la réalité ; leurs spéculations poétiques les entraînent hors du monde des faits ; c'est ainsi que Huarte explique ce qui se passe dans la vie pratique.

« Il y a, dit-il, une classe d'hommes d'un génie inventif, fé-
« cond en ressources, qui ne sont embarrassés de rien, qui
« indiquent tout ce qu'il faut faire pour obtenir ce bien-être
« auquel aspire tout le monde. Ils sont ingénieux dans leurs
« recherches ; aucune difficulté ne les arrête : cependant ils
« sont, entre tous, ceux qui réussissent le moins. Ils donnent
« aux autres d'excellents conseils, dont eux-mêmes ne savent
« pas profiter : ils ont en général peu de succès, parce qu'ils ne
« voient pas la réalité des choses. Ils ne sont pas heureux
« dans les affaires, ni dans leurs relations avec les autres
« hommes, qu'ils dominent à tant d'égards. » Ceci peut s'expliquer.

Les hommes médiocres ont ce bon sens que donne l'expérience ; ils ne se trompent guère sur les choses qu'ils ont l'habitude de voir telles qu'elles sont, ils ne sont pas sujets à ces illusions qui égarent des esprits moins positifs ; ils n'échouent pas dans leurs affaires, parce que, traitant avec des hommes qui leur ressemblent, c'est-à-dire, médiocres comme eux, ils les connaissent comme ils se connaissent eux-mêmes, et peuvent aisément deviner leurs intentions et leurs projets. Les hommes supérieurs au contraire, sont malheureux le plus souvent, et ne savent pas s'attirer les faveurs de la fortune. Leur imagination les entraîne : ils ne voient pas les choses comme elles sont ; s'ils sont inférieurs par les résultats qu'ils obtiennent, c'est que dans leurs relations sociales, ils ont le tort de juger des autres d'après eux-mêmes. Les rudes leçons de l'ex-

(1) Cf. Lélut : *du Démon* de Socrate, — Idem, *de l'Amulette* de Pascal.

périence ne leur peuvent enseigner que la réalité seule conduit au positif, et que la poésie n'a rien à faire dans les choses de simple bon sens. Descartes a exprimé quelque part une idée analogue : il croit avec Huarte que la meilleure condition pour réussir dans la vie pratique, c'est d'être né médiocre, et d'avoir juste assez d'esprit pour faire son chemin et sa fortune.

L'imagination n'est pas toujours poétique, elle a aussi son côté positif. Il est des hommes dont le caractère est insaisissable, et qui reproduisent dans leur conduite cette souplesse de leur esprit, qui les rend avisés, industrieux, rusés, entreprenants, capables de tirer parti de cette sagacité merveilleuse qui épie l'occasion, pour saisir et dominer la fortune. Huarte a résumé ce caractère dans son portrait du peuple juif, qui personnifie en lui le génie du commerce, et a possédé de tout temps l'art de s'enrichir. La fortune même, d'après Huarte, ne dépend pas du hasard ; elle est soumise aux combinaisons du calcul et aux prévisions de l'esprit[1]. Il l'a démontré dans une admirable comparaison empruntée au jeu d'échecs, dont il applique la théorie à l'art de la guerre. Ses idées sont bien différentes de celles des anciens, et par exemple de celles de Cébès et de Plutarque. Il est vrai qu'Hippocrate avait aussi proclamé la puissance de l'ART, et qu'il ne laissait point de prise au hasard ni à la fortune. Le succès ne justifie pas toutes les entreprises ; ce serait là un principe déplorable, qui aboutirait à cette triste maxime : que la fin justifie les moyens; mais en général le succès est le résultat des efforts de l'esprit, de combinaisons ingénieuses, d'une infinité de ressources, quelquefois peu honnêtes, mais qui, par cela même, veulent une certaine force d'imagination.

Cette faculté qui produit tant de merveilles, exerce quelquefois sur le caractère une fâcheuse influence ; elle doit être attribuée en partie au tempérament. Il faut lire à ce sujet ce que dit

(1) La même idée se trouve développée dans un traité de la collection hippocratique: τὸ μὲν γὰρ τῆς τύχης εἶδος ψιλόν, κ. τ. λ. Cf. *de Art.*, § 4, § 6, t. VI, pp. 6-10.

« Nullum numen habes, si sit prudentia : sed te
« Nos facimus, fortuna, Deam cœloque locamus.
Juv., *sat.* X, v. 365-6.

Huarte, dans le chapitre consacré à la prédication, où il dépeint avec de vives couleurs, ces natures extraordinaires, non moins remarquables par la force de l'intelligence que par la violence des passions. Toujours en lutte avec eux-mêmes, tantôt dominés par la raison, tantôt emportés par la fougue du tempérament, ces hommes présentent dans leur esprit, leurs mœurs et leur caractère la plus monstrueuse contradiction. Ce sont les natures les plus étranges, parce qu'elles sont les plus passionnées ; mais s'ils sont plus d'une fois entraînés vers le mal, ils ont aussi l'ardeur et le dévouement qui engendrent le bien. Presque tous les grands hommes qui ont joué un rôle dans l'histoire, appartiennent à cette catégorie.

Bien différents sont les effets que l'on observe chez les hommes remarquables par le développement de l'intelligence. Le calme qui accompagne les méditations de l'esprit se reflète sur leur caractère. Chez eux la passion n'a qu'une petite place ; comme ils pensent beaucoup plus qu'ils ne sentent, leurs goûts les portent vers la contemplation; ils ne sont point actifs et remuants : toute leur ardeur se concentrant en eux-mêmes, elle ne se répand pas au dehors, et n'a nul besoin de se manifester par l'agitation. Ils sont timides, doux, simples, bienveillants, d'un commerce commode ; mais peu expansifs, souvent égoïstes, quelquefois avares.

Huarte oppose habilement ces natures calmes, méditatives, pacifiques des savants, au caractère violent, emporté, ardent des hommes propres à la science de la guerre. Il compare encore les prédicateurs d'une haute intelligence, qui enseignent la vérité avec le simple langage de la logique et du bon sens, à ces apôtres fougueux, qui remuent le cœur et les passions, et que leur imagination impétueuse emporte au delà de la vérité. Parmi ces derniers se trouvent presque tous les réformateurs, les novateurs, les auteurs de schismes et d'hérésies.

En résumé, la mémoire est une faculté négative, et quand elle acquiert un développement considérable, aux dépens des autres facultés, elle ne produit tout au plus que l'arrogance ou la vanité ; elle n'a point d'influence marquée sur le caractère.

L'imagination est de toutes les facultés celle qui produit sur le moral les effets les plus frappants. Elle vit de passions fortes. Les hommes passionnés ont un tempérament ou un caractère inégal.

Quant à l'intelligence, qui semble faite pour tempérer les écarts de l'imagination, elle reflète sur le caractère le calme de ses habitudes méditatives. Les hommes d'une grande intelligence ne connaissent en général que les affections douces.

CHAPITRE VII.

Réflexions sur la morale de l'Examen.

La morale est le côté pratique de la philosophie : de tout temps elle a été régardée comme une de ses parties les plus importantes. Comme science, elle remonte à Socrate, qui la fonda sur la connaissance de nous-mêmes, ouvrant ainsi à ses successeurs le chemin de la psychologie.

Socrate s'était borné aux choses vraiment utiles, à celles qui intéressent directement la société. Mais le principe même qu'il avait posé, savoir, l'application de la raison à la connaissance de nous-mêmes, devait ouvrir un vaste champ aux investigations. Ce principe proclamait l'indépendance de l'esprit : ainsi s'expliquent toutes les théories émanées de son école, dans lesquelles on peut reconnaître deux autres éléments dont il faut aussi tenir compte.

Les sectes nombreuses, émanées de la philosophie de Socrate, se rattachent par plus d'un endroit aux opinions des philosophes anciens sur la nature en général et le système de l'univers. Elles reproduisent aussi quelquefois les subtilités des sophistes, à qui Socrate fit une si rude guerre. Platon, l'auteur de la première synthèse vraiment philosophique, qui prépara le système d'Aristote, présente dans presque tous ses écrits les caractères de cette triple origine. Platon, comme Socrate, combat les sophistes avec leurs propres armes ; mais il s'en sert avec tant d'adresse, qu'on sent très bien qu'il n'avait pas négligé leurs leçons. Quant à la filiation de ses idées avec les théories physiques et physiologiques des prédécesseurs de Socrate, elle est incontestable : elle est surtout manifeste dans le Timée.

Aristote rappelle à peine les sophistes ; il se sert plus volontiers des arguments sévères de la logique, que des raisonnements subtils de la dialectique; mais Aristote, ainsi que Pla-

ton, et mieux que lui, reproduit les grandes conceptions de ses prédécesseurs; il semble un continuateur de Démocrite, dont le génie était peut-être aussi vaste que le sien. Épicure suivit de plus près le philosophe d'Abdère; ce fut avec les eaux de cette source qu'il arrosa ses jardins, pour nous servir de l'heureuse métaphore de Cicéron. Il tira de ses principes de philosophie naturelle toutes les conséquences qui en découlaient, et fonda de la sorte un système de morale plus conforme à la nature de son esprit qu'à ses inclinations et à ses mœurs; car les anciens s'accordent presque tous à nous représenter l'auteur d'un système si décrié comme un homme de bien et d'une conduite irréprochable. Les exagérations d'Épicure firent du moins équilibre à celles des stoïciens. Épicure avait fait la morale trop facile, en la voulant trop pratique. L'école de Zénon rêva un idéal impossible; elle posa des principes trop sévères, des règles trop rigoureuses. La morale stoïcienne, telle que la formula Épictète, était, il faut le dire, un tour de force impossible et sans but.

Les stoïciens eurent de nombreux partisans à Rome, et un fort petit nombre dans la Grèce; mais, dans les deux pays, la morale d'Épicure était la plus répandue.

Asclépiade adopta le système d'Épicure et l'importa dans la médecine.

Cette introduction de la philosophie des atomes dans la science médicale eut quelque influence sur la morale, dont les destinées changèrent visiblement lorsque les médecins se mêlèrent de philosopher. Galien, qui connaissait et embrassait tous les systèmes philosophiques, essaya de concilier Hippocrate, Platon et Aristote, et modifia les idées de ses prédécesseurs, en associant d'une manière plus intime la physiologie et la philosophie. Il ramena ainsi l'étude de la nature humaine à un principe souvent méconnu depuis Hippocrate. Ce grand médecin avait établi, contre les philosophes qui l'avaient précédé, et contre les sophistes de son temps, que l'étude de l'homme ne devait pas être le point de départ de la science, mais que tout devait aboutir à l'homme. Galien reprit cette idée qu'il exagéra; il se plut à considérer l'homme en dehors de lui-même, c'est-à-dire dans ses rapports avec les choses qui l'environnent.

Huarte s'est souvenu du principe d'Hippocrate, qui est un des fondements de sa physiologie; mais l'exemple de Galien ne l'a pas séduit. Selon son habitude, en mettant à profit les vues élevées de ce grand esprit, il s'est tenu en garde contre les conséquences trop rigoureuses; il a considéré l'autre côté de la question, dont Galien n'a pas tenu assez de compte. En physiologie générale, aussi bien qu'en philosophie, il semble avoir pris pour principe qu'il faut expliquer les choses par l'homme, et qu'il faut en même temps expliquer l'homme par les choses. Ce principe embrasse et confond deux idées qui ont toujours représenté deux systèmes contraires. Cette conception fait prévoir que ses doctrines morales, d'accord avec ses pricipes généraux, auront ce caractère de vérité qui manque aux vues rétrécies des systèmes trop exclusifs. Il n'accepte pas la morale telle que l'ont faite les idées antiques; il va plus loin que la vieille science; mais tout en réagissant habilement contre le passé, il semble se préoccuper déjà de la conciliation qui est inévitable entre la philosophie et la physiologie.

Le nouvel élément dont il a deviné l'importance, et qui représente, en effet, un des côtés de la nature humaine, cet ordre de phénomènes qui ne dépendent pas exclusivement de l'esprit, et sont comme un trait d'union entre le corps et l'âme, les passions, en un mot, dont il a entrevu le principe, lui ont donné des idées plus précises que n'en avaient eu ses prédécesseurs. La conception de la nature humaine, unie à la science des rapports qui la lient à tout ce qui l'environne, lui a fourni, en morale, des idées bien avancées pour son temps, et qui seront aujourd'hui mieux comprises.

En abordant cette question, la pierre de touche et l'écueil de tous les systèmes, il procède avec une sage réserve. Il sent que le terrain est glissant et le sujet délicat. Remarquons qu'il se contente le plus souvent d'indiquer quelques points de vue nouveaux, de signaler quelques aperçus, et qu'il ose à peine effleurer ce qu'il voudrait approfondir.

Toutes ses idées sur la morale, les plus essentielles du moins, se trouvent dans le cinquième chapitre, morceau remarquable par l'originalité et la profondeur des vues. Malgré l'attrait que

produit cette lecture, on ne saurait se défendre d'un sentiment pénible, en songeant que la pensée de l'auteur a été mutilée; ce chapitre fut composé pour en remplacer un autre qu'avait détruit l'inquisition.

L'âme est immatérielle; elle est donc immuable, et n'éprouve jamais de changement; le corps, au contraire, se modifie à tous les instants; il n'est jamais le même aux diverses périodes de la vie. Si donc l'âme est inaltérable, si de sa nature elle est parfaite, étant sortie des mains de Dieu, ce n'est pas sur l'âme qu'il faut agir lorsqu'on veut rendre l'homme meilleur; ce serait peine perdue que de vouloir changer sa nature : telle était la doctrine d'Hippocrate. Galien a été plus hardi; il a déclaré positivement que les vices ou les vertus de l'âme, aussi bien que les qualités de l'esprit, dépendaient des organes, du tempérament, du corps. Puisque telle était son opinion, et que ses idées sur l'existence et la nature de l'âme ou d'un principe immatériel étaient indécises ou pleines de scepticisme, Galien avait raison de reprocher aux moralistes leur dédain pour les études physiologiques; il pensait qu'ils ne devaient pas négliger la médecine, parce que, dans sa manière de voir, cette science est capable d'éclairer les questions les plus hautes, les points les plus difficiles de la morale. Galien croyait que toute la morale dépendait de la médecine, telle qu'il la concevait.

Nous connaissons son système, et savons en quoi il diffère de celui de notre auteur.

Galien rejette l'opinion d'Hippocrate, qui prétendait que l'âme est inaltérable; il est persuadé que toutes les qualités bonnes et mauvaises dépendent uniquement du corps; il croit en conséquence qu'on peut rendre un homme sage, en modifiant son tempérament, en introduisant dans sa nature des vertus opposées à ses vices. Convenons que ce n'est pas avec des prétentions aussi exclusives que Galien pouvait espérer d'attirer les moralistes à l'étude d'une science qu'il croyait indispensable à la morale. Cette doctrine est de tout point opposée à leurs manières de voir et aux idées qu'ils se font des facultés de l'homme. Si les vices et les vertus ne dépendaient que du corps et du tempérament, le libre arbitre ne serait qu'un mot vide de

sens. Jeté comme un automate au milieu de l'univers, l'homme, soumis à un fatalisme aveugle, n'aurait point de liberté; il n'aurait, par conséquent, ni responsabilité ni mérite; la conscience serait une dérision. Huarte conclut contre Galien que le bon sens, la prudence, la sagesse et les autres vertus sont en partie dans l'âme même, et ne dépendent pas absolument du tempérament et de l'organisation. Cependant, tout en faisant cette sage restriction, il pense qu'il y a une grande vérité dans l'opinion d'Hippocrate, aussi bien que dans l'opinion de Galien. « Il « me semble bien fort, dit-il, que deux si grands médecins, qui « ont été, du reste, du même avis que Platon et Aristote, aient « énoncé cette opinion, et qu'ils ne soient pas dans le vrai; » et la manière dont il poursuit fait sentir qu'il ne condamnait pas comme fausses les doctrines de ses maîtres; que la concession était forcée, et que c'était la prudence, et non la conviction, qui lui inspirait ce langage. Les tendances matérialistes de notre auteur se révèlent dans ce passage.

Il fait bien tout ce qu'il peut pour ne pas se brouiller avec les moralistes trop austères; mais il ne peut s'empêcher de croire qu'« il n'y a point dans l'homme de vice ni de vertu qui n'ait « son *tempérament* dans le corps. » Ce tempérament, suivant sa nature, nous fait agir, ou du moins contribue à nous faire agir bien ou mal. La plupart des hommes, ainsi que l'observation physiologique le démontre, n'ont point d'autres habitudes que celles qu'indique leur tempérament.

Il est incontestable que le tempérament est une des circonstances qui exercent le plus d'influence sur les dispositions, les penchants, les caractères et les mœurs en général. Il est permis de conclure de tout ce que dit Huarte, pour soutenir cette opinion, que la morale n'est autre chose que l'accord du sentiment et de la raison, ou l'harmonie qui peut exister entre les passions et le devoir, pourvu que les lois du devoir soient fondées sur notre nature même. « Tout se passerait à merveille, dit-il, et « l'on serait vertueux sans effort, si la loi du corps s'accordait « toujours avec la loi de l'esprit; pour lors, l'une et l'autre au- « raient les mêmes tendances; elles marcheraient ensemble « vers le même but; l'homme ferait le bien sans aucune peine. »

On voit des hommes si heureusement doués, que la vertu leur est naturelle, pour ainsi dire; elle semble faire partie de leur tempérament. Montaigne disait, en parlant de lui-même, qu'il trouvait « sa concupiscence moins débauchée que sa raison; » et il ne se fait aucun mérite de sa vertu[1]. Huarte a reconnu ces heureuses dispositions chez les hommes qui présentent ce tempérament parfait, dont il a trouvé si peu d'exemples. Pour ces natures exceptionnelles se vérifie la pensée du poëte, que la nature et la sagesse se proposent un même but :

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit[2].

Ces hommes privilégiés réalisent l'idéal des stoïciens ; ils sont sages et heureux sans effort, parce qu'ils vivent conformément à la nature. Mais ces hommes si rares qui présentent la réunion de toutes les belles qualités de la nature humaine, développées au plus haut degré, ne doivent pas être confondus avec les simples et les sots que le monde admire, parce qu'ils n'ont point ces penchants mauvais, ces inclinations irrésistibles, ces fortes passions qui font de la vie un combat, et de la vertu un héroïsme. « Il est, dit notre auteur, une race d'hommes simples, ignorants, qui vivent toujours tranquilles, satisfaits, contents d'eux-mêmes, ayant trop peu d'esprit pour « supposer que les autres puissent en avoir davantage. Le vulgaire admire leur prétendu bon sens, leur patience, leur tranquillité inaltérable. Mais l'apparente douceur de ces natures « apathiques naît d'une grande sottise, d'une profonde niaiserie, du défaut d'intelligence et d'imagination, de l'absence de « la *faculté irascible*. Jamais homme n'eut un caractère plus doux « que Jésus-Christ; cependant, un jour qu'il entra dans le temple, il fit sentir sa colère aux marchands qui trafiquaient dans « ce saint lieu, il trouva des paroles d'une grande véhémence « contre la piété hypocrite et la religion intéressée des pharisiens « de son temps. C'est que la colère et l'indignation sont comme le

(1) Cf. Montaigne, *Ess.*, liv. II, ch. XI.
(2) Juven., *Sat.* XIV, v. 321.

« glaive de la raison humaine ; celui-là n'est pas homme qui ne « s'irrite point, qui ne s'indigne point contre le mal. »

Molière ne pensait pas autrement ; son Alceste hait tous les hommes,

« Les uns parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
« Et les autres pour être aux méchants complaisants,
« Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
« Que doit donner le vice aux âmes vertueuses[1]. »

« L'homme de bien, ajoute Huarte, ne doit pas avoir habituel- « lement le caractère et la douceur que voudraient les mé- « chants. » Cela signifie que la vertu n'est pas un pur résultat du tempérament ou de l'organisation, et que l'homme vertueux a aussi de fortes passions, qui sont légitimes et louables, lorsqu'elles naissent de l'aversion que lui inspire le mal.

Entre ces hommes neutres, qui n'ont aucun mérite pour leurs qualités négatives, et ces natures privilégiées si peu communes se place cette classe nombreuse qui compose l'humanité. C'est de cette classe d'hommes que Huarte s'occupe plus spécialement, c'est en leur faveur qu'il a tracé quelques règles, qui manquent chez la plupart des moralistes.

Nous savons déjà toute l'importance qu'il accorde au régime alimentaire, à cause de son influence certaine et des effets divers qu'il peut produire sur les hommes. Nous nous assimilons les aliments en vertu de l'activité de la nutrition ; mais les aliments s'assimilent à nous, et nous communiquent une partie de leurs propriétés en devenant notre propre substance : dès lors on peut

(1) On lit dans les adages d'Érasme : Timon l'Athénien, dit le misanthrope, répondit à quelqu'un qui lui demandait d'où venait sa haine générale contre les hommes : « Je hais les méchants, parce qu'ils sont tels ; et les autres, parce qu'ils ne détestent pas les méchants. » Note d'Auger, *Misanthrope*, acte I, sc. I, édit. de Paris, 1820, t. V, pp. 116-17.

Le Pseudo-Platon, dans l'épître 24, explique ainsi la haine de Timon : Συνέγνων ὅτι Τίμων οὐκ ἦν ἄρα μισάνθρωπος, μὴ εὑρίσκων μέντοι ἀνθρώπους, οὐκ ἠδύνατο θηρία φιλεῖν. Cf. Fabric. *Bib. Gr.*, ed. Harl., t. II, lib. II, c. 24, § 29, p. 673.

Cette pensée est bien d'un sophiste.

les employer utilement à nous modifier dans nos mœurs et dans nos habitudes.

Le régime alimentaire mérite toute l'attention du médecin, du législateur et du moraliste. Toutes les religions ont senti le grand parti que l'on peut en tirer pour modifier l'homme, le gouverner ou le maîtriser. Quelques législateurs anciens avaient fait des lois dans ce sens. Dans quelques républiques de l'antiquité, les citoyens, nés de la même race, habitués aux mêmes exercices, vivant dans les mêmes conditions, étaient tous soumis à un même régime. La frugalité a été de tout temps la compagne de la vertu ; on connaît celle des Spartiates ; chez les Romains, homme frugal (*vir frugi*) voulait dire autant qu'honnête homme.

Il est incontestable que l'hygiène peut rendre de grands services à la morale. Il est possible de modifier un tempérament trop ardent, en l'accoutumant à la sobriété. L'homme le plus voluptueux, s'il vit comme un anachorète, sentira à la longue ses sens se calmer ; il ne sera plus si fortement tourmenté par les aiguillons de la chair. Dans les premiers temps de l'Église, de grands pécheurs, qui furent plus tard de grands saints, donnèrent des exemples frappants de cette vérité. Retirés loin des agitations du monde, isolés dans les déserts, ne donnant au corps que ce que réclament ses besoins indispensables, leurs appétits se spiritualisaient, ainsi que leurs idées ; la tranquillité qu'ils obtenaient ainsi dès cette terre était une récompense à la hauteur de leurs sacrifices.

Non-seulement les penchants et les inclinations peuvent se transformer, sous l'influence salutaire d'un régime bien entendu, mais l'esprit lui-même peut se modifier heureusement. Nous ne faisons que présenter les idées les plus saillantes de l'auteur ; il entre dans des détails qui donnent plus de force à ses arguments, et rendent sa pensée plus explicite ; mais leur nature ne permet pas de les reproduire.

De même que les excès de l'intempérance favorisent les écarts de l'imagination et excitent au vice, de même la frugalité et la sobriété sont très favorables au développement normal des facultés de l'esprit ; elles calment les sens, épurent les passions,

entretiennent les pensées élevées et généreuses. Les talents et la vertu accompagnent souvent la pauvreté[1]. Les hommes qui s'élèvent aux grandes places changent bien souvent de mœurs, d'esprit et de caractère. Aux vertus d'autrefois, qui ont peut-être contribué à les élever, succèdent

« L'imprudence, l'orgueil et l'oubli des bienfaits,
« Enfants de la bonne fortune. »

(La Font., fable XII, 30.)

Huarte avait déjà remarqué que les qualités morales répondent aussi aux positions qu'occupent les hommes. Ils changent suivant les circonstances; les conditions d'une nouvelle existence modifient presque toujours leurs idées et leur conduite : il a cherché à expliquer ce phénomène par les modifications de régime. Au point de vue de la morale, quelque ingénieuse que puisse paraître cette explication trop matérialiste, elle ne saurait être seule admise. Il serait trop commode de justifier de la sorte cette versatilité déplorable qui change les opinions des hommes, en élevant leur position. Huarte était trop philosophe, il connaissait trop bien le cœur humain, pour ne pas savoir que, si la vertu est souvent la compagne de la médiocrité, l'ambition est souvent hypocrite, et qu'elle jette le masque dès qu'elle a été satisfaite.

L'auteur est plus vrai lorsqu'il reconnaît l'influence salutaire de la pauvreté sur les facultés de l'esprit, qui semblent, en effet, détendre leur activité, une fois que l'existence est assurée, et que l'on a fait, comme on dit, sa fortune. Perse avait déjà noté les profondes sympathies qui unissent l'estomac et le cerveau, en disant que la faim donne de l'esprit[2].

Ailleurs, Huarte a reconnu combien l'intérêt est un puissant mobile des idées et des actions des hommes : que si l'observation ne l'avait amené à le reconnaître, la physiologie l'y aurait conduit infailliblement. Le plaisir et la douleur se partagent le

(1) « Mirabile quidem paupertatis ingenium, singularumque rerum « quasdam artes fames edocuit. » Petron., *Sat.*, § 135.

(2) « Magister artis ingenique largitor venter...» Pers. *Prol. sat.* « Car

domaine de la sensibilité. Tous les efforts des hommes ont pour but d'atteindre l'un et d'éviter l'autre. Le plaisir, dans l'état normal, est la loi de notre nature physiologique ; il accompagne l'accomplissement régulier de toutes les fonctions ; s'il n'en est pas le but unique, il en est du moins la condition. Il change de nom suivant les circonstances, mais c'est toujours lui qui domine dans toutes les choses de la vie. Le savant, l'artiste, le littérateur cherchent le succès dans leurs travaux ; ils veulent la récompense de leurs efforts. Huarte, qui est très positif, matérialise un peu cette idée, et prétend que l'amour du gain inspire plus d'une fois l'éloquence de l'avocat et la science du médecin. Hippocrate avait déjà observé qu'il est important de s'entendre sur les honoraires, et plusieurs de ses disciples ont pris à la lettre les conseils qu'il a donnés à cet égard [1].

Mais laissons ces particularités qui ne sont que curieuses, pour revenir à l'examen des règles générales qui peuvent rendre les hommes meilleurs.

Le régime alimentaire, modifiant profondément l'économie par la nutrition, est un moyen très efficace pour ramener l'accord entre les divers éléments de notre nature, et pour mettre à l'unisson l'esprit et les organes. L'influence du jeûne est merveilleuse ; l'abstinence enlève à l'estomac le pouvoir qu'il a trop souvent de dominer le cerveau. Lorsqu'on ne lui accorde que l'indispensable, les *esprits vitaux* se rendent à l'encéphale, au lieu de se porter vers les organes inférieurs ; mais si les désordres du régime vont jusqu'à l'intempérance, le sang se porte en abondance vers les parties où la vie animale est la plus forte ; ce stimulus continuel, excitant fortement leur vitalité, réveille

« c'est une violente maistresse d'eschole que la nécessité, » suivant l'expression de Montaigne. *Ess.* I, 47.

(1) « Dumoulin, pressé de quitter Paris pour aller voir un malade à « soixante lieues ou environ, demanda cent louis pour son voyage ; il « ne partit que lorsqu'il eut reçu ses honoraires, et il dit en partant, « qu'on y voyait toujours plus clair lorsque la lumière allait devant. « On ne peut rendre plus singulièrement la réflexion d'Hippocrate, qui « remarque qu'il importe, pour le traitement, de parler d'abord des « honoraires. » Bordeu, *Recherch. sur l'hist. de la méd.*, c. VIII, § II, p. 726, t. II.

la sensualité, et entretient des habitudes mauvaises. En outre, le jeûne favorise la méditation et la prière, qui font affluer tout le sang vers la tête, de sorte que les autres parties du corps demeurent froides. Si cette concentration de la pensée est portée à un très haut degré, les sens même semblent disparaître; cela est si vrai, que la plupart des hommes studieux qui consacrent leur vie aux travaux de la pensée, à force de concentrer leur attention sur des études sérieuses, détruisent les forces digestives. La prière, la contemplation et la méditation rendent le corps froid et sec. C'est par l'examen des effets que produisent ces habitudes, que Huarte résout le problème si connu d'Aristote, relatif au tempérament mélancolique des hommes célèbres dans les sciences, les lettres et la philosophie.

En reconnaissant qu'il est possible de changer ou de modifier à la longue les tempéraments naturels, Huarte reconnaît donc des tempéraments acquis : et c'est là un des fondements de sa morale. Il ne reconnaît pas d'ailleurs de tempérament parfait, c'est-à-dire qui puisse rendre l'homme entièrement vertueux. D'après lui, il n'est point de méchant homme qui n'ait quelque vertu naturelle, de même qu'il n'est point d'homme vertueux qui n'ait aussi quelque vice.

Il résulte de tout cela qu'il y a des aliments qui semblent favoriser le vice ou en développer les germes, et d'autres qui semblent disposer à la vertu, en créant dans le corps des dispositions spéciales. « Mais, ajoute notre auteur, l'homme de-« meure toujours libre de faire ce qu'il veut ; il peut choisir « entre l'eau et le feu. A moins qu'il n'ait perdu entièrement le « jugement, il ne saurait être esclave de son tempérament. » D'ailleurs, il a soin de le répéter, par la méditation et la contemplation, l'homme peut se faire, en quelque sorte, un nouveau tempérament; pour acquérir ce qui lui manque, il n'a qu'à bien diriger les facultés de son esprit.

De ces trois facultés, l'imagination est seule libre d'imaginer ce qu'il lui plaît; toutefois, elle dépend en grande partie des esprits vitaux et du sang artériel qui alimentent son activité ; mais cette faculté peut aussi les diriger à son gré vers tel ou tel organe. Or, ces esprits communiquent aux organes où ils

affluent, de la chaleur et de la force qui les excitent. Du reste, on peut modérer les effets de l'imagination en la réglant. « Sup-
« posons un homme qui ait reçu une injure. S'il se met à y
« réfléchir, son sang bouillonne, se précipite vers le cœur où il
« fortifie la *faculté irascible*, et suscite de la sorte des idées
« de haine et de vengeance. Mais si le même homme médite, au
« contraire, le précepte de l'Évangile qui recommande le pardon
« des injures, le sang et la chaleur naturelle remontent vers la
« tête, et fortifient la *faculté raisonnable* où réside la volonté, en
« même temps que s'affaiblit la *faculté irascible*. Or, il est dé-
« montré qu'il est en notre pouvoir de fortifier par l'imagination
« la puissance qu'il nous plaît ; donc, nous méritons et démé-
« ritons avec raison, puisqu'il est en nous d'être vertueux ou
« coupables. » C'est ainsi que l'auteur explique pourquoi les moralistes ont recommandé la méditation et la contemplation des choses divines, par lesquelles on acquiert le tempérament le plus favorable à l'empire de la raison.

Huarte va plus loin encore, et soutient que, même sans avoir le tempérament convenable, l'homme peut se rendre vertueux à force de travail et de peine sans doute ; mais, enfin, il peut l'être s'il le veut. Saint Paul raconte lui-même les combats qu'il lui fallut livrer pour triompher de ses passions ; il avait un tempérament qui l'entraînait au vice. Socrate était né avec des inclinations vicieuses, mais la force de sa volonté domina son tempérament ; il fut le plus sage et le plus vertueux des hommes.

Telle est en résumé la morale de l'auteur de l'*Examen*. Elle est simple et vraie, conforme à la nature humaine, aussi éloignée du rigorisme exagéré de quelques sectaires, que du relâchement pernicieux de ces misérables casuistes dont Pascal a si éloquemment flétri les doctrines.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

APPRÉCIATION ET CRITIQUE.

« Est enim non magnus, verum aureolus,
« et pæne ad verbum ediscendus libellus. »
Cic., *Acad. prior.*, lib II, c. 44.

CHAPITRE PREMIER.

Antécédents de l'*Examen*.

Il en est des œuvres de l'intelligence comme de toutes les choses de ce monde. Rien ne se produit qui n'ait d'avance été préparé. Cette loi est universelle; de sorte qu'il est permis de rattacher ce qui est à ce qui a été déjà, et de remonter ainsi à l'origine des conceptions humaines, qui s'engendrent les unes des autres, et se perpétuent par une filiation non interrompue à travers les générations et les siècles.

Dans l'histoire de l'esprit humain, il est difficile de trouver un livre que nous puissions comparer à celui de Huarte. Toutefois, en cherchant les rapports qui rattachent cet auteur à ceux qui l'ont précédé dans la *philosophie naturelle*, on peut découvrir quelques essais, ou plutôt quelques ébauches, qui contiennent en germe les éléments de son ouvrage. Mais la conception de ce livre est profondément originale. Voici comment Huarte en raconte l'origine.

« On voit, dit-il, un grand nombre de disciples commencer en « même temps l'étude d'une science. A la fin du cours, les uns « sont très instruits, les autres ne le sont que médiocrement; « quelques-uns ont perdu leur temps sans tirer nul profit de « l'enseignement. Je ne sais point d'où cela peut venir; tous « suivant le même maître, travaillant avec le même zèle, et les

« moins intelligents avec plus d'application que les autres. Mais « ce qu'il est plus difficile d'expliquer, c'est que bien souvent « ceux qui sont médiocres dans une science réussissent fort bien « dans une autre ; tandis que ceux qui ont une merveilleuse fa- « cilité pour certaines études semblent avoir perdu leur intelli- « gence en passant à des études différentes.

« Voici, pour mon compte, ce que je puis affirmer pour en « avoir été témoin. Nous étions trois qui commençâmes ensem- « ble l'étude du latin. L'un l'apprit très aisément ; les autres ne « purent jamais écrire un discours élégant en cette langue. « Quand nous arrivâmes à la logique, un des deux qui avaient « eu si peu de succès en grammaire fit des prodiges en philo- « sophie, et les autres ne dirent mot de tout le cours. Quand « nous fûmes aux mathématiques, et ceci est digne de remar- « que, celui qui n'avait pu apprendre le latin ni la dialectique « en sut plus en quelques jours que le maître même qui nous en- « seignait. Ce fait étrange me frappa. Je commençai dès lors à « réfléchir et à philosopher là-dessus, et je finis par conclure « que chaque science demande un genre d'esprit particulier, « qui hors de là n'est bon à aucune autre étude. »

Telle est, à vrai dire, l'origine réelle du livre : il est né du génie de l'observation. A cet âge où l'on commence à peine à se rendre compte des choses, Huarte chercha la solution d'un problème que tant d'autres s'étaient contentés de reconnaître comme un axiome. L'*Examen*, on peut le dire, naquit avec sa pensée.

Mais quelque fécondité d'esprit qu'eût notre auteur, il dut beaucoup à ses études ; la carrière qu'il embrassa favorisa le développement de son idée première ; son génie, fortifié par la lecture des anciens, ne craignit pas de s'aventurer dans une route inexplorée, ou, pour mieux dire, de se frayer un chemin sur un terrain peu connu. Cependant il déclare franchement que Galien lui servit de modèle, et que le traité de cet auteur sur la conformité des *caractères* et des *tempéraments*, fut le fondement de son œuvre.

Galien lui-même n'a pas été le premier à écrire sur un pareil sujet ; la première conception physiologique se trouve déjà dans Hippocrate, ou du moins dans un des livres les

plus remarquables de la collection hippocratique. C'est dans le premier des quatre livres du Régime, où sont exposées les théories d'Héraclite sur la chaleur innée (τὸ ἔμφυτον θερμόν) et celles de Démocrite sur les corpuscules et les pores, qui livrent passage aux atomes, qu'il est pour la première fois question des rapports qui existent entre l'*intelligence* et les *organes*, ou plutôt, entre l'*esprit* et les *tempéraments* [1]. A la fin du premier livre, l'auteur s'occupe d'étudier l'*intelligence* et la *folie*, ou plus généralement, la santé de l'esprit, suivant les proportions et les qualités du *feu* et de *l'eau*, qu'il considère comme les éléments fondamentaux de l'économie humaine. Sans doute ce système repose sur une hypothèse ; il n'est point de système qui n'ait la sienne : mais il y a peut-être un peu trop de sévérité à dire que l'auteur du livre du Régime s'étend sur ces combinaisons hypothétiques des *éléments* ou des *qualités* premières, avec une complaisance puérile [2]. Ceux qui ont raisonné depuis et raisonnent encore sur les variétés de nature suivant les *tempéraments* ou la constitution du corps, n'ont fait que changer de langage, et ont poursuivi en réalité l'idée de l'écrivain hippocratique.

Ce livre présente quelques aperçus qui ne manquent pas de vérité sur les *natures* et les *caractères*, et même sur les facultés de l'esprit considérées dans leurs rapports avec la constitution du corps; l'influence du régime sur l'intelligence y est établie d'une manière fort ingénieuse. On y soutient déjà, peut-être avant Platon, que par le régime l'âme peut devenir meilleure ou pire ; et si l'on réfléchit sur les dernières lignes qui terminent ce premier livre, on trouvera qu'il existe plusieurs points de ressemblance entre ce traité et celui *des Airs, des Eaux et des Lieux*, où l'on examine d'une manière plus générale, comment les circonstances extérieures peuvent diversement modifier les nations et les peuples. A ce point de vue, il est encore permis de le rapprocher du traité de l'*Ancienne médecine*, qui traite aussi des modifications générales que les aliments et les boissons peuvent faire subir au corps de l'homme. C'est dans

(1) Cf. *Du Régime*, liv. I, § 35-36, t. VI, pp. 512-24.
(2) Cf. Littré, *Sommaire de ce traité*, t. VI, p. 513.

ces trois ouvrages que nous trouvons le point de départ de quelques idées-mères de Huarte.

Huarte allègue souvent l'autorité de Platon. Il a beaucoup puisé dans ses œuvres, et surtout dans les dialogues où la physiologie se trouve associée aux conceptions transcendantes de la métaphysique. Notre auteur s'est souvenu plus d'une fois des théories physiologiques du *Timée*, de plusieurs passages des *Lois* et de la *Politique*, et de quelques discours du *Banquet*. Dans tous ces traités et dans ceux qui ne s'occupent pas exclusivement de métaphysique pure, Platon s'est souvent inspiré des doctrines pythagoriciennes, et de celles que professaient, avant Socrate, les grands esprits qui jetèrent les premiers fondements de la philosophie naturelle. Platon est un des représentants de la grande école physiologique qui précéda Hippocrate, et s'il s'est souvent rencontré avec ce grand homme, c'est qu'il avait peut-être puisé aux mêmes sources. Huarte aime à citer Platon, mais il le critique souvent : il ne faut pas lui en faire un reproche. Tous les grands esprits ont aimé et admiré le génie de Platon ; mais tous les grands esprits, sans en excepter Cicéron, aiment encore plus la vérité, et la vérité n'est autre chose que cette essence, cette réalité, ce type idéal que recherchait le divin génie de Platon, et qui, si elle pouvait être vue des yeux du corps, exciterait, suivant lui, un amour ineffable.

La philosophie d'Aristote, plus positive et plus scientifique, en quelque sorte, que celle de son maître, devait convenir davantage au génie de notre auteur. Aristote, dont les idées médicales, fécondées par l'étude des sciences naturelles, étaient beaucoup plus étendues que celles de Platon, s'est souvent inspiré des grandes conceptions d'Hippocrate. C'est aux doctrines de l'école de Cos qu'il emprunta, sinon les principes de sa philosophie, du moins cette méthode d'induction dont Hippocrate fut le vrai fondateur.

Huarte n'échappa point à l'influence de ce dominateur des sciences : sa philosophie est en grande partie celle d'Aristote. Il ne s'accommode pas aussi facilement de ses théories physiologiques. Il n'est pas toujours satisfait de ses explications sub-

tiles, plus spécieuses que justes, lorsqu'elles ne s'appuient pas sur la réalité des faits ou sur des raisonnements solides.

Mais c'est à Galien que Huarte est le plus redevable. La physiologie de Galien, et son système de philosophie matérialiste ne semblent pas lui déplaire. Mais il ne le suit pas en esclave. Il l'abandonne volontiers, lorsque le bon sens et la vérité réclament leurs droits. Il se plaît quelquefois à renverser l'échafaudage de ses raisonnements, à montrer les côtés faibles de ses théories physiologiques. Pour lui, Galien n'est pas infaillible. En cela, Huarte s'élève au-dessus de ses contemporains, qui semblaient plus que jamais asservis à ce demi-dieu de la médecine, à ce monarque absolu qui régna douze siècles, et dont l'empire touchait à sa fin.

Il est inutile de revenir sur les différences que l'on remarque en plusieurs points entre les opinions de Galien et celles de notre auteur. L'exposition critique ayant été faite, autant qu'il était possible, au point de vue historique, il suffit de rappeler que, tout en profitant des idées de ces grands maîtres, Huarte savait les abandonner lorsqu'il ne croyait pas devoir les suivre. Il entre seul et hardiment dans les routes inexplorées ; quand les anciens se trompent, il les combat avec leurs propres armes[1]. Nous verrons bientôt quels étaient les principes qui le dirigeaient dans l'étude des anciens auteurs. Citons encore quelques-uns des écrivains qu'il semble avoir préférés ; il est permis de juger en partie un auteur d'après ses sympathies pour certains livres. Ces prédilections sont des signes précieux qui révèlent le génie particulier d'un écrivain, et permettent par conséquent de le mieux apprécier.

Huarte cite souvent Cicéron, et s'il faut en juger par les emprunts qu'il lui fait, et par la manière dont il en parle, il est

(1) Je ne pense pas que Huarte ait beaucoup profité de deux ouvrages qui parurent avant le sien, et où se trouvent indiquées quelques-unes des questions qu'il a approfondies dans son livre : je veux parler des livres *de la Subtilité*, de Jérôme Cardan (traduits du latin en français, par Richard le Blanc, à Paris, 1556, in-4) ; et de la Réfutation de Jules-César Scaliger (*Lutet., ex officina typograph.* Michael. Vascosani, 1557, in-4). Du moins n'ai-je rencontré dans ces deux livres que quelques rapprochements, qui ne m'ont pas paru dignes d'être signalés.

probable qu'il avait pour lui beaucoup d'estime. Il n'y a rien qui doive étonner dans cette sympathie. Qui peut ne pas aimer Cicéron? Quel écrivain de l'antiquité eut jamais tant de droits à la sympathie et à l'estime? Tous les esprits supérieurs, excepté un petit nombre qui cherchent la perfection dans l'homme, et ne savent pas excuser les faiblesses de l'humanité, ont aimé Cicéron, sinon avec l'enthousiasme irréfléchi et trop classique des grammairiens du seizième siècle, du moins avec une admiration sincère pour la belle âme et le génie de ce grand homme. Lorsque Huarte parle d'éloquence, il cite toujours Cicéron, le plus grand maître de cet art difficile; dans ses pensées sur l'éducation de la jeunesse, il s'est souvenu des excellents préceptes dont Cicéron a semé ses ouvrages, et qui sont répandus à profusion dans les lettres qu'il écrivait à son fils.

Huarte fait de fréquentes allusions à des faits rapportés par des historiens de l'antiquité. Mais son érudition était essentiellement philosophique et médicale. Quant aux poëtes, il semble qu'il ait eu contre eux les mêmes préventions que Platon ; cependant il se souvient à propos de quelques pensées solides d'Horace, de Perse et de Juvénal.

Huarte était familier avec les écrivains de l'antiquité ; s'il s'est montré plus sobre de citations que ses contemporains, c'est qu'il avait du goût et du bon sens ; il ne mérite pas le reproche de pédantisme que l'on peut faire à tout son siècle. Son érudition n'est pas fastueuse et ne se montre que pour le besoin.

Si Huarte était profondément versé dans la littérature profane, ce qui est un mérite chez un écrivain espagnol, il connaissait à fond la littérature sacrée. Il possédait l'Écriture et les Pères, et il ne craint pas d'aborder les questions les plus épineuses de la théologie. Il interprète le texte des écritures avec une grande liberté d'esprit et d'une manière originale. Parmi les livres sacrés, il s'attache surtout à ceux qui ont un caractère moral et un but d'utilité pratique. De ce nombre sont les Proverbes, « le premier et le plus grand livre de morale qui ait « été fait[1]. »

(1) La Bruyère, *Disc.* sur Théophr.

La profondeur des pensées, la concision aphoristique de ces sentences devaient plaire à son esprit solide, qui recherchait le vrai et l'utile en toutes choses. De là aussi la préférence accordée aux autres livres moraux, l'Ecclésiaste et l'Ecclésiastique, dont il emprunte souvent les leçons, pour mieux faire comprendre, ou plutôt pour faire mieux passer les siennes. Quant aux livres du Nouveau-Testament, il avait une grande sympathie pour les Épîtres de saint Paul. Il le cite à toutes les pages, le propose comme modèle, l'admire sincèrement, et le reconnaît pour ce qu'il était en effet, c'est-à-dire, pour un des plus grands esprits des premiers temps du christianisme.

Quant aux contemporains, il les cite rarement, et cela se conçoit. Le quinzième siècle avait ressuscité les anciens. Ce fut le seizième qui commença à mettre à profit les enseignements qui en étaient sortis. Quoi qu'en disent les aveugles, ce fut l'antiquité qui émancipa l'esprit moderne; elle l'émancipa si bien, que bientôt il se tourna contre ses maîtres. Huarte connaissait et respectait les anciens, mais il ne les suivait pas en fanatique. Pour donner d'avance une marque de l'indépendance de son esprit, voyons d'après quels principes il les jugeait.

A propos d'un problème qu'Aristote a laissé sans solution, Huarte remarque qu'il ne faut pas s'étonner qu'un aussi grand philosophe n'ait pas toujours rencontré la vérité, et qu'il peut se faire que des esprits inférieurs à ce grand génie découvrent ce qui lui a échappé.

« Platon savait bien que les plus graves philosophes se trom-
« pent parfois lourdement, soit faute de réflexion, soit parce
« qu'ils ne possèdent pas tous les principes de la science; c'est
« pourquoi il avertit ses lecteurs de bien attentivement exami-
« ner ses œuvres, de bien peser ses paroles et ses pensées, de
« ne pas les admettre sans preuves, de ne pas se laisser séduire
« par les apparences de la vérité. Puisque la nature nous a
« donné des yeux et des oreilles, n'est-il pas honteux de de-
« mander à Aristote et aux autres philosophes, quelle est la
« nature et l'*essence* des choses? Ouvrez donc les yeux, dirait
« Platon, osez vous servir de votre intelligence; ayez le cou-
« rage d'essayer vos forces. Celui qui a fait Aristote vous a

« fait vous-mêmes ; s'il a formé un aussi grand génie, il peut « en former un plus grand encore, car sa main est toute-puis- « sante.

« Sans doute il est juste de respecter les graves auteurs, à « cause de ce qu'ils nous ont enseigné ; mais ce respect doit « être raisonnable. Un respect aveugle est de l'abjection : il « faut à l'esprit de l'indépendance ; jamais nous ne devons faire « abnégation de nos aptitudes et de nos facultés naturelles. Le « savoir ne consiste pas dans la créance accordée à la parole du « maître ; la vérité seule, cherchée avec ardeur, peut satisfaire « l'esprit lorsqu'elle est trouvée. Sachons ce que dit Hippo- « crate, à la bonne heure, mais sachons aussi si Hippocrate est « d'accord avec le bon sens et la vérité. La foi et la science n'ont « rien de commun ; le doute précède toujours la connaissance, « et, pour savoir, il faut chercher, et remonter à l'origine des « choses. Nous ne connaissons un phénomène qu'autant que « nous en connaissons la cause, et que nous savons que cette « cause ne produit point d'autres effets. Or, nous ignorons tout « cela lorsque nous avons une foi aveugle en celui qui enseigne, « lorsque nous jurons sur la parole du maître. Ce n'est pas « lui qui est le principe de la science, il n'en est que l'inter- « prète. Et, non seulement l'homme a la liberté d'examiner les « propositions de Platon et d'Aristote ; mais les démons et les « anges, qui en savent beaucoup plus que tous les philosophes « du monde, vinssent-ils nous enseigner une doctrine quel- « conque, il ne serait pas raisonnable de les croire, avant d'avoir « acquis la conviction que leur doctrine est vraie ou fausse, « c'est-à-dire avant d'avoir proposé les difficultés et les raisons « qui conduisent à la certitude. Il y a de bons et de mauvais « anges, c'est-à-dire des esprits de vérité et des esprits de « mensonge ; de là le mot de l'apôtre : Frères, ne croyez pas « tout esprit indistinctement, mais sachez d'abord s'il vient de « Dieu.

« Platon répète souvent, dans ses dialogues, que celui qui « ne croit pas une proposition vraie doit la réfuter, et que celui « qui est incapable de la réfuter doit la croire ; car il y a deux « genres d'esprits dans les sciences. Les uns sont incapables de

« réfuter une doctrine, et ce qu'ils ont de mieux à faire c'est « de la croire, quoiqu'ils n'en soient pas satisfaits. Les autres « ont assez de force d'intelligence pour détruire les fausses « opinions; ceux-ci sont tenus de donner des raisons de leur « incrédulité : cette incrédulité motivée était au fond la science « de Socrate. Lorsqu'il me semble, ajoute l'auteur, qu'Aris- « tote n'a pas bien résolu un problème, je suis donc obligé de « donner la raison qui m'empêche d'être satisfait de sa so- « lution. »

Voilà ce que pensait Huarte de l'autorité humaine. Il fait peu de cas des opinions ou des assertions des auteurs les plus accrédités, lorsque le bon sens et l'expérience ne sont pas avec eux. « Ce que l'expérience démontre, dit-il, est incontestable; « il faut donc suivre Hippocrate et Galien, lorsqu'ils sont d'ac- « cord avec le bon sens et l'observation; car l'un et l'autre sont « au-dessus de l'autorité, et l'expérience est au-dessus de la « raison. »

CHAPITRE II.

De quelques critiques de l'*Examen*.

Lorsqu'un livre paraît, qui s'écarte des communes opinions, les esprits se réveillent, par cet instinct de curiosité qui est le grand mobile de l'activité intellectuelle. Le livre de Huarte, par la nouveauté du sujet, par l'originalité de l'auteur, et surtout par les questions variées, nombreuses et importantes qu'il soulève, devait profondément troubler, exciter ou émouvoir les contemporains; c'est ce qui arriva; mais on le jugea avec passion. Dans ces temps d'intolérance, la liberté de la pensée était un scandale, et la critique une censure. Huarte fut d'abord jugé par un tribunal sans appel; nous ne nous arrêterons pas à la révision des Aristarques du saint-office, non plus qu'aux critiques malveillantes de la médiocrité haineuse.

Parmi les critiques de Huarte, nous trouvons d'abord le jésuite Possevin, qui dort aujourd'hui dans l'éternité de l'oubli. Cet auteur, autrefois célèbre, écrivit à la fin du seizième siècle deux volumes in-folio, qu'il intitula *Traité des études*. C'est le même qui voulait bannir les auteurs profanes de l'éducation de la jeunesse; ce qui prouve, cela soit dit en passant, que les mauvaises causes n'ont jamais manqué d'avocats. C'est dans le premier livre, de la *culture des esprits*, que le jésuite prend à partie notre auteur. Mais sa critique n'est pas sérieuse; elle se borne à quelques subtilités scolastiques, à quelques discussions de grammairien[1]. C'est à peine si l'on peut citer quelques remarques insignifiantes sur les rapports que notre auteur a établis entre les facultés et les diverses sciences, c'est-à-dire sur les capacités et les vocations. Possevin n'a pas compris l'importance de cette classification des sciences, fondée sur la nature

(1) Ant. Possevini, Mantuani, S. J. *Biblioth. select. de rat. studior.* Venet. 1603, in-fol., 2 vol., lib. I, *de Cult. ingen.*, c. XIII : « *de Examine* « *ingeniorum* J. Huartis.

même et sur la diversité des esprits. Il essaie de faire quelques objections aux idées de l'auteur sur l'origine et la formation des langues, et comme il ne trouve pas de bonnes raisons, il insinue que les opinions de Huarte sur ce point ne sont pas conformes aux enseignements de l'Écriture. Il soutient contre notre auteur que l'on peut être bon latiniste et grand théologien, et il se lance à ce propos dans une longue discussion, qui a pour but de défendre l'éloquence et le style des théologiens. Il semble que cette défense aurait pu être plus habile. Le critique défend avec plus de succès le style de Platon et d'Aristote, que Huarte accuse d'obscurité; il défend surtout le dernier contre l'ignorance et la barbarie de ses traducteurs, qui lui ont fait une mauvaise réputation d'écrivain.

Après ces préliminaires, le jésuite entreprend de défendre les Pères de l'église latine, que Huarte n'a point attaques; il les présente comme des modèles d'élégance et de bon goût. Nous nous contenterons de remarquer qu'on peut avoir le génie de saint Augustin et de Tertullien, sans écrire dans le style de Cicéron, et c'est ce que Huarte a voulu constater, en parlant des théologiens de l'église latine.

Possevin défend encore bien d'autres auteurs auxquels Huarte n'avait pas songé. Après quoi il énumère, avec un grand étalage d'érudition, les moyens qu'employaient les anciens philosophes pour reconnaître les dispositions de leurs élèves; et, en même temps, il cite des exemples d'hommes célèbres qui, dès leur enfance avaient annoncé leur vocation. Huarte ne s'est pas arrêté à recueillir des faits de ce genre; mais il a dit les signes auxquels on peut reconnaître les aptitudes. Il les a tirés surtout des dispositions que les enfants apportent aux enseignements qu'ils reçoivent, et il n'a pas dissimulé combien il est difficile de deviner ces dispositions lorsqu'elles sont encore latentes.

On le voit, les objections de Possevin ne sont pas fort sérieuses; il n'est pas heureux dans le choix de ses arguments; il prend d'ailleurs un ton et une manière qui rendent son argumentation plus faible. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'après avoir combattu les doctrines de l'*Examen*, il n'a pas

laissé d'en faire une nouvelle édition[1]. Mais ce fait n'a rien de bien extraordinaire, si l'on considère que la *société* mettait en pratique la doctrine de Huarte, en dirigeant l'enseignement de la jeunesse d'après les dispositions naturelles.

Parmi les autres critiques qui méritent quelque attention, nous remarquons un sieur Sorel, auteur d'un traité *du vray Examen des Esprits ;* il nous fournira quelques renseignements utiles : « L'autheur espagnol de l'*Examen des esprits*, dit-il, a « été suivi par quelques-uns et condamné par d'autres. Je laisse « ce qu'on lui reproche, qu'il attribuait tant de force aux qua- « litez corporelles, qu'il semblait que l'ame en dependist, et que « cela empeschast de la croire immaterielle et immortelle comme « elle est. Il s'est assez deffendu là-dessus, en remontrant que « l'ame n'agist dans l'homme que selon la disposition des or- « ganes qu'elle trouve ; neantmoins on croit qu'il a encore trop « asservi cette substance spirituelle aux parties corporelles et « grossières, et que les comparaisons qu'il a tirées des bestes « brutes, et même des bestes imparfaites, comme des insectes, « font deshonneur à un animal si excellent que l'homme, et « qu'aussi est-il ridicule d'attribuer de la seicheresse aux fourmys « et aux autres bestioles, parce qu'elles sont prudentes, et de « là tirer en consequence que la prudence se doit rencontrer « dans les temperaments secs ; car par quel art a-t-il pu con- « noistre s'il y a moins d'humidité que de seicheresse au cerveau « des mouches qui semblent être fort humides ? Comment a-t-il « encore remarqué la difference du cerveau des mouches à miel « et des mouches communes, dont les unes sont estimées pru- « dentes et les autres très imprudentes ? On ne trouvera pas « leurs cerveaux fort differents dans la dissection, et s'il dit que « les unes avaient le cerveau sec et les autres humide, c'est « qu'il a vu que les unes estoient prudentes et les autres « imprudentes, non pas qu'il ait jugé de leur prudence ou de « leur imprudence par leur seicheresse et leur humidité..... « Il y en a de plus qui objectent à l'autheur de l'*Examen*, qu'il

(1) Cette édition fut publiée à Cologne en 1610, in-12. Cf. Baillet, *Jug. des sav.*, revus par de La Monnoye. Amsterd., 1725, t. II, 1re partie, c. VIII, p. 272.

« n'a pas bien estably les temperaments pour chaque faculté « de l'ame, et qu'il ne devroit pas attribuer à la seicheresse « l'entendement seul, mais aussi la memoire, et que ces deux « facultés ne sont pas incompatibles. On trouve aussi à re- « prendre en plusieurs de ses propositions, qui ont donné sujet « à un médecin françois de faire un examen de son examen, où « il refute puissament la pluspart de sa doctrine. Il en parle « selon sa fantaisie dans un livre aussi gros que l'autre [1]. »

On voit que Sorel se borne au rôle de rapporteur. Cependant ce passage est important, car il résume les principales critiques que l'on fit de l'*Examen*, et il nous démontre que ces critiques étaient plus spécieuses que solides, puisqu'elles se réduisent toutes à des subtilités sur les tempéraments et sur les facultés des animaux, dont Huarte n'a parlé qu'incidemment.

Sorel est plus heureux dans les réflexions qu'il fait sur la théorie de la génération de notre auteur; mais le peu de précision et la généralité même de ses aperçus nous confirment dans la conviction qu'il ne connaissait que superficiellement l'*Examen*, et qu'il en parlait à la légère. On lit cependant dans ce critique des réflexions que nous n'avons garde d'infirmer; elles sont d'un esprit sage et positif.

Jusqu'ici nous n'avons encore que des critiques peu sérieuses, qui n'ont pour objet que quelques points de doctrine. Voici maintenant une réfutation en forme, écrite longuement et savamment, en un gros livre qui n'a pas moins de cinquante chapitres. L'*Examen de l'Examen des esprits*, par Jourdain Guibelet, fut publié en 1631, c'est-à-dire près de cinquante ans après l'ouvrage espagnol [2]. Il a paru à ce docteur que l'*Examen* de Huarte était faux, incomplet, insuffisant; de sorte que, tout en le réfutant, il a pris le parti de le refaire. Il débute par une « epistre « à monseigneur l'illustrissime et révérendissime messire Fran- « çois Pericard, evesque d'Evreux, sur la dispute qui s'y trouve

(1) Voy. Sorel, *La science universelle* (1668) 5e traité, pp. 514-535 t. IV.

(2) *Examen de l'Examen des Esprits*, par Jourdain Guibelet, docteur en médecine, et médecin du roy, à Évreux. A Paris, chez Michel Soly, au Phénix, 1631, in-8°.

« agitée contre l'autheur du premier Examen, tant estimé des « meilleurs esprits de toutes sortes de professions. J'ay pris, « dit-il à son Mécène, j'ai pris cet autheur espagnol à partie, « homme véritablement savant et de bon esprit, non à dessein « de le piquoter par vanité, ou par une mauvaise volonté de le « blasmer, pour avoir failly, mais pour faire voir à votre pru- « dence, comme en une dispute ouverte, que tout son livre est « fondé sur des principes si débiles, qu'il m'a semblé néces- « saire de l'attaquer pour estre entendues de vous toutes nos « controverses. »

Dans la préface, il accuse Huarte d'avoir dépassé les bornes de la modération. « Non que d'ailleurs, dit-il, il ne mérite « quelque louange, tant pour l'intention qu'il a eue d'enrichir « la république des lettres, que pour son style plein de gravité « espagnole et par sa grande lecture. S'il n'eust esté homme « d'esprit, il n'eust jamais entrepris cette doctrine des esprits.» Rien de plus juste que cette dernière réflexion. Toutefois, ce n'est pas la gravité du style (il faudrait dire la variété), ni l'érudition pleine de goût de Huarte qui méritent des éloges; c'est le fond même des idées, que Guibelet n'a pas compris. « Il com- « mence par l'examen des défauts qui se trouvent au livre de « l'*Examen des esprits*. » Sa grande objection consiste à dire qu'il n'est pas démontré que les esprits soient inégaux, et que la différence ne provient que des tempéraments ou de l'organisation. Il lui semble « qu'il fallait, pour bien asseoir cette pre- « mière pierre, entreprendre la preuve de la suffisance du tem- « pérament et de cette prétendue égalité, et ne se contenter « pas, comme il l'a fait, de passer légèrement par-dessus, « tenant pour constant ce qui est ou faux ou encore litigieux « entre les doctes. Puisque, contre son avis, ajoute-t-il, plu- « sieurs célèbres personnages tiennent que les âmes raison- « nables ont naturellement entre elles divers degrés de per- « fection, nous ferions mal de quitter témérairement leur parti, « pour adiouter foy à cet autheur, qui veut être cru à la pytha- « goricque, sans production de raisons et de témoignages. » L'objection n'est pas juste; Huarte propose et n'impose jamais ses opinions.

Guibelet accuse notre auteur d'avoir dit que le tempérament est le principe de toutes les actions de l'âme raisonnable. «C'est, « ajoute-t-il, une proposition trop hardie. Car s'il l'entend « nuement, comme il l'escrit, outre ce qu'elle est du tout fausse, « il s'expose à la censure de l'inquisition. » Guibelet s'efforce de démontrer que l'âme raisonnable est elle-même le principe de ses actions. Huarte n'a jamais prétendu le contraire, seulement il a eu l'heureuse idée d'étudier l'intelligence dans ses rapports avec l'organisation.

Le médecin d'Evreux, très zélé pour les vieilles idées, paraît fort inquiet de l'influence que peut avoir sur les esprits la doctrine de l'*Examen* : revenant sur la puissance que Huarte accorde au tempérament, il dit que « c'est trop élever les qua« lités élémentaires, sourdement destruire l'authorité de l'âme, « et faire naître de mauvais scrupules aux esprits de ceux qui « ont desia quelque sinistre opinion de son pouvoir, et se don« nent la liberté de ne croire que ce qu'ils veulent. » Il insinue que l'auteur espagnol est « pour le moins aussi coupable qu'A« naxagoras, qui après avoir attribué le gouvernement de la na« ture à une souveraine intelligence, lorsqu'il traite de la géné« ration des choses naturelles, sans faire mention d'elle (de la « souveraine intelligence), il attribue tout à la nature. De « même, dit-il, Huarte soutient que l'âme est immortelle, et « toutefois, il assure que ses opérations propres sont maté« rielles et obligées aux qualités élémentaires. »

Voici d'autres arguments plus sérieux en apparence. Il s'agit de savoir « s'il y a des hommes du tout incapables de science « et de discipline. » Guibelet ne le pense pas. En tout cas, il soutient que l'étude et l'affection suppléent au défaut de la nature. Voici comment il raisonne, pour soutenir la thèse qu'a depuis défendue Helvétius, avec plus de talent que de vérité. « L'homme étant la meilleure pièce de la nature, doit avoir « quelque chose de plus exquis et de plus relevé que tout le « reste de la nature. Or, cela ne peut estre que la raison, en la« quelle est le privilége de pouvoir estre savant, parce que « comme la raison est en la partie discourante de l'âme, dit « Aristote, ἐν τῷ διανοητικῷ τῆς ψυχῆς (*Magn. Eth.* I, 1), ainsi

« les sciences sont en la raison. » Il résulte clairement pour Guibelet, de cette merveilleuse conclusion, que l'homme est né pour apprendre, et qu'il doit apprendre. « Donc, s'il y a des « hommes ignorants, c'est leur faute et non celle de la nature. « L'homme est capable de tout; mais nous avons envers les « sciences faute d'affection, et pour l'estude trop peu de pa- « tience et de courage. Les meilleurs esprits sont stériles, sans « la diligence et l'estude. » Huarte a fait à l'application et à l'étude, la part qui leur revient, mais il a démontré que tout est inutile si la nature fait défaut; et cette inclination à l'étude, ce goût du travail, cette passion invincible qui rend certains hommes amoureux de s'instruire, est une condition ou une circonstance qui accompagne les dispositions naturelles, et qui est le meilleur signe des aptitudes.

Cette volonté de s'instruire n'est autre chose que la vocation, qui est impérieuse.

Tout homme est capable de savoir les sciences, « pourvu « qu'il s'y employe avec affection. » Tel est le principe sur lequel raisonne Guibelet. Le principe est bon, avec les restrictions nécessaires. Cette affection même est un signe infaillible d'une grande aptitude. C'est l'instinct de l'intelligence, qui cherche son chemin; c'est elle qui dominait Cléanthe, Xénocrate, Démosthènes, Balde le jurisconsulte, et tous les hommes supérieurs qui, entraînés par la force de leur génie, triomphèrent des difficultés et des obstacles, ou rentrèrent dans le vrai chemin, après s'être fourvoyés. C'est Huarte lui-même qui a fait cette remarque.

Guibelet, quoique médecin, n'aime pas à reconnaître l'influence des tempéraments; voici pourtant comment il raisonne : « Ce qui aide bien souvent à la stupidité est que, le cerveau « estant dur de consistance, ou trop froid et humide de tempé- « rament, et les esprits grossiers et tardifs, l'âme pareillement « en est froide et tardive en son action. Mais telles imperfec- « tions peuvent estre corrigées par la chaleur de l'étude, laquelle, « outre qu'elle dissipe l'humidité superflue du cerveau, rend « aussi les esprits plus subtils, et *luisans* comme ceux des mé- « lancholiques. » Sans se montrer aussi subtilement curieux de

déterminer les effets produits par une vie studieuse sur le tempérament, Huarte accorde que l'application sérieuse et soutenue peut modifier, sinon changer le tempérament du cerveau.

Un ancien a dit en parlant de Démosthènes, qu'il y avait dans ce grand orateur l'homme de la nature et l'homme du travail [1].

Là dessus Guibelet soutient qu'il « n'y a esprit si rude, si « hébété, si stupide, qui ne comprenne la science, s'il s'y « adonne avec autant de ferveur, de volonté et d'exercice, « comme il est requis. C'est le conseil que donne Hippocrate « à ceux qui désirent apprendre la médecine; il leur recommande « l'amour du travail et une longue application, φιλοπονίην ἐς χρό- « νον πουλύν. » Fort bien : mais Hippocrate, ou l'auteur quel qu'il soit du petit traité de la Loi, remarque que, si la nature fait défaut, tout le reste est inutile. Φύσιος γὰρ ἀντιπρησσούσης, κενεὰ πάντα [2]. C'est la pensée d'Horace :

« Tu nihil invita dices faciesve Minerva. »

En parlant des hommes devenus célèbres, dont l'enfance n'annonçait rien d'extraordinaire, Huarte a soin de dire qu'ils avaient dès lors en eux le germe de leurs talents, et le tempérament approprié à la science dans laquelle ils se sont illustrés; mais que leur talent ne s'était pas déclaré dès le premier âge. Guibelet prétend qu'en cela Huarte n'a point de raison; « car, dit-il, s'ils avoient en leur jeune âge le tempérament de « la science, pourquoi dès lors n'étoient-ils pas sçavants selon « ses maximes? » Ces arguties ne sont plus des arguments. Huarte a dit et redit que le tempérament se modifie sensiblement avec les âges.

Hâtons-nous d'arriver aux conclusions : « On ne peut rien « sans la nature; mais il n'est pas impossible d'obtenir ses « bonnes grâces par changement de régime, de tempérament, « d'affection, et par le travail de l'estude. Il est certain que la

(1) « Alterum Demosthenem mater, alterum industria enixa est. » Val. Max. VIII, 7, ext. n° 1.

(2) Hipp., *Loi*. Littré, t. IV, p. 638.

« nature est la base et le fondement de tout; mais, si elle « manque, l'affection, l'instruction et l'estude peuvent engen- « drer en nous la science et la prudence, et cela, comme l'on « dit de la coustume, peut estre appellé une autre nature. » Quant au passage d'Aristote : ἐνδέχεται γὰρ εἶναί τινας, οὓς παιδευθῆναι καὶ γενέσθαι σπουδαίους ἄνδρας ἀδυνατόν[1], il explique ἀδυνατόν par difficile, οὐ ῥᾴδιον, et au texte d'Hippocrate il oppose le passage de l'Électre de Sophocle, πόνου τοι χωρὶς οὐδὲν ἐντυχεῖ. Ce passage est mal interprété, et notre critique se condamne lui-même, en écrivant cette sage réflexion : « Il n'y a rien qui altère tant bien « souvent la doctrine des bons autheurs, que de se servir nüe- « ment de leurs paroles, et les interpréter à la rigueur de la « lettre. »

Il examine ensuite « si chaque esprit est nay à une certaine science, » et il se propose de démontrer que les diverses sciences ne sont pas incompatibles; mais les sciences peuvent être compatibles, sans qu'un même sujet, fût-il le plus heureusement doué, présente pour toutes également les dispositions et les talents qu'elles requièrent.

« Il est certain que l'âme raisonnable pour agir a besoing de « l'aide des parties du corps et du tempérament, mais elle de- « meure toujours principe de ses actions : de manière qu'elle « n'est pas capable d'acquérir telle ou telle science, parce qu'elle « a des organes de divers tempéraments; mais, selon qu'elle « les trouve disposez, elle en est seulement plus ou moins habile, « prompte ou tardive en son action. Le tempérament n'a pas as- « sez de pouvoir pour forcer tousiours la volonté et la faculté de « l'intellect. Comme la volonté est libre de vouloir tout ce qui luy « plaist, en tant que bon, l'intellect est capable de sçavoir tout « ce qui est vray, sans l'aide du tempérament, sinon par acci- « dent, en tant qu'il est nécessaire aux facultés des sens, qui « sont ses servantes, τὰς τέχνας πάσας ἀβλαβές τε καὶ ὠφέλιμον ἐπί- « στασθαι[2]. » Sans doute il n'y a point de mal à savoir toutes les

(1) *Polit.* lib. VIII (vulg. V). Barthel. Saint-Hilaire, t. II, c. X, § 1, p. 472-3.

(2) Platon. *Phileb.*

sciences; mais le difficile est de les apprendre, lorsqu'on n'a point de dispositions encyclopédiques.

Huarte soutient contre Galien, que toutes les âmes sont égales, puisqu'elles sortent toutes de la main de Dieu. Guibelet défend l'opinion de Galien. Voici comment il raisonne :

« Platon dit que la région attique est fertile en bons esprits, et « que la bonne température des saisons en est la cause. Quoi qu'il « en soit, il est impossible de démontrer la différence et diverse « capacité des esprits par la seule diversité des tempéraments, « attendu que plusieurs autres causes de nécessité concourent « à ce mesme effect. La belle conformation des parties du corps, « notamment du cerveau, est plus nécessaire, pour avoir bon « esprit, que le tempérament; il faut que les parties et les cavi- « tés qui servent aux mouvements de l'âme, δι' ὧν ἡ ψυχὴ πορεύεται[1], « soient convenablement disposées. L'on dit vulgairement des « hommes de bon esprit, qu'ils ont la tête bien faite. La confor- « mation des parties du cerveau estant blessée seule, l'âme peut « estre troublée en ses principales fonctions; elles ne sont donc « point purement similaires, et sous l'obéissance seulement des « quatre premières qualitez. Ce qui a le plus de pouvoir pour « la différence des esprits, est, à mon advis, l'inégalité des « âmes. Il se trouve des hommes, dit Aristote, qui diffèrent « peu des bêtes brutes. Platon dit que Dieu a rangé les âmes « sous le gouvernement de pareil nombre d'étoiles. S'en suit-il « pas de là, que comme les astres et les estoiles ne sont pas « en égalité de perfection, de mesme les âmes raisonnables sont « parfaictes inégalement? » Guibelet en parle à son aise; cette étrange preuve ne doit pas étonner, venant d'un esprit faible qui croyait aux prodiges de l'astrologie, et qui a composé un livre sur cette matière.

Après les auteurs profanes, viennent les textes sacrés. Guibelet ne marche jamais qu'avec ses auteurs, et c'est à peine si on l'aperçoit au milieu du cortége.

Il examine ensuite « si le tempérament nous peut rendre sça- « vants sans instruction et en un instant, » et il prête à Huarte

(1) Hipp., *de Diæt.*, lib. I.

des idées qui ne se trouvent pas dans l'*Examen;* cela lui permet de dire « qu'il n'a jamais vu aucun autheur plus prompt à « donner des arrests, et plus hardy à se contredire. »

Les objections suivantes roulent sur l'instinct et sur les considérations générales de Huarte sur la *nature*. Ici la scolastique et la physiologie galénique égarent le critique dans un dédale dont il ne peut trouver l'issue; malgré cela, il dit fort sérieusement que « c'est manquer de jugement, de vouloir par les « actions de la sensitive et de la végétative, inférer des actions « de l'intellect. » Il se propose d'examiner ensuite si *ces instincts naturels*, dont parle notre auteur, dépendent du tempérament, et, après bien des divagations, il finit par ne prouver rien du tout. On lit pourtant dans ce chapitre cette étrange phrase : « L'autheur de l'*Examen* se rit du vulgaire, de ce qu'il rapporte « toutes choses à Dieu immédiatement. » Est-il besoin de défendre Huarte contre cette assertion?

Guibelet accorde à l'auteur espagnol que l'âme n'opère que par le moyen des organes. « Il est vray, dit-il, mais c'est elle « qui a le dessein et qui porte le pouvoir : c'est elle seule qui « est le principe de l'action.

« Il est certain donc, puisque l'âme raisonnable et la sensi- « tive ignorent les causes de leurs fonctions, que la végétative, « qui leur est inférieure, n'est pas sage ni sçavante, dès le com- « mencement de la vie, comme nous veut faire croire l'*Examen*, « mais privée de toute cognoissance, comme dit Galien, παντάπασιν ἄλογος. »

Il s'évertue à démontrer que l'instinct naturel ne dépend pas du tempérament « Je nie, dit-il, que le tempérament rende « l'âme savante, et qu'elle ne fasse rien que sous sa conduite, « Il ne seroit pas besoin d'une âme, si le tempérament avoit la « science et l'action. Aussi semble-t-il que l'auteur, par tout « son livre, ne parle de l'âme que lâchement, pour couvrir quel- « que mauvaise opinion qu'il a de l'âme raisonnable. »

« Je m'estonne, ajoute-t-il, comme il est possible que ceste « doctrine de l'Examen ayt eu cours dans l'Espagne, pays d'in- « quisition, veu qu'elle serait mieux logée en l'eschole d'Epi- « cure. »

« Il me semble donc, poursuit-il, que cet Examen des esprits « est un travail inutile, parce qu'il produit mille raisons sans « raison, des instincts naturels, et dont il est impossible de « rendre raison. » Cette phrase rappelle ces passages entortillés des livres de chevalerie, qui faisaient l'admiration du héros de Cervantes.

Guibelet reconnaît que le cerveau est le siége de l'âme; il recherche le tempérament que doit avoir cet organe. Suivant lui la perfection de l'intelligence dépend de la pureté, de la netteté, de la subtilité et de la légèreté des esprits.

Après avoir donné une description du cerveau, Guibelet s'efforce de prouver « que les Grecs ont été les premiers qui ont « enseigné les divers siéges des facultés de l'âme »; et cela pour confirmer une théorie bizarre des médecins arabes. Il soutient que le siége de l'âme est dans la glande pinéale. En avançant cette opinion, il ne prétend pas innover; il a horreur des innovations : « Car, dit-il, je me tiens tousiours dans l'opinion de « l'eschole. Je fais estat du jugement d'autruy plus que du mien, « et remets le tout à l'arbitrage des doctes. »

Il ne veut point des opinions de Huarte, et voici pourquoi : « Il a pensé, dit-il, peut-estre, que ceste philosophie estoit trop « vieille (celle des scolastiques et des Arabes) : aussi ay-je pris « la plume pour lui faire voir que la sienne est trop nouvelle, et « que les vieilles maximes fondées sur la raison et sur une lon- « gue expérience, ne doivent pas céder aux nouvelles, comme « les lois et les contracts. C'est au lecteur de juger si cet auteur « espagnol doit avoir un tel avantage sur les Grecs et sur les « sages des autres nations, que d'estre eru sans raison, sans « bonnes autoritez et sans apparence. »

Après cela, vient un examen du tempérament de l'*imaginative*, de l'*entendement* et de la *mémoire* : on trouve dans ce chapitre quelques faits curieux, qui confirment la doctrine de notre auteur. Le critique soutient que, pour les actions propres de l'entendement, « il n'est pas besoin ny des parties du corps, ny des « qualités élémentaires. » Huarte dit : « Penser que l'âme rai- « sonnable estant au corps puisse exercer son œuvre sans avoir « pour auxiliaire un organe corporel, c'est aller contre la phi-

« losophie naturelle. Or, Aristote dit que l'âme est immatérielle, « tant pour le regard de son essence que de son opération. Il « eust mieux faict d'accuser son ignorance, que de se présenter « ainsi armé à la légère, pour prendre à partie est autheur in- « comparable, qui a plus acquis de crédit par les lettres, que son « disciple Alexandre par les armes ; et qui a tant d'autorité en- « tre les doctes, que ses sentences ont force de loy, et passent « pour arrests en matière de doctrine. » Et un peu plus loin : « Nous ne cognoissons l'âme sensitive estre matérielle, sinon « parce que son opération est matérielle, et si nous accordons « que l'âme raisonnable a son action de mesme sorte, comme « prétend l'Examen, sera-t-elle point matérielle et corruptible « comme la sensitive, quoyqu'elle soit plus élevée d'un degré, « comme la sensitive au-dessus de la végétative ? »

Dans une défense en règle d'Aristote, contre l'Examen, au sujet de l'immatérialité de l'âme, il démontre « qu'elle ne peut « estre incorruptible, si elle n'est immatérielle; » et après avoir dénaturé les idées de Huarte : « Tout cela, poursuit-il, n'est « qu'une pure resverie, ou bien s'il y a quelque vérité cachée, « il est besoin de remuer d'autres raisons pour la descouvrir, et « ne nous arrester pas à ce qu'en pensent le vulgaire et l'au- « theur de l'Examen, lequel a tort de blasmer les philosophes « vulgaires, veu que lui-mesme est trivial en ses raisons, peu « relevé en ses discours, et plus impertinent que les esprits bas « d'une populace : son traicté est un discours sans raison bien « souvent, et riche seulement de vaines conceptions. »

En revanche, l'*Examen de l'Examen des esprits* est pauvre d'arguments raisonnables. Qu'y a-t-il de plus sottement extravagant que le « chapitre sur l'immortalité de l'âme démontrée par « raisons vraisemblables ? » Le critique croit cependant s'en être tiré à son honneur : « Voilà, dit-il, comme en passant je me suis « exercé sur cette matière ; et il me semble comme je suis encore « dans la bonne opinion, dans l'émotion et dans la chaleur de « cette dispute, qu'il ne seroit pas impossible de prouver l'im- « mortalité de l'âme par raisons certaines et nécessaires ; quoy- « que ci-devant j'aye déclaré cela aucunement impossible. »

Guibelet a consacré un chapitre à la démonstration de l'im-

mortalité de l'âme. Le commencement mérite d'être cité : « Pour « bien prouver l'immortalité de l'âme, ce devrait estre assez « qu'Aristote, grand dictateur des sciences, et le plus solide « jugement qui fut jamais, a esté de cet advis, si ceux du party « contraire vouloient le faire juge en ceste cause, et le rendre « croyable. » Aristote est infaillible, c'est la vérité même.

Après les arguments viennent les impertinences. Notre critique appelle Huarte : « ce hargneux examinateur; » et plus loin : « Devons-nous poursuivre cet examinateur nouveau qui « n'a rien oublié à examiner que ses folles conceptions et l'in- « suffisance de ses doctrines ? Il me semble qu'il n'y a point « d'esprit en cette philosophie des esprits. » Mais hâtons-nous d'arriver à la fin de ces critiques.

Ce que Guibelet dit de la médecine est plat et vulgaire. A propos de la distinction que Huarte établit entre la théorie et la pratique, Guibelet trouve « qu'il commet une iliade d'erreurs « et un monde d'absurdités. » Ce n'est pas tout; il l'accuse d'ignorance et d'incapacité. « Je me fasche de voir l'esprit man- « quer à un bon esprit pour vouloir discourir d'une profession « à laquelle il ne cognoist rien. » On pardonne à la critique de s'égarer, lorsqu'elle est spirituelle et convenable : ici il n'y a ni esprit, ni convenance, ni justice.

Le chapitre de Huarte sur la médecine est un des plus beaux, un des plus importants par les considérations qu'il renferme. Voici le jugement qu'en porte Guibelet : « Si l'autheur de l'Exa- « men eust été médecin, il eust parlé de cela en d'autres termes : « il eust appris en pratiquant, qu'il est besoin d'un jugement « espuré, versé en la science, et entièrement brisé à la pratique. « Autrement qu'il n'y a que de la fortune, et des fautes de con- « séquence, parce qu'il y va de la vie. »

Guibelet, fort intolérant, à ce qu'il paraît, a peu de sympathie pour les juifs, et surtout pour les médecins de cette nation. Huarte, au contraire, en fait l'éloge. Aussi son adversaire le soupçonne « d'avoir en l'âme quelque pointe de judaïsme. »

Il est inutile d'analyser les autres dissertations de Guibelet, qui a eu la prétention de refaire le livre de Huarte. Il dit des choses bien ridicules sur la génération ; du moins les rêveries

de notre auteur sur ce sujet ont le mérite d'être ingénieuses. Voici, pour terminer, comment le critique résume son jugement définitif, dans ces paroles empreintes d'une gravité doctorale : « Il y a bien quelque chose de louable en l'ordre et en la suite « de ses propositions, mais il s'y trouve peu de vérité. » Ce jugement n'est pas sans appel.

C'est à dessein que nous avons accordé une si grande place aux critiques de Guibelet ; son livre résume les principales objections que l'on a faites à la doctrine de l'*Examen*. Nous en savons la valeur et la portée ; quant à l'auteur de ces critiques, on peut lui appliquer le vers de Molière :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Pour ce qui est des critiques elles-mêmes, après les avoir bien pesées, nous arrivons à cette conclusion : Que la portée des idées de Huarte échappa à la *censure* officielle aussi bien qu'à la critique, et que ni l'une ni l'autre, malgré la sagacité que donne la haine ou l'envie de médire ne virent toutes les conséquences qu'on peut tirer des principes et des idées fondamentales de l'Examen. Au moins est-il certain que ceux qui ont parlé de cet ouvrage, soit pour le critiquer, soit pour en faire l'éloge, n'en ont pas pénétré l'idée dominante : ce qui prouve, pour le dire en passant, que la critique ne juge jamais les contemporains qu'avec les idées de l'époque, et qu'il y a des livres que la postérité seule est appelée à comprendre.

CHAPITRE III.

Imitateurs de Huarte. — Influence générale de son livre.

Dès son apparition, l'*Examen* eut un grand retentissement : de son vivant même, Huarte eut à se défendre contre des critiques malveillantes. Voici la réponse qu'il fit à ses adversaires :

« L'Écriture, dit-il, regarde comme coupable celui qui étant « en colère, appelle son frère *Raca*, qui veut dire autant « qu'homme sans esprit, et celui qui l'appelle hébété (*fatue*), « elle le juge digne du feu éternel. »

« Jusqu'ici cet ouvrage a mérité seulement d'être examiné et « jugé devant un grand nombre d'assemblées et de tribunaux, « parce qu'entre autres choses, nous avons dit à notre prochain « *Raca*, quoique cela ait été dit sans colère et sans intention « d'offenser : mais comme nous n'avons dit à personne *Fatue*, « c'est-à-dire hébété, il n'a pas été jugé digne du feu. » Puis, s'adressant à ceux qui se plaignent d'avoir vainement cherché dans l'*Examen* le chapitre qui leur devait révéler leur aptitude, il s'étonne de leur dépit et surtout de leurs injures : « Comme si « j'étais obligé, poursuit-il, de donner de l'esprit, en cet ou- « vrage, à ceux à qui Dieu et la nature l'ont refusé ! »

« Le sage nous donne deux préceptes à suivre, le premier : Ne « réponds pas aux injures d'un sot, de peur de lui ressembler ; « le second : Réponds au sot selon que le mérite sa sottise, de « peur qu'il ne s'imagine être sage ; mais non par des injures : « parce que les injures ne sont pas des raisons. » « Il n'y a rien « de plus préjudiciable à l'État, qu'un sot que l'on estime homme « habile, surtout s'il a quelque charge ou une position élevée. »

« La science et les lettres, qui facilitent à l'homme d'intelli- « gence les moyens de discourir et de philosopher, appesantis- « sent au contraire les esprits naturellement lourds et hébétés. « La science, dit Salomon, est une entrave aux pieds du sot, et « comme des menottes à sa main droite. Celui que la nature n'a

« pas fait habile, sera bien plus supportable sans lettres qu'avec « elles : parce que, lorsqu'on n'est pas obligé de savoir, on vit « tranquillement dans le monde, sans songer à faire du bruit : « mais les sots ont toujours eu la manie de vouloir occuper le « public. » C'est en leur faveur que l'auteur s'est cru obligé de marquer aussi dans son livre les divers degrés d'incapacité. Il y a de la passion dans ce morceau, mais il a été inspiré par un sentiment de dignité. Huarte a fait son livre pour ceux qui peuvent le comprendre : quant aux accusations malveillantes, et aux injustes jugements de la médiocrité jalouse, il n'a nul souci de ces esprits envieux, il se croit assez vengé en les voyant mécontents. Mais il est temps de rechercher quelle a été l'influence du livre de Huarte.

Parlerons-nous de ses imitateurs? Cette tâche serait assez ingrate, et ne nous donnerait aucun renseignement utile : il y a des auteurs inimitables. On a fait cependant d'après l'*Examen*, une *Anatomie des esprits*, plus tard une *Philosophie des esprits;* et dans ce dernier siècle un livre qui le reproduisit presque à la lettre, sous ce titre : *Examen philosophique pour le discernement des esprits pour les arts et les sciences*. Tous ces ouvrages furent publiés en espagnol, et, chose remarquable, le dernier eut une grande vogue, quoiqu'il ne soit qu'une pâle copie du livre de Huarte. Cela s'explique, si l'on songe que le vrai *Examen*, l'original de ces copies informes, était complétement oublié et presque anéanti en Espagne. Il est inutile aussi de parler des nombreux auteurs qui le suivirent servilement, et ne craignirent pas de le copier. Parmi ces derniers il faut compter Charron. Le livre de la *Sagesse*, composé avec des textes de l'Écriture et de moralistes anciens, et dont une bonne moitié appartient aux *Essais* de Montaigne, doit toute sa partie dogmatique et métaphysique au livre de l'auteur espagnol. Il serait trop long, non pas de reproduire, mais d'indiquer seulement les nombreux passages qui concordent; d'ailleurs, ce travail ne serait qu'une collation de textes. Chacun peut se convaincre de la vérité de cette assertion, en confrontant le livre de la *Sagesse* et le livre de l'*Examen*. Contentons-nous de dire que des chapitres entiers sont composés avec les idées de Huarte, et que Charron,

fort peu scrupuleux dans ses emprunts, ne cite jamais notre auteur.

Ces imitations et ces plagiats prouvent que le livre de Huarte eut de bonne heure des partisans et des admirateurs, puisque divers auteurs ne crurent pouvoir mieux faire que de le prendre pour modèle. Cela devait être. L'*Examen* renferme les plus grandes questions que puisse agiter l'esprit humain, questions ardues qui se reproduisent aux diverses époques, comme autant de problèmes, dont la solution ne s'opère qu'avec la suite des siècles.

Les anciens trouvaient tout dans Homère, et pendant longtemps on a voulu tout voir dans la Bible. Avec de la bonne volonté, il n'est pas une idée moderne, en philosophie ou en physiologie, quel'on ne trouve dans l'*Examen;* ce livre contient en effet les germes d'une foule d'idées qui ont été depuis mûries ou entièrement développées. C'est là le privilége des esprits supérieurs, qui ont pénétré dans le fond des choses, qui dans l'étude de la nature en général, et de la nature humaine en particulier, ont posé des principes larges, et embrassé dans leurs vastes conceptions toutes ces idées encore vagues, que le génie devine par une sublime intuition. Là est le génie de Platon et d'Aristote, là est la grandeur d'Hippocrate et de Galien. A part les erreurs auxquelles nul esprit ne peut échapper, les livres de ces grands hommes sont, pour ainsi dire, les programmes rédigés à l'avance des grandes améliorations et des belles découvertes. Huarte, avait profité des leçons de ces grands maîtres. Il a pris rang parmi eux. Son livre est de ceux qui renferment les germes de beaucoup de choses, préparent l'évolution d'un grand nombre d'idées et le développement de nouvelles doctrines.

Que ce livre ait eu une influence immédiate et réelle, bien qu'indirecte et cachée, sur les progrès de l'esprit humain, c'est ce que l'on ne saurait contester. Huarte a mis en honneur les principes de la philosophie positive; il indiqua l'observation et l'expérience comme la méthode fondamentale de la philosophie naturelle ; à ce titre, il doit être considéré comme un prédécesseur de Bacon. Un demi-siècle avant ce grand homme, il avait noblement réagi contre la métaphysique stérile du moyen âge;

il avait essayé une classification des sciences, qui semble plus vraie que celle de l'auteur anglais, parce qu'elle est plus naturelle, parce qu'elle est fondée sur la nature même des sciences et sur la connaissance profonde de nos facultés intellectuelles. Il est possible que Bacon n'ait pas connu le livre de Huarte; et nous ne prétendons pas qu'il lui doive la conception première de sa réforme philosophique. Les esprits supérieurs sont de la même famille; cependant l'analogie est si grande, si frappante, qu'il est permis de douter que la ressemblance soit fortuite. On sait d'ailleurs que Bacon était peu scrupuleux, qu'il s'enrichissait volontiers du bien des autres : et quoiqu'il sût les faire valoir, on ne saurait l'excuser d'avoir dissimulé ses emprunts et de s'être montré peu indulgent, injuste même, pour ceux à qui il était redevable.

Stahl connaissait-il notre auteur? Il est permis d'en douter : on voit pourtant dans ses doctrines de l'*animisme*, outre les idées qui appartiennent incontestablement à son génie si profond et si vaste, des aperçus qui ne sont pas dans Aristote, qui ne sont pas dans Hippocrate, et qui se trouvent dans l'*Examen*. Les théories originales de Huarte sur la nature métaphysique de notre *être*, rappellent plus d'une fois les belles conceptions du grand professeur de Halle.

Descartes, dans plusieurs de ses écrits, rappelle d'une manière frappante des pensées de l'*Examen*, en particulier dans une bonne partie de sa correspondance. Toutefois, ce n'est pas à notre auteur qu'il emprunta ses idées singulières sur les tourbillons et sur l'automatisme des bêtes. Le médecin espagnol n'avait pas à ce sujet les mêmes opinions que Sanchez, le premier parmi les modernes, qui imagina que les animaux n'étaient que des machines.

Bordeu remarque, en parlant de la théorie des climats, que Montesquieu n'a rien dit qui ne se trouvât déjà dans Huarte. Bien plus, Bordeu a fait la critique des idées de notre auteur sur ce point de physiologie générale, et toutes ses attaques sont indirectement adressées à Montesquieu. Ses observations sont pleines de sens et de goût. Bordeu lui-même s'est inspiré plus d'une fois des idées de Huarte; il ne repoussait pas ses doctrines :

il l'aimait et l'admirait sincèrement : les belles pages qu'il lui a consacrées dans ses piquantes *Recherches sur l'histoire de la médecine*, témoignent de sa vive sympathie et de sa profonde estime pour le médecin espagnol. Il lui doit même quelques aperçus ingénieux, quelques pensées heureuses ; et il semble lui avoir emprunté son esprit indépendant et la finesse de sa critique. Il lui ressemble surtout par l'originalité de ses conceptions, par la vivacité de ses allures. Bordeu était un génie supérieur, un écrivain plein de goût. Puisqu'il se faisait honneur de suivre Huarte, devons-nous craindre de le compter au nombre de ses disciples ? Bordeu croyait à tort ou à raison, mais sans doute de bonne foi, que les Pyrénées, où il avait vu le jour, étaient la terre classique de la médecine. Il a écrit d'admirables pages sur l'histoire médicale de son pays, et il n'oublie pas notre auteur parmi ses plus grandes illustrations.

Nous ne nous arrêterons pas aux publications de Lavater sur la *Physiognomonie*, ou sur l'art de connaître les hommes par l'extérieur. Remarquons seulement que depuis le livre d'Aristote, on n'avait rien écrit de bien intéressant sur cette partie de la physiologie, qui avait déjà attiré l'attention d'Hippocrate, au point de vue de la médecine clinique. Huarte fut le vrai prédécesseur de Lavater. Il essaya de déterminer les relations qui existent entre la conformation et le *tempérament*, il eut l'idée d'étudier les traits du visage et les formes extérieures de tout le corps, dans leurs rapports avec les caractères et les facultés de l'esprit ; il a laissé sur ce point des descriptions qui sont des modèles, surtout dans le portrait remarquable qu'il trace de Jésus-Christ, en partie d'après son imagination, en partie d'après cette prétendue lettre du proconsul Lentulus, que Bayle le trouve inexcusable d'avoir donnée comme une pièce authentique. Mais nous répétons ici ce qui a été dit ailleurs, Huarte comprit l'utilité de ces aperçus ; mais il ne leur accorda que l'attention qu'ils méritent : de la physiognomonie il ne songea jamais à faire une science.

Nous en dirons autant de la *Phrénologie*, ou de l'*Organologie phrénologique*, ou de la *Cranioscopie*, ou, si l'on veut encore, de la physiologie du cerveau, étudiée au point de vue des facultés in-

tellectuelles. Sans avoir exagéré, comme on l'a fait depuis, des idées qui ne sont pas entièrement dépourvues de vérité, il semble leur avoir accordé une attention sérieuse. Aussi le savant auteur de l'*Anatomie et de la Physiologie du cerveau* est inexcusable de n'avoir cité Huarte qu'une seule fois, non pour lui rendre justice, et reconnaître tout ce qu'il lui devait, mais pour se moquer de ce qu'il appelle ses rêveries. Voici comment il en parle :

« Toutes les fois que je lis des explications relatives aux tem-
« péraments, je me crois dans un cercle de diseurs de bonne
« aventure, tels que Porta, Penchel, Pernetti, Huart, de La
« Chambre, auxquels il suffit de savoir si une personne a les
« cheveux roux, noirs ou blonds, durs, plats ou frisés, les yeux
« bruns ou bleus, les sourcils droits ou arqués, la racine du
« nez large ou étroite, les naseaux petits ou ouverts, les lèvres
« grosses ou fines, le menton arrondi, pointu, pour tirer son
« horoscope, et déterminer ses qualités, ses vices et ses ta-
« lents[1]. »

Nous ignorons si les trois premiers auteurs méritent cette satire ; mais elle est injuste à l'égard des deux derniers ; d'ailleurs les reproches, que Gall leur adresse, s'adresseraient beaucoup mieux à Lavater, qui, malgré ses exagérations de mysticisme, mérite les sympathies générales.

Puisque Gall cite notre auteur, il le connaissait, et il le connaissait si bien, qu'il aurait mieux fait de le citer en d'autres termes, et de reconnaître qu'il lui doit quelques-uns de ses principes, qu'il lui a emprunté un bon nombre d'idées, et peut-être les meilleures de son grand ouvrage. Il nous eût ainsi épargné la peine de montrer les rapports qui existent entre son livre et quelques points de la doctrine de l'*Examen*. Ces rapports ne sont pas fortuits, comme nous allons le montrer.

Gall raconte de quelle manière il fut amené à remarquer la diversité d'aptitudes de ses condisciples, lorsqu'il était encore sur les bancs. Huarte conçut aussi la première idée de son livre, lorsqu'il était encore écolier. Mais Gall n'eut que long-

(1) Gall, *Anat. et phys. du cerveau*, t. I, p. 172.

temps après l'idée de montrer les relations qui existent entre les facultés intellectuelles et les formes de la tête, et de démontrer que la différence de conformation du crâne provient de la différence de la forme du cerveau chez les divers individus. Ce qu'il dit *des différences d'esprit* en général, est exactement ce qu'en avait dit Huarte[1]. Ce dernier avait aussi observé avant Gall la diversité d'aptitudes des animaux d'une même espèce : il avait encore démontré par la combinaison heureuse de la physiologie et de la métaphysique, que les facultés des hommes et des animaux sont innées. Avant Gall, Huarte avait noté les différences que présentent les facultés selon les sexes, les âges, les maladies, tout en accordant aux circonstances extérieures que Gall a complétement négligées, l'influence qui leur appartient, influence incontestable, et sans laquelle la physiologie est impossible. De plus, Huarte avait établi, avec bien plus de force que le physiologiste allemand, « que l'exercice des fonc- « tions intellectuelles, quel que soit d'ailleurs le principe que « l'on adopte, est grandement soumis à l'influence des condi- « tions corporelles[2]. »

« Quiconque, dit Gall, voudra s'astreindre à faire sans cesse « marcher ses pensées et ses inductions d'un pas égal vers les « faits, trouvera dans chaque phénomène une preuve évidente « que l'exercice des facultés intellectuelles et morales ne peut « avoir lieu chez l'homme et chez les animaux, que d'après la « nature de leur organisation[3]. » Huarte avait dit et démontré tout cela.

Il avait aussi reconnu dans le cerveau « des appareils maté- « riels pour les fonctions de l'âme ; » il avait essayé de montrer « que la nature a rattaché les facultés morales et intellectuelles « à l'organisation; » il a dit et répété en divers endroits de l'*Examen*, que « les dispositions sont innées dans l'homme, sans que « pour cela sa liberté morale en soit moins réelle[4]. » Et cette idée fondamentale du livre de Huarte, qui voulait que les insti-

(1) Cf. Gall, t. I, *Préf.*, p. 1, 2 et 3.
(2) T. I, p. 5.
(3) T. I, p. 7. X.
(4) T. I, pp. XIV, XVII, XXI.

ne connaît pas l'exemple de Mabillon? Ce savant illustre avait dans son enfance un esprit très borné. Son intelligence se manifesta à la suite d'une chute fort grave qui avait compromis ses jours.

Gall s'efforce de démontrer que « le cerveau doit être re-« connu comme l'organe unique de l'âme et de l'esprit, et qu'il « renferme autant d'organes particuliers que l'homme a de fa-« cultés morales et intellectuelles fondamentales [1]. » Là est l'exagération de sa doctrine. « Il faut admettre, dit-il encore, « que chaque animal, en vertu de son organisation, a une ma-« nière de vivre propre et déterminée, et que les différences « qui existent entre les espèces et les individus, sont fondées « sur les modifications de leur organisme [2]. » Cela est justement un des principes de Huarte, dont le germe se trouve déjà dans Galien, qui lui-même l'avait puisé dans Aristote. Il en est de même pour l'homme.

Gall se livre à quelques réflexions fort sensées sur l'éducation et l'instruction, considérées dans leurs rapports avec les facultés de l'esprit. Elles se trouvent toutes dans Huarte qui les a merveilleusement développées, à tel point qu'il est permis de croire qu'il n'a pas d'égal dans cette partie [3]. On peut en dire autant des aperçus du physiologiste moderne sur les vocations, les penchants primitifs, etc. [4] « L'âme, dit encore Gall, ne peut « pas être indépendante de son enveloppe matérielle, tant que « dure l'union mystérieuse de ces deux substances [5]. » Tel est l'argument qu'il oppose aux spiritualistes exagérés, pour établir les rapports intimes qui lient le moral au physique. Et, lorsqu'il veut conclure que toutes les dispositions de l'esprit sont innées, et que leur manifestation dépend de l'organisation, il ne fait que démontrer une vérité dont Huarte avait fourni les preuves.

Au lieu de citer les passages des Pères de l'Église, qui n'ont rien de commun avec la physiologie, Gall eût mieux fait de

(1) T. II, p. 24.
(2) T. II, p. 26.
(3) T. II, p. 30 ssq.
(4) Id. p. 33.
(5) T. II, p. 45.

ligence, de même que certaines maladies ayant leur siége, ou, si l'on veut, leur origine dans l'encéphale, n'atteignent qu'une moitié du corps. Il en avait déjà trouvé la raison dans la structure et la conformation du cerveau, qui est un organe double[1].

Gall soutient (et c'est là le fondement de tout son système) « qu'il faut admettre la pluralité des organes, et un organe « spécial, pour chaque faculté[2]. » Huarte, plus sage et plus réservé, soutient que de même que les différents organes sont modifiés d'une certaine manière chez les animaux d'espèces différentes, pour produire des fonctions analogues à leur nature, de même les facultés morales et intellectuelles de l'homme se combinent dans chaque individu de mille manières, pour produire ce nombre infini de nuances qui distinguent les dispositions et les aptitudes diverses.

Les principales questions de l'hérédité naturelle avaient été indiquées par Huarte, à peu près telles que les donne Gall[3]. Tout ce que Huarte avait dit de la précocité de l'intelligence, et de la faiblesse de constitution des enfants que le vulgaire appelle des petits prodiges, et qui naissent souvent pendant la vieillesse de leurs parents ; Gall le répète avec plus de détails, mais peut-être avec moins de précision[4]. Gall cite Malebranche, qui remarque « qu'à des époques différentes le même objet « ne nous impressionne pas de la même manière, et ne nous fait « pas éprouver les mêmes sensations ; et qu'on porte sur lui des « jugements *différents*. » Huarte l'avait dit avant Malebranche, et de plus en avait donné l'explication. Nous en dirons autant des diverses circonstances qui influent sur les changements de l'intelligence et des caractères[5]. Il est vrai de dire que les opinions de Huarte à ce sujet diffèrent un peu de celles de Gall. Du moins ne cite-t-il aucun fait qui démontre que les lésions traumatiques du cerveau puissent développer, dans certains cas et par exception, les facultés intellectuelles : ces cas sont rares, mais ils existent. Qui

(1) Cf. t. I, pp. 205-6, 7.
(2) T. I, p. 315.
(3) Gal., t. II, 1812, p. 18-19, note.
(4) T. II, p. 20.
(5) T. II, p. 21-2.

à quelles conséquences s'exposent les esprits exclusifs, qui veulent mettre d'accord le *spiritualisme* et l'*anatomie*.

Au fond, la distinction que fait Gall des *propriétés animales* et des *propriétés humaines*, n'est autre chose que la distinction des *âmes*, *sensitive*, *végétative* et *rationnelle*. Nous voilà cependant bien loin d'Aristote et de Stahl ; il est vrai que les plus belles conceptions deviennent inintelligibles lorsqu'on en altère le sens à force d'en modifier les formules[1]. Si Gall est peu conséquent à ses principes, il est en revanche tranchant et exclusif; et, à propos de la doctrine des *tempéraments*, qui ne s'accorde guère avec la sienne, il fait bon marché des opinions qui ne sauraient lui convenir[2].

Lorsque Gall trace l'exposé historique de la découverte des fonctions cérébrales, il ne dit rien de notre auteur[3]. Les excellentes réflexions qu'il fait sur les vocations, ne sont qu'un commentaire de ce qu'a dit Huarte[4]. Lorsqu'il se demande « si « les différents états, dans la société, ne devraient pas résulter « de la différence d'organisation des individus qui s'y vouent[5]; » il veut dire, sans doute, que les professions et les emplois devraient être en rapport avec les aptitudes ; et cette belle idée est toute de Huarte : Gall n'en dit rien cependant. Il n'est pas juste envers notre auteur, lorsqu'il passe en revue les opinions des différents philosophes sur les facultés de l'âme ; il savait cependant que l'auteur de l'*Examen* avait fait sur ce sujet de sérieuses études. Lorsqu'il établit que « l'origine de toute qua- « lité et de toute faculté déterminée appartient à la nature, et « nullement à l'instruction accidentelle, aux rapports de la so- « ciété ou à des besoins factices, » il a reproduit, en l'écourtant, la grande idée de Huarte, qui sert de base à ses principes d'éducation.

Voilà, certes, assez de preuves qui démontrent que Gall avait puisé dans notre auteur bien des idées qu'il a fait passer

(1) Cf. t. II, p. 93.
(2) Cf. t. II, pp. 169-73.
(3) Sect. II, vol. III, 1818, p. 40.
(4) Id. p. 46.
(5) Id. p. 72.

pour originales. Il n'y a pas une page de Gall qui ne rappelle la doctrine de l'*Examen*. Pour achever de le démontrer plus clairement encore, passons rapidement en revue les principes essentiels sur lesquels le célèbre physiologiste a construit son système. Voici les principaux points de départ de sa doctrine[1] :

1° « Les facultés intellectuelles et morales se manifestent, « augmentent, et diminuent, suivant que les organes qui leur « sont propres, se développent, se fortifient et s'affaiblissent. » Huarte n'a pas dit autre chose, lorsqu'il a fait l'histoire des facultés de l'esprit, considérées dans leurs rapports avec les âges, tout en tenant compte des autres circonstances qui influent sur leur marche ou leur production.

2° « Lorsque le développement des qualités de l'âme et de « l'esprit ne suit pas l'ordre graduel ordinaire, la manifestation « des fonctions de ces organes s'écarte aussi de leur ordre ac- « coutumé. » Les observations que cite Gall à ce sujet sont analogues à celles de notre auteur, et il prétend en tirer les mêmes conclusions.

3° « Si le perfectionement et le développement des organes « de l'âme et de l'esprit n'ont pas été complets, les manifes- « tations des facultés respectives restent également incom- « plètes. » Ce principe n'est qu'une conséquence des deux précédents.

4° « Quand les organes de l'esprit et de l'âme ont acquis un « haut degré de développement et de perfection, il en résulte, « pour les organes, la possibilité de manifester leurs fonctions « avec beaucoup d'énergie. » Huarte n'a fait que développer ce principe dans toute la partie physiologique de son livre, lorsqu'il traite de la prédominance de telle ou telle disposition ; seulement, il n'a pas fait intervenir l'anatomie, et il s'est bien gardé de circonscrire dans un point du cerveau telle ou telle faculté.

5° « On ne peut expliquer que par la différence d'organisation « des deux sexes, comment certaines facultés sont plus énergiques « chez l'homme et d'autres chez la femme. » Huarte a insisté,

(1) V. Gall, t. II, p. 10-20.

et peut-être trop insisté sur ces *différences* des facultés dans les deux sexes, à tel point qu'on peut l'accuser d'exagération. En revanche, il a tenu compte de la destination physiologique de la femme et de son organisation spéciale ; il semble avoir eu à ce sujet les idées platoniciennes de Van-Helmont ; en cela plus sage que Gall, qui s'est exposé à voir son système crouler par la base, en concentrant sur le cerveau toutes ses études. Car enfin, quelle différence y a-t-il entre le cerveau de l'homme et celui de la femme ? Hypothèse pour hypothèse, mieux vaut celle qui repose sur l'organisme entier, et qui fait aussi intervenir le tempérament particulier ou l'*idiosyncrasie*, comme cause de ces différences. Gall lui-même convient que « ce n'est pas « l'*éducation*, mais *la nature*, qui, moyennant une organisation « variée, a assigné à chaque sexe sa sphère particulière d'acti- « vité morale et intellectuelle. » Fort bien : l'idée est parfaitement juste ; mais peut-on raisonnablement se borner à circonscrire cette variété d'organisation dans le cerveau, et assigner à une conformation particulière d'une partie de cet organe l'explication des *différences* qui distinguent les sexes ?

« 6° Quand la constitution physique se transmet des pères « aux enfants, ceux-ci participent dans la même proportion à « leurs qualités morales et intellectuelles ; et, en général, lorsque « la conformation des organes de l'âme est semblable, les *qua-* « *lités* sont semblables, et lorsque la conformation est diffé- « rente, elles diffèrent. » Huarte avait aussi reconnu la transmission par hérédité des facultés morales et intellectuelles : il était si convaincu de cette transmission, qu'il a cru avec quelques anciens philosophes, que le père et la mère communiquent au produit de leur conception une partie de leur intelligence ; c'est-à-dire que les parents donnent à la fois au produit de la conception l'*organisation* et l'*âme ;* de sorte que le germe contiendrait, dès le moment de la génération, les éléments de toutes les facultés physiques et morales qui entrent dans l'économie humaine[1]. De plus, Huarte a considéré non-seulement l'*orga-*

(1) Épicure, suivant Plutarque, pensait que le germe était une fraction de l'âme des parents, ψυχῆς ἀπόσπασμα.

nisation entière des parents et leur *tempérament*, mais encore leurs facultés intellectuelles et morales, ainsi que les différences qui les distinguent et qui expliquent le résultat de la génération; et il a cherché, comme l'avait déjà fait Démocrite, les moyens d'améliorer les qualités du corps et celles de l'esprit. Cela est impossible dans le système de Gall, qui soumet, quoi qu'il en dise, l'homme à une *fatalité* inévitable, en le rendant esclave de la *conformation de son cerveau*.

Gall est tellement préoccupé de l'importance de cet organe, que pour lui la phrénologie seule peut résoudre les questions les plus difficiles de l'hérédité naturelle. Il pense « que les formes caractéristiques de tête se transmettent de « génération en génération dans les familles, et c'est par là, « suivant lui, que certaines facultés intellectuelles et morales « de ces familles se propagent pendant des siècles. » Si cela est vrai jusqu'à un certain point, lorsqu'on considère les nations en général et les grandes races de peuples, cela n'est plus aussi exact lorsqu'on examine les familles. Combien y a-t-il eu de grands hommes qui aient transmis à leurs descendants leurs hautes facultés intellectuelles? Les familles des savants ne se perpétuent pas. Huarte avait remarqué que les enfants des hommes supérieurs ressemblent rarement à leurs pères, et que les facultés intellectuelles sont intransmissibles, lorsque le *couple* est mal assorti, lorsqu'il y a une trop grande disparité entre les parents.

Voilà autant de considérations qui ont échappé à Gall. Retiré dans les profondeurs du cerveau, ou plutôt ne voyant dans l'homme que les circonvolutions et les proéminences de cet organe, il a négligé tout le reste; ses connaissances anatomiques ont fait tort à sa physiologie, et avec beaucoup de science et un grand talent, Gall n'a été qu'un *spécialiste*.

7° « L'état de veille, de sommeil, et les rêves prouvent aussi « que l'exercice des facultés spirituelles dépend d'organes ma- « tériels. » Nous ne nous arrêterons pas à cette question qui est fort obscure.

(1) T. II, p. 16.

8° « Tout ce qui change sensiblement, ou affaiblit, ou irrite « l'organisme, et surtout le système nerveux, produit aussi des « altérations considérables dans l'exercice des facultés intellec- « tuelles. » Non-seulement Huarte a établi un principe analogue, mais de plus il l'a démontré par l'exemple de faits très curieux, tirés de son observation personnelle, en tenant toujours compte de tout l'ensemble de l'organisation, et non pas seulement du *cerveau* et du *système nerveux*, dans lequel il n'a pas placé uniquement la « faculté de sentir », ainsi que l'a fait Gall et toute l'école organicienne.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier les doctrines de Gall. Depuis longtemps ce système a été sévèrement jugé par les métaphysiciens et les physiologistes[1]. Quant à nous, il nous suffit d'avoir établi qu'une bonne partie des idées de Gall se retrouvent dans notre auteur ; peut-être même l'idée mère et fondamentale de la *phrénologie* lui a-t-elle été empruntée. Quoique le physiologiste allemand ait faussé le principe de Huarte, en cherchant uniquement dans l'organisation du cerveau la diversité d'aptitudes des esprits, il devait lui rendre justice, et ne pas le traiter aussi irrévérencieusement qu'il l'a fait, avec une légèreté qui n'est pas excusable. Si Gall a eu un prédécesseur, c'est vraiment l'auteur de l'*Examen*, le premier, parmi les physiologistes modernes, qui ait fixé l'attention sur la « multiplicité des organes du cerveau ; » mais qui d'avance a condamné les exagérations des anatomistes et des « localisateurs des facultés, » en répétant d'une autre manière cette pensée de Galien, « qu'il n'est pas « naturel de vouloir expliquer toutes les parties, d'après la « nature d'une seule, » ἄτοπον ἐξ ἑνὸς μορίου φύσεως ὑπὲρ πάντων ἀποφαίνεσθαι. C'est une pensée fort sage, dont Gall aurait dû se souvenir.

Cet auteur sentait bien que la doctrine des *tempéraments* ruinait la sienne et la rendait impossible : aussi combat-il avec plus de passion que de bon sens les doctrines de Cabanis. Ce der-

(1) V. les ouvrages de MM. Garnier et Lélut, et tout ce qu'a écrit F. Bérard à ce sujet. — V. aussi l'*Hist. de la philos.* au dix-neuvième siècle, par M. Damiron, et l'*Anthropologie spéculative* de M. Tissot.

nier, suivant, en grande partie, les idées de l'auteur de l'*Examen*, expliquait toutes les différences du caractère et de l'intelligence par la « diversité des tempéraments ». A vrai dire, Cabanis a peut-être accordé une trop grande importance à cette théorie, qui est vraie dans de certaines limites. Malgré la prédominance absolue qu'il a attribuée au *système nerveux*, il a accepté, sans les modifier suffisamment, les données de la physiologie ancienne, qui établissait entre les *tempéraments* des divisions trop tranchées pour être naturelles et vraies.

Huarte a su éviter cet écueil; il est à peine question chez lui des tempéraments sanguin, nerveux, bilieux, phlegmatique. Il avait à ce sujet les mêmes idées que le célèbre Fernel, adversaire des Arabes et de leurs subtilités. Les doctrines physiologiques de ces deux grands hommes ont plus d'une ressemblance. Voici ce que dit Fernel dans sa Physiologie : « Il n'y a « point de tempérament que l'on doive appeler bilieux, san- « guin, phlegmatique ou mélancolique. Ce n'est pas d'après la « surabondance des humeurs que l'on peut juger du tempéra- « ment du corps ; ce n'est pas d'après la prédominance d'une « de ces humeurs que l'on peut donner un nom aux tempéra- « ments[1]. » A ce compte, Gall avait raison de se moquer de Fodéré, qui voulait expliquer les actions des hommes illustres de Plutarque par leur *tempérament*. Cette étude *a priori* ne pouvait produire aucun résultat sérieux, puisqu'on ignore quel a été le tempérament de ces grands hommes.

On pourrait reprocher à Huarte d'avoir voulu décrire le *tempérament* du Christ d'après ses actions, en s'appuyant sur une lettre apocryphe; mais cette description a une autre portée. Remarquons seulement que Huarte, guidé par les principes d'une saine physiologie, n'a accordé de prédominance exclusive à aucun organe, et qu'il a des premiers attiré l'attention des physiologistes sur les viscères inférieurs, et sur les organes destinés aux fonctions les plus essentielles à l'existence de l'*individu* et à la conservation de l'*espèce*. Il a eu avant Van-

(1) Jo. Fernel. Ambiani *Univ. Med.*, fol., ed. 7ª Lugd. 1602. *Physiol.*, lib. III, *de Temperam.*, c. XI, fol. 92-3.

Helmont l'idée de l'influence incontestable de l'estomac sur le cerveau, idée heureuse, qui est devenue si féconde dans la tête de Broussais. Huarte a jeté aussi de vives lueurs sur la pathologie du cerveau et sur les maladies mentales : il a distingué les diverses lésions qui peuvent affecter les facultés de l'intelligence ; il a démontré par des exemples que la mémoire et l'entendement peuvent être sains, alors que l'imagination est égarée ou pervertie, de même que celle-ci pouvait à son tour demeurer intacte, tandis que l'entendement était atteint ou que la mémoire était lésée. Fernel a aussi exprimé la même idée, mais sans la confirmer par des exemples.

Il est étonnant que Pinel n'ait fait nulle mention de notre auteur dans la brillante revue des travaux de ses prédécesseurs, qui sert d'introduction à son *Traité médico-philosophique de l'aliénation mentale*. Huarte avait vu dans les facultés de l'esprit des choses qui ont échappé à Locke et à Condillac, qui étaient les maîtres ou les guides de Pinel.

En voilà assez pour montrer combien est grande l'influence qu'a pu avoir le livre de Huarte. Nous nous sommes renfermé à dessein dans la physiologie générale, dans cette grande question des rapports du physique et du moral, qui est pour nous toute la science de l'homme. Dans cette question, son influence est incontestable. Cette influence serait encore mieux constatée, si nous avions le loisir ou la volonté de faire des excursions sur un terrain qui nous est peu connu ; on verrait alors les rapports intimes qui rattachent Huarte à certains écrivains modernes de l'école socialiste, qui, se plaçant au point de vue le plus général de l'humanité, ont émis des idées, peut-être plus généreuses que justes.

Après tout, nous ne prétendons pas que tous les auteurs qui ont été cités, et qu'un bon nombre d'autres qui auraient pu l'être, aient fait des emprunts à Huarte. Les grandes idées sont de tous les temps, et les esprits supérieurs, séparés par la distance des siècles, sans rien perdre de leur originalité, se ressemblent souvent par l'analogie de leurs opinions. Nous voulions montrer seulement que l'*Examen* est un livre rempli d'idées originales, d'aperçus nouveaux, et contenant le germe d'un grand

nombre de doctrines ; et nous sommes heureux de pouvoir comparer à notre auteur des hommes d'un esprit supérieur, qui avaient en commun avec lui, sinon les mêmes manières de voir, du moins ce génie entreprenant et profond, qui réveille les idées anciennes, pour leur donner une forme nouvelle et les faire reparaître avec éclat.

CHAPITRE IV.

Caractère de Huarte.

« Chacun se peint sans y penser, dans ce qu'il écrit[1]. » Ce n'est pas dans les biographies qu'il faut étudier les caractères des grands hommes, c'est dans leurs livres, lorsqu'ils ont fait des livres. Cervantes, La Fontaine, Corneille, Molière, pour ne parler que des modernes, excitent moins l'admiration que la sympathie, parce qu'ils se sont peints dans leurs ouvrages ; chez eux l'auteur ne cache pas l'homme; nous sentons que ces grands écrivains valaient encore mieux que leurs chefs-d'œuvre.

Huarte n'a fait qu'un livre, et c'est à cause de cela même qu'il est plus facile d'apprendre son caractère. Ce livre naquit, pour ainsi dire, avec lui; il lui consacra toute sa vie; il y mit non-seulement ses pensées, mais encore ses désirs, ses vœux, son cœur en un mot. Que l'on songe au temps où il vécut : c'était au seizième siècle, et en Espagne, au moment où la réforme, qui venait de s'accomplir en Allemagne, remuait toute l'Europe, et tentait même de franchir les Pyrénées : c'était sous Philippe II, roi inquisiteur et despote, ambitieux et hypocrite, détestant l'indépendance à l'égal de l'hérésie[2]. Où était alors la liberté de penser? Il n'était plus permis de bien écrire. L'inquisition, corrompue et ignorante, était le bras droit du despotisme, et le fléau de la vérité. Partout des bourreaux et des tortures ; la pensée était cernée dans un cercle de feu ; on faisait avec un faux zèle une guerre acharnée à la nouveauté,

(1) Fénelon, *Lettre X* à Lamothe, dans ses œuvres, éd. de Paris, 1824, t. XXI, p. 281.

(2) V. pour cette triste époque de l'*Histoire d'Espagne*, le t. XIII du grand ouvrage de D. Modesto Lafuente. Il était grand temps que l'Espagne eût une histoire vraiment nationale. On n'avait jusqu'ici que la volumineuse compilation du jésuite Mariana.

à la liberté, à l'indépendance. Quoique ces temps malheureux soient déjà loin de nous, nous ressentons encore l'indignation contenue de ces âmes généreuses, que l'ignorance, armée de la force, obligeait au silence, outrageant ainsi dans la conscience des grands hommes la dignité du genre humain.

Ce fut au milieu de ces circonstances que Huarte publia son livre. Le titre même était plein de hardiesse. On n'*examinait* alors que les propositions des hérétiques, pour les jeter aux flammes avec leurs auteurs. Huarte fut plus heureux; il put échapper au bûcher. Son livre seul fut mutilé, mais cela même était un supplice. Son obscurité dut le sauver; mais sa profession pouvait le perdre; car, de tout temps, les médecins ont passé pour incrédules; il est vrai qu'ils ont grandement travaillé à émanciper l'esprit humain. Notre auteur, du reste, avait procédé avec prudence : les précautions mêmes qu'il avait prises semblaient répondre de la sincérité de sa foi et de l'orthodoxie de ses principes. Peut-être la portée de ses idées échappa-t-elle à la censure, et ne vit-on qu'un esprit ingénieux, paradoxal et bizarre, dans un écrivain profond, sérieux, hardi, indépendant, ennemi des abus, ami des réformes, dévoué à la vérité et au progrès.

Le caractère le plus saillant de Huarte, ce qui le distingue surtout, c'est la liberté de la pensée et l'indépendance des opinions. Il dit franchement ce qu'il pense, ne dissimule pas ce qui est mal, indique ce qui serait mieux; et comme il est convaincu, il parle hardiment. Sans qu'il lui en coûte un mensonge ou une flatterie, il dit également la vérité à la royauté et à la théologie, c'est-à-dire aux deux pouvoirs absolus de son époque.

C'est à la « majesté catholique de Philippe II, » dont la main invisible était si redoutée, qu'il adresse son livre; c'est à l'adversaire systématique du progrès qu'il propose les plus grandes réformes. C'était beaucoup d'oser adresser à ce prince ombrageux le programme de son livre : Huarte osa davantage. Voici comment se termine sa dédicace :

« Voulant réduire en art cette nouvelle manière de philoso-
« pher, et en faire l'essai sur quelques esprits, j'ai songé aus-
« sitôt à celui de votre majesté; tout le monde la connaît, tout le

« monde l'admire, voyant un prince de tant de savoir et de sa-
« gesse, dont il ne peut être ici question. C'est dans l'avant-
« dernier chapitre que votre majesté trouvera la nature de son
« esprit ; vous y verrez dans quelle carrière scientifique ou
« littéraire vous pourriez être utile à la république, si, au
« lieu d'être notre roi et seigneur par nature, vous étiez un
« simple particulier. » « Donde V. M. verá la manera de su
« ingenio, y el arte y letras con que habia de aprovechar la re-
« pública, si como es rey y señor nuestro por naturaleza, fuera
« un hombre particular. » (Prohem. p. XXXV.)

Il semblerait, d'après ces paroles, que dans le chapitre indiqué devraient se trouver le portrait et l'éloge de Philippe II. Il n'en est rien, cependant. Il n'est question dans ce chapitre que de David et de Salomon ; encore ce dernier n'est-il pas proposé comme modèle ; on le loue seulement d'avoir demandé à Dieu la sagesse, comme la plus belle vertu d'un roi ; on y excuse les fautes de David, qui est pourtant présenté comme le meilleur des rois ; mais le vrai modèle, c'est Jésus-Christ, dont le royaume n'était pas de ce monde. En outre, on y énumère avec soin toutes les qualités, toutes les vertus que doit avoir un roi, et certainement Philippe II était loin de remplir les conditions exigées. Enfin Huarte déclare qu'il est à peu près impossible de bien régner, même avec l'aide spéciale de Dieu, et finit par conclure, comme plus tard La Fontaine :

« Qu'à peu de gens convient le diadème[1]. »

Remarquons que le *tempérament* qu'il regarde comme seul propre à la royauté, est un tempérament idéal, un tempérament impossible, dont jamais mortel n'a été doué. Le premier homme seul conserva quelque temps ce *tempérament parfait;* mais il le perdit après sa chute, et tous ses descendants furent condamnés à l'imperfection. Remarquons aussi que le seul exemple qu'il ait pu rencontrer d'un roi assez accompli est tiré de l'histoire sacrée, et qu'en proposant comme vrai type du *tempérament royal* un homme-Dieu, il a été au delà de Pla-

(1) La Font., *Fabl.* VI, 6.

ton, qui souhaitait pour le bonheur des peuples que les rois fussent philosophes ou que les philosophes fussent rois. On a vu des rois philosophes, ou plutôt des rois beaux-esprits ; mais non tels que les aurait voulus Platon, ni tels surtout que les aurait voulus Huarte. Cet esprit indépendant comprenait peut-être la royauté comme Rousseau comprenait la médecine, qu'il aurait voulue sans médecins.

Huarte est plus explicite avec les théologiens. Il leur dit sans détours, dès le commencement de son livre, qu'ils ont perdu la théologie, déconsidéré l'Église et détruit la religion. Il leur déclare que cette science divine n'est pas faite pour des esprits caducs et vulgaires ; il leur rappelle les lois oubliées ou méconnues, qui ne permettent cette étude qu'à la vertu pleine de talents, et l'interdisent aux intelligences médiocres ; il se moque de leur ignorance et de leur incapacité ; il trouve fort mauvais que l'on ne tienne aucun compte des sages dispositions de l'Église, et que l'on admette à l'étude de la théologie tant de gens qui seraient bons tout au plus à labourer la terre. C'était alors le temps des congrégations et des couvents, où l'ignorance et la paresse trouvaient asile et protection.

Huarte prévoyait déjà les tristes conséquences que devaient entraîner ces abus. Il fallait être courageux et convaincu pour les signaler et les flétrir.

La théologie, suivant notre auteur, est une science élevée, surhumaine, presque divine, dont l'étude demande une grande intelligence. Quels pernicieux effets ne doit pas produire l'incapacité ? Heureusement que Dieu y a pourvu. « Dans les ma-
« tières de foi que propose l'Église, il ne peut y avoir d'erreur,
« parce que Dieu, ayant compris la faiblesse de la raison hu-
« maine et la facilité avec laquelle les hommes se trompent, n'a
« pas permis que des choses si importantes fussent abandon-
« nées à leur seule décision ; aussi dès que deux ou trois théo-
« logiens s'assemblent en son nom, avec le consentement de
« l'Église, il descend aussitôt au milieu d'eux, comme pour pré-
« sider à leurs délibérations ; il approuve ce qui est bien, écarte
« les erreurs, et révèle ce qui est au-dessus des forces hu-
« maines. La preuve unique de la vérité des raisonnements,

« dans les matières de foi, consiste à examiner si les conclusions « concordent avec les décisions et les croyances de l'église ca- « tholique; si elles ne concordent pas de tout point, elles sont « certainement mauvaises[1]. »

Il est remarquable que l'inquisition ait laissé passer ce morceau. Il en est encore aujourd'hui qui le jugeraient digne du feu. Mais que diraient-ils des réflexions de l'auteur sur les miracles? Elles valent la peine d'être rapportées; on y verra que Huarte était sur ce point beaucoup plus avancé que certains esprits de notre temps.

« Le vulgaire, dit-il, rapporte tout à Dieu, et avec ce grand « mot le vulgaire couvre son ignorance; ne lui parlez pas de « nature ni de causes naturelles; le vulgaire n'aime pas que « l'on explique les choses simplement; d'ailleurs, pour donner « ces explications, il faut étudier les effets et remonter aux « causes, et il n'y a que la *philosophie naturelle* qui prenne la « peine de s'en instruire. Il est si commode de tout voir en Dieu, « de tout rapporter à Dieu! Rien sans doute n'est plus juste « que de voir en Dieu l'auteur de toutes choses, car il est la « cause universelle; mais pourquoi ne pas chercher les causes « secondes et intermédiaires?

« Un philosophe raisonnait avec un grammairien; un jardi- « nier curieux s'approcha d'eux, et leur demanda pourquoi les « plantes qu'il semait avaient tant de peine à croître, malgré « tous les soins qu'il prenait de labourer la terre, de l'arroser, « de la rendre en un mot plus docile, tandis que les herbes qui « poussaient spontanément croissaient et prospéraient sans ef- « fort? Le grammairien répondit que c'était par un effet de la « divine Providence; que, tout se passant pour le mieux, cela « était ainsi pour le bon ordre du monde. Le philosophe de « rire, et le grammairien de se fâcher. Ce n'est pas de vous que « je ris, dit le philosophe, mais du maître qui vous a instruit si « mal. Les choses qui naissent de la providence divine appar- « tiennent aux *métaphysiciens*, que l'on appelle aujourd'hui « *théologiens;* mais les questions de philosophie naturelle ap-

(1) Cap. XIV, p. 171-2.

« partiennent aux philosophes. La terre est comme la marâtre « qui entretient et élève avec soin les enfants qu'elle a mis au « monde, et traite fort mal ceux de son mari; c'est pourquoi « les premiers sont frais et bien portants, les autres maigres et « chétifs. De même la terre prodigue ses sucs aux plantes « qu'elle produit du fond de ses entrailles, et les retire à celles « qu'on lui fait porter par force.

« C'est donc par ignorance des lois et des causes naturelles que « les hommes rapportent tout à Dieu : aimant naturellement ce « qui est étrange et merveilleux, ils le font intervenir en toutes « choses; leur impatience ne s'accommode pas des procédés de « la nature, qui opère toujours avec lenteur; et leur vanité est « bien aise de trouver partout la cause souveraine. Comme ils « savent que Dieu est tout-puissant, ils voudraient qu'en un in- « stant il leur donnât la santé, comme au paralytique, la sagesse, « comme à Salomon, les richesses, comme à Job, et qu'il les dé- « livrât au plus tôt de leurs ennemis, comme il fit pour David.

« Les hommes sont arrogants et vaniteux; ils s'estiment « toujours beaucoup plus qu'ils ne valent; au fond de leur « cœur, ils désirent que Dieu fasse en leur faveur une grâce « particulière, en dehors des voies communes; car, ils ne trou- « vent rien de merveilleux à voir luire son soleil sur les justes « et sur les méchants. On attache d'autant plus de prix aux fa- « veurs, qu'elles sont plus rares. Ainsi s'explique cette crédu- « lité pour les miracles, et le succès des imposteurs qui font « commerce d'abuser le vulgaire. L'intérêt fait les hypocrites et « les fripons, qui trouvent toujours des dupes[1]. »

L'ambition et l'intérêt font des miracles : mais il y a aussi d'autres causes : « Il est des hommes fainéants et paresseux, » dit notre auteur, « qui voudraient que Dieu fît servir sa toute- « puissance à les combler de biens sans travail; et je ne parle « pas de la méchanceté de ceux qui demandent à Dieu des mi- « racles pour éprouver sa toute-puissance, ni de la malice de « ces hommes sans cœur, qui obéissant à un sentiment de « vengeance, implorent avec une haine implacable, le feu du

(1) Cap IV, p. 31-2.

« ciel et les autres châtiments de la colère divine. » Ceci contre l'intolérance religieuse.

« Cet amour du merveilleux, cette manie de voir partout des « choses surnaturelles reconnaît encore d'autres causes. Le « vulgaire est superstitieux ; sa religion est peu éclairée ; il croit « que les miracles servent beaucoup plus à la gloire de Dieu, « que les merveilles de la nature. Mais le vulgaire ne sait pas « que Dieu ne fait des prodiges et des miracles que pour mani- « fester sa toute-puissance à ceux qui l'ignorent, ou pour con- « firmer sa doctrine ; hors de là il n'y a jamais recours. Cela « est si vrai, que Dieu n'opère plus aujourd'hui ces faits étran- « ges du Vieux et du Nouveau Testament ; et la cause en est « qu'il a fait tout ce qu'il fallait, afin que les hommes ne pussent « prétexter de leur ignorance. C est une grande erreur de croire « qu'il doit encore renouveler les mêmes faits, réitérer les mê- « mes preuves, et démontrer une seconde fois la vérité de sa « doctrine par de nouveaux miracles, en ressuscitant les morts, « en rendant la vue aux aveugles, en guérissant les boiteux et « les paralytiques : « Dieu ne parle qu'une fois, dit Job, et il ne « répète jamais. » *Semel loquitur Deus, et secundo idipsum non « repetit*[1]. »

« De même que le roi se réserve la décision des cas que la « loi ne détermine pas, et qui n'ont pu être prévus à cause de « leur gravité ou de leur caractère extraordinaire ; de même « Dieu s'est réservé les effets miraculeux, pour la production « desquels il n'a accordé aucun pouvoir aux causes naturelles. « Mais il convient de remarquer que pour reconnaître ces faits « et les distinguer des œuvres naturelles, il faut être grand phi- « losophe, savoir à fond la nature, connaître les causes natu- « relles et tous les effets qu'elles peuvent produire. Cela même « ne suffit pas ; il faut encore la sanction de l'Église. » Et immédiatement après il ajoute que « l'ignorance de la philosophie « naturelle fait voir des miracles là où il n'y en a point. » « Les « philosophes se rient de ceux qui disent : Cette œuvre vient de « Dieu, sans se mettre en peine de la suite des causes particu- « lières qui ont pu la produire. »

(1) Job., c. XXIII, 14.

« Le roi ne veut et ne doit pas écouter ceux qui lui deman-
« dent de violer une loi juste, ou qui veulent qu'un cas soit jugé
« en dehors de l'ordre judiciaire. De même Dieu n'écoute point
« celui qui lui demande des miracles et des faits hors de l'ordre
« naturel. Encore le roi peut-il changer ou modifier les lois ou
« en introduire de nouvelles, non seulement parce que le temps
« demande des innovations et des réformes, mais encore parce
« que le conseil de l'homme est faillible, et ne peut atteindre
« d'une fois à la vérité et à la justice ; tandis que l'ordre natu-
« rel de tout l'univers que nous appelons *nature*, a persisté
« depuis que Dieu a créé le monde, sans qu'il ait été nécessaire
« de changer un iota : il le fit avec tant de sagesse et de pré-
« voyance qu'il semble qu'en lui demandant que cet ordre ne soit
« pas observé, on trouve des défauts à son ouvrage. » C'est ainsi que raisonne un esprit sensé.

Mais laissons la théologie et revenons aux théologiens.

Les théologiens se proposent, dans leurs études, la démonstration de la foi et la recherche de la vérité, qu'ils ont mission d'enseigner aux autres. Or, la vérité ne se peut connaître que par les forces de l'entendement ; c'est avec l'entendement que l'on distingue le vrai du faux et que l'on interprète suivant leur vrai sens les paroles de l'Écriture : « Tel est le but de
« la théologie scholastique ; à force de distinguer, d'inférer,
« d'induire, de raisonner et de juger, elle arrive à savoir la vé-
« rité et à la distinguer de l'erreur. »

L'enseignement de la religion est confié aux prédicateurs ; et la plupart des prédicateurs, suivant Huarte, ont peu d'intelligence des choses divines. Ils semblent moins se préoccuper des intérêts de la vérité, que faire parade de leur talent de bien dire. Mais laissons parler notre auteur.

« A l'éloquence profane, jadis si florissante, devenue vers son
« déclin l'art misérable des sophistes et des avocats, succéda
« la doctrine évangélique. Celle-ci aurait pu opérer la persua-
« sion par les ressources de l'art oratoire, beaucoup mieux que
« toutes les sciences du monde, car de toutes elle est la plus cer-
« taine et la plus vraie. Mais Jésus-Christ ordonna à saint
« Paul de la prêcher en toute simplicité, afin que les nations ne

« fussent pas tentées de croire qu'elle n'était qu'un mensonge « bien ourdi, semblable à ceux que les orateurs persuadaient au- « trefois à force d'art. Mais la foi étant admise et établie depuis « tant d'années, il est bien permis de prêcher avec les artifices « de la rhétorique, qui n'ont plus aujourd'hui le même inconvé- « nient qu'au temps de saint Paul.

« Aujourd'hui, le prédicateur le plus suivi est celui qui « réunit les qualités de l'orateur : cela se comprend. Si les an- « ciens orateurs donnaient à entendre au peuple le faux pour le « vrai, en mettant à profit les règles et les préceptes de leur art, « à plus forte raison l'auditoire chrétien se laissera-t-il con- « vaincre, si on lui persuade avec éloquence ce qu'il a déjà com- « pris, ce qu'il croit déjà. »

« La divine Écriture résume en quelque sorte, toutes choses; « pour la bien interpréter, il faudrait posséder toutes les sciences. « Nos prédicateurs le savent bien. Ce n'est pas ce qu'il faut leur « recommander. Ils se mettent surtout en peine de trouver un « texte auquel ils puissent adapter à propos un grand nombre « de belles sentences tirées de l'Écriture, des docteurs sacrés, « des poètes, des historiens, des philosophes, des médecins et « des légistes, mettant toutes les sciences à contribution, par- « lant de toutes avec une grande abondance de douces paroles. « De la sorte, ils étendent et développent leur sujet une heure « durant, et même deux s'il le faut. Ils réalisent dans l'art ora- « toire le type que rêvait Cicéron. Est-il possible que des hom- « mes qui savent tant de choses les sachent bien? connaissent- « ils comme ils le devraient les Écritures et les théologiens, dont « l'étude demande une grande force d'intelligence? »

Tout cela vient après un magnifique éloge de l'apôtre saint Paul, que Huarte admirait sincèrement, et qu'il propose comme le vrai modèle des prédicateurs.

Huarte distingue l'éloquence de la sophistique; il ne confond pas le rhéteur et l'homme éloquent. Il croit avec raison que la véritable éloquence vient de l'âme, et que l'orateur digne de ce nom est celui qui ne se sert de la parole que pour la vérité.

« Nos orateurs, poursuit-il, connaissent la philosophie natu- « relle et morale, la médecine, la métaphysique, la jurisprudence,

« les mathématiques, l'astrologie, tous les arts, toutes les « sciences, mais ils n'en savent que les fleurs et les propositions « communes ; ils n'ont le sens ni la raison d'aucune d'elles. On « peut en dire autant de la théologie, dont ils ne possèdent « qu'une connaissance superficielle. Il est fort dangereux que de « tels hommes aient mission d'enseigner la vérité au peuple « chrétien, et que l'auditoire soit tenu de les croire. S'ils n'ont « point cette faculté par laquelle on descend jusqu'à la racine « de la vérité, ne pourra-t-on pas leur appliquer les paroles du « Christ? « Fuyez-les; ils sont aveugles et conducteurs d'aveu- « gles : si un aveugle en conduit un autre, tous les deux tombe- « ront dans le fossé[1]. » Elle est intolérable la hardiesse de ces « prédicateurs qui montent en chaire sans savoir un mot de « théologie, et qui de plus sont incapables de l'apprendre[2]. Déjà « saint Paul s'était plaint amèrement de ces intrus. La fin de la « loi de Dieu, dit-il, c'est la charité d'un cœur pur, une bonne « conscience, une foi non feinte : ceux qui s'en écartent sont les « orateurs de la vanité; ils veulent se faire docteurs de la loi, et « n'ont point l'intelligence de ce qu'ils affirment. Ils parlent « contre la vérité, n'ont d'autre Dieu que leurs appétits, et leurs « douces paroles séduisent les cœurs innocents[3]. La vaine élo- « quence et le bavardage des théologiens ont perdu l'auditoire « chrétien ; parce que ni la connaissance des langues, ni les or- « nements du discours, ne peuvent suppléer l'intelligence qui « fait découvrir la vérité. »

Cette éloquente satire ne put échapper à la censure; l'inquisition la fit disparaître. Mais l'inquisition dut respecter les citations de Saint-Paul, qui de son temps avait à jamais flétri « ces serpents venimeux qui corrompent ceux qu'ils ont mission « d'instruire, ces imposteurs dépourvus de foi et de charité, qui « n'ayant rien de la simplicité de la colombe, n'ont que l'astuce « du renard, qui se donnent pour les apôtres du Christ et ne « sont en réalité que les représentants du démon ; car c'est de

(1) Matth., c. XXV, 12.

(2) « Qui sibi semitam non sapiunt, alteri monstrant viam. » Ennius, ap. Cic. *de divinat.*, lib. I, c. 58.

(3) Paul. *ad Timoth.* I, c. 1, v. 5, 6, 7.

« lui qu'ils tiennent l'hypocrisie, et cet art perfide de séduire « les cœurs innocents par une fausse apparence de sainteté ; ils « ne servent point le Seigneur, mais leur *sensualité* : c'est l'in- « térêt qui leur donne l'astuce, la ruse et tous les artifices qu'ils « emploient pour séduire les ignorants et les simples. »

Nous abrégeons cette invective qui est, dans le texte, un morceau vraiment éloquent. Nous n'énumérerons pas tous les vices qu'Huarte attribue à ces prédicateurs de mensonge, qu'il veut chasser de la chaire chrétienne, comme Jésus-Christ chassait les marchands du temple. Sur le chapitre de la théologie et des théologiens, il resterait encore beaucoup à dire; nous pourrions parler des idées de Huarte sur le démon et sur les anges, sur les supplices de l'enfer, sur l'état de l'âme après la mort, sur la chute du premier homme, sur la naissance et l'éducation de Jésus-Christ, etc.; mais il faut se borner. Disons seulement qu'en abordant ces questions délicates, Huarte procède avec beaucoup de prudence, suivant toujours les textes sacrés, pour l'interprétation desquels il a posé cette règle : « Qu'il faut entendre les Écritures dans leur sens le plus naturel[1] ». Il ne rit jamais des choses sérieuses; il recherche la vérité de bonne foi, et s'indigne contre l'erreur et le mensonge.

Les considérations que présente Huarte, à propos de la législation, méritent d'être rapportées ; pour le siècle où il vivait, elles sont pleines de hardiesse. « La loi, dit-il, à le bien consi- « dérer, n'est autre chose qu'une *volonté rationnelle* du législa- « teur ; c'est par elle qu'il explique clairement comment on doit « apprécier les cas qui se présentent dans la société, afin de « maintenir ses sujets dans la paix, de leur apprendre comment « ils doivent vivre, de régler en un mot leur conduite. Je dis « une volonté rationnelle, parce qu'il ne suffit pas que le roi « ou l'empereur expliquent leur volonté d'une manière quel- « conque, pour qu'elle devienne loi; car si cette volonté n'est « pas juste, fondée sur la raison, elle ne peut s'appeler loi, « elle n'est pas loi; de même que celui-là ne serait pas homme,

(1) Cette règle, il ne l'a pas toujours suivie ; mais ses interprétations sont originales.

« qui n'aurait pas d'âme raisonnable. Voilà pourquoi les rois « doivent faire leurs lois de concert avec des hommes sages « et de beaucoup de savoir, afin qu'elles aient un caractère « de droiture, d'équité et de bonté, et que les sujets les re- « çoivent de bon vouloir, et soient dans l'obligation de les « observer.

« Le but de la loi, c'est de régler la vie de l'homme, et de lui « enseigner ce qu'il doit faire, ce qu'il doit éviter; afin que « tout se passe selon la justice, et que la paix se maintienne « dans la république. C'est pour cela, qu'il est prescrit d'écrire « les lois en termes clairs, non équivoques ni obscurs, ni sus- « ceptibles de plusieurs sens, sans signes particuliers ni abré- « viations ; de telle sorte qu'elles soient si claires, si intelligibles, « que quiconque les lira puisse les retenir aisément en sa mé- « moire. Les bons législateurs mettent tous leurs soins à faire « des lois justes et claires.

« Telle devrait être la loi; mais il est rare que les choses « aient la perfection qu'aime à leur prêter l'intelligence. Que la « loi soit juste et raisonnable, qu'elle prévienne tous les cas « qui pourront se présenter, qu'elle soit rédigée en termes « précis, qu'elle n'offre point de contradictions ou double sens, « c'est ce qu'il n'est pas toujours possible d'obtenir, parce que « la loi a été établie par la raison des hommes, qui ne saurait « régler les choses à venir.

« C'est pourquoi les rois ne doivent pas craindre, par une « fausse honte, de réviser et de corriger leurs lois ; car enfin, « ils sont hommes, et leurs erreurs n'ont rien qui doive éton- « ner, d'autant qu'il n'est point de loi qui puisse embrasser « par des paroles toutes les circonstances du cas qu'elle déter- « mine, parce que les méchants ont plus de malice pour inven- « ter des crimes, que les gens de bien n'ont de prévoyance pour « les juger. »

Huarte a beaucoup insisté sur les qualités morales et intellectuelles que doit présenter le magistrat ; il a montré combien un cœur droit et un esprit sensé sont indispensables pour la bonne administration de la justice : « C'est surtout dans cette « carrière qu'il faudrait, dit-il, choisir des aptitudes spéciales :

« l'avocat et le juge doivent à chaque instant distinguer, di-
« scuter, raisonner, discerner, faire en un mot preuve de bon
« sens et de jugement ; il est donc nécessaire que celui qui en-
« treprend l'étude des lois ait un bon entendement. Si l'État
« faisait un choix préalable, il serait assuré que ses administra-
« teurs rendent la justice. Mais tant qu'il laissera la porte ou-
« verte à toutes les incapacités, on verra se reproduire les
« mêmes inconvénients[1]. » L'auteur rappelle ici quelques abus, qui donnent une triste idée de l'administration de la justice de son temps. « Que le juge soit un honnête homme, et qu'il
« ait le sens droit, voilà ce qui est le plus important : d'autant
« plus que les raisons des lois manquent le plus souvent de
« preuves, et ne peuvent s'appuyer sur l'expérience. Il faut en
« dire autant du gouvernement et du pouvoir administratif.
« Les charges ne conviennent pas aux plus savants, mais aux
« plus habiles. Il arrive souvent que l'on donne un gouverne-
« ment à un jurisconsulte, comme on ferait un sourd juge d'un
« concert. En revanche, on voit des hommes qui avec quatre
« lois mal apprises font des merveilles dans une charge, parce
« que c'est là que les appelait leur vocation. »

Nous avons vu, en parlant de la certitude, de quelle manière Huarte traite les avocats : il faut avouer qu'il ne les ménage guère ; il n'approuve pas que, dans une même cause, ils se chargent indifféremment de soutenir le pour et le contre. Il lui semble que, lorsqu'il s'agit de justice, on ne doit se servir que des armes loyales de la vérité. Il sait bien que c'est là de la morale en théorie, et que l'intérêt qui fait agir les avocats, aussi bien que les médecins et les autres hommes, a souvent plus de force que le droit. « Et combien un avocat bien payé par avance
« trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ! combien son geste
« hardi la fait-il paraître meilleure aux juges dupés par cette
« apparence ! » C'est Pascal qui dit cela : Huarte ne pensait pas autrement[2].

(1) « Nunc, refractis pudoris et reverentiæ claustris, omnia patent omnibus ; nec inducuntur, sed irrumpunt. » Plin., *Epist.* II, 14.

(2 Pascal, *Pensées*, art. III, p. 34, éd. Havet.

Huarte a beaucoup parlé de la médecine et presque point des médecins. La satire est si facile entre gens de même profession, qu'il faut lui savoir gré de s'en être abstenu, d'autant plus que la matière devait être fertile ; car on pense bien que de son temps il y avait aussi des hommes de l'art incapables, comme il y avait de mauvais rois, de pauvres théologiens, et d'ignorants jurisconsultes. Il se contente de signaler, en passant, l'avarice et la cupidité de quelques médecins, qui puisent leurs inspirations dans l'amour du gain plutôt que dans l'amour de leurs semblables ; il passe sur toutes les misères qui affligent la plus noble des professions, pour s'élever avec un grand sens vers les considérations les plus hautes de l'art et de la science ; ne se lassant point de répéter que le but de la médecine, c'est la vie même de l'homme, le soulagement de ses maux, la conservation de sa santé, le plus précieux de tous les biens, et que les médecins sans foi, sans talent et sans vocation, sont exposés tous les jours à commettre des crimes sans excuse. Aussi recommande-t-il d'unir, autant qu'il est possible, l'art avec la science, la théorie avec la pratique ; il veut avant toutes choses que le médecin soit un homme honnête, ingénieux à faire le bien, consciencieux et savant, et présentant cet ensemble de qualités dont a parlé Hippocrate, qui relèvent l'art, et font estimer et aimer l'artiste. La plupart des malades, quand ils guérissent, rapportent leur guérison à Dieu, et se croient quittes envers le médecin lorsqu'il a reçu ses honoraires ; il faut les laisser dire et travailler à faire des ingrats. Le médecin doit être philosophe, il ne doit pas s'irriter contre l'ignorance et la sottise; seulement, il doit être capable de montrer qu'il peut rendre l'intervention de Dieu plus efficace.

Au seizième siècle, sous Philippe II, on persécutait en Espagne, avec un acharnement sans exemple, les juifs et les maures, qui avaient fait la prospérité de ce pays. Pendant que l'on poursuivait, avec toute la haine de l'intolérance, cette guerre d'extermination, Huarte trace sous un nouveau point de vue l'histoire des juifs ; il apprécie toutes leurs bonnes qualités et les ressources de leur intelligence ; il excuse leurs travers ou leurs défauts, ou plutôt il les explique par les persécu-

tions et l'esclavage. Il fait le plus grand éloge de leurs médecins, qui furent en effet, pendant des siècles, les moins ignorants de l'Europe, et dont l'habileté avait, au dire de Bordeu, soulevé bien des ressentiments et des haines. Les suppôts des universités ne contribuèrent pas peu à éveiller la vigilance des papes et des conciles, pour faire interdire l'exercice de l'art aux médecins juifs. Un docteur disait avec indignation « qu'il suffisait « d'être juif pour être réputé bon médecin. » On les accusait volontiers d'ignorance et de charlatanisme ; c'était une exagération, qui ne peut s'expliquer que par un zèle trop ardent [1].

L'histoire de la médecine a conservé des noms illustres parmi les médecins espagnols et portugais, appartenant au peuple juif, et l'histoire justifie les éloges que leur donne notre auteur. L'influence de ces médecins a été salutaire, ils arrachèrent la médecine des mains des moines ignorants ; et, après l'avoir tirée du cloître, ils excitèrent dans les universités, naissantes alors, une heureuse émulation qui hâta les progrès de l'art. Pendant la longue période du moyen-âge le peu d'instruction de l'Europe venait en grande partie des juifs ; leur commerce les mettait en relation avec tous les pays, ils rapportaient de leurs longs voyages des manuscrits ou des médicaments ; ils vivaient continuellement en rapport avec l'Orient, dont ils connaissaient les langues, et avec l'Espagne, devenue le centre de la médecine des Arabes.

Huarte a consacré un chapitre à l'art de la guerre : cette étude devait lui fournir quelques considérations utiles ; elles sont dignes d'un philosophe. Huarte vivait dans un temps de discorde ; il put voir toutes les guerres du temps de Charles-Quint et de Philippe II, sous le règne desquels le sang fut répandu à flots en Italie, en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas. Alors les armes espagnoles étaient puissantes et redoutées, mais la gloire coûtait bien cher. Il y eut dans ce temps de grands et de vaillants capitaines, mais parmi eux des hommes féroces,

(1) Sur les médecins juifs, Prunelle, *Discours de l'infl. de la Méd. sur la naiss. des lettres*, not. XIII, pp. 103-106. — Cf. *Discours*, not. 129, p. 55.

dont le courage n'égalait pas la cruauté. En écrivant ses réflexions sur l'art militaire, Huarte songeait certainement aux événements de son temps.

« La justice et la sagesse, dit-il, sont au-dessus de la valeur ; « mais c'est celle-ci que l'on estime, que l'on honore davantage. « Les rois ne tiennent pas en honneur les plus hautes vertus, « et la justice qui est la première de toutes ; mais ils récompen- « sent celles dont ils retirent le plus de profit. Sans cela, trou- « veraient-ils des hommes qui risquassent volontairement leur « vie pour défendre leurs biens et leurs États ? Lorsque Rome « décernait les honneurs du triomphe à ses capitaines, elle ne « récompensait pas seulement la valeur du triomphateur, mais « aussi la justice avec laquelle il avait su maintenir dans l'ar- » mée la paix et la concorde, la sagesse de sa conduite, la tem- « pérance, qui le fit renoncer au vin, aux femmes, aux excès « de table, choses toutes qui troublent le jugement et empê- « chent les bonnes résolutions. Ce n'est pas tant le courage et « la vaillance qu'il faut rechercher dans un chef d'armée, c'est « la prudence. Ce ne sont point les plus vaillants capitaines qui « font les plus belles choses : dans la guerre, la prudence du « conseil est plus nécessaire que l'audace de l'attaque. Le « plus grand capitaine n'est pas celui qui livre des batailles « sanglantes ; c'est celui qui à force d'habileté, obtient des avan- « tages réels, sans qu'il lui en coûte beaucoup de sang. Rome « avait d'illustres généraux, qui remportaient de grandes vic- « toires ; mais le jour de leur triomphe était un jour de deuil ; « on comptait le nombre des morts, et l'on trouvait que cette « gloire s'achetait bien cher. Fabius, au contraire, était un gé- « néral prudent et habile, qui évitait les batailles rangées, se « tenait toujours sur ses gardes, inquiétait sans cesse l'ennemi, « et, à force de combinaisons, à arrivait des succès réels, sans « qu'il en coûtât un seul soldat à la république. Ses triomphes « excitaient des transports de joie. »

C'est une pensée d'humanité qui recommande Fabius à l'estime de notre auteur ; il ne pensait pas que la guerre dût être un massacre ; il était avare de sang humain.

« Le courage par lui-même vaut peu de chose, il faut qu'il soit

« accompagné d'autres qualités ; ce courage brutal ou physique, « qui est un effet du tempérament, s'accorde peu avec la sa- « gesse ou la prudence ; mais le courage dépend de l'homme[1].

« De là vient que les nobles ont de l'honneur, et partant de « la vaillance ; l'honneur est le vrai mobile de la noblesse. Mais « que l'on dise à un grand seigneur de tracer un camp, de dis- « poser une armée, d'imaginer les moyens de battre l'ennemi : « s'il n'a point le talent nécessaire, il n'y réussira pas. » Il faut songer qu'à cette époque les nobles seuls dirigeaient les armées par droit de naissance.

Huarte ne signale pas seulement les abus de son temps ; il secoue les préjugés qui, en Espagne plus qu'ailleurs, ont de profondes racines. Il fait voir que l'origine de la noblesse est toute naturelle ; que les premiers qui reçurent des titres furent des hommes valeureux dont on récompensa les services par des priviléges et des biens ; or, les biens et les honneurs attirent l'estime et la considération, qui se perpétuent dans les familles, et c'est ainsi que naît la noblesse. Notre auteur fait à ce sujet une digression fort savante, digne d'un historien érudit : il démontre que les nobles d'Espagne sont les descendants de ces braves soldats qui acquéraient à force de services une paie de 500 sous ; et il censure, en passant, les écrivains modernes qui n'ont jamais pu découvrir cette origine, « parce que, dit-il, « hors des choses que d'autres ont déjà écrites, il ne faut cher- « cher chez eux nulle invention[2].

« Dans le monde entier, la noblesse est née de simples parti- » culiers qui, par leur valeur et leurs exploits, méritèrent pour « eux et pour leurs descendants le titre de nobles, chevaliers, « comtes, marquis, ducs, princes et rois[3]. Cependant on voit « des hommes tellement ignorants et dépourvus de sens commun, « qu'ils ne veulent point reconnaître que leur noblesse ait eu un « commencement ; pour eux elle est éternelle, et passée dans le

(1) C. XVI, p. 208-9.

(2) C. XVI, p. 226.

(3) Il faut lire dans le texte toutes les réflexions qu'inspirent à l'auteur les titres et les dignités de la noblesse : il se moque, comme il faut, « de la sotte vanité de ce jargon frivole. » La Font., *Fabl.* X, 16.

« sang, non par une faveur spéciale du roi, mais par une insti-
« tution surnaturelle et divine. Je ne puis m'empêcher de rap-
« porter à ce propos un dialogue très piquant, qui eut lieu
« entre le prince don Carlos et le docteur Suarez de Tolède,
« alors son *alcade* de cour à Alcalà de Henarès.

Le prince demande au docteur dans quelle Université il a fait ses études. — « Dr. Sire, à Salamanque. — Pr. Et vous êtes doc-
« teur de Salamanque? — Dr. Non, sire. — Pr. Voilà ce que je
« n'approuve point, que l'on étudie dans une faculté et que l'on
« prenne ses degrés dans une autre. — Dr. Mais votre altesse
« doit savoir que les frais que l'on est obligé de faire pour se gra-
« duer à Salamanque sont exorbitants [1] ; voilà pourquoi les pau-
« vres gens, comme moi, n'en voulons point et nous allons cher-
« cher le bon marché, persuadés que nous sommes que l'habileté
« et la science ne s'acquièrent pas avec les grades, mais par le
« travail et l'étude. Mes parents n'étaient pas, d'ailleurs, telle-
« ment dépourvus des biens de la fortune, qu'ils n'eussent pu me
« faire prendre mes degrés à Salamanque, si je l'eusse voulu. Mais
« votre altesse n'ignore pas que les docteurs de cette Univer-
« sité ont les mêmes franchises que les nobles (*hijosdalgo*) d'Es-
« pagne ; et ce privilége nous fait tort à nous, qui le sommes
« par naissance, ou du moins à nos descendants. — Pr. Quel
« est celui des rois mes ancêtres qui a anobli votre race? —
« Dr. Il n'y en a point, car votre altesse doit savoir qu'il y a
« deux espèces de nobles en Espagne : les uns ont la noblesse
« dans le sang ; les autres par privilége. Or, ceux qui sont nobles
« de race, comme moi, n'ont point reçu la noblesse des mains
« du roi, comme ceux qui le sont par privilége. — Pr. Voilà ce
« que j'ai beaucoup de peine à comprendre ; je serais bien aise
« d'avoir là-dessus une explication bien claire. Mon sang royal,
« en remontant de moi à mon père, de celui-ci à mon aïeul,

(1) On lit dans un commentaire espagnol de Cervantès, qu'à l'université de Salamanque, on était très indulgent pour les candidats incapables, pourvu qu'ils payassent bien. Seulement, on ajoutait en conférant le grade : « Accipiamus illum propter pecuniam suam, et dimit-
« tamus asinum in patriam suam. » Le raisonnement des professeurs de Salamanque valait mieux que leur latin.

« sons que sortent les grands hommes ; c'est dans les campa-
« gnes, dans les petites localités, que naissent souvent les
« grands esprits, les talents supérieurs. Quoique le vulgaire
« pense le contraire, il n'est que trop vrai que sous le toit du
« laboureur et du pauvre naissent souvent des grands hommes
« ignorés, qui, placés au milieu de circonstances favorables,
« eussent pu illustrer leur nom et leur pays. »

Il n'est pas facile d'obtenir la considération des hommes. « Il
« me semble, dit Huarte, que l'homme, pour être réellement
« honoré, doit présenter six conditions dont la réunion forme
« l'honnête homme accompli, mais qui n'ont pas toutes la même
« importance. La première, c'est la valeur personnelle, c'est-à-
« dire la sagesse, la justice et la vaillance. C'est d'elle que vien-
« nent les richesses, les grandes familles et les noms illustres.
« Après la valeur personnelle, ce qui honore le plus un homme
« ce sont les richesses, sans lesquelles nul n'est estimé ; la
« troisième, c'est la noblesse et l'ancienneté des ancêtres : une
« grande naissance et un nom illustre valent beaucoup, mais
« l'un et l'autre sont peu utiles pour celui qui est dans le be-
« soin. La noblesse seule ne suffit point aux nécessités de la
« vie ; elle fait vivre l'homme misérablement, en le privant des
« moyens qui seuls pourraient améliorer son sort ; mais si elle
« est jointe à la richesse, il n'y a plus rien à désirer. Il en est qui
« comparent la noblesse au zéro, qui, joint à un autre nombre,
« en augmente la valeur. La quatrième, c'est une place ou une
« profession honnête, tandis que rien ne rabaisse l'homme autant
« que la nécessité de gagner sa vie par le travail de ses mains.
« La cinquième, c'est un beau nom et un prénom agréables, fa-
« ciles à prononcer, doux à entendre. La sixième, c'est la dé-
« cence et la propreté dans les vêtements, et une suite de nom-
« breux domestiques. »

Il est inutile d'ajouter des réflexions. Terminons en disant que Huarte était un homme d'un sens droit et d'un cœur élevé : il ne fait point de satires pour le plaisir de rire des misères qu'il voit autour de lui. S'il n'avait eu que de l'esprit, il n'aurait pas creusé si profondément, il ne se fût pas indigné contre les injustices de son temps, il n'eût pas réprouvé, comme il

le fait, cette intelligence du mal, qui rend inexcusables les mauvaises actions, il n'eût pas fait des vœux pour la liberté de la Grèce, trois cents ans avant sa délivrance, il n'eût pas recommandé en toute chose d'avoir pour but l'utilité générale, enfin il n'eût pas signalé la nécessité de mettre d'accord les sciences et les aptitudes, c'est-à-dire l'art et la nature, la carrière et la vocation; sachant très bien que, dans toutes les positions de ce monde, l'homme ne peut se rendre vraiment utile qu'en aimant ce qu'il fait, qu'en ayant l'amour de sa profession. Pour indiquer ces réformes qui ne peuvent s'accomplir qu'avec le temps, il s'est fait une loi de dire sur toutes choses ce qu'il pensait, après l'avoir médité sérieusement; il a pris pour règle d'avoir toujours recours à la raison, et de regarder en elle la vérité des choses. Tel était son principe; il y est resté fidèle, parce qu'il avait, comme Marc-Aurèle, « l'amour du prochain, de la vérité, de la justice, » parce qu'il était vertueux, et que parmi les fruits de la vertu, suivant Aristote, il faut compter l'amour du beau et l'amour des hommes φιλάνθρωπον καὶ φιλόκαλον[1]. Huarte a prouvé dans tout le courant de son livre, que ce qu'il aimait par dessus toutes choses, c'était l'*ordre* dans l'humanité.

(1) Arist., *de Virt. et vit.*, c. 8, p. 1251, b. 35.

CHAPITRE V.

Style de Huarte.

La physionomie de Huarte répond à son caractère; son style est conforme à sa pensée. C'est un auteur qui se rend compte de ce qu'il pense, et qui n'est pas embarrassé pour le dire; il sait ce qu'il veut et va droit au but. S'il s'arrête quelquefois en chemin, c'est qu'il sent qu'on aura de la peine à le suivre; mais il ne s'égare pas dans les petits sentiers; ses digressions sont des épisodes; il n'y a dans son livre rien qui ne puisse ou ne doive s'y trouver; aussi tout y est-il à sa place; le nombre et la variété des objets ne troublent en rien l'harmonie de l'ensemble. C'est que tout est disposé avec ordre et méthode, et l'on ne sait vraiment ce qu'on doit admirer le plus de cette disposition ou de la pensée qui y a présidé. Il n'est peut-être pas de livre qui contienne tant de choses si diverses; cependant on les aperçoit toutes; il n'y en a point qui demeure cachée dans l'ombre; la lumière pénètre de tous côtés dans cette vaste galerie; elle éclaire également tous les objets; on les voit tous avec leurs couleurs naturelles.

La conception est élevée, mais elle est claire, et l'expression l'est aussi. Les choses les plus difficiles sont dites si simplement, qu'il semble que dans la tête de l'auteur la pensée naisse spontanément et sans effort; mais elle est si nettement exprimée, qu'on voit bien qu'elle a été mûrie : l'auteur la laisse échapper lorsqu'il ne la peut plus retenir; ce n'est pas la pensée qui cherche la parole, c'est la parole qui va au-devant de la pensée. Cet esprit profond a eu une grande idée qui en a enfanté mille autres; elles se pressent toutes autour de l'idée-mère. Ainsi s'expliquent la concision de la pensée et la clarté du style. Huarte a tant de choses à dire, qu'il ne peut trouver le temps de nous les montrer toutes en détail. Il se contente souvent de les indiquer; mais il les montre de telle sorte, que nous sommes forcés de nous y arrêter.

Les idées sont aussi nombreuses que les mots, car chez lui les mots ne servent que pour les idées; rien n'est accordé au superflu. Il le dit lui-même : « Abondance de paroles, pauvreté de pensée. » Mais si les idées sont nombreuses, elles ne sont pas exprimées de la même manière. La forme est aussi variée que le fond, l'expression revêt toutes les nuances de la pensée. De là cette variété de style, le talent le plus rare de l'art d'écrire, et le plus grand mérite des vrais écrivains. Il n'est donné qu'aux natures supérieures d'avoir, pour ainsi dire, une individualité multiple; il n'y a que les grands écrivains qui puissent prendre plusieurs airs de visage, sans changer de physionomie. Le style de Huarte est bien à lui; il a un cachet puissant d'originalité; une fois qu'on le connaît, on ne saurait le confondre avec nul autre, mais on peut dire en même temps qu'il a plusieurs manières. Là est le secret de l'auteur et son talent d'écrivain.

Huarte était un homme de génie qui aimait son sujet avec passion; pour exprimer ses pensées, il avait à son service une langue belle, riche, capable de reproduire toutes les nuances de la pensée et du sentiment; à la fois noble et familière, simple et majestueuse. A cette époque, la langue espagnole était une langue vraiment nationale. Pure de tout mélange, indépendante dans ses allures, forte et originale, elle avait cette physionomie particulière qui caractérise la langue d'un grand peuple, et que lui ont fait perdre, depuis, la décadence de la nation et l'imitation plate et servile des littératures étrangères. C'était encore la seule langue de l'Europe qui conservât toute la grandeur de la langue latine, dont elle était née. Elle avait acquis alors son plus beau développement, et, pour se montrer dans toute sa splendeur, elle n'attendait plus que Cervantès. Or, de l'*Examen des Esprits* à la publication du chef-d'œuvre de la littérature espagnole, il n'y a qu'un intervalle de vingt-cinq ans. Dans Huarte la langue est déjà toute faite.

On pourrait établir quelques rapprochements entre ces deux illustres écrivains : quoique leurs livres soient bien différents, ils offrent parfois une grande analogie Outre la fraternité du génie, qui rapproche la plupart des grands hommes, ces deux auteurs présentent des ressemblances qui frapperont les esprits

attentifs. Nous ne doutons pas que Cervantès n'ait eu connaissance du livre de notre auteur, qu'il n'en ait compris toute la portée; nous ne doutons pas surtout qu'il n'en ait apprécié le mérite. Il y a, dans le livre de Cervantès, des choses qu'il n'a pu apprendre que d'un medecin, et tout porte à croire que c'est dans l'*Examen* qu'ils les a apprises. Quant au style, les écrivains supérieurs ne l'empruntent à personne, mais il est bien des pages de l'*Examen* que Cervantès n'eût point désavouées. Rien, dans la littérature espagnole, n'est au-dessus de la joyeuse histoire de l'ingénieux hidalgo de la Manche; cet ouvrage peut à lui seul représenter toute une langue; mais on remarque dans Huarte une pureté de goût, une simplicité de style qui sont dignes d'admiration. Il fallait beaucoup de sens et une haute raison pour écrire d'une manière naturelle à cette époque. Chez lui point de ces pensées subtiles et déliées, comme on les aimait alors, point de ces comparaisons bizarres qui semblent inhérentes au sol et au génie de la langue, point de ces façons exagérées de dire grandement les petites choses, de telle sorte que l'idée disparaît sous la majesté de la phrase; point de jeux de mots ni de termes à double sens, et surtout point de petits vers, si faciles à composer dans une langue harmonieuse et cadencée.

Ces défauts et bien d'autres encore, tolérés en Espagne, choquent la critique sévère des nations qui ont moins d'imagination et plus de jugement; Cervantès lui-même n'a pas su ou n'a pas voulu y échapper. Le style de Huarte n'est pas aussi brillant que celui de Cervantès, mais il est solide et plus égal. Il est simple, naturel, clair et facile, accommodé au sujet, et suivant sans effort la pensée de l'auteur. Sans doute on y lit certaines choses qui semblent obscures, ou du moins d'une intelligence difficile. Mais cela tient à la profondeur de la pensée, encore plus qu'à la concision de la phrase. Une fois que l'on a pénétré jusqu'au fond, l'esprit reste satisfait et le goût aussi: on sent qu'il n'y avait qu'une manière de dire les choses, et que c'est celle que l'auteur a rencontrée.

Ce qui est encore plus remarquable dans sa manière d'écrire, c'est la propriété de l'expression, sans laquelle il n'existe point

de clarté. Exposer sa pensée si clairement que le lecteur ne puisse se dispenser de la comprendre, la peindre avec tant de netteté qu'il l'aperçoive telle que l'a vue l'auteur ; voilà surtout ce que Huarte semble avoir recherché dans son style, ou plutôt il ne l'a pas cherché ; on ne court pas après le naturel et la clarté. Il a dit les choses simplement et sans prétention, parceque naturellement il les concevait bien. Or, « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement. » Aussi ne craint-il pas d'employer des locutions vulgaires et des façons de parler familières. « Là où les « raisons d'école ne suffisent pas, dit le vieux traducteur fran- « çais, il y emploie les mots de rue, et frappe rudement, quand « il ne sauroit piquer en honneste homme. » Toutefois, il ne faudrait pas prendre ces mots à la lettre. Huarte prend souvent le ton familier et le style de la conversation, mais il le fait en homme de bonne compagnie, avec une aimable simplicité, avec un abandon si naturel, qu'il ne choque jamais les convenances. Nous ne parlons pas ici de certains détails physiologiques qu'il a cru devoir faire entrer dans son ouvrage. Il s'est assez excusé de la nécessité de parler le langage de la science, et, dans un sujet aussi épineux, il devait avoir la liberté de s'exprimer de la manière la plus intelligible, afin de passer plus rapidement. D'ailleurs il n'a pris cette liberté que dans le dernier chapitre de son livre, qui peut s'en détacher facilement ; car on peut le considérer comme un supplément ou un appendice. C'est là aussi que se trouvent les longues digressions, les raisonnements et les subtilités de l'École ; il semble que ce dernier morceau ait été spécialement destiné à son siècle : on dirait que l'auteur a voulu y montrer la souplesse de son esprit et la facilité avec laquelle il comprenait et savait dire les choses les plus obscures. Dans ce chapitre même, il n'a point négligé le soin de la forme, il l'a terminé par un morceau remarquable, où sont ingénieusement résumées la plupart des idées répandues dans le courant de l'*Examen*,

Ce qu'on pourrait peut-être lui reprocher, ce sont quelques répétitions. Mais, si l'on était tenté de lui faire ce reproche à une première lecture, on se raviserait certainement à la seconde. Il est vrai que Huarte revient quelquefois sur ce qu'il a dit, mais

ce n'est qu'afin de rendre l'exposition plus complète et plus claire : il ne dit pas les mêmes choses de deux manières, cela serait déplacé dans un livre dont l'étendue est si bornée, mais il les reprend pour nous faire voir tout ce qu'elles renferment, ou pour en tirer des conséquences qui nous auraient probablement échappé. Encore n'a-t-il recours à ce moyen que fort rarement, et pour des propositions essentielles à l'intelligence de ses principes.

La suite des idées n'est jamais interrompue; les pensées sont entre elles étroitement enchaînées. L'ordre et la méthode contribuent puissamment à élucider la pensée. Mais il ne suffit pas qu'un livre soit écrit avec clarté, il doit offrir de l'intérêt; dans les ouvrages de l'esprit, la variété est peut-être le plus bel effet de l'art, ou du moins un des plus beaux fruits du talent. Or, pour mettre de la variété dans un livre, ce n'est pas assez de faire passer sous les yeux du lecteur un grand nombre de choses ; il faut encore les lui montrer d'une manière différente, en d'autres termes, il faut que l'expression soit aussi variée que la pensée, et que l'auteur sache prendre plusieurs tons. Huarte a traité dans son livre d'une foule de choses qui se rapportent toutes au sujet principal; mais il les présente toutes avec leur physionomie propre; il leur donne, pour ainsi dire, une personnalité, il varie son style en le revêtant des couleurs de la pensée.

S'il se fût borné à une exposition méthodique de ses idées, il nous aurait appris beaucoup de choses, mais il nous les aurait apprises moins bien parce qu'il nous aurait moins intéressés. Il a eu le talent de faire d'un livre de philosophie, une œuvre d'art et de littérature; il a traité à fond un sujet sérieux, mais il s'est gardé de faire des dissertations. Il n'a pas imité ces prédicateurs dont il parle, qui disent de fort belles choses et n'enseignent rien de vrai ; il n'a pas suivi non plus ceux qui accordent tout à la raison et se contentent de la présenter toute nue. Quelque beauté qu'ait la vérité, il est fort douteux, quoi qu'en aient dit Platon et Cicéron, qu'elle excitât de grands transports, si, pour charmer les yeux, elle n'empruntait quelques ornements à l'imagination. La raison elle-même donne une forme aux abs-

tractions les plus subtiles : elle peut bien contempler l'absolu et l'abstrait, mais elle aime à le contempler sous une forme concrète : c'est à cause de cela que pour qu'un livre soit gouté, il faut que l'imagination soit aussi satisfaite que l'esprit. Le bon sens seul suffit pour le jugement, mais le goût naît de l'accord de la raison, de l'imagination et du sentiment.

Il est des livres qui ressemblent un peu à ces hommes d'un tempérament indécis dont Huarte nous a fait le portrait; ils ne sont ni bons ni méchants, ni froids ni chauds; ils n'ont point de défauts, voilà tout ce qu'il est permis d'en dire ; s'ils en avaient quelques-uns, ces défauts mêmes feraient ressortir leurs bonnes qualités comme les ombres, dans un tableau, font ressortir les effets de la lumière. Ce n'est pas qu'il y aitdans le livre de l'*Examen* de graves défauts à signaler ; la composition n'en présente que d'insignifiants ; et quant au style, il est irréprochable. Nous ne disons rien du fond de la pensée ; chacun en juge à sa manière. Huarte avait ses raisons pour concevoir son sujet comme il l'a fait, et il a vertement relevé les critiques malencontreuses qui lui furent faites à cet égard. Il est remarquable qu'aucun des nombreux critiques de son livre n'ait rien dit de la manière dont il est écrit. Si le style eût été aussi susceptible d'être attaqué que le fond même du sujet, il n'eût pas manqué de l'être. La critique dissimule volontiers ce qu'il y a de bon dans un ouvrage, mais elle n'oublie jamais de montrer ce qui n'est pas excellent.

Le livre de l'*Examen* est un beau monument, et peut-être le plus beau de la prose espagnole du seizième siècle. Cette époque, la plus florissante de la littérature espagnole, et la plus fertile en bons ouvrages, a produit des livres écrits avec verve, avec entrain, remarquables par de grandes qualités de style ; mais nous n'en connaissons point qui soit écrit avec autant de simplicité, de pureté, d'élégance, dans un style aussi coulant aussi facile, avec une sévérité de diction presque irréprochable. L'expression est toujours de bon aloi ; l'auteur parle comme ses contemporains, et ne va point chercher les mots dans le vocabulaire d'un autre âge ; il se garde surtout d'en faire de nouveaux ; il connaissait trop bien la langue dans laquelle il écrivait, pour la trouver pauvre. Ce n'est guère qu'aux

époques de décadence que l'on se plaint de la pauvreté de la langue ; cela se conçoit. On est alors beaucoup plus occupé des mots que des idées ; l'on court après la phrase, avant que l'idée soit mûre : l'on se fait un art de combiner les sons, d'arranger les périodes, d'aligner les épithètes; et l'on se plaint de la pauvreté de la langue, lorsqu'il faudrait se plaindre de la pauvreté de l'esprit. Jamais une langue bien faite n'a fait défaut au génie des grands écrivains ; mais les grands écrivains ne se servent de la parole que pour la pensée, ils n'ont qu'une manière de dire les choses, qui est la bonne : de là résulte une convenance parfaite entre l'expression et l'idée, entre la pensée et le style. Ils pensent naturellement, simplement et avec grandeur, et ils écrivent de même. C'est la proportion qui fait la beauté de leurs ouvrages.

Huarte a dit quelque part, en se moquant de ceux qui s'efforcent en vain d'écrire passablement dans une langue morte, que les Grecs écrivaient en grec, et les Romains en latin, et qu'à leur exemple il écrit en espagnol, parce que la langue espagnole était la sienne et celle qu'il connaissait le mieux. Cela veut dire que la pensée doit pouvoir se manifester sans entraves, se révéler telle qu'elle a été conçue ; lorsqu'elle est obligée d'emprunter un vêtement étranger, elle ne saurait se produire dans tout son naturel et avec toute sa grâce. Supposons que Huarte eût écrit son livre en latin ; que seraient devenues ces narrations que l'on trouve toujours trop courtes ? ces piquantes disgressions ? ces charmants épisodes ? ces dialogues si vifs qui peignent si bien ce qu'il veut dire ? Comment aurait-il donné une âme à son livre, par ces peintures animées qui nous représentent toute une époque ? Je veux qu'il eût écrit avec toute l'élégance d'un cicéronien de son temps ; il n'eût pas réussi à faire un livre durable, et surtout une œuvre nationale. Le livre et l'auteur seraient aujourd'hui oubliés, ou bien ils ne seraient connus que d'un petit nombre de savants curieux. En lisant le livre de l'*Examen*, nous connaissons les contemporains de l'auteur ; nous les voyons devant nos yeux, vivants pour ainsi dire, avec leur vrai caractère. Le roi, le théologien, le prédicateur, l'avocat, le juge, le médecin, le général d'armée

le lettré, toutes les professions, en un mot, se présentent à nous avec leur costume et leur physionomie. On voit dans ce livre toute la société espagnole du temps de Philippe II, parce que Huarte nous a parlé le langage de son époque. Ce n'est pas une copie, c'est un tableau original; il est à peine nécessaire que l'auteur prenne quelquefois la tournure dramatique, et nous mette en scène quelques-uns des personnages pour nous montrer que son œuvre n'est pas toute de fantaisie, et qu'il peignait d'après nature.

On traduit la pensée d'un auteur, mais on ne peut traduire son style; c'est dans l'original qu'il faut lire et relire l'*Examen*. On admirera sans doute la vigueur, l'originalité et la profondeur de la pensée ; mais on admirera surtout la force, le naturel et la propriété de l'expression ; on verra que le livre de Huarte est fait de main de maître, et que par la beauté de la forme il méritait de vivre dans la postérité.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

CONCLUSION.

« L'esprit, dit Montesquieu, est le genre qui a sous lui plu-
« sieurs espèces : le génie, le bon sens, le discernement, la justice,
« le talent et le goût[1]. » Tel était l'esprit de Huarte. La nature l'avait doué de toutes ces qualités supérieures dont la réunion est si rare. Il avait cette universalité de talents que ne peuvent comprendre les esprits bornés et resserrés dans leur étroite sphère. Il entreprit de traiter un sujet qui en contenait mille autres, et il s'est montré presque partout également profond et solide. Il parle de la diversité des esprits en homme qui les connaissait tous, après les avoir attentivement examinés ; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il réussit le plus souvent à se tenir dans la vérité.

C'était l'expérience qui avait fécondé son génie. Quoiqu'il eût une belle imagination, et qu'il en montre souvent les richesses, il le fait avec tant de sobriété, que l'on voit bien que c'est du bon sens et de la droite raison qu'il a tiré ses pensées. Huarte a fait son livre pour démontrer que chacun avait sa destination, que chaque esprit devait poursuivre un certain ordre d'idées. Convenons qu'il avait compris sa vocation et deviné son talent ou son aptitude. Nul plus que lui n'était propre à faire son ouvrage ; nul avant lui n'avait eu l'idée de le faire. Et qui fut jamais si digne d'agiter une aussi grande question, que celui qui en avait en lui-même tous les éléments ? Un simple savant, un homme d'esprit ou de talent, s'ils eussent entrepris de traiter le même sujet, n'auraient fait qu'un livre d'érudition, un livre ingénieux ou intéressant. Huarte a fait un chef-d'œuvre, parce qu'il avait du génie, et que son génie était celui qu'il fallait pour cet ouvrage. Son œuvre, sans pré-

(1) Montesq., de l'*Esprit en général*, dans ses œuvres, éd. Lefèvre, t. V, p. 137.

cédents et sans modèle, telle qu'il l'a conçue et exécutée est une œuvre à part, non seulement par son originalité, mais par sa nature même.

Le plus souvent les ouvrages des écrivains roulent sur des généralités, ou ne s'occupent que de détails. L'*Examen* embrasse les généralités les plus hautes, et descend dans les plus petites particularités ; c'est une profonde analyse et une immense synthèse. On retrouve dans ce livre l'humanité tout entière et chaque homme s'y peut reconnaître ; aussi peut-on dire que ce livre est de tous les temps et écrit pour tous les hommes, car au génie seul il est donné de travailler pour l'avenir et pour le monde entier. Huarte est un de ces rares écrivains que l'on admire, que l'on estime et que l'on aime. Il avait l'élévation de l'esprit, la noblesse du caractère et l'amour de ses semblables. Ce médecin du seizième siècle nous semble un contemporain, sinon par son langage, du moins par ses idées. Il pensait et sentait avec l'avenir. Il proclame des vérités salutaires et de l'ordre le plus élevé avec cette supériorité de raison que donne le bon sens, avec cette clarté qui n'appartient qu'au vrai, avec ce calme et cette douce chaleur qui émanent de la conviction ; car Huarte a foi en ses doctrines, il croit à ce qu'il enseigne.

L'idée de son livre le domina de bonne heure et l'occupa toute sa vie ; ce livre naquit, pour ainsi dire, avec sa pensée, car c'est à cet âge où l'on commence à peine à réfléchir, c'est en faisant ses humanités, qu'il conçut l'idée de son ouvrage ; commençant dès lors ses études sur lui-même et sur les autres, exerçant dès lors cet esprit d'observation profonde et de rare sagacité qui est un des plus beaux côtés de son génie. Quel était cet écolier qui raisonnait de si bonne heure, qui remarquait ce qui échappe aux esprits mûrs, pour qui ses condisciples même étaient déjà un sujet d'observation ? On ne sait, mais il semble qu'une idée conçue dans la jeunesse, mûrie par la réflexion et fécondée par l'étude des livres et des hommes, ne pouvait aboutir qu'à quelque chose de grand.

Après avoir dit ce qu'il pensait de l'*homme* en particulier, et de la *nature humaine* en général, l'auteur étudie l'*esprit* de

l'homme; il l'analyse, il cherche et marque toutes les différences d'aptitudes, les degrés qui séparent ces différences, et toutes les nuances qui les distinguent. Il nous fait connaître toutes les causes, toutes les circonstances qui favorisent ou empêchent le développement des facultés de l'intelligence, après nous en avoir montré les principales combinaisons. Telle est la partie essèntiellement théorique de son livre. La seconde partie est, en quelque sorte, une application des principes exposés dans la première ; l'auteur y étudie les sciences dans leurs rapports avec les diverses facultés, et assigne à chaque faculté la science qui lui convient. Tel est le plan de l'*Examen*; il a la simplicité des grandes conceptions.

Dans la partie théorique et fondamentale, où l'auteur expose ses principes, on peut admirer la vigueur de sa conception, la subtilité de son esprit, la force de sa logique. Dans la seconde, son génie se montre non sans faste avec toutes les richesses de l'érudition; mais il ne perd rien de son activité ni de ses vives allures : la science chez lui n'enlève rien à l'originalité; elle n'est point une entrave à la liberté des mouvements. La finesse des aperçus, la variété des matières et leur exposition non moins variée, sont les qualités qui distinguent cette partie de l'*Examen*. Et ne croyez pas que la multiplicité des objets et leur diversité nuisent en rien à l'effet de l'ensemble. Toutes choses sont à leur place : il n'y a point inégalité ou disproportion.

Le fondateur de cette *Physiologie comparée des esprits* est maître de son sujet, et il en connaît également tous les côtés; il est à son aise en parlant des différentes branches des connaissances humaines. Non-seulement il est grand médecin, et possède à fond la philosophie de son art, mais il connaît encore, pour ainsi dire, l'essence des autres sciences; il en sait le secret, les attributions et l'étendue; ce n'est pas au hasard ni par conjecture qu'il assigne à chaque diversité d'aptitudes la science et la partie de la science qui lui convient. Ce qu'il dit de l'éloquence, de la théologie, de la science du droit, de la médecine, de l'art militaire, de l'art de gouverner, de l'éducation des enfants et de l'instruction de la jeunesse, n'est pas seulement neuf et ingénieux, mais vrai et de tous les temps. L'observation et

la raison se sont réunies pour produire cette *philosophie des sciences* les plus usuelles, par lesquelles on entre dans les professions libérales.

Cette science générale, qui embrasse toutes les sciences, était nécessaire à Huarte ; il travailla longtemps à l'acquérir. Huarte voyagea pendant sa jeunesse : les voyages sont l'école des grands génies. Ce profond observateur dut faire ample moisson de matériaux, et lorsqu'il entreprit son livre, il avait la conscience de ses forces ; il savait que rien ne manquerait à la construction de l'édifice. Toutes les sciences, dont il parle en maître, étaient alors florissantes dans sa patrie, et l'Espagne, sous le règne glorieux de Charles-Quint, rivalisait avec l'Italie dans les sciences et les lettres. Jamais depuis, dans ce pays, il n'y eut un si grand mouvement intellectuel : le seizième siècle fut la grande époque de la littérature espagnole, et Huarte était digne d'illustrer cette époque. Mais les grands esprits du seizième siècle étaient tous réformateurs; ils travaillaient pour l'avenir. Huarte n'a pas failli à cette mission des hommes supérieurs. Pendant qu'il s'occupe de montrer les rapports que les diverses connaissances humaines ont avec les diverses natures, avec les aptitudes diverses des esprits, il ne perd jamais de vue son but, qui est l'utile ; il obéit toujours à l'inspiration première des hommes vraiment grands, qui est l'amour de l'humanité.

La diversité des esprits, et cette variété prodigieuse qui distingue dans les hommes les dispositions et les aptitudes, a été remarquée de tous les temps ; mais nul ne s'y était arrêté : cela est naturel. Les choses les plus grandes ne sont pas les plus rares ; au contraire, ce sont le plus souvent celles qui se présentent à toute heure, qui sont toujours sous nos yeux. Mais l'habitude de les voir sans cesse fatigue en quelque sorte notre attention, et fait qu'elles nous échappent[1]. Naturellement, nous avons plus d'admiration pour les choses étranges que pour les grandes choses ; nous ne savons pas le plus souvent nous rendre compte de ce qu'il y a de plus vulgaire, ou du moins de ce qui

(1) Cf. Cic., *de Nat. deor.*, II, 38. — Senec., *Quæst. natur.*, VII, 1. — Galen., *de Loc. affect.*, lib. V.

nous paraît tel. Le génie seul découvre ces rapports cachés qui expliquent les lois souveraines de la nature, dont la simplicité fait la grandeur. Les esprits vulgaires ne sont point capables de grands efforts ; ils rapetissent les objets à leur mesure, et se font une petite science qui s'accorde avec les forces de leur nature ; ils observent les faits ; ils se bornent à les recueillir et à les entasser ; mais l'observation n'est pas la science : les esprits supérieurs ont l'intelligence des faits ; ils leur donnent une signification ; ils recherchent le lien qui les unit, et les réduisent en système. De cette activité intellectuelle résulte une *théorie*, c'est-à-dire une manière de voir les choses autrement qu'elles n'avaient été vues. Les éléments de la science sont en partie dans la nature des choses et en grande partie dans les hommes; aussi la science est une évolution qui s'opère à mesure que l'humanité avance dans le progrès des âges ; elle se continue et se perfectionne à mesure que se déroulent les anneaux de cette immense chaîne qui jamais ne s'interrompt.

Huarte a contribué aux progrès de l'humanité et de la science. Sa gloire n'est pas d'avoir fait un livre original : un écrivain ingénieux n'est pas un grand écrivain; c'est l'utilité qui caractérise les écrits des grands hommes. Le sujet qu'il a abordé ne pouvait être traité que par un médecin, j'entends un médecin philosophe. A une vaste connaissance de la nature humaine en général, il fallait joindre une grande science psychologique ; il fallait savoir présenter avec art et d'une manière heureuse, sous une forme agréable et facile, des idées nouvelles, hardies, quelquefois paradoxales.

Huarte ne s'est pas montré inférieur à son sujet. Il est à son aise dans la solution des questions les plus difficiles. Pour les résoudre, il prodigue les richesses de son esprit et de son savoir ; il combine habilement la physiologie et la métaphysique ; puis, appliquant sa méthode de philosopher à l'étude des hommes en général, des peuples et des nations, il descend dans les plus petits détails, examine toutes les causes générales et universelles, les circonstances communes, les influences particulières, les conditions individuelles, et finit par établir un système qui présente, comme tous les systèmes, du vrai et du faux;

parce que le plus souvent, pour généraliser une théorie, il faut en exagérer les principes, et comme l'exagération est voisine de l'erreur, il peut arriver qu'en forçant le principe on fausse les conclusions, d'où résulte une doctrine qui ne saurait être parfaite.

Le livre de Huarte présente ces qualités et ces défauts. Il y a du vrai, beaucoup de vrai dans l'*Examen*. Cet ouvrage renferme des observations profondes, des aperçus justes, des pensées très fines, des idées vraiment grandes ; tout cela mêlé à quelques paradoxes, à quelques erreurs, qu'il faut moins attribuer à l'auteur qu'à l'époque où il vécut ; car cet écrivain a un caractère particulier qui le distingue de presque tous ses contemporains. Par la liberté de son esprit, par l'indépendance de ses opinions, par la nouveauté des doctrines et par sa profonde originalité, il mérite une place à part, parmi les écrivains de son siècle. Maintes fois il secoue le joug de la tradition qui lui pèse ; il fait une guerre habile aux anciens dont il allègue l'autorité ; de plus, il est ingénieux sans effort, savant sans pédanterie : il parle toujours un langage pur et correct ; du reste, tirant bon parti de toute la science du passé, mettant à profit les opinions et les idées des autres, appuyant les siennes sur des textes anciens qu'il interprète à sa manière.

Voilà, certes, assez de qualités dans un seul homme. Quand on songe à l'importance des nombreuses questions qu'il agite, que l'on réfléchit à la nouveauté de ses principes, à la hardiesse de ses conclusions, à la liberté avec laquelle il dit tout ce qu'il pense ; on a peine à concevoir qu'un pareil livre ait été écrit il y a près de trois cents ans, qu'un aussi vaste sujet ait pu être resserré dans de si étroites limites. Mais l'admiration redouble, si l'on considère avec quel bonheur les questions ont été posées et résolues, les raisonnements suivis, les objections combattues ou détruites ; et cela avec un ordre rigoureux, une méthode sévère, une lucidité admirable. Après l'avoir lu, on ne peut manquer de convenir que l'esprit de l'auteur est encore plus singulier que le sujet de son livre, et l'on regrette de ne rien savoir de la vie d'un homme qui connaissait si bien l'esprit et le cœur de ses semblables.

Bayle dit, en parlant de l'*Examen*, que « l'auteur y débite

« beaucoup de choses qui font présumer qu'il ne suivait pas la « route commune des médecins ; mais qu'il était capable de dé- « couvrir bien des nouveautez par sa profonde méditation, et « en consultant les anciennes sources avec un discernement « très attentif[1]. » Le critique a raison, Huarte était un excellent esprit, ferme pour la vérité; il était avant tout un médecin philosophe, et là est, à notre sens, son vrai mérite, et le titre le plus solide de sa gloire. Il sortit des sentiers battus et de la vieille ornière de la routine. Il embrassa la science dans toute sa grandeur ; il comprit que la médecine est une science d'organisation, qu'elle se rattache à tout ce qui peut intéresser l'humanité. « Car, dit Descartes, même l'esprit dépend si fort « du tempérament et de la disposition des organes du corps, « que s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende « communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils « n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher[2]. « Huarte ne pensait pas autrement; il avait saisi toute la profondeur de la pensée d'Hippocrate qui affirmait que la vraie connaissance de la nature ne peut venir que de la médecine seule, et de la médecine étudiée ainsi qu'elle le doit être, c'est-à-dire dans son ensemble, comme une science qui embrasse toutes les autres[3]. Le livre de Huarte sera toujours un argument victorieux contre ceux qui, craignant la confusion de la physiologie et de la philosophie, s'obstinent à scinder et à morceler la science de l'homme.

(1) *Dictionnaire critique*, Amsterdam, 1734, t. III, p. 419.
(2) *Disc. de la méth.*, VIe partie, n° 2, p. 56, t. I, éd. Garnier.
(3) Hipp., *de Vet. med.* Littré, t. I, § 20, p. 622.

FIN.

Vu et lu, à Paris, en Sorbonne, le 12 juin 1855, par le doyen de la Faculté des lettres de Paris,

J.-Vict. Le Clerc.

Permis d'imprimer, *le Recteur*.
Cayx.